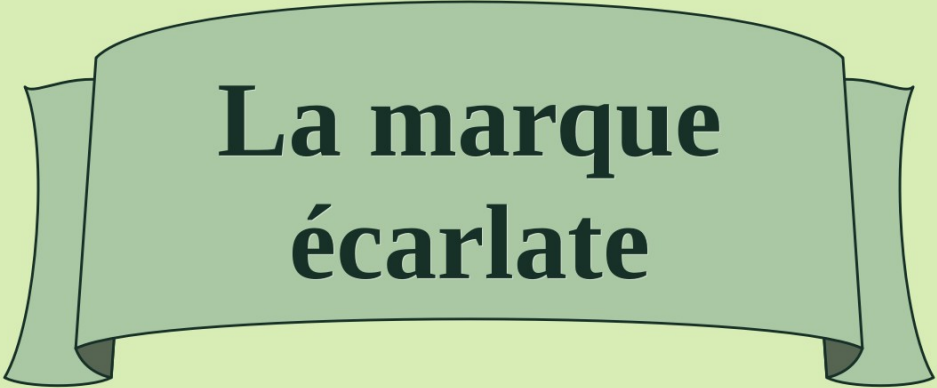




La marque écarlate

DePaul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Best Sellers



Virna DePaul



LA MARQUE
ÉCARLATE

SUSPENSE

Best Sellers



Virna DePaul



LA MARQUE
ÉCARLATE

SUSPENSE

VIRNA DePAUL

La marque écarlate

BestSellers

DÉJÀ PARU DU MÊME AUTEUR

L'état du mal

L'agent spécial Carrie Ward entra d'un pas décidé dans le McGill's Bar avec la ferme intention de mettre fin à une longue période d'abstinence. Mais rien à voir avec l'alcool : elle cherchait un partenaire pour la nuit.

Carrie Ward était agent spécial au SIG, la brigade d'enquêtes spéciales du Département fédéral de la justice de Californie, une unité d'élite équivalente au FBI. Elle venait de boucler une enquête et elle voulait fêter ça en mettant un terme à plus de cinq ans de célibat. Elle n'espérait pas s'éclater au lit, car elle n'atteignait pas facilement l'orgasme. Elle avait juste besoin de câlins et de tendresse. De se faire croire, l'espace de quelques heures, qu'elle était une femme comme les autres — et pas une extraterrestre qui assumait un travail d'homme.

Moins de trente minutes plus tard, elle quittait seule le McGill's, totalement déprimée. Un sentiment de solitude, plus lourd que jamais, lui comprimait la poitrine. Elle n'avait plus envie de chercher à séduire un homme ce soir. Le seul qu'elle aurait vraiment eu envie de séduire — ou plutôt le seul avec qui elle aurait vraiment eu envie de faire l'amour, à condition que cette expression ait un sens — était sur le point d'emmener une autre femme dans son lit.

Elle regrettait d'avoir eu l'idée saugrenue de venir au McGill's, le bistro préféré de la police de San Francisco. Mais comment aurait-elle pu se douter qu'elle tomberait sur Jase Tyler ? Elle l'avait entendu se vanter auprès de ses collègues masculins : il avait une nouvelle conquête, super-canon, et il sortait avec elle ce soir. Elle avait pensé qu'il l'emménait dans un endroit chic et romantique.

Elle s'était trompée.

Elle était en train de parler avec Seth Roberts, un collègue de la police de San Francisco, quand Seth l'avait poussée du coude en murmurant avec admiration « T'as vu la nana de Jase Tyler ? » Elle s'était retournée pour regarder du côté de Jase. Evidemment, elle avait tout de suite reconnu sa large silhouette. Lui ne l'avait pas vue. Il parlait et riait, une main dans le dos de la femme qui l'accompagnait. Et quel dos ! La « nana » de Jase portait une longue robe noire très décolletée derrière — une robe qui aurait mieux convenu pour une sortie à l'Opéra que pour une virée au McGill's. Puis elle

avait eu honte de cette pensée mesquine. N'était-elle pas tout simplement jalouse ? A côté de cette femme, elle se sentait moche et godiche dans sa tenue de travail — pantalon et chemisier —, une tenue bien peu féminine, c'était le moins qu'on puisse dire.

Elle s'arrêta quelques instants devant le McGill's pour reprendre ses esprits et pria pour que Seth n'ait pas remarqué les regards assassins, puis désespérés, qu'elle avait lancés du côté de la jolie femme si élégante. Puis elle se souvint de la manière dont Seth l'avait dévisagée, avec une expression douce et un zeste de pitié. Inutile de prier, Seth avait compris. Gare à lui s'il s'avisait d'en parler à Jase ; elle le lui ferait regretter. Elle lui lancerait un défi au squash et lui mettrait une monumentale raclée, comme les deux dernières fois qu'ils avaient joué ensemble. Elle fourra ses mains dans les poches de son caban de laine. Elle n'avait plus rien à faire ici. Il ne lui restait plus qu'à regagner sa voiture et à rentrer seule chez elle.

— Tu pars déjà, Ward ? Il est encore tôt.

Elle se figea en reconnaissant la voix de Jase. L'espace d'une demi-seconde, elle se demanda si elle souffrait d'hallucinations auditives, ou si elle avait matérialisé Jase auprès d'elle, par la seule force de son désir — auquel cas se posait la question de savoir s'il était apparu seul ou accompagné de son rendez-vous.

Lentement, elle lui fit face. Il était seul. Il se tenait à quelques mètres d'elle, les mains dans les poches. Il avait desserré sa cravate et abandonné sa veste. Ses cheveux châtain clair étaient savamment décoiffés, son beau costume mettait en valeur son grand corps dégingandé. Jase était toujours tiré à quatre épingles. Il se serait sans doute vexé si l'on avait osé le classer dans la catégorie des citadins branchés et soucieux de leur apparence. Carrie l'avait autrefois taquiné à propos de son élégance — avant que la tension sexuelle entre eux ne prenne des proportions inquiétantes. Ils n'en étaient plus à se taquiner, aussi préféra-t-elle se taire. De plus, il était trop fort et trop viril pour figurer dans la catégorie des hommes efféminés. Il était plus soucieux de son apparence que la moyenne des hommes, parce qu'il était sensible et délicat, voilà tout. Il s'habillait bien. Il avait de l'allure. Il se parfumait.

Ce n'était pas surprenant, en tout cas, qu'un homme comme lui regarde plutôt du côté des femmes féminines jusqu'au bout des ongles. Donc, pourquoi était-il là, dehors avec elle, plutôt qu'à l'intérieur avec son rendez-vous ? Carrie fronça les sourcils. Le soulagement qu'elle ressentait à le découvrir seul avait quelque chose de dérangeant.

— Qu'est-ce qui se passe, Tyler ? Ton amie t'a envoyé chercher de quoi la couvrir ? Elle a des frissons ?

Il l'avait jusque-là dévisagée avec une expression sérieuse, mais la remarque le fit sourire. Il avait un sourire désarmant qui déclenchait chez les femmes des regards éperdus de tendresse et d'admiration — et Carrie ne faisait pas exception. Heureusement, à part son faux pas avec Seth, elle cachait plutôt bien cette honteuse faiblesse.

— Je suis galant et je n'aime pas que mes compagnes aient froid, répondit Jase d'une voix grave et teintée d'une pointe d'accent du Texas. Mais il se trouve que je t'ai vue sortir et que je me suis demandé pourquoi tu n'étais pas passée me saluer.

Elle haussa un sourcil moqueur.

— Je ne suis pas passée te saluer ? Désolée, vraiment... Bonsoir, Jase ! Comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu as d'intéressant à me raconter depuis... voyons...

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, un cadran tout simple, sans fioritures, avec un bracelet noir. Un bijou aussi sobre et asexué qu'elle.

— Depuis la dernière fois qu'on s'est croisés au bureau, il y a une heure et demie, acheva-t-elle avec ironie.

Il s'approcha sans un mot, lentement. Il était grand et la dominait de toute sa hauteur. La chaleur de son corps la saisit avec la violence d'un feu de forêt, et elle se demanda s'il ne cherchait pas tout simplement à l'intimider par sa prestance de mâle. Son odeur franche, mêlée d'un soupçon de gel douche, l'enveloppa tout entière. Tout à coup, le désir déferla dans ses veines, lui donnant le vertige. Elle paniqua. D'instinct, elle fit un pas en arrière et se retint d'en faire un deuxième pour ne pas avoir l'air de battre en retraite.

Elle repoussa derrière son oreille une mèche rebelle et s'humecta les lèvres.

— Attention, Tyler. Ton rendez-vous pourrait ne pas apprécier que tu t'approches trop près de moi. Je sais que je ne peux pas rivaliser avec elle, mais les femmes jalouses perdent tout sens critique.

Il retira ses mains de ses poches. Il avait de grandes mains, des doigts longs et élégants d'artiste, surprenants chez un flic. Il avait aussi de grands pieds. Bien que large d'épaules, il n'était pas massif comme certains des membres de leur équipe — notamment Liam McKenzie, dit « Mac », et Simon Granger. Il était très séduisant, avec beaucoup de charme, sans le côté force brute et masculine de ses coéquipiers. Cela conduisait souvent les gens à le sous-estimer et les exposait à être surpris quand il abandonnait tout à coup son éblouissant personnage de charmeur. Parfois, même Carrie oubliait à quel point il pouvait se montrer dur, voire cinglant, quand on le provoquait comme elle venait de le faire. Elle se tint prête. Il n'allait pas manquer de la remettre à sa place.

Mais rien ne vint. Il se contenta de lever l'une de ses grandes mains pour lui caresser la joue du bout des doigts. Elle sentit son cœur battre sauvagement et fut tentée de fermer les yeux, de se laisser aller contre lui. Elle songeait à l'unique fois où il l'avait embrassée, une semaine plus tôt, quand Natalie Jones, que Mac venait d'épouser, avait été emmenée d'urgence à l'hôpital après une agression. Ç'avait été un baiser doux, réconfortant, un bref effleurement des lèvres — trop bref. Mais l'effet produit avait été aussi violent qu'un coup. Comme cette légère caresse du bout des doigts qui la faisait trembler en ce moment. Elle chercha le regard de Jase.

— Regina devrait te considérer comme une rivale, murmura-t-il.

Elle écarquilla les yeux. Non. Elle avait dû mal entendre. Elle tenta un rire moqueur, mais il ne sortit de sa gorge qu'un son étouffé.

— Je meurs d'envie de t'embrasser encore, Carrie, dit-il sans lui laisser le temps de répondre. Mais cette fois, pour de bon.

Carrie ne trouva rien à répondre. L'air quitta complètement ses poumons. Mais qu'est-ce qu'il racontait ? Il n'était pourtant pas soûl.

Les doigts de Jase traçaient maintenant un lent chemin le long de sa mâchoire, tandis que son pouce appuyait doucement sur sa lèvre inférieure. Comme elle poussait un petit cri étouffé, il eut un soupir tremblant et retira sa main qu'il glissa dans sa poche.

— La question est de savoir si tu me laisseras faire... Ou bien si nous allons continuer à jouer ce jeu épuisant, comme si nous n'avions pas envie de nous arracher nos vêtements pour baiser comme des fous.

La grossièreté du propos brisa l'enchantement et ramena brutalement Carrie à la réalité. Jase était un homme à femmes, un baratineur qui n'utilisait sans doute pas le terme « baiser » avec ses conquêtes — du moins pas en dehors d'une chambre. Mais elle ne ressemblait en rien à ses conquêtes. Elle n'était ni douce ni féminine, et il ne jugeait visiblement pas nécessaire d'user de charme et de galanterie avec elle. Ou peut-être essayait-il juste d'être honnête. Il avait envie de la *baiser*, alors pourquoi perdre son temps avec de jolis mots ?

Il la dévisageait avec attention, une lueur de prédateur dans les yeux. Par-dessus son épaule, à travers la vitrine du McGill's, elle aperçut la femme en robe noire qui le cherchait du regard dans la salle. Elle était encore plus belle de face que de dos, et Carrie se demanda une fois de plus pourquoi Jase avait délaissé cette beauté pour lui courir après. Elle avait bien une hypothèse : il avait besoin de changer de style. Lassé par un défilé sans fin de partenaires trop faciles, il voulait tester une femme de caractère.

Mais elle préférerait être damnée plutôt que de lui servir de cobaye.

Il allait voir de quel bois elle se chauffait.

Elle s'efforça d'afficher une expression radoucie et se mordilla la lèvre.

— Jase..., minauda-t-elle d'une voix à peine audible, les yeux rivés au sol.

Comme elle l'avait espéré, il se pencha pour approcher son visage du sien.

— Oui, Carrie ? demanda-t-il d'une voix rauque et profonde. Dis-moi...

Elle lui jeta un timide coup d'œil à travers ses cils et posa une main sur son torse. Il avait le cœur qui battait fort, et elle éprouva un sentiment de triomphe à l'idée d'avoir troublé le bel et irréductible Jase. Mais le désir qui montait entre ses cuisses lui rappela qu'elle devait se montrer prudente pour ne pas être prise à son propre piège. Il était temps d'en finir. Elle saisit Jase par la nuque et approcha son visage du sien.

— Jase, murmura-t-elle à son oreille.

Elle sentit ses mains se poser, hésitantes, sur sa taille, puis se refermer sur

elle. Il s'apprêtait à l'attirer à lui. A presser son corps contre sa longue et ferme silhouette. Elle ne devait pas le laisser faire. Elle n'était pas certaine d'avoir la force de le repousser. Elle chercha du regard la femme en robe noire. Celle-ci les avait maintenant repérés et elle les regardait fixement. Tout dans son attitude trahissait la femelle jalouse, prête à intervenir.

Au même moment, Jase tourna lui aussi la tête et effleura sa joue du bout des lèvres. Un frisson électrique lui parcourut le dos, et elle eut soudain envie de se lover contre lui. Et après tout, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas montrer à la compagne de Jase qu'elle pouvait elle aussi avoir des droits sur lui ? Elle se sentait d'humeur combative.

Puis elle eut honte.

Son but était de donner une petite leçon à Jase, pas de montrer à cette inconnue qu'elle en était propriétaire.

Elle lui embrassa donc délicatement la joue, comme il venait d'embrasser la sienne. Puis elle prit entre ses dents le lobe de son oreille et mordit — d'un petit coup sec.

— Aïe !

Il sursauta et elle le lâcha, puis recula de quelques pas, cette fois sans se soucier d'avoir l'air de battre en retraite.

Jase leva une main pour se frictionner l'oreille et la fixa d'un œil furibond.

— Nom d'un chien, Carrie. Pourquoi tu as fait ça ?

— Ça, répondit-elle, haletante tout en continuant à reculer, c'était pour te rappeler que je ne menace en rien Regina, mais que toi, par contre, tu devrais te méfier de moi. Si tu en as assez de sortir avec des bimbos, il y a peut-être un peu d'espoir pour toi et j'en suis ravie. Mais ne perds pas ton temps à me servir ton baratin. Ce n'est pas *moi* que tu veux. Tu veux ajouter l'agent spécial Ward au tableau de chasse gravé sur ta tête de lit. Eh bien, n'y compte pas !

— Mais pas du tout ! Je ne méritais pas que tu m'arraches un bout d'oreille. Je t'assure, Carrie, je...

La porte du McGill's s'ouvrit soudain.

— Jase, appela Regina d'une voix douce.

Elle tenait la porte ouverte, comme si elle s'attendait à ce que Jase en profite pour s'engouffrer à l'intérieur, fuyant Carrie — sur qui elle posait par ailleurs un regard méfiant et inquiet.

— Tu as besoin d'aide ?

Carrie ne put s'empêcher de pouffer. Cette femme réagissait comme si Jase était importuné par une admiratrice. Sans doute en était-elle persuadée. Il ne lui venait pas à l'idée que Jase puisse avoir envie de perdre son temps avec une femme portant des pantalons à grosses poches.

— Une minute, Regina, répondit Jase. J'ai quelque chose à régler...

— Oh ! mais c'est réglé, rétorqua Carrie.

Elle se tourna vers Regina.

— Ne vous en faites pas. Nous travaillons ensemble, Jase et moi. Nous

avons eu un petit différend, mais tout va bien. Il était justement en train de me dire combien il avait hâte de vous rejoindre. Tu peux y aller, Jase. Amusez-vous bien, tous les deux.

— Merde, Carrie...

Elle l'ignora et se détourna — mais hélas, dans la direction opposée à celle où elle avait garé sa voiture. Trop tard pour faire volte-face sans paraître ridicule, elle reviendrait plus tard la chercher, quand elle serait calmée.

Quand elle aurait compris pourquoi elle avait repoussé Jase Tyler, au lieu de se pendre à son cou et de le dévorer de baisers — comme elle aurait eu envie de le faire.

Un mois plus tard

Le Dr Odell Bowers avait installé la femme sur sa table d'opération sans même la déshabiller. Il posa deux doigts sur la carotide, puis vérifia, par habitude, la pupille et la souplesse des membres. Se souvenant brusquement qu'elle n'était pas sous anesthésie, il sourit en secouant la tête. Quel étourdi il faisait ! Il attrapa des pinces, tout en fredonnant la messe du *Requiem* en ré mineur de Mozart qui flottait dans la pièce.

— J'ai toujours adoré ce passage, et toi ?

Il fronça les sourcils et contempla quelques instants le corps silencieux.

— Mozart était un visionnaire, tu sais...

Il découpa délicatement les vêtements de la femme pour la déshabiller. Quand elle fut nue, il recouvrit son pubis d'un carré de tissu. Puis, avec des mouvements lents et précis, il la lava au moyen d'un désinfectant et d'une solution germicide, en lui massant les membres, comme sa mère l'avait tant de fois fait pour lui.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas ?

Après avoir posé des capsules de protection sur les paupières, Bowers passa à l'embaumement — un processus lent et laborieux, qui exigeait patience et savoir-faire. De temps en temps, une larme roulait sur la joue de la femme, et il s'arrêtait pour l'essuyer. Puis elle se mit à pleurer pour de bon, tandis que ses membres étaient agités de soubresauts.

Bowers poussa un soupir attendri.

Cette pauvre créature n'avait plus qu'un souffle de vie, mais quelque chose en elle luttait encore pour reprendre conscience.

Il resserra les liens qui l'entravaient, par mesure de précaution. Puis il prit la seringue de Novocaïne et piqua à plusieurs reprises les lèvres et les joues. La femme cessa de s'agiter. Il piqua encore ça et là le visage, jusqu'à obtenir l'expression la plus détendue et la plus naturelle possible.

— Je t'ai choisi de beaux vêtements et je vais te maquiller. Quand j'aurai fini, tu seras la perfection même.

Il cessa de masser les membres quand la pompe mécanique injecta du fluide d'embaumement dans les vaisseaux. Un profond gémissement,

semblable à celui d'un animal blessé, s'échappa des lèvres de la femme. Ses bras et ses jambes furent agités de spasmes, ses doigts se crispèrent, puis tout son corps se détendit brusquement. Elle rendit un dernier souffle, à peine audible.

— Voilà, murmura Bowers. Tu vois, c'est bien. C'est parfait.

Il lissa avec soin les cheveux humides en arrière, lava et essuya de nouveau le corps, appliqua une crème hydratante sur le visage. Puis il passa au maquillage pour camoufler la pâleur des traits. Il commença par un rouge à lèvres d'un rose très pâle — une couleur très réaliste et transparente, baptisée *Baby's Breath*. Ensuite, il ôta les capsules oculaires et déposa une ombre brune sur les paupières, pour leur donner de la profondeur, un blush d'un rouge sombre sur les joues, le menton et les maxillaires, pour donner l'illusion d'une circulation sanguine. Et, enfin, de l'huile pour bébé dans les cheveux.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à habiller le corps, ce qu'il fit, avec des gestes lents et délicats.

Enfin, il recula pour apprécier le résultat de son travail. Elle avait les bras croisés sur la poitrine, il les décroisa. Il lissa une mèche égarée sur sa tempe.

Puis, satisfait, il prit un scalpel.

Et lentement, avec d'innombrables précautions, il découpa les paupières de la femme, qu'il plaça dans une petite boîte, avec le reste de sa collection.

Il devait maintenant prendre des clichés, prélever les dents et les cheveux — il enverrait le tout à la police, avec les cendres de la morte. Cela lui prit une bonne heure.

Tandis qu'il nettoyait sa salle de travail, il ne put s'empêcher de pouffer en imaginant le remue-ménage que ça ferait chez les flics. Il allait leur préparer une véritable chasse au trésor — il avait toujours aimé ça, les chasses au trésor, il en faisait déjà quand il était tout gosse. Il fallait que les flics se donnent un peu de mal pour identifier la victime, mais qu'ils finissent par y parvenir.

Ensuite, il les laisserait se reposer quelque temps. Et il recommencerait. Il n'avait pas peur de se faire coincer. Celui qui le coincerait n'était pas encore né.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de lui pour s'assurer que tout était parfaitement en ordre dans sa salle d'opération, il grimpa l'escalier menant de sa cave aux pièces d'habitation. Il occupait une belle demeure à quelques pâtés de maisons du pont Golden Gate. Les étages supérieurs de sa maison illustraient sa richesse et son succès, la partie inférieure et souterraine abritait le versant sombre de son être. Les gens qui entraient chez lui n'avaient aucune idée de ce qu'il cachait dans sa cave. Ils n'avaient pas suffisamment d'imagination pour envisager que deux personnages aussi différents puissent être réunis en une seule personne. Tout en fredonnant, Bowers rassembla ses affaires, puis vérifia son agenda sur son Smartphone.

Son prochain rendez-vous au cabinet était à 11 heures. Il avait le temps. Ses patients le payaient grassement, il gagnait très bien sa vie, mais l'argent

n'était pas pour lui le plus important. La perfection de son travail était en soi une récompense. Sa main ne tremblait jamais quand il tenait un scalpel. Il transformait la laideur en beauté. N'était-ce pas merveilleux ?

Les malfaiteurs de petite taille, n'ayant pas l'avantage de la force, optent le plus souvent pour la fuite.

Malheureusement pour eux, les flics sont entraînés à tenir de longues distances. Ça peut leur prendre un certain temps de rattraper un fuyard, mais en général ils y arrivent.

Carrie était donc certaine qu'elle finirait par rattraper le type qu'elle avait surpris en train de cambrioler une quincaillerie. Elle courait vite, elle aussi. Et elle n'était pas alourdie par la ceinture pesante et chargée d'accessoires des officiers de patrouille. Elle n'avait sur elle que son revolver, bien calé dans son étui.

Bien calé dans son étui, parce qu'elle n'avait pas l'intention de s'en servir.

Contrairement à ce que l'on voyait dans les séries télévisées, un flic hésitait à courir arme au poing après un suspect. Surtout un vendredi soir, où une rue déserte pouvait tout à coup être envahie par des gens qui sortaient d'un cinéma, d'un dîner, ou d'une soirée arrosée dans un bar. Un bar comme le McGill's, par exemple. Le bar où elle avait laissé Jase avec son rendez-vous, Regina, lui tournant le dos et le plantant là, alors qu'il était sur le point de l'embrasser. Elle l'avait repoussé, et où cela l'avait-il menée ? A cette course-poursuite avec un petit — au propre comme au figuré — voleur de rue. Et qui courait vite.

Elle accéléra, dopée par une montée d'adrénaline, tout en se demandant ce que ce type pouvait bien avoir sur son casier judiciaire pour courir aussi vite. La rapidité avec laquelle il avait détalé laissait supposer qu'il n'était pas inconnu du système judiciaire et qu'il risquait gros s'il se faisait arrêter.

Elle commençait à gagner du terrain sur lui, quand il vira brusquement vers une maison délabrée, près de Post Street. Il y entra, ventre à terre, et claqua la porte derrière lui. Carrie se mit aussitôt à couvert, à l'extérieur, et sortit son arme.

— N'aggravez pas votre cas, cria-t-elle. Montrez-vous. Les mains en l'air.

— Va te faire foutre, salope !

Cette charmante repartie fut légèrement étouffée par le hurlement des sirènes qui se rapprochaient.

— Vous avez entendu ? cria-t-elle. Les voitures de patrouille arrivent. Sortez ! Maintenant !

Il ne répondit pas, et elle fut surprise de le voir apparaître sur le seuil de la porte moins d'une minute plus tard, en pointant une arme devant lui.

Quand elle avait tenté de l'interpeller, il était dans l'ombre et elle n'avait pas eu le temps de voir son visage. Elle découvrit avec stupeur qu'il était très jeune. Un gamin. La surprise la fit hésiter un instant, puis elle fit un pas en avant, à découvert, en pointant elle aussi son arme.

— Posez votre...

Il la repéra et la visa.

Danger ! Protège-toi. Tire.

Son cerveau lui hurla d'appuyer sur la détente, mais elle ne put s'y résoudre.

L'espace d'une seconde, elle hésita.

Il en profita pour ajuster son tir.

— Lâchez..., hurla-t-elle.

Il tira une seconde avant elle.

Le coup de feu percuta sa jambe, qui se déroba aussitôt. Elle s'effondra à terre. Puis le suspect fut sur elle, la bourrant de coups de pied, envoyant son arme au loin. Elle n'était plus qu'une masse confuse de douleur. Mais plus que tout, elle était choquée. Sonnée.

Elle l'avait manqué. Comment était-ce possible ? Jamais elle ne manquait une cible.

Il paraissait si jeune. Si jeune... Elle n'avait pas osé tirer sur un gamin.

En dépit de la douleur et des pensées confuses qui l'assaillaient, elle continua à se battre, à le repousser. Elle parvint à récupérer son arme. Juste à temps, car il pointait de nouveau la sienne sur elle.

Et, cette fois, elle tira.

Son assaillant s'effondra sur elle. Elle en eut le souffle coupé, mais trouva la force de le repousser et de ramper loin de lui.

Puis elle resta là, hébétée, à contempler la flaque pourpre qui se formait sous le corps.

L'espace d'une seconde, le soulagement lui donna le vertige.

Puis ce soulagement se transforma en terreur.

Il n'était pas mort. Il bougeait.

Il se redressa et la dévisagea.

Puis il éleva lentement son arme et la visa entre les yeux.

* * *

Carrie se réveilla en sursaut et se redressa dans son lit. Son cœur cognait, son corps était trempé de sueur. Elle balaya la pièce du regard, cherchant à détecter d'où venait le danger. Apparemment, aucun signe de danger. Juste les objets qui meublaient sa chambre. La commode ancienne qui lui venait de sa

grand-mère. Des aquarelles. Des photos encadrées sur sa table de nuit.

Mais la vue de son environnement familial ne suffit pas à l'apaiser.

La panique continua à enfler, prenant de la force et de la vitesse, jusqu'à la secouer comme une tornade. Des points noirs luisaient maintenant devant ses yeux, tourbillonnaient autour d'elle, se fondaient les uns dans les autres, lui donnant le tournis.

Elle ferma les paupières et se concentra sur sa respiration, tout en répétant mentalement une phrase qu'elle avait mise au point avec Lana, la psychiatre du Département de la justice — phrase censée maîtriser la crise de panique qu'elle sentait venir. « Je suis en sécurité. Tout va bien. Ce n'est qu'un rêve. Tout va bien. » Puis elle se visualisa en train de souffler dans un ballon de baudruche. L'air qui sortait de ses poumons emportait avec lui sa souffrance, emplissant le ballon. Une fois plein, il s'envolait. Avec son angoisse.

Une fois son rythme cardiaque enfin revenu à la normale, elle s'allongea, tira les couvertures jusqu'à son menton et contempla le ciel sombre au-dehors.

Mais elle se sentait toujours très oppressée. Comprenant que le sommeil l'avait décidément abandonnée, elle repoussa les couvertures et s'étira pour tenter de se libérer de la pénible sensation d'être prise au piège.

Puis elle se résigna. Elle n'allait pas se rendormir tout de suite, alors autant se lever. Elle se rendit dans la cuisine pour se préparer du café. En attendant qu'il passe, elle s'adossa au comptoir et croisa les bras en frissonnant. Elle avait la chair de poule et se sentait glacée. Elle aurait bien voulu se glisser de nouveau dans son lit et disparaître sous de chaudes couvertures. Pour tout oublier. Mais ça n'était pas si simple.

Son regard se posa sur le dessin d'enfant fixé au réfrigérateur par un aimant : un dessin de Kevin Porter que celui-ci avait autrefois offert à sa grand-mère, laquelle l'avait envoyé à Carrie par la poste, accompagné d'un message la maudissant. Carrie savait qu'elle aurait dû ajouter ce dessin au dossier de Porter, mais elle l'avait conservé et affiché sur son réfrigérateur de manière à l'avoir sous les yeux. Elle le voyait tous les matins en se levant. Elle le regardait tous les soirs avant de se coucher.

Elle se demandait parfois si elle n'était pas complètement tordue pour s'infliger une torture pareille. Et elle s'étonnait ensuite de faire des cauchemars ?

Elle ferma les yeux et se frotta le visage à deux mains.

Elle avait tiré sur Kevin Porter parce qu'elle n'avait pas eu le choix : elle était blessée, il la rouait de coups, il avait toujours son arme et il s'apprêtait à l'achever d'une balle tirée à bout portant. Mais ça ne changeait rien au fait qu'elle avait pris la vie d'un garçon de seize ans ravagé par la drogue. Un garçon dont la grand-mère jurait qu'il avait été un brave petit, jusqu'à ce qu'il choisisse les mauvais copains au lycée.

Mais quand on était face à un violeur, à un tueur, ou plus généralement, à un dangereux criminel, on devait réagir.

Peu importait qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. D'un gamin ou

d'un vieillard.

Ceux qu'elle tentait d'empêcher de nuire n'étaient pas tous des monstres. Parfois, ils avaient en eux un fond de bonté, comme Kevin Porter. Ils auraient pu prendre un autre chemin, ou se trouver du côté des victimes. Mais, s'ils représentaient un danger pour la communauté, elle devait les arrêter. Parce qu'elle avait le devoir de protéger les innocents. Et aussi de se protéger elle-même.

Si elle conservait le dessin de Porter, c'était pour ne pas l'oublier.

Pour ne pas oublier qu'elle avait bien fait de tirer sur lui. Pour ne pas être prise au dépourvu une prochaine fois, et ne plus hésiter à utiliser son arme quand c'était nécessaire.

Et pour accepter la culpabilité et les regrets qui en résulteraient peut-être.

Après la mort de Porter, elle avait traversé une très sale période. Elle avait eu un mois d'arrêt de travail, à cause de sa jambe. Puis elle s'était posé la question de son état émotionnel. Heureusement, Mac, l'enquêteur en chef du SIG, s'était démené pour qu'elle réintègre l'équipe au plus vite et se voie confier l'enquête qu'elle avait réclamée. Une enquête difficile. Peut-être trop pour une reprise. Mais il l'avait tout de même soutenue, et elle lui en était infiniment reconnaissante.

L'équipe lui avait manqué — en particulier Jase, même si elle avait évité le plus possible de penser à lui. Mais ce qui lui avait manqué, surtout, c'était le défi quotidien que représentait le métier de flic. Rester assise chez elle ne lui convenait pas. Sa convalescence avait été pour elle une nécessaire période de repos, bien sûr, mais aussi et surtout une période de frustration et d'angoisse. Au moins, quand elle travaillait, elle n'était pas hantée par ses mauvais souvenirs — les récents et les autres.

Depuis l'épisode avec Porter, elle faisait des cauchemars toutes les nuits et elle doutait de ses capacités. Sa nouvelle enquête allait l'obliger à dépasser ses angoisses. A se dépasser. Elle devait tenir le coup, se montrer à la hauteur.

Plusieurs enquêtes de tueurs en série lui avaient déjà échappé, et elle n'avait pas voulu rater celle-ci. Elle savait que ce serait stressant et difficile. Mais elle aurait enfin l'occasion de prouver, une fois pour toutes, au cas où quelqu'un en douterait, qu'elle était capable d'assumer n'importe quelle affaire.

Aujourd'hui, grâce à Mac, elle avait enfin sa chance.

Elle lui avait juré qu'elle était d'attaque, physiquement et psychologiquement. Elle lui avait fait valoir qu'une mission comme celle-ci, exigeant d'être présente et rigoureuse, lui permettrait de se remettre dans le bain. Ce qu'elle ne lui avait pas dit, c'était qu'elle avait changé depuis la mort de Kevin Porter. Elle n'était pourtant pas aussi sûre d'elle qu'elle le prétendait : elle faisait des cauchemars, elle luttait contre le doute et l'angoisse. Elle se demandait quelles répercussions tout cela aurait sur son travail.

Elle ne cessait de revoir la scène où elle avait hésité à tirer sur Porter.

Elle le savait armé. Elle avait eu conscience de jouer sa vie, et pourtant elle avait hésité... Et quand elle avait enfin appuyé sur la détente, elle l'avait manqué. Elle l'avait manqué, *elle* ! C'était incompréhensible.

Et c'était maintenant, au moment où elle doutait le plus d'elle-même, alors qu'elle était encore sous le choc de la mort de Porter, que ses supérieurs se décidaient à lui confier une affaire de tueur en série. Sans doute voyaient-ils cette mission comme une médaille de bravoure, destinée à récompenser son impressionnant taux de réussite cette année. Peut-être aussi voulaient-ils la consoler d'avoir tué, d'avoir été blessée. Elle aurait préféré faire tomber l'Embaumeur uniquement grâce à ses compétences, et non à la pitié qu'elle inspirait, mais il lui faudrait se contenter de cette victoire mitigée.

On lui confiait enfin une enquête de premier ordre !

Et après tout, quelle importance si elle avait hésité à tirer sur un gamin ? Au SWAT, où elle était tireur d'élite, elle n'avait jamais visé que des cibles lointaines, presque abstraites. Porter avait représenté pour elle une sorte de « première fois », il était donc normal que ça lui ait posé un problème. Mais elle ne commettrait pas la même erreur une deuxième fois. Elle avait bien l'intention de faire ses preuves avec sa nouvelle enquête.

Elle brigait un poste de responsable, lui permettant de diriger une équipe, de se rendre vraiment utile, et elle comptait sur cette enquête pour s'en rapprocher.

Son poste d'agent spécial lui convenait, pourtant, parce qu'elle aimait intervenir sur le terrain. Mais en tant que femme, sur le terrain, elle serait toujours considérée comme un maillon faible. A un poste de commandement, en revanche, personne ne chercherait à la brider — une femme dirigeant une équipe choquait moins qu'une femme participant à la prise d'assaut d'une maison. Et elle parviendrait enfin à gagner le respect de ses collègues.

Et peut-être aussi trouverait-elle un peu de temps à consacrer à autre chose qu'à son travail.

A sa vie privée, par exemple...

Elle eut un rire amer, tout en se dirigeant vers la salle à manger, où elle avait étalé les dossiers de sa nouvelle enquête. *Une vie privée* ? Plus tard, peut-être. Pour l'instant, elle avait du pain sur la planche.

Elle avait commencé à étudier l'affaire la nuit dernière, et il lui restait exactement vingt-quatre heures avant de présenter ses conclusions au commandant Stevens. Il lui avait pour l'instant donné un accord officieux, elle devait lui prouver qu'elle possédait son sujet à fond et lui exposer son plan d'action pour qu'il signe officiellement son affectation. L'enjeu était donc de taille.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Il était à peine 8 heures du matin, et elle avait encore toute une journée et toute une nuit s'il le fallait pour approfondir ses recherches. Elle était censée passer au McGill's vers 18 heures, mais elle n'était pas certaine d'y aller. Mac y fêtait son mariage avec Natalie Jones. Ils venaient de se marier, à la sauvette, et elle était

sincèrement heureuse de leur bonheur — même si elle avait eu autrefois un petit béguin pour lui. Mais elle n'avait pas pour autant envie de faire la fête au McGill's, dans le bar où elle avait vu Jase pour la dernière fois, et où il lui avait fait des avances en dépit du fait qu'il était accompagné par une très belle femme. Elle avait le prétexte idéal pour se défilier : trop de travail.

D'un autre côté, une pause au McGill's, pour boire une bière et retrouver les membres du SIG qu'elle n'avait pas vus depuis un mois, ne pouvait que lui remonter le moral.

Lequel était bien bas. Et pas uniquement à cause de Porter.

Depuis un an déjà, elle ressentait une sorte de lassitude : son travail lui paraissait parfois vain. On avait beau se démener, il y avait sans cesse de nouvelles victimes qui attendaient qu'on leur rende justice. Il lui arrivait de penser que les bons perdaient la bataille.

Circonstance aggravante, elle était distraite par des préoccupations d'ordre personnel, fuyant l'attirance grandissante qu'elle ressentait pour Jase et contrariée d'y être contrainte.

Elle se demanda où ils en seraient, tous les deux, si elle s'était laissé embrasser au McGill's... Mais elle ne regrettait pas de l'avoir repoussé. Elle avait trop de bonnes raisons pour ça.

Numéro un : ils travaillaient ensemble.

Numéro deux : Jase était un dragueur. Il passait de femme en femme. Sortir avec lui, c'était signer pour être quittée un jour. Et pour souffrir.

Numéro trois : elle n'arrivait pas à la cheville des femmes qu'il fréquentait habituellement et elle ne croyait pas une seconde qu'il la désirait pour elle-même. Elle représentait pour lui un défi, rien de plus.

Elle avait donc refusé ses avances.

Et, dix minutes plus tard, elle surprenait Kevin Porter en pleine tentative d'effraction...

Elle interprétait cela comme une sorte de message du destin. Le fait de refuser d'être une femme avec Jase lui avait donné l'occasion de jouer son rôle de flic. Être une femme douce et désirable, ou être flic. Entre les deux, il fallait choisir.

Et puisqu'elle réussissait mieux en tant que flic qu'en tant que femme... Eh bien, elle continuerait à donner la priorité à sa vie de flic !

Elle secoua la tête et souffla pour écarter des cheveux de son visage, tout en s'installant à la table de salle à manger. Puis elle se laissa absorber par sa tâche. Plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'elle les voie passer. En milieu de journée, elle prit une courte pause pour effectuer les exercices de rééducation qu'exigeait sa jambe blessée. Elle grignota un morceau. Puis elle se replongea dans le rapport du dernier meurtre de celui que l'on avait surnommé l'Embaumeur.

Sa dernière victime, Cheryl Anderson, avait été retrouvée deux jours plus tôt. Le tueur avait envoyé à la police de San Francisco plusieurs photos de son corps embaumé, ainsi que l'adresse d'un entrepôt sur Mission Street. La

police y avait découvert les cendres de la victime et des fragments corporels permettant de prélever l'ADN ayant permis de l'identifier. Les experts avaient traité la scène de crime et entré le mode opératoire du meurtrier dans une base de données. Il n'avait fallu que quelques heures pour établir un lien entre le meurtre d'Anderson et ceux de deux autres femmes, répertoriés plus d'un an auparavant à Fresno, à six mois d'intervalle. Ces deux premières affaires n'avaient pas été résolues.

Avec le meurtre d'Anderson, il semblait bien que San Francisco ait désormais un tueur en série sur les bras. Aucune autre juridiction n'avait signalé des meurtres se conformant au même mode opératoire — mode opératoire qui n'avait pas été divulgué à la presse et n'avait donc pas pu être copié par un plagiaire. Le tueur semblait procéder de manière réfléchie. Il ne se pressait pas pour choisir ses victimes, comme en témoignait le temps de latence entre les meurtres. Il suivait une procédure précise et détaillée. Sans doute planifiait-il tout avec une grande rigueur. Depuis la traque des victimes, jusqu'aux provocations qu'il envoyait à la police. Il semblait certain de son impunité.

S'il s'en tenait à sa routine, ce qui était généralement le cas des tueurs en série, il allait attendre avant de frapper de nouveau, ce qui leur laisserait du temps pour le démasquer. *Il*, parce que Carrie était presque certaine qu'il s'agissait d'un homme. Les tueurs en série étaient le plus souvent des hommes, mais dans le cas de l'Embaumeur le maquillage des victimes était en soi une preuve. Il était raté, un peu comme si un enfant s'était amusé avec les produits de beauté de sa mère pour marier les couleurs et les ombres. Or, toutes les femmes connaissaient au moins les bases d'un maquillage réussi. Même elle, qui se maquillait rarement et n'était en rien apprêtée, aurait fait mieux que ça. L'Embaumeur avait la main lourde pour le crayon à lèvres et pour le blush.

Mais, ce détail, Carrie n'était pas encore certaine de vouloir l'exposer à Stevens. C'était le genre d'observation qui soulignerait qu'elle était une femme, chose qu'elle tenait justement à éviter. Hélas, elle n'avait aucune autre piste concrète à avancer. Ses dons d'enquêtrice n'étaient pas en cause. Les indices étaient réellement minces.

L'unique point commun entre les victimes était leur profession : elles étaient toutes professeures. Mais dans des écoles et des classes différentes. Johnson avait enseigné la biologie dans un collège. Steward avait été institutrice. Quant à Anderson, elle avait été professeure d'anglais à l'université. Ça faisait tout de même un lien, mais ténu. A l'inverse des deux autres, Anderson avait été célibataire.

Compte tenu des informations dont ils disposaient, Carrie comptait proposer de commencer par l'université d'Anderson. Elle voulait parler à ses étudiants. Vérifier les installations. Savoir qui y avait accès. L'homme qui avait tué Anderson avait passé beaucoup de temps, ensuite, à la préparer. Il avait eu besoin de matériel, d'un endroit spacieux et isolé pour l'embaumer. Il

était peu probable que le tueur ait choisi le campus d'une université pour officier, mais elle voulait s'en assurer. Ensuite, elle devrait explorer d'autres options. Des lieux proches de l'université. Une morgue ? Un hôpital ? Le tueur possédait peut-être sa propre installation, chez lui, dans une maison. Cela aurait pu expliquer l'année de latence entre son deuxième et son troisième meurtre. S'il avait déménagé, il avait dû tout réinstaller à San Francisco et contacter pour ça des entreprises vendant du matériel d'embaumement. Il fallait donc chercher des individus qui se seraient approvisionnés récemment.

Carrie avait aussi l'intention de contacter les inspecteurs de Fresno pour s'entretenir directement avec eux. Elle avait leurs rapports sous les yeux et les avait épluchés. Bien entendu, ils avaient eux aussi pensé à établir un lien entre Johnson et Steward. Ils avaient interrogé des témoins dans les quartiers où vivaient et travaillaient les deux femmes, mais ça n'avait rien donné. Ils avaient également interrogé leurs familles et leurs amis. La police de San Francisco en avait fait autant pour Anderson. Mais à présent c'était son affaire à elle, et cela signifiait qu'elle allait devoir tout reprendre de zéro pour s'assurer que rien n'avait été laissé de côté.

Bien entendu, elle ne pensait pas que ses collègues de Fresno ou de San Francisco avaient bâclé l'enquête, pas plus qu'elle ne les soupçonnait d'incompétence. Mais c'était important de parler directement aux témoins, de les regarder dans les yeux, d'étudier leur comportement, leur langage corporel, le ton de leur voix. De même qu'un jury avait besoin d'entendre un témoin à la barre pour se faire une idée de sa crédibilité, elle avait besoin d'évaluer elle-même les témoins pour se forger une opinion.

La liste des tâches à accomplir s'allongeait à mesure que les heures passaient. La fatigue commençait à se faire sentir, mais Carrie se força à continuer, lisant les rapports de police et ceux des psychiatres, étudiant les photos, cherchant des liens entre les différents indices. L'heure de se rendre au McGill's approchait. Peu avant 18 heures, elle s'arrêta pour réfléchir.

Il était temps qu'elle se décide.

Allait-elle répondre à l'invitation de Mac et rejoindre les membres du SIG au bar, ou bien continuer à se cacher ?

Elle avait lu et relu ses dossiers, puis compilé ses notes et ses conclusions en un rapport détaillé en vue de sa réunion avec Stevens. Elle était fatiguée, mentalement et physiquement. Une pause ne pouvait que lui faire du bien. Elle avait besoin de changer de décor et de se vider la tête. De prendre de la distance avant de se plonger de nouveau dans l'étude de ses dossiers.

Quarante-cinq minutes plus tard, elle arrêta sa voiture devant le McGill's.

Avant d'entrer, elle demeura quelques instants devant l'établissement, à regarder à travers la vitrine. Elle comprenait à présent pourquoi elle avait tant hésité à venir. Ce qu'elle avait craint, par-dessus tout, plus que le fait d'être renvoyée à sa dernière rencontre avec Jase, c'était ce qu'elle ressentait en ce

moment.

Elle avait été coupée de l'équipe du SIG pendant à peine plus d'un mois, mais cela avait suffi. Le temps avait fait plus de dégâts que la balle de Kevin Porter. Elle n'avait même pas besoin d'entrer dans le McGill's pour en avoir confirmation.

Elle était extérieure à tout ça. Spectatrice.

Non seulement elle était étrangère à cette fête, et n'avait aucune envie de se mêler à ceux qui parlaient et riaient à l'intérieur. Mais elle était aussi la seule femme du SIG, l'un des rares agents spéciaux de sexe féminin — et il n'y avait pas que ça. Elle avait déjà fait partie d'une petite minorité de femmes, dans la police militaire. Au SWAT, l'équipe d'intervention spéciale de la police de San Francisco, elle avait également été la seule femme. Elle respectait ses camarades du SIG et eux aussi la respectaient, elle n'en doutait pas, mais elle avait toujours eu l'impression que sa place dans l'équipe était fragile.

Ce soir, cela lui apparaissait comme une évidence.

Elle était à part. Elle ne s'était jamais intégrée. Jamais totalement, en tout cas. Elle s'était toujours sentie décalée. Y compris dans ce bar, où les flics de San Francisco se donnaient rendez-vous. Elle eut soudain l'impression de n'avoir nulle part sa place.

Elle tira machinalement sur son chemisier pourtant impeccable, sans un faux pli et boutonné jusqu'au col. Elle portait comme toujours sa tenue de travail et, une fois de plus, elle allait détonner. Ce soir, la plupart des clientes étaient bien coiffées, bien maquillées, en robe.

A côté, elle avait l'air masculine et revêche.

Un véritable repoussoir.

Sans même s'en rendre compte, elle chercha Jase du regard.

Il était assis avec Bryce DeMarco, un agent du SIG, et parlait avec un groupe de femmes qui s'étaient arrêtées près de leur table.

Des femmes pulpeuses, superbes, assumant leur féminité. Confiantes. Tandis qu'elle n'avait jamais assumé sa féminité. Juste son métier de flic. Et encore... en ce moment, il lui arrivait d'en douter.

Parce qu'en ce moment elle n'était qu'une boule de nerfs.

Elle se sentait minable. Dans tous les domaines.

Elle craignit soudain de ne pas pouvoir dissimuler ce sentiment d'infériorité. Il le fallait, pourtant. Personne ne devait savoir à quel point elle était vulnérable. Pas question que l'enquête de l'Embaumeur lui échappe.

Elle fit un effort pour se reprendre. Elle devait se comporter comme si rien n'avait changé depuis l'épisode Porter. Comme si cette absence d'un mois ne l'avait pas mise à l'écart de tout.

Elle devait entrer dans ce bar, le sourire aux lèvres, et féliciter les jeunes mariés.

Même si elle n'en avait pas envie. Pas la moindre envie. Pas envie d'embrasser Natalie Jones, la mariée, cette femme qui, en dépit de sa cécité,

avait accès à une vie qui n'avait jamais été à sa portée. Elle se sentait incapable aussi d'affronter ses coéquipiers. Incapable de plaisanter avec Jase, en faisant comme s'il ne lui inspirait rien d'autre qu'une franche amitié.

Mais elle allait entrer. Faire comme si tout allait bien. Et avec un peu de chance ce serait bientôt vrai. Elle redeviendrait elle-même.

Elle avait toujours puisé du réconfort dans le travail. Et surtout elle se sentait sûre d'elle. Elle n'avait jamais fait partie des jolies filles sur lesquelles les garçons se retournent. Jamais non plus réussi à s'intégrer à un groupe de filles, ni à comprendre le plaisir qu'elles prenaient à faire les boutiques, à se pomponner, à se répandre en potins. Alors elle s'était intéressée à ce qui passionnait ses frères : aider les autres, se mesurer à plus grand et plus fort qu'elle. Sur le terrain de l'endurance et de l'intelligence, elle pouvait rivaliser avec les autres.

Elle avait trouvé sa place.

Elle n'avait pas intérêt à en chercher une autre, si elle voulait éviter de souffrir de nouveau.

Jase était d'une humeur de chien. Il n'avait pas vu Carrie depuis un mois et il avait attendu cette soirée avec impatience parce qu'il savait que Mac l'avait invitée. Mais elle n'était pas là.

Il ne cessait de penser à elle, devant ce même bar, un mois plus tôt, quand il l'avait prise dans ses bras. Elle avait fait mine de s'abandonner, et il avait naïvement cru qu'ils finiraient la nuit ensemble. Il s'était imaginé en train de lui faire l'amour, dans toutes les positions : avec elle debout, assise, penchée en avant, sur le dos avec les jambes écartées, le caressant avec sa bouche...

Au lieu de cela, elle lui avait mordu l'oreille, pour se moquer de lui. Ensuite elle s'était enfuie et elle avait été blessée en essayant d'arrêter un malfaiteur. Depuis, il ne l'avait vue que très brièvement à l'hôpital...

Aussi, quand elle entra enfin dans le McGill's, il eut un coup au cœur.

Elle alla droit vers Mac et Natalie, pour les féliciter. Ils étaient près du comptoir, en train de commander une autre tournée pour leur table. A part Simon Granger qui remplaçait Mac et était trop occupé pour passer une soirée dans un bar, l'équipe du SIG était à présent au complet. Mac et Natalie paraissaient heureux. Ils partaient le lendemain pour une lune de miel en Afrique. Ils avaient choisi cette destination parce qu'ils cherchaient le dépaysement. Natalie avait prévu de faire des photos — en utilisant une nouvelle technique mise au point pour les aveugles. Natalie avait été récemment la cible d'un tueur psychopathe, et Jase se réjouissait de constater qu'elle avait bien surmonté l'épreuve et qu'elle se passionnait de nouveau pour la photo, qui avait été autrefois son métier, avant qu'elle ne devienne aveugle.

Tout en suivant toujours du regard Carrie qui avait maintenant rejoint le couple, Jase porta machinalement la main à l'oreille qu'elle avait mordue, tout en songeant qu'elle avait un sacré caractère. Il ne put s'empêcher de la comparer aux femmes qui lui avaient déjà fait du gringue ce soir, mais qui ne l'intéressaient pas : les deux copines qui s'étaient incrustées devant sa table pour lui faire la conversation, la petite brune qui lui faisait de l'œil depuis une autre table, la blonde pulpeuse devant laquelle Carrie venait de passer. Elles étaient toutes impeccablement maquillées, épilées et parfumées.

Il était clair qu'elles cherchaient à séduire.

Tout le contraire de Carrie...

Ses cheveux d'un roux sombre étaient tirés en queue-de-cheval, comme toujours. Elle n'était pas maquillée, ou si peu que ça ne se voyait pas. Son pantalon cargo et son chemisier empesé à fines rayures, s'ils ne camouflaient pas totalement sa féminité, évoquaient plutôt le travail que la romance. Les dossiers qu'elle tenait sous son bras ajoutaient à son allure professionnelle. Elle était pourtant encore en congé maladie et n'avait donc aucune raison de s'exhiber ce soir en tenue de travail. Cette femme ne connaissait visiblement pas le sens des mots « décontracté » ou « plaisir ».

Et pourtant... Elle lui faisait de l'effet, c'était indéniable.

Elle ne l'avait même pas regardé, elle ne s'intéressait pas à lui — du moins, d'après ce qu'elle prétendait —, mais il était en émoi dès qu'elle se montrait. C'était d'autant plus déroutant qu'il avait pour règle de ne jamais sortir avec des collègues. On ne mélangeait pas travail et plaisir.

Ça ne lui posait aucun problème de travailler avec des femmes. Certaines, notamment Carrie, étaient d'excellents éléments.

Mais de là à la faire entrer dans sa vie, c'était une autre histoire...

Il préférait des compagnes pas compliquées, délicates, soucieuses de plaire. Carrie Ward, ex-enquêtrice de la police spéciale de l'armée, et à présent agent spécial, tout comme lui, ne correspondait à aucun de ses critères. Pourquoi le perturbait-elle à ce point ?

Il remarqua qu'elle boitait, à peine, ou du moins qu'elle ménageait sa jambe droite. Elle avait été très sérieusement blessée par la balle de Porter. Les médecins avaient parlé de six semaines d'immobilisation et d'une longue rééducation, mais au bout d'un mois elle marchait déjà sans canne. Apparemment, elle avait abordé sa rééducation comme elle abordait tout le reste — en fonçant tête baissée.

Elle fonçait toujours...

Sauf quand il s'agissait de lui. Elle n'osait même pas le regarder, et il était clair qu'elle n'était pas disposée à assumer le désir qu'il lui inspirait.

En vérité, il aurait dû s'en réjouir. Lui-même avait lutté contre l'attirance qu'il ressentait pour elle. Puis il avait craqué. Deux fois. Une première fois, quand il l'avait embrassée à l'hôpital, où il rendait visite à Natalie, blessée. Embrassée du bout des lèvres, plutôt pour la reconforter qu'autre chose, aussi ça ne comptait pas vraiment. Une deuxième fois, un mois plus tôt, le soir où il était avec Regina. Ce soir-là, il avait remarqué que Carrie les observait, lui et Regina. Puis elle était partie. Quelque chose — la lueur de solitude qu'il avait vue passer dans ses yeux, ou peut-être le sentiment de vide qui l'avait oppressé à cet instant —, l'avait poussé à la suivre. Il lui avait fait des avances, mais elle l'avait rejeté sans ménagement. Il n'en avait pas été très surpris et s'était félicité, finalement, qu'elle ait ignoré ce moment de faiblesse. Puis, le soir même, elle avait reçu une balle dans la jambe.

Quand il avait appris qu'elle était blessée, il s'était affolé. Il était arrivé à l'hôpital avant tout le monde et s'était démené pour avoir des nouvelles,

jusqu'à l'arrivée de Mac qui avait tenté de le rassurer. Ensuite il s'en était voulu et ne s'était pas autorisé à lui rendre visite pendant sa convalescence : une femme comme elle ne pouvait que le détruire — qu'il la garde ou qu'il la perde.

Il s'était interdit de la voir, se contentant des nouvelles épisodiques que lui transmettaient Mac et le commandant. Mais il n'avait cessé de penser à elle. Pour un homme qui aimait les femmes — toutes les femmes, dans leur infinie variété —, et à qui ça ne posait pas de problème de passer de l'une à l'autre, ç'avait été une expérience extrêmement dérangeante.

Il espérait que les choses rentreraient dans l'ordre maintenant qu'elle allait réintégrer l'équipe. Il continuerait à sortir avec d'autres femmes. Quant à elle... Eh bien, il lui faisait confiance pour le tenir à distance.

D'après DeMarco, elle avait eu une aventure avec l'un des membres du SWAT de San Francisco... Mais ce n'était peut-être qu'une rumeur. Il ne lui connaissait pas d'amant. Elle était très discrète sur sa vie privée. Était-ce pour draguer qu'elle était venue au McGill's le soir où elle avait été blessée ?

— Jase, espèce de faux-jeton ! s'écria DeMarco qui était à sa table. Tu ne m'avais pas dit ça.

Jase détourna à contrecœur son regard des fesses de Carrie qui se devinaient sous son pantalon de camouflage.

— Pardon ? dit-il à DeMarco.

Celui-ci sourit.

— Tu étais en train de reluquer Ward. Ne nie pas.

Jase leva les yeux au ciel et s'adossa à sa chaise, tout en souriant à la petite brune de la table voisine.

— Je n'étais pas en train de la reluquer ! Une cinglée comme Ward, c'est vraiment la dernière femme qui pourrait m'intéresser.

Il se sentit aussitôt coupable de la dénigrer. Il luttait contre l'attirance qu'il ressentait pour elle, elle était probablement la dernière femme qu'il lui fallait, mais elle n'était pas une cinglée et elle le rendait fou de désir. Et, en plus, il l'admirait.

— Allez, ricana DeMarco avec une lueur coquine dans le regard. Avoue. Tu ne la quittes pas des yeux, et je comprends pourquoi. Elle est torride.

— C'est une dingue, je te dis, protesta-t-il avec une peu plus de force que nécessaire. Une accro à l'adrénaline. Elle passe son temps à vouloir prouver qu'elle est meilleure qu'un homme dans ce boulot.

Il la soupçonnait même d'avoir besoin de dominer les hommes. Elle passait en tout cas son temps à dissimuler ses faiblesses. Si elle en avait. En avait-elle ?

— Ouais, reprit DeMarco, complètement inconscient des pensées qui agitaient Jase. Mais n'empêche qu'elle est *muy caliente*. Dommage, l'embrasser serait un peu comme embrasser ma sœur, mais sinon j'aurais volontiers tenté l'expérience.

Jase imagina aussitôt Carrie, se penchant vers lui pour l'embrasser. Il tenta

de superposer les traits de la jolie brune qui lui faisait de l'œil à ceux de Carrie, mais rien à faire.

— Tous les goûts sont dans la nature, mon pote, parvint-il à articuler.

— Arrête de dire n'importe quoi. Elle te plaît, ça crève les yeux. Pourquoi le nier ?

— Mais je ne nie rien du tout ! Elle ne me plaît pas, je t'assure.

Il mentait. Il espéra que ça ne se voyait pas trop.

— Elle a un joli petit cul, je te l'accorde, reprit-il d'un ton détaché. Mais tout le reste serait source de problème. Sans compter que je sors en ce moment avec Lori, le mannequin que j'ai rencontré à l'épicerie. Tu sais, la super-nana ?

— Tu parles de la blonde aux gros seins ? demanda DeMarco. Elle est très jeune. Tu ne risques pas le détournement de mineure, avec elle ?

— Elle a vingt-quatre ans, elle n'est pas mineure, rétorqua Jase en fronçant les sourcils.

Il dut tout de même admettre en son for intérieur que, vingt-quatre ans, c'était un peu jeune.

— Et pour ce qui est d'être torride, crois-moi... Bref, je n'ai ni le temps ni l'envie de m'occuper en plus de Carrie Ward.

DeMarco le contempla fixement pendant quelques minutes. Pour lui donner le change, Jase ne quitta pas des yeux la petite brune qui s'était décidée à l'aborder et venait vers eux.

— Merde ! protesta DeMarco. Dommage. Ça m'aurait bien fait rigoler, une idylle dans l'équipe.

Jase se força à sourire.

— Arrête tes conneries ! Lori a été gymnaste, tu te rends compte... ça te donne une idée de ce qu'on peut faire avec elle au lit.

DeMarco secoua la tête.

— Sans blague ! Alors comme ça, pour toi, faire l'amour, c'est de la gymnastique ?

La petite brune arrivait près de leur table. Jase se leva.

— Bonjour, dit-il. J'espère que c'est moi qui vous intéresse. Pas mon copain.

Elle rit, d'un rire de gorge aussi sexy que ses boucles ébouriffées et que son chemisier au décolleté plongeant.

— Peut-être que je n'ai pas encore fait mon choix, dit-elle.

Son regard glissa subrepticement vers DeMarco.

— Je suis sûre que vous êtes charmant tous les deux. Et de très *agréable* compagnie.

Jase connaissait la chanson par cœur et il commençait à s'en lasser. Mais il se força à rentrer dans le jeu et flirta quelques minutes avec la jeune femme. Elle comprit tout de même qu'elle n'avait pas ses chances et s'éloigna, tout en lui tendant sa carte de visite et en adressant à DeMarco un geste d'adieu vaguement aguicheur.

DeMarco secoua la tête.

— Cette *chica* ne sait pas ce qu'elle rate, grommela-t-il d'un ton bon enfant. Elle aurait dû s'intéresser à moi.

Jase rangeait la carte de la brune dans sa poche quand Carrie se tourna pour le regarder. Elle discutait depuis quelques instants avec Mac et Natalie et elle avait fini par poser ses damnés dossiers. Elle lui adressa un sourire crispé, avant de se détourner vers le barman — un beau mec avec une gueule d'ange.

— Tu sais que Carrie reprend le travail ? demanda Jase à DeMarco. Je croyais qu'elle en avait encore pour plusieurs semaines d'arrêt, mais il paraît qu'elle revient demain. Elle a l'air... en forme.

— Oui, je sais. Elle a rendez-vous avec Stevens demain matin. On lui offre sa première affaire de tueur en série. Elle ne va sûrement pas la laisser échapper.

Jase en oublia de feindre l'indifférence. Il se redressa.

— C'est elle qui va diriger l'enquête numéro un ? Merde ! J'avais dit à Mac que je la voulais.

Cela faisait moins de quarante-huit heures que le lien entre la récente victime de San Francisco et les deux meurtres non résolus de Fresno avait été établi. Dès que l'affaire avait été confiée au SIG, Jase s'était empressé de se manifester pour réclamer l'enquête. Pourquoi Mac et le commandant l'avaient-ils donnée à Carrie, qui n'avait même pas encore réintégré officiellement l'équipe ?

— Ben oui, mais apparemment, c'était pour elle, répondit DeMarco. Après ce qu'elle a traversé et avec toute l'énergie qu'elle a toujours déployée pour ce boulot, elle le méritait.

DeMarco avait raison. Carrie méritait qu'on lui donne sa chance. Quand il était passé la voir à l'hôpital, le jour où Porter avait tiré sur elle, il avait été impressionné par son courage — elle était pâle, abrutie par les médicaments, mais elle ne se plaignait pas et cherchait au contraire à dissimuler qu'elle souffrait. Carrie était un bon flic. Mais lui aussi était un bon flic et il aurait voulu diriger cette enquête. Parce qu'il avait de l'ambition.

Il n'était pas le seul.

Il se caressa la mâchoire d'un air distrait.

— Ouais, je suppose, murmura-t-il.

Il était préoccupé. Ambition mise à part, il n'appréciait pas du tout l'idée que Carrie se mesure à un taré comme l'Embaumeur. Était-ce parce qu'elle était une femme ? Il ne devait pas oublier qu'elle était agent spécial, tout comme lui. Femme ou pas, elle faisait son boulot, elle n'hésitait pas à prendre des risques, et surtout elle n'était pas du genre à réclamer un traitement de faveur aux hommes qui l'entouraient. Si elle l'avait soupçonné de chercher à la protéger, elle l'aurait très mal pris. Elle l'aurait remis vertement à sa place et se serait de nouveau jetée dans la bataille, sans même un regard en arrière.

Ce qui faisait une excellente raison de la tenir à distance.

Carrie était volontaire et passionnée. Lui aussi. Il avait passé son enfance

à observer le genre de tortures que deux personnalités volontaires et passionnées étaient capables de s'infliger l'une à l'autre. Il voulait une vie personnelle douce et sereine. S'il suivait l'exemple de Mac et se mariait un jour, il choisirait une épouse comme Natalie, capable de lui apporter la sérénité à laquelle il aspirait dans sa vie privée.

Il avait une vie professionnelle intense, ça lui suffisait.

Il dévisagea DeMarco et remarqua pour la première fois à quel point il avait les yeux cernés. Lui aussi aurait eu besoin de douceur dans sa vie. Il était sociable et s'efforçait de se montrer jovial, mais ces derniers temps il était de plus en plus souvent morose et silencieux. Le bruit courait dans l'équipe qu'il était dévoré de stress et que ça finirait par l'achever.

— Tu en es où avec ton témoin, dans l'affaire Alvarez ? lui demanda-t-il. Ça avance ?

— Tu parles de la voisine qui a un casier judiciaire d'un kilomètre de long ? Elle s'est rétractée. Elle prétend maintenant que l'officier de police qui l'a interrogée n'a rien compris à ce qu'elle a dit, et que le gentil garçon qui habite en face de chez elle n'aurait jamais pu faire un truc aussi affreux. Elle semble avoir totalement oublié que ce gentil garçon a le visage couvert de tatouages de gangs et qu'il est mieux armé qu'un agent de la brigade d'intervention spéciale.

Il haussa les épaules avec résignation. Il était déçu que son enquête n'avance pas et probablement frustré, mais pas du tout sur le point de craquer. Comme d'habitude, les rumeurs n'étaient pas fondées...

— Alors, insista DeMarco en jetant un regard en biais à Jase, Comme ça, Ward, c'est pas ta tasse de thé ?

Jase leva aussitôt les yeux pour voir si Carrie parlait toujours avec le barman. Mais non, elle regardait autour d'elle, une bière à la main. Elle but une longue rasade, puis posa sur lui un regard enflammé qui alluma en lui des étincelles, de sa poitrine au bout de ses orteils. Elle rougit, preuve qu'elle aussi avait senti l'électricité qui passait entre eux. Il aurait voulu détourner le regard, mais ne put s'y résoudre. Il ne voyait plus que Carrie, et croyait presque distinguer le pouls qui palpitait à la base de son cou et le léger tremblement qui agitait ses lèvres boudeuses, comme s'ils venaient d'échanger un baiser fougueux.

Ils ne se dévisagèrent que quelques secondes. Quelques secondes durant lesquelles Jase eut l'impression que le monde s'effaçait. L'attirance était si forte qu'il se leva, sans même l'avoir voulu, avec l'intention de rejoindre Carrie. Puis, tout à coup, elle battit des paupières. Elle murmura quelques mots au barman, se détourna et s'éloigna en direction des toilettes. Jase fit machinalement un pas en avant, comme pour la suivre.

— Jase ! Reste là !

La voix de DeMarco semblait lointaine, comme étouffée. Jase secoua la tête pour tenter de dissiper le brouillard de désir qui l'enveloppait.

— Quoi ?

DeMarco le fixa d'un air incrédule.

— Mon gars, tu peux nier tant que tu veux, mais tu viens tout juste de la regarder comme si elle était ta nana.

Jase ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Ses muscles vibraient du désir de se mettre en mouvement pour rejoindre Carrie, mais il se força tout de même à se rasseoir.

— Alors comme ça, tu n'admires que son joli petit cul ? Parce qu'il m'a semblé que tu regardais plutôt son visage.

— La ferme, DeMarco ! grommela Jase en ouvrant les yeux.

DeMarco se mit à fredonner joyeusement l'air de *Maneater*.

— Je vais pisser, dit Jase en se levant d'un air excédé. Tâche de grandir un peu pendant mon absence.

* * *

Brad Turner observait la petite brune sexy qui tendait sa carte de visite au beau gosse, puis passait devant le bar, le sourire aux lèvres, en se déhanchant. Le copain du beau gosse eut l'air d'apprécier le spectacle, mais le beau gosse, la cible de la brune, fourra la carte dans une poche d'un geste machinal, sans même y avoir jeté un coup d'œil. Toute son attention semblait accaparée par une rousse installée sur un tabouret près du comptoir, et qui avait l'air complètement coincée.

Au bout de quelques minutes, Brad suivit des yeux la rousse qui se dirigeait vers les toilettes. Contrairement aux autres femmes, elle ne roulait pas des hanches et avançait d'un pas mesuré et confiant, presque guerrier, masculin. Il remarqua qu'elle souffrait d'une très légère claudication, à peine visible, dont il aurait bien voulu connaître l'origine. Elle avait paru troublée quand le beau gosse l'avait dévisagée. Tiens, à présent, celui-ci se levait pour se diriger lui aussi vers les toilettes. Il allait rejoindre la rousse, pas de doute.

Sans doute pour un petit intermède sexuel, songea Brad non sans une pointe de jalousie.

Il n'avait jamais eu d'intermède sexuel dans un bar. Merde, il n'avait jamais couché avec une femme — pour dire les choses carrément.

Jamais.

* * *

Jase se lava les mains, puis quitta les toilettes pour hommes en poussant violemment la porte battante. Mais la porte s'arrêta à mi-parcours en heurtant un obstacle avec un bruit sourd.

— Bon sang !

Il n'en était pas certain, mais il soupçonnait tout de même fortement l'obstacle d'avoir les yeux bleus et les cheveux roux. Et, en effet, Carrie Ward apparut derrière le battant.

A la seconde où elle le vit, elle afficha une expression indifférente qu'il prit pour ce qu'elle était — complètement bidon. Elle était troublée, bien entendu, et le fait de le savoir le rendit plus ardent qu'un marin en permission. Pour le dissimuler, il adopta une tactique qu'il employait rarement avec elle — la politesse la plus élémentaire.

— Bienvenue parmi nous, chérie ! lança-t-il. J'ai entendu dire que tu allais obtenir ta première affaire de tueur en série. Félicitations. Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à faire appel à moi.

Elle lui jeta un regard méfiant, mais répondit sur le même ton :

— Merci, Tyler.

Puis, avec un sourire ravi, elle demanda :

— Comment va ton oreille ?

— Comment va ta jambe ? rétorqua-t-il du tac au tac.

— Ma jambe va bien.

Comme elle faisait mine de le contourner pour s'éloigner, il l'arrêta. Elle fronça les sourcils et se figea.

— Tu veux quelque chose ?

Elle avait un peu trop appuyé sur le mot « veux », et il chercha son regard. Elle était presque aussi douée que lui pour jouer l'indifférence. Cela lui donna envie de la provoquer, et cette fois il ne chercha pas à s'autocensurer.

— Tu sais ce que je veux, Ward. Parce que c'est aussi ce que tu veux. Si on n'était pas tous les deux des lâches, on cesserait de se tourner autour. On passerait à l'action.

Elle écarquilla les yeux, tandis que ses joues passaient sans transition du rose pâle au rouge écarlate. Mais elle leva le menton et le défia du regard.

— Qu'entends-tu par « passer à l'action » ? Non, attends, laisse-moi deviner... Moi en dessous, c'est ça ? Pas question que je sois au-dessus, n'est-ce pas ? Eh bien, au cas où ça ne t'aurait pas effleuré l'esprit, sache que je ne suis pas comme les autres femmes que tu mets dans ton lit, Tyler. J'ai un cerveau et de l'ambition. Désolée si pour toi c'est synonyme de lâcheté.

Elle avait été longtemps absente. Et de la voir le défier, comme au bon vieux temps, lui fit frémir le sang.

Il se pencha vers elle.

— Si nous en arrivons un jour tous les deux à faire ce à quoi je pense, sache que je ne refuserai pas que tu sois au-dessus.

Il avait parlé à voix basse, pour ne pas être entendu par les clients qui les entouraient, mais il était tellement excité que son sexe poussait sur sa braguette.

Du calme. Du calme.

— Et à part ça, sache que j'apprécie aussi ton cerveau, Ward, ajouta-t-il posément.

— Ah, répondit-elle en opinant. Mon cerveau, mais pas mon ambition. Pas le fait que je suis un grand méchant flic qui pourrait te faire mordre la poussière — à toi ou à n'importe quel autre homme. C'est un petit peu trop

pour ton ego, je suppose.

— S'il te prenait l'envie de me mettre à terre, ou encore mieux, de m'allonger pour un échange plus intime, n'hésite pas, je suis partant.

Elle ouvrit des yeux ronds. Elle ne s'était visiblement pas attendue à ça.

Ils passaient leur temps à se taquiner, mais jamais il n'avait flirté aussi ouvertement avec elle. Pas comme ça. Pas avec des mots aussi crus et précis. A sa décharge, il avait devant les yeux des images en Technicolor qui l'excitaient au plus haut point.

Elle déglutit.

— Quel changement d'attitude, murmura-t-elle d'une voix rauque.

Il fronça les sourcils.

— Pas du tout. Je t'ai dit que j'avais envie de toi la dernière fois qu'on s'est vus ici.

— Mais ensuite tu m'as ignorée pendant un mois.

Ainsi, elle était mécontente qu'il ne lui ait pas rendu visite. Mais, bien sûr, elle aurait préféré se couper la langue plutôt que de l'avouer.

— Je n'ai pas osé, dit-il avec prudence. Je croyais qu'il était entendu que nous devions garder nos distances. Tu semblais avoir oublié que je t'avais embrassée.

C'était elle, à présent, qui fronçait les sourcils.

Cette expression renfrognée et sévère aurait dû l'enlaidir, mais il n'en était rien. Dans l'ensemble, elle ne faisait aucun effort pour se mettre en valeur, et l'on pouvait aisément ne pas remarquer sa beauté. D'ailleurs, la beauté n'était pas le plus important. Il avait bien d'autres raisons d'admirer Carrie. En travaillant avec elle, il avait pu constater qu'elle se battait avec passion pour la justice. Qu'elle était forte et dévouée. Toutes ces qualités, ajoutées à son joli visage, le rendaient fou.

— Ce baiser ne signifiait rien, déclara-t-elle. C'était un moment de faiblesse, pour tous les deux, lors d'une nuit particulièrement pénible.

Cela lui déplut qu'elle dénigre ainsi leur unique baiser, mais comme il n'en était pas étonné il haussa les épaules et sourit.

— Bien sûr. Si c'est ce que tu veux te faire croire.

Elle répondit par une sorte de ricanement.

— Tu en as une autre interprétation ? demanda-t-elle.

Il la dévisagea pendant quelques secondes — assez longtemps pour qu'elle se dandine, gênée. Il fut tenté de lui répondre franchement, mais il préféra se taire.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle en soupirant de soulagement.

Ce fut ce soupir qui fit tout basculer. Aucun d'eux n'avait envie de céder à l'attirance qu'il ressentait pour l'autre. Très bien. Mais elle n'était pas lâche. Et lui non plus. Pourquoi niaient-ils l'évidence ? Il fit un pas vers elle, en remarquant qu'elle haussait les sourcils, affolée.

— Je te désire, Carrie. Je suis assez honnête pour le reconnaître. La seule raison pour laquelle je ne cherche pas à aller plus loin avec toi, c'est que nous

travaillons ensemble. Je suis persuadé que si nous faisons l'amour ce serait exceptionnel, probablement mieux que tout ce que nous avons connu. Mais comme nous accordons tous les deux la priorité à nos carrières, je pense que le mieux est de ne pas tenter l'expérience.

— Pour ce qui est de travailler ensemble, le problème sera bientôt réglé, dit-elle avec douceur. Mais ce n'est pas pour autant que je ferai l'amour avec toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Comme tu viens de le dire, je suis ambitieuse. Je vise un poste plus important, et quand j'aurai arrêté le tueur en série de San Francisco je pourrai présenter ma candidature pour ce poste. Et j'en ai bien l'intention.

Elle visait un autre poste ? Même s'il avait du mal à l'admettre, elle lui avait manqué durant son absence. Si elle quittait le SIG... Il se rendit compte que l'idée de ne plus la voir lui était insupportable.

— Tu n'es pas bien au SIG ?

— Je t'en prie, Jase. Nous savons tous les deux que je ne serai jamais prise au sérieux tant que je travaillerai sur le terrain, tout ça parce qu'il se trouve que j'ai des seins. C'est aussi à cause de mes seins que j'ai attendu si longtemps avant d'obtenir une affaire de tueur en série.

Cette conversation lui donnait chaud. Il dut se retenir pour ne pas baisser les yeux sur sa poitrine.

— C'est la première fois que je t'entends te plaindre d'être mal considérée parce que tu es une femme. Nous tournons sur les enquêtes. Nous prenons ce qui se présente, et tu étais la moins expérimentée en homicides, ce qui suffit à expliquer que tu n'aies pas encore eu de tueur en série. D'autant plus qu'on n'en trouve pas à tous les coins de rue.

— Tu en as eu deux cette année, rétorqua-t-elle.

— J'aurais voulu celui-là aussi, fit-il remarquer.

— Je sais. Et je ne vais pas te dire que je suis désolée de l'avoir eu à ta place.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu me le dises.

Il soupira.

— Ecoute... Pourrait-on faire la paix, au moins pour ce soir. Veux-tu te joindre à ma table ? Je suis installé avec DeMarco.

— Je dois y aller. Je suis juste passée féliciter Mac et Natalie. Je tenais à leur présenter tous mes vœux de bonheur avant qu'ils ne partent. J'ai du travail.

Avec un sourire provocateur et lumineux, elle brandit ses dossiers.

— On dirait que rien n'a changé. Tu n'as que l'embarras du choix pour trouver une femme pour la nuit, et moi je vais m'enfermer avec mes rapports. Salue DeMarco de ma part, d'accord ?

Il ne voulait pas d'une autre femme. Et il voulait encore moins qu'elle s' imagine qu'il passerait la nuit avec une autre.

— Bon sang, Carrie ! Tu as été absente un mois. Tu peux bien prendre le

temps de boire un verre avec nous !

Son expression redevint sérieuse, puis elle se raidit.

— Je... Je ne veux pas perdre de temps, même si c'est pour découvrir que tu as raison, murmura-t-elle. C'est un luxe que je ne peux pas me payer. Je poursuis un tueur en série, je te le rappelle. Bonne nuit, Jase.

Et, sur ce, elle fit volte-face et s'éloigna.

Une fois sortie du McGill's, Carrie prit plusieurs grandes inspirations. Elle était une femme mûre, pas une gamine, et ce n'était pas la première fois qu'un homme lui plaisait. Pourquoi Jase Tyler la perturbait-il à ce point ?

Parce qu'il lui inspirait du désir. Parce qu'il l'émouvait. Et parce qu'elle se demandait tout au fond d'elle-même si, en d'autres lieux et d'autres temps — si elle avait eu un passé moins lourd et moins de cicatrices —, ils auraient pu s'aimer. Mais c'était ridicule. Même sans son passé douloureux, elle ne serait pas devenue une autre. Elle aurait eu la même allure : carrée et musclée, et non svelte et sexy. Jase flirtait avec elle parce qu'ils travaillaient ensemble, qu'il la côtoyait toute la journée. Parce que, ayant commencé à draguer les femmes avant même de savoir marcher, cela était devenu chez lui une seconde nature. Ce n'était pas elle, qu'il voulait. Il voulait relever le défi qu'elle représentait. Elle avait même du mal à croire qu'elle l'intéressait en tant que défi.

Détectant du coin de l'œil un mouvement, elle leva la tête.

— Meurtrière ! hurla une voix.

Une main se referma sur son bras pour l'obliger à pivoter, et elle reçut en plein visage un liquide tiède — le contenu d'une tasse de café.

Elle contempla avec un mélange d'incrédulité et de stupéfaction la vieille femme qui se dressait devant elle et l'agrippait avec une force surprenante — en dépit de l'âge que semblaient indiquer ses os frêles et sa peau ridée, aussi fine qu'une mince feuille de papier. Ses cheveux d'un gris argenté tiraient sur le mauve, ce qui donnait un aspect presque comique à son personnage, mais ses yeux d'un bleu transparent fixaient Carrie avec tant de haine que celle-ci en fut impressionnée et recula d'un pas.

— Madame..., commença-t-elle.

La femme lâcha sa tasse de café pour la pousser, à deux mains, de toutes ses forces. Carrie vacilla à peine, mais une peur affreuse se logea dans son ventre. Elle venait de comprendre que cette femme était la grand-mère de Kevin Porter...

La porte du McGill's s'ouvrit, laissant filtrer jusqu'à la rue le brouhaha qui régnait à l'intérieur.

— Madame ! appela Jase.

Un rapide coup d'œil confirma à Carrie que celui-ci se dirigeait bien vers elles, une expression inquiète sur le visage. Elle leva une main pour l'arrêter.

— Jase, ça va. Laisse-moi régler ça.

La vieille femme contempla Jase avec le mépris et le dégoût que l'on réserve à un rat crevé.

— Vous êtes probablement un salaud de flic, vous aussi ! Vous êtes tous des salauds. Kevin est mort à cause de vous. Vous devriez tous pourrir en enfer !

Cette femme était bien Martha Porter. Carrie s'efforça de conserver une voix calme pour dissimuler l'angoisse qui enflait en elle. Sa respiration s'accélérait et elle sentait déjà sur sa poitrine un poids oppressant qu'elle connaissait bien.

— Madame Porter, ne faites pas ça. Croyez-moi, je pense à Kevin tous les jours...

Loin de calmer la vieille femme, cette phrase attisa davantage encore sa colère. Elle cracha au visage de Carrie, qu'elle atteignit au menton et dans le cou. Carrie en resta stupéfaite et affreusement mortifiée. Elle aurait voulu que le sol l'engloutisse.

— Seigneur !

Jase vint se placer devant Carrie, obligeant la vieille femme à s'écarter.

— Reculez, ordonna-t-il. Tout de suite !

La vieille femme se pencha pour contourner Jase et pointa un doigt accusateur vers Carrie.

— Je vous interdis de prononcer le nom de mon petit-fils, vous entendez. ? Je l'ai élevé... C'était mon bébé...

Son visage s'affaissa, et elle se mit à sangloter.

— Martha...

Un vieil homme se précipitait vers Martha Porter. Il la prit par les épaules en lui murmurant tout bas quelque chose. Un homme plus corpulent les rejoignit. Il portait un costume bleu marine et tenait à la main une mallette qui rebondissait contre ses jambes. Carrie eut la vague intuition qu'il s'agissait d'un avocat.

— Martha, dit-il, ça va aller. Entrons. Calmez-vous.

Le premier homme entraîna Martha à l'écart, tout en jetant un méchant regard à Carrie par-dessus son épaule.

L'homme en costume s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Je suis désolé, dit-il. Elle est bouleversée. Je suis vraiment désolé.

Sur ce, sans même s'être présenté, il rejoignit le vieux couple qui s'engouffrait dans un bâtiment, à quelques portes du McGill's.

Après leur départ, la rue parut soudain à Carrie étrangement silencieuse. Consciente du regard de Jase sur elle, elle leva une main tremblante vers son menton pour essuyer le crachat de Martha. Elle ne pouvait rien faire pour le café qui tachait ses vêtements, à part rentrer chez elle et se changer.

Elle se sentit vaciller et ferma les yeux, tout en s'efforçant de respirer

lentement afin de lutter contre la crise de panique qu'elle sentait venir. La pile de dossiers qu'elle transportait lui échappa des mains. Les papiers s'éparpillèrent sur le trottoir.

Jase jura tout bas, mais déjà elle ne le percevait plus qu'à travers un brouillard. Sa respiration résonnait à ses oreilles, elle inspirait et expirait à un rythme rapide et saccadé. A chaque inspiration, elle sentait son cœur se gonfler et elle eut bientôt l'impression qu'il allait exploser.

Elle chercha frénétiquement un endroit où se cacher. Elle aurait voulu disparaître dans un trou de souris.

Seigneur, il ne faut pas que ça m'arrive maintenant !

Elle ne pouvait pas avoir une crise d'angoisse. Pas ici. Pas devant Jase.

Heureusement, Jase ne la regardait pas. Il s'était penché et remettait les papiers dans les dossiers.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? gronda-t-il. Pourquoi as-tu laissé cette femme t'agresser ? Tu aurais pu l'interpeller pour injure à un membre des forces de l'ordre ! Merde, moi aussi, j'aurais dû le faire !

Comme elle ne répondait pas, il leva les yeux vers elle et se redressa.

— Carrie ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

Elle savait qu'elle aurait dû lui répondre, mais elle en était incapable. Sa vision se rétrécissait, jusqu'à n'être plus qu'un long tunnel au bout duquel se trouvait Kevin Porter, qu'elle tenait en joue. Soudain il se jeta sur elle, et elle se débattit. Comme il cherchait à l'attaquer de nouveau, elle ramassa le revolver qu'elle avait lâché. Elle tira. Il tomba sur elle. Il n'était qu'un enfant. Un enfant ! Un gentil petit garçon qui offrait des dessins à sa grand-mère.

— Carrie, regarde-moi...

Calant sous son bras les chemises qu'il venait de ramasser, Jase prit son visage entre ses mains et l'approcha du sien.

— Regarde-moi.

Il lui caressa doucement les joues et le menton, tout en ne cessant de lui murmurer des mots de réconfort.

Elle parvint enfin à se concentrer sur son regard plein de sollicitude. Sur la sensation de ses mains sur sa peau. Peu à peu, sa respiration s'apaisa. Sa poitrine se vida de l'angoisse qui l'oppressait, comme l'air s'échappe d'un ballon de baudruche.

— C'est ça, murmura Jase. C'est bien.

Le doux son de sa voix lui procura un immense réconfort.

Elle repoussa ses mains, affreusement gênée qu'il ait été témoin de l'incident avec la grand-mère de Porter. Et encore plus de sa crise de panique.

— Je... je me sens mieux, maintenant... Je suis désolée... c'est juste que... Elle m'a prise au dépourvu, c'est tout.

Elle éprouva de nouveau le besoin de s'essuyer le menton, là où le crachat de la vieille femme l'avait atteinte, puis elle tendit la main vers ses dossiers.

Jase les lui donna avec réticence. Elle sentit ses yeux qui la scrutaient, tandis qu'elle balayait le sol du regard pour s'assurer qu'il avait bien ramassé

tous ses documents.

— C'était la grand-mère de Porter ? demanda-t-il.

Elle lui accorda à peine un regard.

— Aucune importance, répondit-elle.

Elle n'en croyait pas un mot. Elle avait failli craquer devant témoin. Or elle ne pouvait pas se permettre de montrer sa faiblesse à qui que ce soit, et surtout pas à Jase. Elle se frictionna les bras, pour réchauffer sa peau glacée. La soirée était douce, et elle portait un manteau. Pourquoi avait-elle froid ?

— Carrie..., insista-t-il d'un ton suppliant.

Cette fois, elle ne put s'empêcher de le regarder. Elle s'humecta les lèvres, tout en regrettant que les choses ne soient pas différentes. Qu'il ne puisse pas la tenir dans ses bras, l'espace d'un instant. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas eu d'amant. A part le bref baiser que Jase lui avait volé un mois plus tôt, elle ne s'était autorisé aucun contact physique avec un homme depuis trop longtemps. Elle aurait eu besoin d'un peu de tendresse. Etait-ce trop demander ?

Oui. Elle ne devait pas oublier combien il lui avait coûté de s'arracher à l'unique baiser qu'ils avaient échangé.

Ce genre de relations avait toujours un prix.

Elle secoua la tête et inspira une salutaire bouffée d'air, puis fit de son mieux pour lui adresser un sourire rassurant.

— Je vais bien, Jase. Je t'assure.

— Que s'est-il passé, Carrie ? J'ai eu l'impression que tu étais au bord de la crise de panique. Ce n'est peut-être pas une bonne idée que tu reprennes le travail demain.

Elle se redressa aussitôt de toute sa hauteur, droite et raide, et le fixa à travers des yeux plissés.

— Tu as peut-être eu l'impression que c'était une crise de panique, mais ça n'en était pas une. Je te l'ai dit, j'ai simplement été prise au dépourvu.

— Comme tu as été prise au dépourvu quand Kevin Porter a pointé son arme sur toi ?

— Où... où veux-tu en venir ?

Il se massa la nuque.

— Je ne sais pas. Tu n'es pas la première à avoir été blessée en exercice. Ce sont des choses qui arrivent, mais on dirait que tu...

— Que je *quoi*... ?

— Ton rapport dit que tu t'es mise à couvert quand tu l'as vu entrer dans la maison. Comment a-t-il pu te blesser, puisque que tu ne l'as pas poursuivi à l'intérieur ?

— Je me suis mise à couvert et je l'ai sommé de sortir. Comme il était armé, je me suis montrée, pour le viser. Je lui ai ordonné de déposer son arme. Il ne l'a pas fait, alors j'ai tiré.

— Tu as tiré et tu l'as manqué, dit-il posément. Ça peut arriver à tout le monde, de manquer une cible. Ça ne remet pas en cause ta compétence. Mais

tu ne l'as sans doute pas tout à fait accepté. C'est peut-être ça, le problème. Peut-être qu'il te faudrait un peu plus de temps avant de reprendre.

Il avait raison... Elle sentit de nouveau monter la panique. Puis elle songea qu'il avait probablement intérêt à ce qu'elle ne revienne pas tout de suite au SIG, puisqu'il voulait cette enquête, lui aussi. Il essayait de la déstabiliser.

— Bien sûr... J'ai failli oublier. Tu as demandé l'enquête sur l'Embaumeur, et c'est à moi qu'on l'a confiée. C'est bien de ça qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— J'avais demandé l'affaire à Mac, en effet, répondit-il. Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète.

— Mais non, voyons ! railla-t-elle. Tu t'inquiètes pour moi, c'est ça ? Tu as peur que je me fasse tuer ? Tu me prends vraiment pour une idiote, Jase. Tu n'es pas venu me voir à l'hôpital. Pas une seule fois. Ne fais donc pas comme si tu te souciais de ce mon sort.

Elle se retint de gémir en le voyant ouvrir des yeux ronds. Elle venait de se trahir. Il savait maintenant qu'elle avait été blessée par son indifférence. Alors qu'elle aurait dû être soulagée qu'il prenne ses distances.

Il ouvrit la bouche. La referma. Se décida enfin à parler.

— Je suis venu te voir à l'hôpital le soir même où tu as été blessée. Tu étais complètement shootée par les antalgiques, mais je ne pensais pas que c'était au point de ne pas te souvenir de ma visite.

Elle se mordit la lèvre et détourna le regard. Il ne fallait pas qu'il voie à quel point cette révélation la touchait.

— Je suis désolé, reprit-il. Je ne voulais pas remettre tes compétences en question. Ni t'offenser. C'est simplement que je n'ai pas aimé la manière dont cette femme t'est tombée dessus, et encore moins la manière dont tu as réagi. J'ai l'impression que tu es en difficulté et que tu refuses de demander de l'aide. Ce serait assez ton genre, non ?

Ses paroles la calmèrent sur-le-champ. Il paraissait sincère. De plus, elle n'avait ni la force ni le temps de continuer à batailler avec lui. Elle devait rentrer chez elle et se remettre au travail.

— Où est ta voiture ? demanda-t-il. Je vais au moins te raccompagner jusque-là.

Elle ne prit pas la peine de protester et se dirigea en silence vers sa voiture. Il lui emboîta le pas. Quand ils atteignirent sa vieille quatre portes, elle déverrouilla le côté conducteur et lâcha :

— A demain.

— Carrie, attends...

Elle leva les yeux vers lui en soupirant.

— Ça te dirait de dîner quelque part avec moi ? demanda-t-il. Passe chez toi te doucher, et allons manger. Ça te changera les idées.

Tout à l'heure, dans le bar, il lui avait avoué qu'il la désirait, mais qu'il tenait à garder ses distances avec elle parce qu'ils travaillaient ensemble.

Pourquoi ce revirement soudain ? Cherchait-il simplement à l'aider, comme il le prétendait ? Elle en doutait. Peut-être l'épisode avec Martha Porter, dont il venait d'être le témoin, la rendait-il plus attirante à ses yeux ? Elle lui avait montré sa faiblesse, ce que son cerveau de mâle avait dû interpréter comme un signe de féminité. Cet incident l'avait sans doute rapprochée dans son esprit des femmes fragiles qu'il fréquentait, l'éloignant du même coup de la femme-flic qu'il connaissait.

Mais au fond le pourquoi n'avait pas d'importance. Il n'était pas question qu'elle dîne avec lui.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Jase, déclara-t-elle fermement.

— Pourquoi ? Tu as peur de céder à mon charme ?

Elle haussa les épaules.

— Possible. Mais je te rappelle que tu as dit toi-même qu'une relation intime ne serait bénéfique à aucun de nous et...

— Une seconde, coupa-t-il. Je n'ai jamais dit une chose pareille. J'ai dit que le fait de sortir ensemble nous compliquerait la vie au travail et qu'il valait mieux nous en tenir à des relations professionnelles. Mais à part ça je suis persuadé que nous pourrions nous faire du bien, et rien ne nous empêche d'être amis, Carrie.

Elle secoua la tête.

— Non, non. Tout à l'heure, tu étais plus lucide. On travaille ensemble. Tu convoites l'enquête qu'on m'a confiée. Tu ne veux pas l'admettre, mais tes commentaires à propos de l'affaire Porter montrent que tu doutes de mes compétences. Etre amis n'est pas non plus une bonne idée. De plus, tu n'as pas d'amies femmes. Tu es un tombeur en série. Et, quand je dis tombeur, je parle au propre et au figuré... Tu séduis les femmes et tu les laisses tomber. Une relation avec toi ne m'apporterait rien.

Il eut un petit sourire en coin.

— Ne sois pas si catégorique. J'adorerais te donner du plaisir. Et tu ne serais plus jamais la même après ça, crois-moi.

Il était d'une arrogance folle, et elle eut envie de le gifler, mais les paroles qu'il venait de prononcer faisaient palpiter quelque chose en elle. Il était décidément très dangereux... et le mélange d'assurance et de sensualité qui émanait de lui quasiment irrésistible.

— J'avoue que l'idée d'avoir du plaisir ne me rebute pas, avoua-t-elle.

Voyant ses yeux s'enflammer, elle leva une main pour l'empêcher d'avancer.

— Mais ça n'arrivera pas. Je rentre chez moi.

Il s'appuya avec nonchalance contre la carrosserie et posa ses deux mains à plat sur le toit.

— Pour quoi faire, Carrie ? Pour ruminer à propos de cette femme qui t'a craché dessus ? Je te demande une heure de ton temps, Carrie. Tu trouves que je ne la mérite pas ?

La question n'était pas de savoir s'il la méritait ou pas, mais pourquoi il la réclamait. Pourquoi ce soudain besoin de passer du temps avec elle ? Était-ce une ruse ? Il l'avait surprise dans un moment de faiblesse et était à l'affût d'un second, pour en tirer profit ?

De plus, il se trompait. Elle n'avait pas l'intention de ressasser l'histoire de Kevin Porter et de sa grand-mère. Elle avait hâte de se remettre au travail, d'avancer sur son enquête. Martha Porter était déjà presque oubliée.

— Je travaille sur une affaire de tueur en série, tu te souviens ? Tant que je n'aurais pas arrêté ce tueur, je compte me consacrer uniquement à cette affaire.

Elle avait ouvert sa portière et était sur le point de s'installer sur son siège quand il lui fit une proposition inattendue.

— Dans ce cas, laisse-moi t'aider. Au moins ce soir.

Elle se redressa et l'observa en plissant les yeux. Cette fois, il allait vraiment trop loin.

— Tu sais que tu aggraves ton cas ? Tu es en train d'insinuer que je ne peux pas m'en sortir sans ton aide ?

Il se repoussa de la voiture et abandonna son attitude désinvolte.

— Ne prends pas tout de travers, Carrie. C'est toujours utile d'avoir un regard extérieur quand on a le nez dans le guidon. Pour l'affaire Monroe, Mac m'a demandé de l'aider. Tu penses vraiment que c'était parce qu'il n'était pas capable de s'en sortir sans mon aide ? Tu veux que je te dise un truc ? Tu es trop sur la défensive. Ce n'est pas bon.

La remarque fit mouche. Il avait raison. Elle avait des réactions exagérées, motivées par l'émotion plus que par la raison. Jase avait plus d'expérience qu'elle. Refuser son aide parce qu'il lui plaisait et qu'elle avait peur de lui n'aurait pas été professionnel.

— Je crois que ton aide me serait utile, admit-elle.

Il accueillit cet aveu avec calme, et elle lui fut reconnaissante de ne pas se montrer triomphant.

Il acquiesça.

— Très bien. Allons chez toi. Je te suis avec ma voiture.

Tandis qu'il s'éloignait, elle lui lança :

— Ne te méprends pas, Jase. Il s'agit de deux flics qui passent la soirée ensemble pour parler boulot, c'est bien clair ?

Il se tourna vers elle et continua à marcher à reculons, les mains dans les poches.

— Cela va sans dire, chérie. Tu m'as clairement signifié que tu ne passerais pas à l'acte avec moi. J'ai bien compris. Nous parlerons boulot et rien d'autre.

Elle aurait préféré qu'il insiste, au moins un peu, ou qu'il manifeste sa déception, mais elle se garda bien de le lui montrer.

— Parfait, approuva-t-elle en souriant. Tâche de ne pas l'oublier, et ce sera parfait.

L'appartement de Carrie se trouvait sur Divisidero Street. En entrant, Jase fut surpris de découvrir un décor typiquement féminin. Il était habitué à la voir évoluer au milieu du mobilier froid et rectiligne des locaux du SIG, vêtue de pantalons cargo et de chemisiers stricts. Il avait deviné depuis le début que cette tenue androgyne visait à camoufler sa féminité — ce qui lui avait donné envie de l'effeuiller pour découvrir ce qu'elle cachait si bien. Car elle cachait son jeu, il le sentait.

Mais jamais il ne l'aurait imaginée dans un intérieur aussi douillet et personnel, rempli d'objets chinés çà et là — le genre d'objets dont ses chichiteuses de sœurs raffolaient.

Des aquarelles douces, dans les tons de bleu et de violet, décoraient les murs jaunes. Le canapé était recouvert d'une housse à fleurs. La table de la salle à manger était en merisier, avec des pieds incurvés. Une odeur de cannelle douce et sucrée flottait dans tout l'appartement.

Une fois à l'intérieur, Carrie se tourna vers lui, non sans une certaine nervosité.

— Fais comme chez toi, dit-elle tout en évitant son regard. Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose dans le réfrigérateur. Je vais prendre une douche rapide et me changer.

Elle lui désigna une porte.

— La salle de bains des invités se trouve là...

Il acquiesça, tandis qu'elle disparaissait derrière une autre porte. Il entendit le verrou, puis, quelques instants plus tard, un bruit d'eau.

Pendant un moment, il fut submergé par des images de son corps nu. Son corps nu et humide. Son corps nu, humide et glissant. Il poussa un gémissement. Jamais de toute sa vie il n'avait été à ce point obsédé par une femme. Qu'avait-elle donc de spécial pour le mettre dans cet état ? Et pourquoi donc avait-il tenu à travailler ce soir avec elle ? Il avait justement des congés à rattraper et, puisqu'on ne lui confiait pas l'enquête sur l'Embaumeur, il aurait dû en profiter. Rendre visite à sa famille. Jouer au basket avec ses cousins. Ou bien appeler Kelly Sorenson qui lui avait laissé sa carte en lui lançant une œillade des plus prometteuses.

Et au lieu de ça il s'appêtait à faire des heures supplémentaires. A aider

Carrie sur une affaire qu'il aurait bien voulue et pour laquelle il n'était pas certain qu'elle soit tout à fait armée.

Il allait passer la soirée à travailler, tout en luttant contre l'attirance qu'il ressentait pour une femme qui ne voulait pas de lui. Au lieu de se vautrer dans un lit avec Kelly Sorenson.

Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ?

Carrie était un flic, pour l'amour du ciel ! L'une de ces femmes qui ne cessaient de répéter qu'elles étaient capables de mettre une raclée à un type et qui en étaient persuadées. Mais, au lieu de le dissuader, cette menace latente n'avait fait que l'exciter. Il ne cessait de les imaginer tous deux roulant au sol, enlacés, se caressant, s'arrachant sauvagement leurs vêtements.

Merde alors ! Ça tournait à l'obsession.

De plus, c'était totalement déplacé. Carrie n'était pas qu'un jouet sexuel. Elle était au contraire une femme mystérieuse et complexe... Et d'ailleurs, maintenant qu'il y réfléchissait, il se rendait compte qu'elle était très secrète et qu'il ne savait rien d'elle. Il se mit à faire les cent pas dans son petit salon, à la recherche d'indices susceptibles de le renseigner sur la femme qui se cachait sous l'uniforme.

A en juger par les livres qui occupaient ses étagères, elle était une lectrice passionnée. Son choix ne se portait pas sur le genre policier, comme il l'aurait cru, mais plutôt sur la science-fiction et les romans d'amour historiques — encore une surprise.

Cette découverte le conforta dans l'idée qu'il n'avait pas encore cerné le personnage. Il poursuivit son enquête.

Il repéra des albums photos et hésita quelques instants à pousser l'indiscrétion jusqu'à les feuilleter. Puis il n'y tint plus. L'eau de la douche coulait toujours, Carrie n'en saurait rien. Il sourit en découvrant des photos d'elle adolescente. Une adolescente dégingandée, toute en bras et en jambes. Etrange. Elle ne mesurait qu'un petit mètre soixante-dix, mais elle avait longtemps dominé ses camarades, garçons y compris. Il imagina qu'elle avait dû être la cible de quolibets, notamment à cause de ses cheveux flamboyants, plus orange que rouges dans sa jeunesse. Pourtant, la Carrie qu'il découvrait sur ces photos semblait heureuse. Et sûre d'elle. Ce qui n'était pas courant pour une lycéenne.

Après son diplôme d'études secondaires, elle présentait un visage plus sombre et plus grave. Il y avait des photos d'elle avec un homme plus âgé — son père, probablement, en uniforme le plus souvent —, ainsi qu'avec un groupe d'hommes, en uniforme également, avec les mêmes cheveux roux et les mêmes yeux bleus qu'elle. Ses frères, sans doute. Il y avait peu de photos de sa mère, qui avait, semblait-il, disparu très tôt du tableau. Sans doute était-elle morte quand Carrie était encore jeune. Carrie avait donc grandi dans un univers masculin. Intéressant...

Jase reposa l'album et en prit un autre.

Celui-ci ne contenait pas de photos, mais des coupures d'articles, de petits

souvenirs, et son nom écrit en belles lettres à volutes.

Jase écarquilla les yeux. D'après ce qu'il voyait là, Carrie était une championne, une vraie. Elle avait participé aux jeux Olympiques quand elle avait dix-sept ans. Elle avait même été la plus jeune athlète de l'équipe de tir des Etats-Unis et avait remporté une médaille d'argent. Quelques années plus tard, elle avait obtenu son diplôme de l'académie de police et avait rejoint l'armée. Ensuite, elle était devenue la première tireuse d'élite de sexe féminin du SWAT, l'équipe d'intervention spéciale de la police, à Austin.

Il savait qu'elle avait servi un an au SWAT de San Francisco, avant d'être affectée au SIG, mais il ignorait qu'elle avait été médaillée olympique... Pourquoi n'en parlait-elle jamais ? Et comment avait-elle pu manquer Porter ? Une fois de plus, il ne put s'empêcher de se demander ce qui s'était vraiment passé, ce soir-là. Il lui arrivait de se sentir coupable... Avait-elle été déstabilisée parce qu'il venait de lui faire des avances ?

Elle avait fait un rapport très concis de la mort de Porter, et il avait eu l'impression en le lisant qu'elle restait délibérément vague. Dissimulait-elle quelque chose ? Quelque chose dont elle avait honte ? Pourquoi n'avait-elle pas réagi quand la grand-mère de Porter l'avait agressée, tout à l'heure ?

Bon sang ! Il avait vu Carrie lutter physiquement avec des types qui faisaient deux fois sa taille et dont le casier judiciaire aurait fait passer Al Capone pour un enfant de chœur, et elle paniquait quand une vieille femme lui crachait au visage ?

Kevin Porter avait tiré sur Carrie, puis il s'était jeté sur elle pour la rouer de coups de pied. Si elle n'avait pas riposté avec son arme, elle serait probablement morte. Elle avait fait ce qu'il fallait.

Comme l'eau avait cessé de couler dans la salle de bains, il s'empressa de ranger l'album à sa place. Il ne regrettait pas de l'avoir ouvert, ç'avait été très instructif.

Mais il fallait se mettre au travail, à présent.

La table de la salle à manger était couverte de dossiers et de documents. Les rapports concernant l'Embaumeur, sans doute. Il alla droit à la pile des photos envoyées par l'Embaumeur et ne put réprimer un frisson de dégoût. Ce type était un vrai malade, organisé et méthodique. D'après Mac, qui avait parlé avec les gars de Fresno, il ne faisait rien au hasard. Tous ses actes avaient un sens. Un sens que personne n'avait encore réussi à déchiffrer.

Carrie allait bientôt revenir. Il passa aux toilettes.

La décoration de la salle de bains réservée aux invités était tout aussi soignée que celle du salon, avec un rideau de douche à motif de dentelle, des serviettes roses, et des petits savons en forme de fleur près du lavabo. En se lavant les mains, il reconnut de nouveau la capiteuse senteur sucrée de la cannelle. Il se sécha les mains avec une serviette rose. Carrie semblait décidément beaucoup aimer cette couleur, et il en fut surpris car elle ne la portait jamais, préférant les couleurs neutres.

Un signe de plus qu'il y avait en elle deux personnages, la femme et le

flic, qu'elle avait du mal à concilier. Il se demanda brusquement si elle lui résistait parce qu'elle se sentait femme avec lui et que cela l'effrayait. Elle avait du mal à gérer sa féminité, c'était l'évidence.

En sortant de la salle de bains, il la trouva dans la cuisine, le dos tourné à la porte. Il demeura quelques instants à l'observer à son insu. Elle portait un T-shirt trop grand et un pantalon de survêtement. Ses cheveux encore humides n'étaient pas attachés. Elle était pieds nus.

Il n'apercevait que quelques centimètres de ses talons qui dépassaient de l'ourlet du survêtement, mais ce bout de peau crémeuse et pâle suffit à le faire saliver. Dire qu'il aurait pu s'approcher, l'enlacer, lui ôter un à un ses vêtements, couvrir son corps nu de baisers... Mais pas question. Il lui avait promis de se tenir tranquille et il tiendrait parole. Ce soir, pas question de flirter. Il était là pour travailler. Pas question non plus de l'embrasser. Ni de l'entraîner du côté de la chambre, où il aurait pu lui prouver qu'elle était avant tout une femme belle et désirable. Même si elle faisait de son mieux pour le nier. Même si elle avait choisi un métier réservé en majorité aux hommes et qui ne lui donnait pas vraiment l'occasion d'exprimer sa féminité.

Il allait donc se contenter de passer quelques heures en tête à tête avec elle — une perspective qui l'enchantait par ailleurs. Il se sentait plus impatient qu'il ne l'avait jamais été pour aucun de ses rendez-vous galants depuis... eh bien, il n'aurait pas su dire depuis combien de temps. Peut-être depuis toujours.

Il s'éclaircit la gorge, et elle se tourna pour lui faire face.

Elle portait des lunettes. Des lunettes sexy de bibliothécaire qui réveillèrent en lui un vieux fantasme.

— Tu as commencé à regarder les dossiers ? demanda-t-elle.

Il avait surtout regardé ses albums et il aurait bien voulu lui exprimer son admiration. Et aussi lui poser des questions sur sa vie. Sur tout ce qu'il ignorait d'elle. Mais il se contenta de répondre :

— Oui, bien sûr. On dirait que tu as du pain sur la planche, avec cette enquête, Carrie.

Et, sans doute parce qu'il s'efforçait tellement d'ignorer le désir qu'il avait d'elle, il ajouta ce qu'on pouvait ajouter de pire :

— Et maintenant que j'ai jeté un œil à ces dossiers, je suis encore plus étonné que Mac et le commandant aient accepté de te la confier.

* * *

L'expression atterrée de Jase montrait clairement qu'il regrettait déjà cette malencontreuse remarque, mais Carrie n'en fut pas moins mortifiée et furieuse. Elle dut se retenir pour ne pas se jeter sur lui et lui arracher les yeux.

— Tu es vraiment odieux, Jase.

Il leva les mains en signe de reddition.

— Pardonne-moi. Je me suis mal exprimé. Tu es un bon flic, Carrie, mais

les affaires de tueur en série, c'est toujours délicat et complexe, et celle-là m'a l'air particulièrement gratinée. Tu n'as jamais traité d'enquête de ce genre, c'est tout ce que je voulais dire.

— Il faut un début à tout, dit-elle avec douceur.

— Bien sûr, mais là, pour un début... Tu m'avoueras que c'est un peu violent. Tu as affaire à un tueur particulièrement organisé et méthodique.

— La plupart des tueurs en série le sont. C'est ce qui leur permet de récidiver plusieurs fois avant d'être arrêtés. De plus, je n'ai peut-être jamais traité d'affaire de tueur en série, mais je sais comment ces types-là fonctionnent. Je me sens capable de coincer l'Embaumeur.

— Si tu étais au mieux de ta forme, je n'aurais aucun doute à ce sujet. Mais ce n'est pas le cas. Tu as été absente un mois. Tu ne crois pas que tu devrais plutôt reprendre en douceur ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine et ricana.

— En douceur ? Tu veux dire en te cédant la place ? Pas question ! Si tu es venu pour me dissuader d'accepter cette enquête, tu perds ton temps. Tu peux partir, je ne te retiens pas.

Non seulement il ne fit pas mine de partir, mais il s'adossa au mur et croisa les jambes, comme pour montrer qu'il avait la ferme intention de rester.

— Pourquoi ? Parce que j'ose te remettre en question ? C'est comme ça que tu penses gérer tes problèmes ? En les niant ? En refusant d'en parler ? Je ne vais pas être le seul à me demander pourquoi on t'a confié cette enquête, tu sais.

— Oui, je sais, je suis une femme, ricana-t-elle.

— Non. Rien à voir avec le fait que tu sois une femme. Mais parce que tu as encore à apprendre et que tu es fragile psychologiquement, en ce moment, à cause de l'affaire Porter.

— Nous ne sommes pas des robots, Jase. Nous avons tous nos problèmes personnels à gérer, mais ça ne nous empêche pas de faire notre boulot. Je suis capable de mener cette enquête, autant que n'importe qui. Mac le sait, et c'est pour ça qu'il me l'a confiée. Il croit en moi, *lui*.

— Mais, moi aussi, je crois en toi.

— Alors montre-le. Tu m'as proposé ton aide, et j'ai eu suffisamment d'humilité pour l'accepter, Jase. Au lieu d'essayer de me convaincre que je ne suis pas la personne qu'il faut pour cette enquête, aide-moi plutôt à coincer l'Embaumeur.

Il serra les dents, puis se redressa.

— Très bien, dit-il. Asseyons-nous.

Il alla s'installer sur le canapé.

Lentement, elle rassembla quelques documents et alla le rejoindre.

— Quelles sont tes conclusions préliminaires ? demanda-t-il. Je t'écoute.

Elle marqua un temps d'hésitation devant ce brusque revirement, puis se lança. Elle parla des victimes qui étaient toutes enseignantes et l'informa de son intention d'interroger des témoins dans leurs établissements respectifs.

Elle avait quelques idées à propos de la profession du tueur — professeur, membre de l'administration d'une école, entrepreneur de pompes funèbres, étudiant en médecine, médecin.

Quand elle exposa son idée de vérifier les achats de fournitures d'embaumement, il hocha la tête.

— C'est bien. Tu devrais en faire ta priorité. N'oublie pas les hôpitaux. Demande-leur de vérifier leurs stocks et de te signaler s'il leur manque des fournitures. Même chose avec les morgues locales ou les crématoriums. Il brûle ses victimes après en avoir fini avec elles, ce qui signifie qu'il a accès à un four. S'il en a installé un chez lui, ça n'a pas pu passer inaperçu. C'est pourquoi je parie plutôt sur un four auquel il aurait accès professionnellement. Ce serait tout de même plus simple.

Elle prit des notes.

— En effet, murmura-t-elle. Je n'avais pas pensé au four.

Elle leva brièvement les yeux vers lui.

— Mais j'aurais voulu y penser.

Il sourit.

— Je sais. Je ne te juge pas. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, on travaille mieux sur ce genre d'affaires quand on est deux à éplucher les indices. Est-ce que Mac ou Stevens ont parlé de nommer un partenaire pour te seconder ?

— Non, mais je pense que ça viendra. Je suppose qu'ils vont m'envoyer quelqu'un de la police de San Francisco. DeMarco a déjà une énorme charge de travail. Granger remplace Mac pendant sa lune de miel. Et toi...

L'air fut soudain trop épais pour respirer.

Pas toi, songea-t-elle.

— Tu as ta propre charge de travail, non ? acheva-t-elle, en fixant l'enveloppe qu'elle tenait à la main.

— Oui, répondit-il simplement.

Quelque chose dans sa voix laissait entendre qu'il lui cachait une information, mais elle ne chercha pas à en savoir plus.

Elle agita l'enveloppe de papier kraft.

— Il y a aussi les lettres qu'il envoie, dit-elle. La police de Fresno n'a rien pu en tirer.

Elle prit une autre enveloppe, identique, et la lui tendit.

— Celle-ci contient les deux premières lettres de l'Embaumeur. Il les a postées à Fresno. Enveloppes autoadhésives génériques, préaffranchies, aucune preuve médico-légale.

Jase ouvrit l'enveloppe et en sortit deux sachets en plastique, l'un contenant la lettre et l'autre l'enveloppe dans laquelle elle avait été envoyée.

— Bien sûr, les deux sont passées par une imprimante. Tu as une idée du genre de machine ? Laser ou jet d'encre ?

Carrie fronça les sourcils.

— Ça a une importance ?

— Les imprimantes à jet d'encre sont beaucoup plus courantes. S'il s'agit d'une imprimante laser, qui est moins répandue et dont les cartouches sont plus chères, ça ne coûte rien de vérifier auprès des fournisseurs de Fresno pour se procurer la liste des gens qui ont acheté des cartouches, ou une imprimante, à la période des meurtres. Je sais que ça revient à chercher une aiguille dans une botte de foin, mais nous ne devons rien écarter, n'est-ce pas ?

Elle sourit. C'était agréable au fond, de réfléchir à deux. Et très constructif. Jase avait tendance à la considérer comme un être inférieur physiquement, qu'il fallait protéger, mais il semblait intéressé par ce qu'elle racontait. Elle se sentit soudain très légère.

— Pas d'autres points communs entre les victimes ? demanda Jase.

— Elles avaient autour de la trentaine, le même métier, et elles étaient brunes. Mais c'est tout.

— Ça fait déjà pas mal de similitudes. Il les choisit peut-être parce qu'elles lui rappellent quelqu'un. Une femme qui a été son enseignante, par exemple.

— C'est ce que je me suis dit. Ou bien sa mère. Ou une petite amie. Mais où va-t-il les chercher ? Dans les écoles ? Tu ne crois pas qu'un étranger rôdant autour d'un établissement scolaire se ferait remarquer ?

Elle se mordilla la lèvre, puis ajouta :

— Et s'il avait un travail qui lui donnait accès à différentes écoles ? Il livre peut-être des fournitures scolaires, ce qui expliquerait qu'il ait pu choisir une victime à l'université, une autre au lycée et une en primaire.

Jase acquiesça.

— Tu as raison... Mais ne t'attache pas trop aux détails pour l'instant. Il faut d'abord essayer d'avoir une vue d'ensemble. As-tu réfléchi à son mode opératoire ?

Elle se pencha en avant et ne put retenir une grimace de douleur. Sa jambe blessée commençait à la faire souffrir. Machinalement, elle la frictionna.

— J'ai relevé plusieurs éléments significatifs. Il embaume ses victimes, il découpe leurs paupières, il photographie leurs corps maquillés. Je pense que les paupières sont pour lui une sorte de trophée. Quelque chose qu'il garde, avec les photos, pour revivre les meurtres. Mais nous devons aussi supposer qu'elles ont une signification symbolique, n'est-ce pas ?

Jase était en train de regarder sa jambe, qu'elle frictionnait toujours. Quand elle se tut, il leva les yeux vers elle.

— Pas forcément. Il prend les paupières quand les victimes sont encore en vie ou pas ?

— Attends, je vérifie.

Elle alla vers la table et sortit le rapport d'autopsie de Steward qu'elle parcourut rapidement.

— Il semblerait que Steward était déjà morte quand il a prélevé ses paupières.

Elle vérifia ensuite le rapport d'autopsie de Johnson.

— Pareil pour la première victime.

— C'est sûr que ce geste a une valeur symbolique, mais je ne vois pas lequel. Est-ce que les victimes avaient des problèmes de vue ? Est-ce qu'elles portaient des lunettes ? Ça pourrait nous donner un point de départ...

— Je ne sais pas, dit-elle. Je vérifierai.

Elle se mit à marcher de long en large dans le salon.

— Passons maintenant à l'embaumement. Il ne les tue pas avant de les embaumer, elles meurent pendant le processus. Ensuite, il les photographie. Il embaume, comme s'il avait l'intention de conserver les corps, mais il ne les conserve pas. Il ne garde que les photos. C'est tout de même bizarre.

Jase s'enfonça sur le canapé, les jambes écartées devant lui, les bras ouverts. Il paraissait très à l'aise. C'était étrange. Ils étaient plongés dans l'atrocité des crimes de l'Embaumeur, et pourtant elle aussi se sentait bien.

— Il se donne un mal fou pour les embaumer et ensuite il les brûle, murmura-t-il comme pour lui-même. Pourquoi ?

— La préservation n'est pas son but. Elle est uniquement symbolique. Ou bien il s'agit d'une tâche qui lui apporte en elle-même une certaine satisfaction. Et ensuite il se débarrasse des corps qu'il ne peut pas entreposer...

— Ou bien il considère que c'est raté. Qu'il peut mieux faire.

— Tu as raison.

Elle ferma les yeux, enleva ses lunettes et se massa l'arête du nez. Elle était fourbue, elle n'en pouvait plus, elle avait trop travaillé, aujourd'hui.

— Tu ne portes jamais de lunettes au travail, déclara Jase.

Il s'était levé pour s'approcher d'elle et la fixait d'un regard brûlant.

— Non, mais je porte des lentilles.

— Des lunettes auraient pourtant renforcé ton image de femme revêche à ne pas approcher. Mais je comprends pourquoi tu as opté pour les lentilles. Les lunettes, ça serait mettre en évidence une faiblesse, n'est-ce pas ? Une faiblesse que tu préfères cacher. Comme tu essayes de me cacher que ta jambe te tracasse en ce moment.

— Et toi, tu te donnes trop de mal pour me psychanalyser, Jase.

— Peut-être, mais j'ai raison ou pas ?

— Ma blessure est en voie de cicatrisation, et je suis très assidue à mes séances de rééducation. Je ferai aussi quelques exercices avant d'aller au lit et ça ira beaucoup mieux. Quant au fait que je ne porte pas de lunettes au travail, c'est uniquement pour ne pas passer mon temps à les chercher. Tu devrais demander un rendez-vous avec Lana, si tu veux plonger dans les méandres de mon subconscient.

— Tu vois toujours Lana ? Elle est d'accord pour qu'on te confie cette affaire ?

Elle lui jeta un regard noir et ouvrit la bouche pour lui lancer une réplique mordante, mais il secoua la tête.

— Pardon, dit-il. Ça m'a échappé. Comme je te l'ai dit, je me soucie de toi.

Elle voulait le croire. Terriblement. Mais l'intérêt soudain qu'il lui manifestait lui paraissait suspect... tout comme son désir de lui venir en aide. Elle n'arrivait pas à oublier qu'il avait réclamé l'affaire de l'Embaumeur. Mais, après tout, ça ne l'empêchait pas de se soucier d'elle. Au moins un tout petit peu.

— Merci, Jase, répondit-elle simplement.

Il jeta un bref regard à sa jambe.

— Tu commences à boiter. Je pourrais te masser, ça te ferait du bien. Tu serais d'attaque pour ta grande journée de demain.

Elle éclata de rire.

— Quoi ? demanda-t-il avec un sourire innocent. C'est un peu gros, comme ficelle ?

— Un peu, dit-elle. De plus, tu as consacré suffisamment de temps comme ça à m'aider. Je ne voudrais pas te retenir. Il me semble que tu avais des plans plus agréables pour ce soir.

— Tu aimes bien me jeter mes conquêtes à la figure, n'est-ce pas, Carrie ? Pourquoi donc ? J'ai ma petite idée sur la question. Je pense que je te fais peur et, évidemment, mentionner sans cesse les autres femmes est un bouclier commode.

Elle haussa les épaules.

— J'ai remarqué que la petite brune avec laquelle tu parlais était très mignonne, c'est tout. Et qu'elle était ton genre.

— Et que sais-tu de mon genre ?

— Ce que tout le monde sait. Tu aimes les très jolies femmes. Plutôt douces. Féminines jusqu'au bout des ongles. Le genre qui permet de passer un bon moment au lit et qui ne pose pas de problèmes.

— Et tu me méprises pour ça ? Parce que je m'efforce d'avoir une vie privée agréable et sans complications ?

— Non. Je comprends que tu recherches des plaisirs simples durant ton temps libre. Mais je ne donne pas exactement le même sens que toi au mot simple, et je préfère me concentrer sur mon travail.

— Mouais...

Il balaya la pièce du regard, marcha jusqu'au canapé et s'assit de nouveau. Comme elle le fixait sans bouger, il tapota les coussins près de lui.

— Si tu n'as pas peur de moi et que tu ne penses pas être mon genre, viens t'asseoir et laisse-moi masser ta jambe, insista-t-il en se calant à une extrémité du canapé. J'ai des doigts magiques, tu verras.

Il la défiait. Refuser aurait été avouer qu'elle avait peur de lui. Elle eut envie de lui prouver le contraire. Après tout, puisqu'elle n'était pas son genre, elle ne risquait rien.

— Très bien, dit-elle. Je vais te montrer une fois de plus que j'ai suffisamment d'humilité pour accepter ton aide. Puisque tu as des doigts

magiques, je serais bien bête de m'en priver.

Elle se laissa tomber sur le canapé, à l'autre extrémité, et posa ses pieds sur les genoux de Jase. Puis elle s'allongea et croisa ses mains derrière sa tête, les yeux au plafond, en s'efforçant de contrôler les battements de son cœur qui s'accéléraient et sa respiration qui s'affolait.

Pendant un long moment, il ne la toucha pas. Quand il se décida enfin à refermer sa grande paume sur la voûte de son pied droit, elle ferma les yeux — tout en priant pour avoir la force de lui résister.

* * *

Jase songea qu'aujourd'hui était son jour de chance.

Non seulement il avait passé une heure à parler travail en tête à tête avec Carrie, dans son sanctuaire privé, rien que ça, mais à présent elle avait ses petits pieds nus sur ses genoux et elle était de toute évidence disposée à se laisser masser pour lui prouver qu'elle n'avait pas peur de lui.

Elle avait peur. Tout comme lui.

N'étant pas un imbécile, il savait qu'une pareille chance ne se représenterait peut-être jamais et il avait l'intention d'en profiter.

Elle avait de petits pieds, et ses ongles étaient peints d'un rose délicat, d'une couleur si subtile qu'il avait d'abord cru qu'ils n'étaient pas vernis. Il referma ses doigts sur son cou-de-pied et se mit à lui masser la voûte plantaire, en alternant malaxage et pressions profondes des pouces. Lorsqu'elle laissa échapper un gémissement de plaisir, il sentit son sexe se durcir et dut déplacer discrètement le petit pied de Carrie pour l'écarter de cette preuve gênante de son désir. Le massage était censé la détendre, mais elle était crispée, mal à l'aise, il le sentait à ses muscles raides. Pour faire diversion, pour elle autant que pour lui, il murmura :

— Tu disais que tu voulais te concentrer sur ta carrière. Donc DeMarco se trompait ? Tu ne cherches pas des partenaires du côté des membres du SWAT ?

Le pied qu'il tenait tressauta légèrement, mais il l'immobilisa et passa aux orteils. Ils étaient adorables. D'une forme parfaite. Il n'avait jamais prêté jusque-là attention aux pieds, mais il se voyait bien tomber amoureux de ces orteils-là.

— Je... je rencontre tout de même des hommes de temps en temps, dit-elle dans un souffle. Je ne suis pas un monstre. J'ai des besoins, comme tout le monde.

Comme les mains de Jase se figeaient, elle pouffa.

— Désolée, je me livre un peu trop, là. Mais ton massage, en tout cas, c'est du grand art. Je pourrais...

Elle bâilla.

— Je pourrais presque m'endormir. Tu as des doigts magiques, en effet.

— Ferme les yeux.

A sa grande surprise, elle s'exécuta. Il lui massa encore le pied pendant quelques minutes. Mais, quand il remonta l'ourlet de son bas de survêtement, elle sursauta et ouvrit les paupières.

— Pas d'inquiétude, la rassura-t-il. Je vais passer aux mollets, c'est tout. Ferme les yeux.

Elle hésita quelques secondes, mais s'exécuta. D'une main ferme, il pressa ses mollets galbés. Il put constater qu'elle était musclée, mais fine. Elle avait des membres délicats et déliés de danseuse. Quand il eut terminé, il promena légèrement ses doigts sur sa cuisse droite.

— C'est là qu'il t'a touchée, dit-il.

Elle conserva les yeux fermés cette fois et ne sursauta pas, mais il la sentit se figer. Elle acquiesça.

— Si je masse, je dois faire doucement ?

— La même pression que jusque-là, ce sera parfait. C'est vrai que ça me fait du bien. Mais si tu es fatigué...

Il ne la laissa pas finir sa phrase et lui massa une cuisse à travers son survêtement. Avec une pression ferme, mais douce, il travailla ses muscles tendus, passa à l'autre cuisse, revint sur la première. Chaque fois que ses mains circulaient de l'une à l'autre, elles effleuraient l'entrejambe. Carrie prenait alors une sorte d'inspiration étouffée, incroyablement sensuelle et excitante.

Quand il passa à la face interne des cuisses, il dut les écarter, pour avoir une meilleure prise. Carrie ouvrit les yeux et laissa cette fois échapper un gémissement. Il ne put s'empêcher de chercher son regard et remarqua qu'elle fixait les mains qui travaillaient ses cuisses, comme hypnotisée. Quand elle vit qu'il l'observait, elle devint écarlate et sa bouche trembla un peu.

Merde, il commençait à avoir du mal à respirer.

Il voulait lui écarter encore plus les cuisses. Il voulait glisser son sexe au plus intime de sa chair pour vérifier qu'elle était chaude — et déjà humide.

Il crut un instant qu'il n'allait pas pouvoir résister et sans doute le sentit-elle, parce qu'elle tenta de déplacer ses jambes pour s'asseoir. Il la retint par les mollets.

— Jase, dit-elle avec douceur. Merci pour le massage. Mais je pense que tu devrais partir maintenant. S'il te plaît.

Elle leva la tête vers lui en souriant, et il lut sur son visage tout ce qu'elle lui taisait. Son désir. Ses regrets. Elle avait envie de lui autant qu'il avait envie d'elle.

Mais elle n'était pas prête à se donner.

Lui non plus n'était pas prêt à abandonner définitivement la partie. La lutte promettait d'être rude.

Avec un soupir, il la relâcha. A la hâte, elle se leva et tira sur le bas de son pantalon de survêtement. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur le mur.

— Il n'est pas si tard que ça, dit-elle avec une gaieté forcée. Qui sait, peut-être que la brunette t'attend encore ?

Il ne prit pas la peine de répondre. Pas question de rentrer dans ce petit jeu.

Comme elle se dirigeait vers la porte d'entrée, il la suivit à regret.

— Les circonstances n'ont rien de drôle, mais c'était tout de même très sympa de travailler avec toi, dit-il. Ça faisait un moment qu'on n'avait pas parlé boutique, tous les deux.

— Merci pour ton aide. Je t'en suis vraiment reconnaissante.

— Je serai là si tu as besoin d'un autre avis. Ou d'un autre massage.

Elle eut un petit sourire.

— Bonne nuit, Jase.

Juste avant qu'elle ne referme la porte derrière lui, il retint le battant et se pencha.

— Hé, Carrie ?

— Oui ?

— Il faut que je te dise que j'ai changé d'avis.

— A propos de quoi ?

— A propos de céder au truc dément qu'il y a entre nous. A propos de passer à l'acte. Comme tu l'as dit, tu as des besoins, et moi, c'est de toi que j'ai besoin. Tu ne cherches pas à t'engager et moi non plus, mais on pourrait s'amuser, tous les deux. Puisque tu as apprécié mon massage et que tu sais maintenant que j'ai des doigts magiques, tu devrais réfléchir à tout ce qu'ils pourraient te faire dans un lit. Je t'assure que je te ferai passer un moment bien plus agréable que n'importe quel type du SWAT.

L'espace d'une seconde, elle hésita, comme si elle considérait sérieusement cette offre mi-figue mi-raisin. Puis elle eut un sourire crispé et dit :

— Je n'ai pas besoin de toi pour passer un moment agréable, Jase. Et toi, tu as de quoi t'occuper de ton côté. Mieux vaut nous en tenir à ce que nous avons décidé, c'est plus raisonnable.

Brad n'en revenait pas d'avoir autant de chance. Il n'avait jamais été le genre de gars à quitter un bar avec une fille, et encore moins avec une fille aussi belle. Elle avait carrément la classe ! Il ne cessait de se répéter qu'il avait une super-nana à son bras et qu'elle avait accepté de le suivre chez lui. D'après ce qu'elle lui avait laissé entendre, elle était prête à tout une fois sur place.

A tout... Cela ouvrait une infinité de possibilités. Il en avait le tournis. Il voulait lui faire tant de choses. Faire tant de choses avec elle. Lui demander de lui faire tant de choses. Pour commencer.

Avant.

Avant qu'il ne passe à l'acte en se servant de ce qu'il avait entendu au McGill's.

Il allait montrer à ces crétins de flics que c'était lui le plus fort. Le plus intelligent. Qu'il était encore plus créatif que celui qu'ils appelaient l'Embaumeur.

Ce salaud.

Celui qui était responsable de son malheur.

Il venait de comprendre, en écoutant les flics, que l'Embaumeur et son tortionnaire ne faisaient qu'un. Et, du coup, il avait trouvé le courage de draguer une femme.

Ainsi, pendant des années, il n'avait pas pu approcher une femme à cause de l'Embaumeur. Et aujourd'hui, grâce à lui, il trouvait le courage de le faire.

C'était un signe du destin.

Comme si une puissance supérieure avait enfin décidé de s'en mêler, de lui montrer clairement le chemin. Après des années de souffrances, des années à supporter les moqueries et le rejet, son heure de gloire était enfin venue. A condition qu'il soit capable de saisir sa chance.

Pourtant, un sentiment de culpabilité le tenaillait.

Il jeta un coup d'œil à la femme qui l'accompagnait.

Ce serait mal de coucher avec elle. Mal de l'utiliser. Après tout, il ne l'aimait pas.

Il aimait Nora.

C'était à Nora qu'il avait envie de faire l'amour.

Mais elle n'était pas d'accord. Et elle ne le serait jamais.

Pas tant qu'il n'aurait pas fait ce qu'il fallait.

Tant qu'elle aurait dans sa vie ce garçon trop séduisant, trop parfait, trop populaire.

Tout ce que lui, Brad, n'était pas.

Il n'avait pas le choix. S'il voulait Nora, il devait passer à l'acte. Dommage pour cette pauvre fille qui n'y était pour rien.

C'était la loi de la nature.

« On pourrait s’amuser, tous les deux. »

La phrase tournait encore en boucle dans la tête de Carrie quand elle entra le lendemain matin dans le bâtiment qui abritait le siège du SIG. Elle se surprit même à la marmonner entre ses dents.

— S’amuser... Tu parles ! soupira-t-elle.

Elle tenta de repousser les images qui lui venaient à l’esprit. Des images de Jase Tyler nu, en sueur, ahanant au-dessus d’elle.

— Tu ne t’étais pas trompée, poursuivit-elle. Il a probablement un grand respect pour les femmes qui font le métier de flic, mais tout ce qu’il me propose c’est un petit coup vite fait.

Un petit coup vite fait ? Elle ne put s’empêcher de rire. Là, elle exagérait. D’après ce qu’elle savait de Jase Tyler, il n’était sûrement pas le genre d’amant à bâcler le travail. Elle n’avait que des preuves du contraire : son accent traînant du Texas, sa manière de se perdre en préambules quand il exposait un point de vue, et surtout la façon dont il l’avait massée la veille, avec fermeté et lenteur. Il s’était montré extrêmement patient et n’avait cessé de la titiller avec des caresses maîtrisées, en s’interdisant d’aller plus loin.

Quand il lui avait écarté les cuisses, elle avait dû se faire violence pour ne pas lui saisir la main et la guider là où elle aurait voulu qu’il la caresse, qu’il la pénètre, qu’il la remplisse.

Elle avait eu la veille un aperçu de ses dons. Il était le genre d’homme à régaler sa partenaire de délicieux et interminables préliminaires.

Hélas, elle ne serait jamais sa partenaire.

Alors oublie-le tout de suite. On vient de te confier l’enquête la plus importante de ta carrière. Ce n’est pas le moment de te laisser distraire.

Elle se frotta les yeux en soupirant. Elle avait réfléchi toute la nuit à son enquête et n’avait presque pas dormi. Elle avait l’impression d’avoir du sable sous les paupières.

Après le départ de Jase, elle s’était remise au travail, pour lutter contre la tentation de l’appeler. Heureusement, après avoir regardé de nouveau les photos de scène de crime et relu ses notes, elle avait oublié Jase et son massage. Elle n’avait plus songé qu’à trouver une piste. N’importe quelle piste.

L'esprit occupé par l'enquête, elle prit l'ascenseur menant au sous-sol, où se trouvaient des vestiaires et une petite salle de sport. Elle n'avait pas eu cinq minutes ce matin pour sa rééducation et elle avait l'intention de faire quelques exercices avant d'entamer la dure journée qui s'annonçait. Elle passa mentalement en revue les tâches qui l'attendaient. D'abord la réunion avec le commandant, ensuite dresser le planning des interrogations de témoins, ensuite...

Au détour du couloir, elle se heurta à un homme qu'elle n'avait ni vu ni entendu venir, absorbée qu'elle était dans ses pensées.

C'était Jase, qui dut la retenir par le bras pour l'empêcher de tomber.

La première chose qu'elle remarqua fut qu'il était torse nu.

Il portait un short, des chaussettes, des baskets, mais rien d'autre. Elle eut donc tout le loisir d'admirer ses pectoraux, plus marqués et volumineux qu'elle ne l'aurait cru ; et sa peau, une surface douce parsemée de poils — ni trop ni trop peu. Il était en sueur et il haletait : elle comprit qu'il venait de s'entraîner, sans doute sur le tapis de course, ou en soulevant des poids — ou les deux.

Elle inspira une grande goulée d'air, pour se calmer, et perçut son odeur épicée et musquée, sans le moindre soupçon d'eau de toilette, rien qu'un subtil et envoûtant arôme de mâle en sueur. Jase desserra un peu sa prise, mais sans la lâcher, et caressa discrètement ses bras du plat de ses paumes. Cette caresse pourtant légère, et sans doute aussi le fait de le voir apparaître devant elle alors qu'elle ne s'y attendait pas, suffit à la faire basculer. Soudain, elle se sentit prête à tout. A tout donner. Et à prendre tout ce qu'il donnerait.

Elle tenta de lutter, mais...

Après tout, pourquoi ? Au moins, cela prouvait qu'elle était un être de chair et de sang. Une femme.

Et, comme toutes les femmes, elle craquait pour Jase. En dépit de son élégance, il émanait de lui une aura de mauvais garçon qui transformait les femmes en midinettes. Elle avait pu constater la veille au McGill's l'effet qu'il produisait sur la gent féminine — la moitié des clientes avaient défilé devant lui pour lui faire des avances.

Mais il n'a pas voulu d'elles, lui souffla une petite voix provocatrice. *C'était toi, qu'il voulait.* Sauf que ce n'était pas pour une relation sérieuse, juste pour un moment au lit.

Comme tous les hommes avec elle.

Elle était lucide, et capable de résister au désir déclenché par la présence de Jase.

N'est-ce pas ?

Elle n'en était plus si sûre.

Ils se dévisagèrent quelques secondes, puis le regard de Jase se posa sur sa bouche, et elle retint son souffle, en se demandant s'il allait l'embrasser. En espérant qu'il le ferait.

Mais il fronça les sourcils et recula d'un pas.

— Bonjour, Carrie. Tu as bien dormi ?

Elle se raidit aussitôt et sonda son visage. Nulle moquerie, nul sous-entendu dans son expression. Au contraire, il arborait un air sombre. Fatigué. Comme s'il n'avait pas bien dormi. A cause d'elle ? Une fois seul, avait-il longuement songé, comme elle, au moment qu'ils avaient passé ensemble ?

— Ecoute, Carrie, dit-il, tandis que son visage devenait encore plus sombre, je dois te parler de quelque chose.

Elle s'éclaircit la gorge en tentant de détourner les yeux de son torse nu.

— Tu as eu d'autres idées à propos de l'enquête ? demanda-t-elle pour amener la conversation sur un terrain neutre. Ça m'a vraiment aidée d'en parler avec toi hier soir. Après ton départ, j'ai pensé que...

Malgré elle, ses yeux revinrent se poser sur le torse nu de Jase. Sur ses abdos bien dessinés. Son regard aurait continué son chemin vers le bas si elle n'avait pas aperçu des cicatrices entrecroisées et boursoufflées sur sa peau lisse et légèrement bronzée.

Elle prit une inspiration.

— Seigneur, Jase, qu'est-ce que c'est ?

Sans réfléchir, elle allongea le bras pour effleurer sa peau, mais il l'arrêta en lui saisissant le poignet.

— Ce sont de vieilles cicatrices, dit-il sans lâcher son poignet. C'était quand je travaillais pour la police de Dallas.

— On dirait des coups de couteau.

— Ce sont des coups de couteau. J'avais été envoyé pour régler un problème domestique. Une femme battue. J'ai trouvé la femme dehors. Elle m'a assuré que son mari était parti, mais j'ai insisté pour entrer avec elle dans leur appartement. Il était là et il m'a sauté dessus. Il m'a eu par surprise. Il a eu le temps de me donner six coups de couteau, avant que je ne dégaine mon arme.

— Cette femme t'a laissé entrer en sachant que son mari risquait de t'agresser ? Alors que tu étais là pour l'aider ?

— Elle ne se doutait pas qu'il oserait m'agresser. Elle pensait qu'il se cacherait dans la chambre à coucher jusqu'à ce que je parte.

— Et ensuite il aurait recommencé à la battre, dit-elle sèchement.

Il haussa les épaules.

— Tu sais comment ça se passe dans les cas de violences domestiques, Carrie. Il avait dû s'excuser avant que j'arrive, et elle avait envie de croire qu'il était prêt à s'amender. Ça durait probablement déjà depuis un moment...

Il haussa les épaules et laissa sa phrase en suspens.

Il n'y avait rien de surprenant à ce que Jase ait été blessé en mission, ni à ce qu'il ait failli en mourir, mais la vue de ses cicatrices avait bouleversé Carrie au point qu'elle se sentait presque en état de choc.

Sans chercher à lui retirer son poignet qu'il tenait toujours, elle se pencha maladroitement et pressa ses lèvres sur sa peau boursoufflée.

Il eut une inspiration sifflante et se figea.

Elle se redressa et déglutit avec peine.

— Je suis désolée que tu aies été blessé. Je suis...

Il enroula un bras autour d'elle et l'attira à lui. Puis ses lèvres s'approchèrent des siennes. Et, cette fois, il ne chercha pas à lui donner un baiser de réconfort. Il prit violemment sa bouche. Là, au milieu du couloir menant à la salle de gymnastique. Et elle la lui donna.

* * *

Jase glissa la langue entre les lèvres de Carrie. Sa bouche était douce et chaude, délicieuse. Leurs corps s'ajustèrent parfaitement, d'instinct, comme s'ils avaient été créés l'un pour l'autre. Ils étaient des contraires faits pour se compléter et s'attirer. Là où il était dur, elle était douce. Là où il était mâle, elle était merveilleusement femme. Ses seins gonflés cédaient sous la pression de son torse. Ses hanches harmonieuses épousaient les siennes. Et son odeur ? Seigneur... Son parfum si féminin s'enroulait autour de lui telle une longue chevelure.

De sa main libre, il ôta l'élastique de sa queue-de-cheval et des boucles rousses coulèrent sur son bras, comme de la lave en fusion. Il enfouit ses doigts dans la masse indisciplinée à l'arrière de son crâne, et en profita pour lui incliner la tête. Il avait maintenant un accès plus facile à sa bouche, qu'il explora de sa langue, en s'attardant sur le tranchant effilé de ses dents. Elle répondit en se hissant sur la pointe des pieds pour mieux lui sucer la langue. Il gémit et s'écarta, pour respirer.

Il n'avait pas assez de mains pour la posséder tout entière. Il voulait caresser ses cheveux et sa taille. Il voulait la caresser partout, partout à la fois, prendre ses seins et ses fesses, et, oui, ce fourreau chaud et doux entre ses cuisses — avant que l'un d'entre eux ne recouvre ses esprits et ne se rende compte qu'ils étaient en train de se laisser déborder.

Quand il lécha le creux sous son oreille, elle protesta.

— Jase. Jase, arrête. Il ne faut pas.

Il posa son front contre son épaule. Il avait envie de hurler qu'il n'était pas d'accord, mais il la lâcha et recula.

Elle ressemblait à un fantôme érotique, avec ses lèvres fines et ses cheveux ébouriffés en nuage farouche autour de son visage. Ses yeux brillaient d'un désir fervent qu'il n'oublierait jamais, même si elle le niait plus tard. D'une main elle se caressa les lèvres qui lui avaient donné tant de plaisir quand elles s'étaient posées sur ses cicatrices.

Elle le surprit à fixer ses lèvres et laissa retomber sa main.

Puis elle poussa un gémissement de bête traquée, se détourna sans un mot et partit.

* * *

Odell Bowers referma la porte de son cabinet en abandonnant le sourire crispé qu'il affichait pour ses patientes. Il venait de terminer une consultation avec une femme — une de plus — prête à payer des milliers de dollars pour une intervention de chirurgie esthétique dont elle n'avait pas besoin. Les femmes comme celle-là lui permettaient de gagner sa vie, et surtout de vivre dans le luxe auquel il s'était habitué, mais il en avait plus que marre des mammoplasties et des liposuccions. Même les liftings, qu'il avait jusque-là considérés comme plus nobles, ne le faisaient plus vibrer. Il ne pensait plus qu'à ses filles. Aux superbes résultats qu'il avait obtenus avec elles. A Laura, qui aurait été fière de lui et de son travail.

A l'inverse des femmes qu'il recevait à longueur de journée, Laura n'avait pas été bourrée de complexes. Laura avait été une femme heureuse et libre. A l'esprit large. Elle l'avait aidé à s'accepter tel qu'il était, elle ne s'était pas offusquée quand il avait demandé à emprunter ses vêtements et à jouer avec son maquillage. Elle l'avait même encouragé, lui assurant qu'il était beau habillé en femme — plus beau qu'elle.

Avec un rire attendri, Bowers se leva pour verrouiller la porte de son bureau et annonça par l'Interphone à sa secrétaire qu'il ne voulait pas être dérangé jusqu'à la prochaine consultation — ce qui lui laissait une bonne heure. Dans la salle de bains attenante à son cabinet, il se lava les mains avec soin, comme Laura lui avait appris à le faire. Puis il retourna dans son cabinet et retira sa valise de dessous son bureau, en tremblant d'anticipation.

Il ne se séparerait jamais de sa valise. Jamais.

La serrure fit un déclic en s'ouvrant, et il sursauta.

Quand le couvercle pivota sur ses gonds sans le moindre bruit, il retint son souffle.

La valise contenait une petite boîte en ivoire finement sculptée, un cadeau d'anniversaire de Laura. Il ne put retenir un gémissement d'émotion en la voyant.

Légèrement, il en effleura la surface du bout des doigts, avec l'impression qu'il pouvait encore sentir la chaleur des mains de Laura qui lui avaient autrefois tendu cette boîte.

Mais ce n'était qu'une illusion, il le savait.

En revanche, le contenu de la boîte, lui, était bien réel.

Chaque fois qu'il y déposait l'un de ses précieux trophées, il pensait à Laura et il lui demandait pardon de ne pas avoir pu la préparer comme il préparait ses filles. Il aurait renoncé à tout — à sa pratique, à son argent, à sa position sociale — pour réparer le préjudice subi par Laura. Pour, au moins, l'accompagner dignement jusqu'à la fin. Hélas, c'était impossible.

Aussi, il se consolait avec ses filles. En tant que chirurgien esthétique, il était excellent. Mais, avec ses filles, il se surpassait.

Il ferma les yeux et convoqua le souvenir de la dernière. Comme sa peau lui avait paru douce et crémeuse ! Il lui avait trop épilé les sourcils — erreur qu'il avait corrigée sans peine avec un crayon. La police ne remarquerait pas

que son maquillage était un peu raté.

Avec une grimace d'extase et de douleur, Bowers se pencha en avant et prit son sexe qui se dressait. Il expira bruyamment et se laissa aller. Puis, d'une main tremblante, il caressa de nouveau la boîte d'ivoire et prit le tube de rouge à lèvres posé à côté, celui qu'il utilisait pour ses filles. Tout en l'ouvrant, il avança jusqu'au miroir accroché au mur et s'en mit un peu sur les lèvres.

Il étudia un profil, puis l'autre. N'étant pas satisfait, il appliqua une deuxième couche.

Oui. Ça allait, à présent.

Beau. Il était beau. Laura aurait dit qu'il était beau.

Son regard se posa de nouveau sur la mallette contenant la précieuse boîte en ivoire, réceptacle de ses trophées.

L'envie d'accélérer les choses et de montrer son talent à la terre entière se faisait de plus en plus pressante. Il trouvait dommage de se limiter. Chaque fois qu'il croisait une femme qui lui rappelait Laura, il avait du mal à se retenir de l'approcher.

Mais il se retenait.

Laura était morte parce qu'elle n'avait pas su se montrer patiente.

Il ne commettrait pas la même erreur qu'elle.

* * *

Jase arriva dans les bureaux du SIG moins de dix minutes après Carrie, douché et habillé.

Il semblait calme et maître de lui-même, mais le regard brûlant qu'il posa sur elle démentait cette apparence. Elle, de son côté, se sentait tout sauf calme. Elle tenta de ne pas le regarder. Elle avait dû tresser ses cheveux pour les attacher, parce que son élastique était resté quelque part en bas, là où il l'avait jeté. Elle avait l'impression que tout le monde pouvait lire sur son visage ce qui venait de se passer entre eux.

Mais qu'est-ce qui lui avait pris d'embrasser ses cicatrices ? Elle avait agi comme un automate, sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, poussée par une force incontrôlable. Elle avait repris ses esprits quand ses lèvres avaient touché la peau nue de Jase, mais c'était trop tard. Et, bien sûr, il n'avait pas décliné l'invite. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il en avait profité pour l'embrasser, avec une passion confondante. Comme s'il la désirait vraiment. Comme si elle n'était pas une simple commodité ou un défi, mais quelqu'un avec qui il avait envie de sombrer, pour un long, long moment.

Mais elle ne se faisait pas d'illusions.

Il était Jase Tyler, le super play-boy, et elle, elle était Carrie Ward, une banale femme-flic. Peut-être réagissait-il toujours ainsi quand une femme lui manifestait de l'intérêt.

Elle lui jeta un regard en biais, nerveusement, en espérant qu'il aurait pitié

d'elle et ferait mine de rien. Mais au lieu de l'ignorer, comme elle l'avait espéré sans trop y croire, il vint droit sur elle.

— Je t'ai dit qu'il fallait qu'on parle, et tu fais comme si tu n'avais pas entendu, déclara-t-il d'un ton agacé.

Elle baissa les yeux sur la paperasse devant elle.

— J'ai perdu assez de temps avec toi, Tyler. J'ai encore du travail avant ma réunion avec Stevens.

— Merde, Carrie, c'est justement de ça que je...

— Ward ! Tyler ! appela DeMarco depuis son bureau.

Il était renversé sur le dossier de sa chaise et agitait une petite carte verte entre ses doigts.

— Le commandant Stevens veut vous voir tous les deux.

Comme elle n'était pas censée rencontrer Stevens avant deux bonnes heures, Carrie fronça les sourcils.

— Il a dit pourquoi ?

— Il m'a juste dit que ça avait un rapport avec l'affaire du tueur en série.

Elle se tourna pour regarder Jase.

— Mais pourquoi veut-il me voir avec toi ?

Devant l'expression coupable de Jase, un horrible soupçon lui traversa l'esprit. Elle se leva et prit une profonde inspiration. Elle était furieuse. Comment avait-il pu la trahir ainsi ?

— Tu es allé parler de moi à Stevens ? Tu as essayé de le convaincre que je ne méritais pas cette affaire ?

Jase pinça les lèvres.

— Je n'ai jamais dit que tu ne la méritais pas, Carrie. Et je ne suis pas allé trouver Stevens. C'est lui qui est venu me demander mon avis. Il voulait savoir si je voyais un problème à ce que tu travailles seule sur l'affaire. Et j'ai répondu honnêtement : que oui, je voyais un problème.

— Dire que j'ai été assez stupide pour te faire confiance, murmura-t-elle. J'aurais dû m'en douter.

— Ça n'a aucun rapport avec le fait que je veux l'affaire, Carrie. Mais ce que j'ai vu devant le McGill's, hier soir...

Sa main partit toute seule. Sa paume claqua sur la joue de Jase, qui n'eut pas le temps d'esquiver. Le bruit résonna dans la pièce. Puis ce fut le silence.

— Hé, dites donc ! intervint DeMarco.

Jase leva la main.

— Reste en dehors de ça, marmonna-t-il entre ses dents.

— Oui, DeMarco, renchérit Carrie. Reste en dehors de ça. C'est entre moi et ce menteur, ce ver gluant qui m'a poignardée dans le dos. C'est parce que j'ai refusé de tirer un coup avec toi que tu cherches à faire obstacle à ma carrière ? Ou bien tu espérais me convaincre d'abandonner l'enquête une fois que tu m'aurais attirée dans ton lit ?

— Ça n'a rien à voir avec le fait qu'on couche ensemble ou pas, Carrie. Je ne mêle pas le travail à ça. Si on couche ensemble un jour, ce sera uniquement

parce que tu en as envie autant que moi.

Il avait parlé tout bas pour que DeMarco n'entende pas, de toute évidence. Mais elle n'eut pas autant de délicatesse.

— Ecoute bien ce que je vais te dire, déclara-t-elle haut et fort. Le jour où je coucherai avec toi, Tyler, je démissionnerai, parce que ça voudra dire que j'ai perdu la tête. Jusque-là, garde ta psychologie à deux balles pour toi et ne t'avise plus de proposer de « m'aider », tu as compris ? La prochaine fois, je ne me contenterai pas de te gifler. J'ai manqué Porter, mais, si tu continues à me chercher, je te montrerai que je loupe rarement mes cibles.

— Oh ! je n'ai aucun doute à ce sujet. Après tout, tu es une championne. Médaille d'argent aux jeux Olympiques, c'est ça ?

Elle écarquilla les yeux.

— Et alors ? Je ne cherche pas à le cacher. Mais qu'est-ce que tu as fait ? Tu as fouillé dans mes affaires, hier soir ? Tu cherchais des informations à rapporter au commandant ? Désolée de ne pas avoir eu à t'offrir quelque chose de plus croustillant que mes performances au tir.

— Tu ne cherchais pas à le cacher ? Mon œil ! Tu ne t'es jamais gênée pour vanter tes compétences en tant que flic. Pourquoi tu n'as jamais dit que tu étais championne de tir ?

— Tu es complètement cinglé, mon pauvre. Le commandant le sait. Mac aussi. DeMarco aussi.

Ils se tournèrent tous les deux vers DeMarco, pour le prendre à témoin. Celui-ci acquiesça, sans lever le nez de sa paperasse.

— Oui, je le savais, mais laissez-moi en dehors de ça, d'accord ?

Carrie revint vers Jase.

— Je ne passe pas mon temps à faire ma pub, mon cher, dit-elle d'un ton plein de raillerie. Contrairement à toi, je n'éprouve pas le besoin de me vanter à longueur de journée. Dommage pour toi que ton seul vrai talent soit d'attirer dans ton lit les femmes désespérées !

Jase secoua la tête.

— Evite ce sujet, Carrie. Surtout après ce qui s'est passé hier. Et après...

Il se tut, et elle comprit qu'il avait failli mentionner leur sulfureuse rencontre au sous-sol.

— Sois bonne joueuse, dit-il.

— Ou bien quoi ? Tu seras encore plus mauvais joueur ? Tu me feras un coup encore plus bas ? Vas-y, Jase. Je te mets au défi d'essayer.

Il la prit par le bras et la secoua.

— Tu devrais y réfléchir à deux fois avant de me défier. Merde, Carrie, je ne suis pas un saint ! Un jour, tu vas me mettre hors de moi.

Elle s'écarta de lui d'une poussée.

— J'ai de plus en plus envie de demander à être mutée dans un autre service. J'en ai ma claque de devoir faire mes preuves auprès du commandant. Auprès de tout le monde.

— Il ne s'agit pas de faire tes preuves ! Si tu acceptais au moins de

m'écouter...

— Va au diable ! coupa-t-elle avant de faire volte-face et de se diriger vers l'escalier menant au bureau de Stevens.

* * *

Avec une expression lugubre, Jase se tourna vers DeMarco qui secoua la tête en émettant un petit sifflement.

— Je ne l'ai pas balancée à Stevens, protesta Jase. Il m'a demandé mon avis. Je le lui ai donné. C'est tout.

DeMarco opina.

— Je m'en doute, Jase. Je me disais simplement que tu as intérêt à faire gaffe à ce que tu fais, maintenant. Ward était hors d'elle. Je ne l'ai jamais vue dans cet état. Elle va t'attendre au tournant.

— Ouais, elle était remontée, en effet. Je dirais même qu'elle était en furie. Comme quelqu'un qui ne se contrôle plus. Elle est émotionnellement instable, et on veut lui confier une enquête sur un tueur en série. Tu vois le problème ?

— L'ambiance risque d'être chaude, ici, commenta DeMarco.

Oui, DeMarco ne croyait pas si bien dire, songea Jase. l'ambiance risquait d'être chaude, en effet. Et, même, elle l'était déjà, depuis que Carrie avait posé ses délicieuses lèvres contre sa peau.

Il n'en revenait toujours pas qu'elle ait osé se lâcher à ce point. Le geste l'avait pris par surprise, et il y avait répondu d'instinct. Il avait oublié qu'il était au travail, qu'il venait de passer trente minutes dans la salle de gym pour s'épuiser et ne plus penser à Carrie — ne plus penser qu'elle allait le détester quand elle saurait ce qu'il avait dit à Stevens. Il n'avait plus songé qu'à l'embrasser, à la serrer contre lui, à profiter de cet instant de grâce. Et elle l'avait encouragé. Elle avait pressé ses seins contre lui, comme pour quémander ses caresses. Elle avait accueilli sa langue sans la moindre réticence. Elle lui avait agrippé les fesses avec une force qui lui avait coupé le souffle.

Elle le désirait. Il en était certain, à présent.

Probablement depuis longtemps.

Et ce matin le désir lui avait fait perdre la tête. Elle avait embrassé ses cicatrices. Ensuite, ils avaient été emportés tous les deux. Mais, dès qu'il s'était écarté d'elle, lui laissant une seconde pour réfléchir, elle s'était reprise. Elle avait de nouveau étouffé son désir.

Et elle l'avait abandonné dans le sous-sol. Tremblant, complètement perdu.

Il avait envie de Carrie. Depuis longtemps. Depuis trop longtemps.

Et il ne voulait plus l'ignorer.

Et il faudrait bien qu'elle s'y fasse.

Avant d'entrer chez Stevens, Carrie s'était réfugiée dans les toilettes, le temps de reprendre ses esprits. Quand elle se décida enfin à se présenter dans son bureau, elle était de nouveau maîtresse d'elle-même. Elle avait même choisi sa stratégie : ne pas attaquer la première, ne pas bombarder Stevens de questions, et encore moins d'arguments pour défendre sa cause. Agir ainsi aurait été se placer en position de faiblesse. Si Stevens avait des doutes à propos de sa compétence, elle attendrait qu'il le lui dise en face. Puis elle répondrait posément, en démontant un à un ses arguments — ou plutôt en les abattant, tels des pigeons d'argile.

Ils discutaient donc des éléments de l'enquête et n'avaient pas encore abordé le cœur du sujet quand on frappa à la porte. Jase entra. Carrie ne lui accorda qu'un bref regard chargé de mépris. Il prit le fauteuil près du sien. Ils n'échangèrent pas un mot.

Stevens soupira.

— Eh bien, je constate que l'ambiance est très détendue... Agent Ward, je veux que vous sachiez que lorsque Mac est venu me présenter votre candidature pour cette enquête il ne l'a pas fait sans une certaine hésitation.

Carrie ne put dissimuler sa surprise. Elle avait cru que Mac la soutenait, mais elle s'était trompée. Elle eut l'impression qu'on la poignardait en plein cœur.

— L'agent McKenzie n'a jamais mentionné devant moi la moindre réserve quant à ma candidature, dit-elle enfin.

— C'est parce qu'il avait la sensation que sa réserve n'était pas tout à fait justifiée.

— Je crains de ne pas vraiment vous suivre, monsieur.

— Je comprends. Je vais être tout à fait honnête avec vous. Même si ça doit entraîner un procès contre moi et contre ce service.

Un procès ? Elle comprit aussitôt qu'il faisait allusion au fait qu'elle était une femme et qu'elle avait le droit de se plaindre légalement pour discrimination sexiste.

— Mac avait envie de vous confier cette affaire, mais il avait des doutes, reprit le commandant.

Il soupira.

— C'était en grande partie parce que vous reveniez d'un mois de congé de maladie après une blessure par balle, bien sûr... Mais il a reconnu que cela n'aurait peut-être pas pesé aussi lourd dans la balance si vous aviez été un homme. Nous en avons longuement parlé tous les deux, car nous ne voulions pas vous pénaliser. Depuis que vous êtes entrée au SIG, vous avez travaillé dur et vous avez prouvé votre compétence. Vous avez bouclé de nombreuses enquêtes. Vous l'ignorez sans doute, mais vous avez le meilleur taux de réussite de tout le département. C'est pourquoi nous avons finalement décidé de prendre le risque de vous confier une enquête de première importance. Vous avez mérité cette chance de prouver votre véritable valeur.

— Je suis d'accord avec vous, acquiesça Carrie. J'ai droit à ma chance.

Elle tourna la tête vers Jase, mais il ne la regardait pas et demeura silencieux.

— Dans ce cas, monsieur, pourquoi suis-je dans ce bureau ? reprit-elle en revenant vers Stevens. Et pourquoi avec l'agent Tyler ?

— Pour deux raisons. La première, c'est que vous n'avez jamais eu à traiter une affaire de tueur en série. De nombreuses personnes vont vous attendre au tournant, notamment Martha Porter.

— La vieille femme qui..., commença Jase.

Carrie lui lança un regard noir. Il se tut.

— Qu'est-ce que la grand-mère de Kevin Porter a à voir là-dedans, monsieur ?

— Elle lance un procès pour homicide contre l'Etat. Je ne m'en inquiète pas vraiment, mais, par précaution, je préfère vous adjoindre un agent expérimenté dans cette enquête. Je pense que vous comprenez pourquoi.

Elle se raidit et pinça les lèvres.

— Vous êtes en train de me dire que si Martha Porter obtient gain de cause et que nous avons par ailleurs des ennuis avec l'enquête sur l'Embaumeur, vous ferez valoir qu'un enquêteur confirmé aura supervisé chacun de mes mouvements. C'est bien ça ?

Stevens ne cilla même pas.

— Laissez-moi gérer les aspects tactiques de ce travail, Ward. Sachez seulement que si je ne croyais pas en vous je ne vous aurais pas mise sur cette enquête, avec ou sans partenaire.

Elle le dévisagea. Il paraissait sincère. Elle se détendit un peu.

— En admettant que l'agent Tyler fasse équipe avec moi, lequel de nous deux dirigera officiellement l'enquête ? J'avais l'impression que ce serait moi ? Est-ce que ce n'est plus le cas ?

— Pas nécessairement. Un peu plus tôt, j'ai demandé à l'agent Tyler s'il vous jugeait prête, aujourd'hui, à diriger cette enquête. Il a lui aussi exprimé quelques doutes. Mais il a eu l'honnêteté, lui aussi, de reconnaître qu'il ne pouvait pas affirmer à cent pour cent que ses doutes n'étaient pas liés au fait que vous êtes une femme. Il a même ajouté, avec une grande honnêteté, qu'il s'intéressait à vous au plan personnel, et que cela pouvait également

contribuer à fausser son jugement.

Carrie ouvrit des yeux ronds. Elle dut se retenir pour ne pas lancer un regard en biais à Jase.

— Le problème, agent Ward, c'est que, même si nous considérons théoriquement les femmes comme nos égales, vous êtes la seule femme de l'équipe, et nous avons tendance à nous montrer protecteurs avec vous. Mais je ne peux pas laisser cette tendance naturelle freiner votre carrière. Donc, je ne le ferai pas. Vous êtes toujours à la tête de cette enquête. Du moins pour le moment.

— Pour le moment ? rétorqua Carrie en se hérissant aussitôt. Vous attendez que je commette une erreur ? Laissez-moi deviner... L'agent Tyler attendra en coulisse de prendre la relève ?

Le commandant Stevens leva la main.

— Calmez-vous et écoutez-moi, s'il vous plaît. Comme je vous l'ai déjà dit, je tiens à ce que Jase fasse équipe avec vous sur cette affaire. Et la raison pour laquelle je le veux, c'est que je la trouve passablement compliquée.

— Elle l'était tout autant il y a deux jours, et vous ne m'avez pas parlé de faire équipe avec l'agent Tyler. Je me suis doutée que j'aurais un partenaire, bien sûr, mais je n'ai pas besoin d'une nounou.

— En effet, mais Jase a traité auparavant des enquêtes de ce type et il m'a dit que vous avez déjà discuté plusieurs théories avec lui. C'est bien ça ?

Elle serra les dents. C'était sa faute, jamais elle n'aurait dû accepter l'aide de ce traître de Jase.

— Oui. Mais ce tueur en série progresse lentement. J'ai préparé des notes que je comptais vous présenter lors de notre réunion d'aujourd'hui et...

— Il était lent. Ce n'est peut-être plus le cas aujourd'hui. Car les choses viennent de changer.

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle en se redressant sur sa chaise.

— Je viens de recevoir une information au sujet d'une possible nouvelle victime concernant cette affaire, soupira Stevens.

— Une autre... ?

Carrie ne put s'empêcher de regarder Jase, cette fois. Il paraissait aussi surpris qu'elle.

— Mais cela ne fait que trois jours que la police de San Francisco a découvert les restes de Cheryl Anderson, fit-elle valoir. La plupart des tueurs en série attendent des mois avant de frapper de nouveau, et jusque-là l'Embaumeur a confirmé ce mode opératoire.

— Je ne suis pas encore certain qu'il faille imputer ce dernier meurtre à l'Embaumeur. C'est justement ce que je vous demande de déterminer le plus vite possible. Ensemble. Vous avez la direction de cette enquête à partir de maintenant, agent Ward, mais s'il s'avère que nous avons affaire à un plagiaire je me réserve le droit de changer les règles du jeu. Nous n'avons pas assez de personnel pour gérer à la fois un tueur en série et son plagiaire. Car un plagiaire ne s'arrêtera pas à une seule victime. Il y en aura d'autres, et à ce

moment-là je serai obligé de faire appel au FBI, qui aura compétence pour s'occuper de l'Embaumeur, tandis que vous et Jase vous chargerez du plagiaire. Si vous êtes prête à respecter strictement mes ordres, vous pouvez commencer. Dans le cas contraire, je laisserai l'affaire à Tyler et à un autre agent.

— Je peux diriger cette enquête si la dernière victime est bien le fait de l'Embaumeur, déclara Carrie d'un ton ferme. Et j'accepterai de passer la main au FBI si cela se révèle nécessaire.

— Bien. La police de San Francisco a reçu un appel via le 911. Des randonneurs ont découvert un cadavre de femme mutilé dans la réserve naturelle du comté de Marin. Des agents de patrouille ont sécurisé le périmètre, en attendant que vous veniez examiner le corps et les lieux.

— Il y a donc un corps, cette fois ? Pas uniquement des photos ? Est-ce que le corps a été embaumé ?

— Je l'ignore. Mais il a été mutilé.

— Puisque vous ne savez pas si le corps a été embaumé, pour quelle raison établissez-vous un lien entre cette victime et celles de l'Embaumeur ?

Steven soupira et se passa la main sur le visage. Il semblait inquiet, dépassé.

— L'un des témoins a déclaré avoir vu une tête de femme. Une tête dont les yeux n'avaient plus de paupières.

Debout devant son lavabo, Brad se lavait les mains avec application, tout en regardant l'eau claire et transparente s'engouffrer dans la bonde.

La veille, elle avait eu une autre couleur.

Quand il avait passé ses mains tremblantes sous le jet, pour les laver du sang de sa victime, de longues rigoles rosées avaient coulé sur la céramique jaunie.

Hier... Quelle soirée...

A peine avait-il tué la femme qu'il avait été envahi par une incroyable sensation de pouvoir et par une excitation sexuelle si forte qu'il avait à peine eu besoin de se toucher pour se donner l'orgasme le plus violent de sa vie.

Ensuite, il avait passé de longues heures à s'occuper du corps. Meticuleusement.

Totalement.

Ce sentiment de puissance coulait encore dans ses veines en ce moment. Il éleva sa main qui ne tremblait pas et promena ses doigts sur la tache lie-de-vin qui s'étendait sur son cou et la moitié de son visage. Il sentait toujours sa texture rugueuse, mais beaucoup moins.

Il avait accompli cela. Simplement en tuant une prostituée.

Une pute.

Il lui avait montré sa puissance. Sa force.

Et elle lui avait donné un peu de sa beauté.

Il pouvait remercier le Dr Bowers. Après bien des tâtonnements, des opérations et des traitements inefficaces, Bowers avait enfin fait quelque chose pour lui. Il lui avait montré le chemin à suivre. Ça justifiait en partie tout l'argent qu'il avait indûment palpé jusque-là.

Brad comprenait que le médecin en soit venu à tuer. Mettre brutalement fin à une vie était encore plus exaltant, il en était certain, que de la sauver. C'était fort et enivrant, au-delà de tout. Plus fort que l'alcool ou que la drogue. Brad avait pourtant testé les deux, à différentes périodes, pour tenter d'oublier ses souffrances.

Il s'était toujours senti diminué après. Coupable. Comme s'il se méprisait pour avoir eu recours à une substance étrangère plutôt que de s'appuyer sur sa propre force.

Mais il n'avait pas eu besoin la veille au soir d'une substance quelconque pour se sentir merveilleusement bien. Ni aujourd'hui. Il n'avait à avoir honte de rien. Rien à étouffer ou à dissimuler. Tout à montrer, au contraire. A préciser. A magnifier.

Mais il n'était pas dupe. Ce n'était pas le simple fait d'avoir tué qui avait déclenché la métamorphose qui s'opérait en lui. Ni la jouissance qu'il avait tirée des souffrances de la fille. Enfant, il avait tué des animaux. Il avait violé une fille, dans un Etat voisin, quand il avait obtenu son diplôme de fin d'études secondaires. Pas intentionnellement. Par accident. Parce qu'elle l'avait poussé à bout en se moquant cruellement de lui.

Mais ces actes n'avaient pas eu sur lui autant d'effet que celui de la veille. Parce qu'il avait été guidé par ses pulsions. Parce qu'il n'avait pas encore pris conscience de l'étendue de son pouvoir. Et parce qu'il n'avait pas compris que la clé était dans l'identité de la victime.

Celle de la nuit dernière lui avait cependant fourni un avant-goût de ce qu'il pouvait obtenir.

Il allait faire encore mieux.

Et Nora le remarquerait enfin. Elle le désirerait. Elle verrait alors qui il était vraiment. Imparfait de naissance, mais doté d'une volonté sans faille.

Je vais me montrer digne d'elle. Prouver que je peux changer.

Pour elle.

Pour mon ange.

* * *

Carrie contourna avec sa voiture de service un écran d'arbres squelettiques et entourés des hautes herbes marécageuses de la réserve du comté de Marin. Il y avait déjà une ambulance, une vieille camionnette et une voiture de police, garées tout près des piliers en béton du pont-jetée. Sur le pont, les voitures des banlieusards pressés de rentrer chez eux filaient à un rythme régulier. Carrie songea à tous ces gens qui continuaient leur routine, indifférents au drame qui se jouait au-dessous d'eux.

Deux agents en uniforme, Tracy Fitzpatrick et John Gordon, d'après ce qu'avait dit le répartiteur, s'approchèrent quand elle ouvrit sa portière. Dehors, il faisait plus doux qu'à San Francisco, et elle fut surprise en ouvrant sa portière. Ses pieds s'enfoncèrent un peu dans la terre humide.

Les ambulanciers parlaient avec un homme trapu et un adolescent, un père et son fils probablement — les deux randonneurs qui avaient trouvé le corps. Carrie se tourna vers Gordon, le plus âgé des agents. Gordon avait une touffe de cheveux noirs crépus surmontant une silhouette qui devait approcher les cent trente kilos — le tout formant un étrange contraste avec son jeune partenaire qui ne pesait pas plus de quarante-cinq kilos tout mouillé.

— L'ambulance, c'est pour les témoins ? demanda-t-elle. Il y a eu un blessé ?

Gordon secoua la tête.

— Non. Simples mesures de précaution. C'est l'agent spécial Tyler qui l'a réclamée. Il doit arriver dans cinq minutes environ.

Carrie hocha la tête tout en conservant une expression neutre, même si son ventre se nouait. Pendant l'entretien avec le commandant Stevens, en apprenant qu'il avait parlé de son « cas » avec Jase, elle avait eu du mal à garder son sang-froid. Elle était encore sous le choc.

Dès que Stevens lui avait fourni toutes les informations sur le meurtre, elle s'était déclarée prête à se rendre sur place. A sa grande surprise, Jase avait annoncé qu'il avait encore à discuter avec le commandant. Elle avait compris qu'il voulait parler d'elle — encore — et ça ne lui avait pas plu. Mais elle était partie. Une fois la porte refermée, elle avait entendu Jase se disputer avec le commandant. Ses mots résonnaient encore dans son crâne.

« Si elle n'est pas prête à assumer cette enquête seule, c'est qu'elle n'est pas prête à l'assumer tout court. Donnez-lui autre chose, bon sang ! Nous avons trop de retard sur cette affaire pour nous permettre de prendre des risques. »

Jase était décidément un beau salaud. Il savait qu'elle attendait depuis longtemps sa première affaire de tueur en série et il voulait lui prendre l'Embaumeur ? Aucune chance ! Elle s'était résignée à travailler avec lui, parce qu'elle n'avait pas le choix. Et ce n'était peut-être pas plus mal. Plus elle passerait de temps en sa compagnie et plus vite elle se déferait des sentiments déplacés qu'elle éprouvait depuis trop longtemps pour lui.

— L'agent spécial Tyler veut que vous l'attendiez avant d'aller voir le corps, poursuivit Gordon, interrompant le cours de ses pensées.

Il passa un bras sur son front luisant de sueur.

— Que faisaient les témoins dans ce coin ? demanda-t-elle.

Gordon haussa les épaules.

— Ils récoltaient des plantes pour un travail scolaire. Le gamin a vu un pied dépasser d'un monticule de terre derrière des buissons. Le... euh, le pied n'était pas attaché à un corps. Puis il a vu la tête de la femme, calée sur une souche d'arbre, face à la piste. Il a paniqué et s'est mis à hurler. Son père est arrivé en courant, et il a trébuché sur le corps, placé à quelques mètres de distance. Il est tombé dessus. Au sens propre, je veux dire.

— Et ils ont piétiné toute la scène de crime.

Ça n'allait pas faciliter le travail des experts.

— Avez-vous vu le corps ?

Les deux agents échangèrent un regard vaguement coupable. Pendant une fraction de seconde, Carrie vit passer entre eux une sorte de connivence.

— Non, madame, répondit courageusement Fitzpatrick, une pointe de défi dans la voix.

Il se tenait bien droit, raide comme la justice, et parlait avec un débit haché, comme un soldat au garde-à-vous devant un supérieur.

— Nous savions que vous alliez arriver, ainsi que l'agent Tyler. Alors

nous avons jugé plus prudent de nous abstenir, pour ne pas risquer de contaminer la scène de crime plus qu'elle ne l'était déjà.

— Très bon réflexe, approuva-t-elle.

Ils n'avaient pas eu le courage d'approcher le corps, elle l'avait compris, mais elle ne leur en tint pas rigueur.

Elle regarda de nouveau autour d'elle et nota mentalement le chemin qu'elle avait pris pour venir jusque-là — afin de le reprendre au retour et de ne pas dégrader davantage encore la scène de crime.

— Bloquez l'accès à la route depuis la bretelle d'autoroute, dit-elle aux agents. Il faudrait garder la presse à l'écart le plus longtemps possible.

— Mais c'est à près de deux kilomètres d'ici ! protesta Gordon en gémissant. C'est un trop grand périmètre à surveiller. Vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux se concentrer sur la zone immédiate autour du corps ? Peut-être que l'agent spécial Tyler...

— L'agent spécial Tyler serait du même avis que moi.

Elle en était certaine. Parce que Jase connaissait bien les procédures, contrairement à Gordon. Elle secoua la tête, en essayant de ne pas montrer son agacement. Gordon péchait-il par ignorance, ou par paresse ? De toute façon, les deux étaient répréhensibles. De plus, même si Jase n'était pas d'accord avec elle, c'était elle qui dirigeait l'enquête.

— D'après les informations dont nous disposons, ce meurtre est peut-être lié à un autre meurtre récent, ainsi qu'à deux autres qui remontent à plus d'un an. Je suis là pour confirmer ou infirmer cette hypothèse. Et, pour ce faire, j'ai besoin d'une scène de crime propre. La scène de crime inclut non seulement l'endroit où l'on a retrouvé le corps, mais aussi le périmètre que l'assassin a dû traverser avec la victime pour y accéder.

Elle leva la main pour arrêter Gordon qui faisait mine de l'interrompre.

— Si l'assassin a transporté le corps dans un véhicule, il a forcément emprunté la bretelle d'autoroute. Nous devons donc surveiller toute cette zone et en restreindre l'accès autant que possible.

Elle leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait, et les deux agents suivirent son regard. Le comté de Marin était réputé pour ses orages.

— L'équipe de sauvetage va devoir travailler vite. La météo est en train de changer.

Elle consulta sa montre.

— Mince, murmura-t-elle, qu'est-ce qui peut bien retenir Jase ?

Gordon plissa les yeux en l'entendant appeler Jase par son prénom. Elle fit mine de rien, mais elle se maudit intérieurement. Sa langue avait fourché. Elle devait veiller à ce que ça ne se reproduise plus.

Elle étudia le feuillage dense séparé par des zones boueuses et des nappes d'eau, et se demanda si l'équipe des experts avait prévu un hélicoptère pour prendre une photo panoramique de la scène de crime. Peut-être. Pour le plan des lieux, l'emplacement des indices, les mesures précises, ils se serviraient probablement d'un GPS. En extérieur, les scènes de crime changeaient vite, et

ce travail ne leur serait pas d'une grande utilité si le corps était là depuis trop longtemps.

Elle se tourna vers Gordon.

— Où est le corps ?

— Ils disent qu'il se trouve derrière ces arbres, juste là. Au bord de l'eau, sous la route d'accès, au fond, à gauche.

Il hésita.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non, murmura-t-elle, tout en se demandant s'il tentait de se montrer galant ou s'il insinuait qu'elle ne pouvait pas y aller seule. Merci, agent Gordon, ce ne sera pas nécessaire.

Comme elle passait dans l'ombre de la route en surplomb, elle remarqua du mouvement entre les blocs de ciment des piliers et porta d'instinct sa main à son arme.

Mais ce n'étaient que des chauves-souris.

Des colonies de chauves-souris s'étaient installées dans les piliers du pont. Chaque automne, des étudiants venaient les observer au crépuscule, quand elles quittaient leur abri et s'envolaient en un groupe compact qui se détachait sur le ciel sombre, évoquant un banc d'anguilles qui rampait dans des eaux profondes.

Carrie avala sa salive et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le crépuscule était encore loin. Les chauves-souris n'allaient pas s'envoler tout de suite.

Elle prit une profonde inspiration et continua à avancer. Elle était maintenant tout près du corps. Elle se prépara à un choc.

Mais rien n'aurait pu la préparer à la vision de la tête inclinée et maculée de terre de la victime, posée sur une souche d'arbre. Ses longs cheveux bruns auraient fait pâlir d'envie n'importe quelle femme. Ses yeux dénués de paupières avaient une étrange intensité. Le cœur de Carrie se serra, et elle songea aussitôt aux photos d'autopsie des trois victimes de l'Embaumeur. Sur ces photos aussi, elle avait eu l'impression que les victimes la fixaient.

Avec des yeux accusateurs.

Suppliants.

Comme pour lui reprocher de n'avoir pas pu les sauver.

Elle n'avait pas pu les sauver, mais elle pouvait au moins aider à arrêter leur assassin, tenter d'apporter à leurs familles un semblant de paix.

En se rapprochant, elle remarqua que les vers et les insectes avaient commencé à se régaler des restes de la femme. Ils s'étaient rassemblés dans les cavités : bouche, oreilles et blessures. Les mouches volaient autour d'elle, en se posant de temps en temps, comme pour indiquer aux insectes moins nobles, sans ailes, les points intéressants. Les experts récolteraient des échantillons de ces insectes qui fourniraient des indices précieux pour déterminer l'heure du décès.

Mais Carrie n'avait pas besoin d'attendre les experts pour conclure que la

femme n'avait pas été tuée ici. Il n'y avait pas de sang sur cette scène de crime. Pas de signe de lutte. Juste quelques empreintes de pas dans la boue et des traces laissées par un véhicule. La victime avait donc été transportée sur les lieux après sa mort.

Carrie inspira longuement avant d'affronter une dernière fois l'étrange regard de la femme — comme pour lui rendre un dernier hommage. Puis elle balaya du regard la zone, à la recherche des autres restes.

Le torse se trouvait à environ trois mètres, toujours vêtu des lambeaux de ce qui avait dû être un haut en dentelle, sans manches. Le tissu était maculé de terre et de sang. Les bras et les jambes n'étaient plus rattachés au buste. Ils devaient se trouver tout près.

Carrie espéra que la pauvre femme n'avait pas été mutilée de son vivant.

Un bruit de pas la fit se retourner. L'équipe des experts avançait précautionneusement vers elle. Joe Mansfield, l'un des médecins légistes du Département de la justice, la rejoignit le premier, avec Jase.

— Bonjour, Carrie, lança Mansfield.

Carrie hocha la tête en silence.

— Ça fait un moment que je ne t'ai pas vue au McGill's, poursuivit le médecin. Tu as un petit ami jaloux ou quoi ?

La gorge nouée, Carrie dut se forcer à répondre.

— Quelque chose comme ça, oui... Comment va Marcie ?

— Elle est de nouveau enceinte. Lucy a besoin d'un petit frère.

Carrie avait rencontré la petite fille de Mansfield à l'occasion d'un barbecue. Une mignonne petite brune à fossettes — le portrait craché de sa mère. Elle enviait un peu Mansfield d'avoir une famille unie et heureuse.

— Félicitations, murmura-t-elle.

— Merci, m'dame.

Mansfield enfila une paire de gants en latex, puis il sortit son matériel à collecter les indices et un appareil photo.

— Il paraît que c'est plutôt moche, soupira-t-il.

— Oui, on peut dire ça, répondit Carrie.

Elle regarda Jase.

— Gordon t'a mis au courant ?

— Oui. Laisse-moi jeter un coup d'œil au corps, et ensuite on comparera nos notes.

— Parfait, dit-elle. Je serai près de la voiture. Appelle si tu as besoin de moi, d'accord ?

Elle s'éloigna du côté de la route.

Moins d'une minute plus tard, elle entendit Mansfield hoqueter. Puis des jurons.

Il vomissait. Copieusement. Lui, un vétéran de la police.

Puis elle l'entendit commenter.

— Tu as vu Carrie ? Elle n'a pas bronché. Elle doit être en acier trempé, ou quelque chose dans le genre. On dirait que rien ne l'atteint.

Elle n'entendit pas la réponse de Jase, puis Mansfield s'adressa de nouveau à lui.

— Jase, qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette... Tu regardes cette femme comme si tu la connaissais.

Carrie se figea et attendit. Il y eut d'abord un long et pesant silence.

Puis Jase déclara d'une voix ferme :

— Je ne la connaissais pas. Mais je lui ai parlé hier soir, au McGill's. Elle s'appelle Kelly.

Quelques heures plus tard, Carrie et Jase se trouvaient chez Kelly Sorenson. Carrie s'était assise sur le canapé, près de Jase, et elle l'observait avec attention. Elle se faisait du souci pour lui. Depuis qu'il avait reconnu dans leur victime décapitée la femme qui avait flirté avec lui au McGill's la veille, il était d'une pâleur sinistre. Mais il tentait de donner le change et affichait une expression neutre.

En face d'eux, Susan Ingram, la jeune femme qu'ils étaient en train d'interroger, éclata brusquement en sanglots. Carrie reporta aussitôt son attention sur elle. En tant que colocataire de Kelly Sorenson, Susan était leur témoin numéro un. Ils n'avaient aucune raison de la soupçonner, mais ils ne l'écartaient pas d'office de la liste des suspects. Susan avait un solide alibi — elle avait passé la nuit à réviser un examen avec un groupe d'étudiants —, mais cela ne suffisait pas à l'innocenter définitivement. Elle n'avait pas pu tuer Kelly Sorenson, mais elle avait pu embaucher quelqu'un pour le faire. Du moins, il s'agissait d'une théorie à envisager, même si Carrie la plaçait tout en bas de sa liste car le traitement subi par Sorenson n'évoquait en rien l'exécution sommaire et efficace d'un tueur à gages. La mise en scène était recherchée. Probablement symbolique. De plus, l'assassin de Kelly l'avait privée de ses paupières, comme l'Embaumeur... Ce détail très particulier ne pouvait pas être une coïncidence. Par ailleurs, la victime avait en effet fréquenté l'université où Cheryl Anderson avait enseigné, ce qui semblait confirmer l'une de leurs thèses : l'Embaumeur recrutait ses victimes dans les établissements scolaires. Bien sûr, le mode opératoire du tueur de Sorenson était très différent de celui de l'Embaumeur, mais peut-être celui-ci avait-il cherché à déstabiliser la police, ou à varier les plaisirs. Kelly Sorenson n'avait pas eu de chance. Elle s'était trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment.

— Nous avons encore quelques questions, demanda gentiment Jase. Vous sentez-vous capable de poursuivre ?

Susan leva des yeux rougis, prit une longue inspiration, puis, opina.

— Oui. Je suis prête à tout pour vous aider à retrouver le salaud qui a tué Kelly.

— Je vous remercie. Vous ne vous êtes pas alarmée quand vous avez vu

que Kelly n'était pas rentrée cette nuit ?

— Je me suis un peu inquiétée en ne la voyant pas ce matin, mais sans plus. Kelly était... une personne indépendante... elle n'aimait pas se sentir surveillée. Je savais qu'elle travaillait hier soir.

— Elle travaillait ? Je l'ai pourtant vue au McGill's vers 19 heures. Elle... euh...

Jase se massa la nuque, visiblement mal à l'aise. Puis il se décida.

— Elle m'a laissé entendre qu'elle était libre pour la soirée. J'ai peut-être mal compris, mais elle m'a tout de même glissé une carte avec son numéro de téléphone.

Il paraissait gêné. Il ne devait pas avoir l'habitude de raconter à un témoin que la victime l'avait dragué.

Mais Susan ne parut pas du tout choquée par cette déclaration et dévisagea posément Jase.

— Puis-je voir la carte qu'elle vous a donnée ?

— Je ne sais plus où je l'ai mise, répondit Jase en rougissant.

Il paraissait de plus en plus mal à l'aise.

— C'était une carte mauve. Toute simple. Avec juste son nom et son numéro de téléphone, il me semble.

Susan eut un petit sourire.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda sèchement Jase.

— Non, euh, je veux dire... vous n'avez rien dit de drôle, mais... si Kelly vous a donné cette carte, c'est que vous lui plaisiez. Elle ne vous considérerait pas comme un futur client.

— Un futur client ? répéta Jase.

A peine avait-il prononcé cette phrase que son expression changea, comme s'il venait de comprendre.

— Vous voulez dire qu'elle était une... ?

Il laissa à Susan le soin de terminer à sa place.

— Une *escort-girl*, précisa celle-ci.

— Kelly n'avait pas le profil des professionnelles du sexe que nous rencontrons habituellement, intervint Carrie. Elle possédait un diplôme universitaire...

Elle désigna d'un geste les objets qui les entouraient.

— Elle vivait dans un bel appartement. Elle avait une vie agréable. Pourquoi avait-elle choisi de se prostituer ?

Susan hésita, Carrie se pencha en avant.

— Elle est morte, mademoiselle Ingram, dit-elle d'un ton pressant. Vous n'avez plus aucune raison de la couvrir. Vous ne devez rien nous cacher. Tout ce que vous direz pourra nous aider à retrouver son assassin. Avant qu'il ne s'en prenne à une autre fille. Vous comprenez ?

Susan eut de nouveau les larmes aux yeux. Elle renifla, se moucha, puis déclara :

— Pour dire les choses crûment, c'était ce qu'elle avait trouvé de plus

facile et de plus rapide pour se faire de l'argent. Les prêts universitaires coûtent très cher de nos jours. Kelly en avait un à rembourser et elle voulait que ses petites sœurs fassent elles aussi des études supérieures. Dommage que vous ne vous soyez pas intéressé à elle, ajouta-t-elle en adressant à Jase un sourire attristé. Si vous étiez rentré avec elle la nuit dernière, elle serait probablement encore en vie. Mais, comme elle était seule, elle a trouvé un client.

Jase fronça les sourcils.

— Vous saviez donc qu'elle passait la nuit avec un client ? Elle vous l'avait dit ?

— Elle m'a appelée, oui. Pour me prévenir qu'elle venait de quitter le McGill's accompagnée d'un homme. Elle a même précisé qu'il lui faisait pitié et qu'elle l'avait accepté par bonté d'âme.

— A quelle heure vous a-t-elle appelée ? demanda Carrie.

— Je... je pense qu'il était environ 9 heures. Je peux vérifier sur mon téléphone.

— Vous vérifierez tout à l'heure... Vous dites que son client lui faisait pitié... Ce sont les mots qu'elle a employés ?

— Oui.

— Et que voulait-elle dire par là, d'après vous ?

— Je n'en sais trop rien. Elle était plutôt sélective, d'habitude. Ça peut vous paraître bizarre, mais elle avait des critères très stricts concernant ses clients. Elle était prudente. Sauf, ces derniers temps, peut-être...

La voix de Susan se brisa, et elle se remit à pleurer. Carrie et Jase échangèrent un regard, mais ne firent pas de commentaire et attendirent qu'elle se calme.

— Je suis désolée, dit enfin Susan en s'essuyant les yeux.

— Ce n'est rien, murmura Jase. Nous savons à quel point c'est difficile pour vous, et nous apprécions l'effort que vous faites pour répondre à nos questions. Le temps est précieux, dans ce genre de situations.

Susan hocha la tête, inspira, puis reprit :

— Dernièrement, j'ai eu plusieurs fois l'impression que Kelly était moins sélective dans le choix de ses clients. C'est ce que j'ai pensé hier soir quand elle a parlé de celui du McGill's. Elle avait cruellement besoin d'argent, alors...

Carrie échangea de nouveau un regard avec Jase, puis reporta son attention sur Susan.

— Nous avons des raisons de penser que la personne qui a tué Kelly a pu tuer d'autres femmes. Puis-je vous montrer des photos de ses supposées victimes ? J'aimerais savoir si vous les reconnaissez.

Susan eut l'air paniquée.

— Ce ne sont pas des photos de cadavres, la rassura Carrie.

Elle prit les dossiers qu'elle avait emportés avec elle et sortit les photos des victimes de l'Embaumeur qu'elle tendit à Susan. Celle-ci les passa

lentement en revue. En arrivant à celle de Cheryl Anderson, elle poussa un cri étouffé.

— Je la connais ! C'est le professeur Anderson. Elle m'enseignait la littérature anglaise l'année dernière. Elle est morte ?

— Elle a été assassinée, et nous pensons que son meurtrier pourrait être le même que celui de Kelly. Rien n'a été publié dans les journaux, pour protéger notre enquête, aussi je vais vous demander de garder cela pour vous. Je peux compter sur vous ?

Susan hocha vigoureusement la tête.

— Oui. Seigneur ! Kelly... Le professeur Anderson... Je n'arrive pas à le croire.

— Kelly avait-elle suivi les cours de Mlle Anderson ?

— Pas que je sache.

— Savez-vous si elles se connaissaient ?

— Non, je ne crois pas, non.

— Est-ce que vous travaillez, Susan ? demanda Jase.

— Non, je n'en ai pas besoin. Mes parents financent intégralement mes études. J'ai beaucoup de chance. Pas comme la pauvre Kelly...

Susan se couvrit le visage à deux mains, et son corps fut secoué de sanglots.

— Oh ! Seigneur...

Carrie aurait voulu avoir envers elle un geste ou un mot de réconfort, mais, ne sachant que faire, elle se contenta d'observer un silence respectueux — en espérant que cela serait suffisamment éloquent.

Quand Susan leva de nouveau la tête, Jase prit le relais.

— Nous cherchons la voiture de Kelly. Pouvez-vous nous dire quelle était sa marque ?

— Elle n'avait pas de voiture. Autour du campus, elle se déplaçait à vélo. Le reste du temps, elle prenait les transports en commun, ou demandait à un ami de la raccompagner.

— Très bien. J'en ai presque terminé. Le professeur Anderson et Kelly fréquentaient toutes deux le campus de l'université, nous voudrions savoir si elles avaient en commun d'autres lieux. Est-ce que Kelly se rendait dans une salle de gymnastique ? Avait-elle un restaurant attitré ?

— Non. Elle... elle aimait bien le McGill's, mais vous le savez déjà.

Carrie et Jase échangèrent un regard. Ils en avaient terminé avec Susan Ingram pour le moment. Ils se levèrent.

— Toutes mes condoléances, déclara Jase. Nous ferons notre possible pour arrêter celui qui a fait ça. Une dernière chose... Avez-vous des cartes de visite de Kelly ? Les mauves, et les autres, celles qu'elle utilisait pour ses clients ?

Susan acquiesça, puis elle se leva, lentement, comme si cela lui demandait un effort surhumain.

— Oui. Je vais vous les chercher tout de suite.

Un peu plus tard dans la journée, Jase et Carrie regagnèrent les locaux du SIG. Ils étaient seuls. L'ambiance était morose. Après leur entrevue avec Susan Ingram, ils s'étaient arrêtés au McGill's. Ils avaient réclamé au gérant le nom des employés en service la veille, qu'ils avaient ensuite interrogés. D'après leurs dépositions, Sorenson était une habituée et quittait en général l'établissement avec un homme. Elle buvait peu. Leurs observations concordaient avec la description faite par Susan : celle d'une fille qui venait pour chercher des clients, mais les choisissait avec un certain discernement.

Ils firent la liste des personnes qu'ils se souvenaient d'avoir vues au McGill's la veille au soir. Cela faisait une cinquantaine de personnes à interroger. Susan Ingram avait affirmé que Kelly Sorenson l'avait appelée en quittant le McGill's. Jase espérait que quelqu'un l'avait vue partir. Ils tentèrent de joindre DeMarco, qui s'était attardé au McGill's ce soir-là, mais celui-ci avait demandé quelques jours de congé pour une urgence familiale et ne répondait pas au téléphone.

Ils ne connaissaient pas encore l'heure exacte et la cause du décès de Kelly Sorenson. Il fallait pour cela attendre le rapport du légiste. Le corps était en morceaux, ce qui compliquait sa tâche. Carrie songea qu'ils auraient encore à patienter un certain temps.

On n'avait pas retrouvé les mains de la victime sur la scène de crime. Leur absence laissait supposer que le tueur avait voulu les dissimuler à la police, sans doute parce que Sorenson s'était débattue et l'avait griffé.

Ils étaient de plus en plus persuadés d'avoir affaire à l'Embaumeur. Le changement de mode opératoire semblait indiquer qu'il n'était plus tout à fait maître de lui-même et faisait redouter une aggravation de ses troubles mentaux.

Le mode opératoire d'un tueur en série pouvait évoluer au cours du temps, mais sa signature ne changeait pas. Les paupières étaient donc la signature de l'Embaumeur. Carrie était prête à parier qu'il les conservait en guise de trophée et qu'elles lui servaient à revivre les meurtres.

Carrie écarta d'une main lasse les photos qu'elle était en train de regarder et se massa les tempes. Elle jeta un coup d'œil à Jase, qui lui aussi étudiait les photos de la dernière scène de crime. Pour la première fois depuis qu'ils avaient vu le corps de Kelly Sorenson, elle s'autorisa à penser à eux, à leur relation. Il avait tenté de lui prendre l'enquête, il s'était montré déloyal envers elle.

Elle aurait dû lui en vouloir terriblement.

C'était le cas. Elle lui en voulait. Mais, quand elle regardait son visage sombre et fermé, elle en oubliait presque sa rancœur. Il était visiblement perturbé, et elle le soupçonnait d'avoir des remords. Susan Ingram lui avait fait remarquer que Kelly Sorenson ne serait sans doute pas morte s'il s'était intéressé à elle... Il n'avait aucune raison de se sentir coupable, mais parfois

les émotions n'obéissaient pas à la logique.

Ne voulant pas se montrer indiscreète, elle décida de ne pas aborder le sujet. S'il ressentait le besoin d'en parler, il le ferait de lui-même. Après tout, avec ce qu'il lui avait fait, il ne méritait pas sa sollicitude.

Ça n'allait pas être facile de collaborer avec lui, mais elle n'avait pas le choix. Elle devait faire comme lui, comme si de rien n'était, parce qu'il serait capable de se plaindre à Stevens si elle osait se montrer hostile — ou simplement distante.

Elle ne lui déclarerait donc pas la guerre.

Elle se concentra alors de nouveau sur les indices et oublia Jase. Elle était tellement absorbée par sa tâche qu'elle sursauta quand il repoussa sa chaise et se leva d'un bond en déclarant :

— Merde, Ward ! Réglons nos comptes une bonne fois pour toutes. Je vois bien que tu ronges ton frein. Tu as quelque chose à me dire. Alors vas-y. Dis-le.

Elle lui jeta un bref coup d'œil, puis plongea de nouveau le nez dans son dossier.

— J'ignore à quoi tu fais allusion, répondit-elle froidement. Depuis que nous sommes allés sur les lieux du crime, nous ne parlons que de l'enquête. Tu as de nouvelles idées à me soumettre ?

À sa grande surprise, il allongea le bras et referma le dossier qu'elle était en train d'étudier. Lentement, elle leva la tête vers lui. Il croisa les bras et s'appuya à son bureau pour la regarder droit dans les yeux.

— Je sais que tu es furieuse parce que j'ai conseillé à Stevens de te retirer cette enquête. Mais je ne regrette rien. J'aurais pu mentir et prétendre que je te jugeais capable de gérer une enquête de cette envergure, mais j'aurais eu tort de le faire. Je ne voudrais pas me sentir responsable s'il y a un problème. Tu n'es pas prête, tu aurais eu besoin d'un peu de temps supplémentaire pour récupérer, mais tu refuses de l'admettre.

Ce fut à elle, à présent, de repousser sa chaise pour se lever d'un bond.

— Ma jambe va beaucoup mieux. Je suis tout à fait en état de travailler. Je n'ai pas besoin de récupérer.

— Je ne parle pas de récupérer physiquement, et tu le sais très bien. Tu as failli y passer. Tu as tué un gamin de seize ans. Tu ne vas tout de même pas nier que ça t'a secouée ?

— Cesse de te cacher derrière de faux arguments. Tu as reconnu devant Stevens que tu n'arrivais pas à oublier que j'étais une femme. C'est ça, ton problème.

Sentant qu'elle était sur le point de perdre le contrôle, elle se détourna pour aller prendre l'air, le temps de se calmer, mais il la retint par le bras.

— C'est vrai que je n'arrive pas à oublier que tu es une femme. Pas complètement, du moins. Si j'en suis désolé ? Je n'en sais rien. Je suis peut-être un homme des cavernes, ou un imbécile, mais je suis programmé pour protéger les femmes. Pour les chérir. Je reconnais que c'est mon problème. Je

l'ai même dit à Stevens.

— Ouais, je sais, rétorqua-t-elle d'un ton amer, tout en libérant son bras de son emprise. Et Mac aussi, l'a dit à Stevens. Tous les deux, vous me considérez comme inférieure parce que je suis une femme et vous croyez que l'avouer suffit à vous dédouaner.

— Mais qu'est-ce qui te prend, bon sang ! On ne te considère pas comme inférieure, Carrie. Après ce qui t'est arrivé, il est naturel que je me pose des questions. Je m'en poserais aussi pour un homme. J'étais secoué, la première fois que j'ai tué quelqu'un. Tu as vu les cicatrices sur mon ventre, mais j'en ai d'autres, invisibles. Et je n'en ai pas honte, parce qu'il n'y a pas de quoi avoir honte.

Elle se demanda s'il mentionnait ses cicatrices pour l'attendrir. Elle posa une main sur sa tempe et prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Je... je n'ai pas honte. Je pense souvent à Porter, c'est vrai, mais je ne me laisserai pas déborder. Ça ne m'empêchera pas de mener cette enquête.

Il allongea le bras et la prit par le menton.

— Parce que tu es Superwoman, c'est ça ?

Elle se retint de justesse de sursauter. Dieu, ce qu'elle détestait ce surnom. Combien d'hommes l'avaient appelée ainsi ? Sur le même ton sarcastique ? Elle devait reconnaître pourtant que prononcé par Jase il avait quelque chose d'affectueux. Elle eut un sourire crispé.

— Quelque chose comme ça. Pourrions-nous maintenant nous concentrer sur ce que nous avons à faire, c'est-à-dire, sur notre enquête ?

— Très bien.

Il alla se rasseoir et fit pivoter son siège pour se placer face à elle.

— Supposons que l'assassin de Kelly Sorenson soit l'Embaumeur, et pas un plagiaire. A part les paupières, il aurait totalement modifié son mode opératoire. Pourquoi ?

— Tu sais aussi bien que moi qu'il n'est pas exceptionnel que les tueurs en série changent de mode opératoire, répondit-elle. Il faut distinguer leur signature, qui est chargée de sens pour eux, et la méthode qu'ils utilisent pour tuer. Le dénominateur commun de tous ces meurtres, ce sont les paupières, et pour moi, c'est signé l'Embaumeur. Mais, bien sûr, on ne peut pas tout à fait exclure l'hypothèse d'un plagiaire.

— Non, on ne peut pas. Par ailleurs, ajouta-t-il avec un petit air mutin, nous avons tort de considérer comme acquis que le tueur est un homme. Il pourrait s'agir d'une femme, après tout...

Elle ne put s'empêcher de réagir.

— J'aimerais que tu cesses de te moquer de moi. Je suis ta coéquipière. J'ai droit au respect.

Il la regarda fixement.

— Tu n'es pas pour moi qu'une coéquipière, Carrie. Il faudrait que tu te décides à l'admettre. J'ai été honnête en avouant à Stevens que le fait que tu sois une femme me posait problème. J'ai été honnête en lui avouant que je

n'étais pas certain que mes sentiments personnels n'altéraient pas mon opinion sur tes capacités à mener cette enquête.

— On peut continuer à parler de l'enquête ? demanda-t-elle, toujours sans le regarder.

Comme il ne répondait pas, elle soupira et leva enfin la tête.

— Je pensais que tu étais prêt à oublier tout le reste, murmura-t-elle.

Il se pencha vers elle.

— C'est vrai que je voulais cette enquête, Carrie, mais il n'y a pas que ça. Je me soucie de toi.

Je me soucie de toi...

C'était bien plus compliqué que ça, elle le savait.

— Mais tu voulais cette enquête, rétorqua-t-elle. Et tu la veux encore, tu l'as reconnu.

Comme il se contentait de la regarder sans répondre, elle poussa un soupir et reprit :

— D'accord, très bien. Tu te soucies de moi. Je... Moi aussi, je me soucie de toi. Voilà. C'est dit. Mais ton rôle n'est pas de me protéger, Jase. J'ai travaillé aussi dur que toi pour obtenir mon badge. J'ai travaillé dur pour me voir un jour confier une enquête de ce genre.

— Et ce que tu as vu aujourd'hui ne te fait pas hésiter ? J'ai déjà vu des trucs moches, Carrie, mais ce que Kelly Sorenson a subi...

— Hésiter, non... Je me demande si je serai à la hauteur, mais ça ne me fait pas hésiter. Il m'est déjà arrivé de me poser cette question, mais ça ne m'a jamais empêchée de me lancer. Parce que je sais tout au fond de moi que je peux assurer, Jase. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Je sais que tu peux assurer. Mansfield a l'air de penser que tu es un genre de superflic, et que tu encaisses les trucs les plus atroces.

— Et toi ? demanda-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de poser la question. Son opinion comptait beaucoup pour elle.

— Je suis d'accord avec lui. Je pense aussi que tu as dû vivre un truc particulièrement moche pour t'endurcir à ce point.

— Un sombre passé de maltraitance qui m'aurait endurcie, c'est à ça que tu penses ? Attention, tu recommences avec les stéréotypes. Est-ce que cette idée t'aurait traversé l'esprit si je n'étais pas une femme ?

— Je parlais d'un truc au boulot, Carrie. Mais, maintenant que tu le dis, je me pose la question. C'est vrai ?

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Le sombre passé de maltraitance ?

— J'ai eu une enfance de rêve, Tyler. Tu aurais dû le comprendre en regardant mes albums photos. Quelques angoisses à l'adolescence, mais rien d'anormal.

— J'ai remarqué que tu avais l'air bien dans ta peau, oui. Sauf à une période. Quand tu étais une jeune adulte. Il s'est passé quelque chose dans ta

vie ?

Il avait compris ça rien qu'en feuilletant à la sauvette ses albums photos. Elle ne pouvait décidément rien lui cacher. Elle secoua la tête, un peu déstabilisée.

— Tu vas arrêter tout de suite cette psychanalyse sauvage ! Je n'ai pas oublié ce qui s'est passé la dernière fois que je t'ai fait confiance, Jase. Je ne vais pas me laisser manœuvrer une deuxième fois. C'est fini, de plonger dans ma psyché.

Il s'adossa au dossier de son fauteuil et croisa ses mains derrière sa tête.

Elle tenta, sans succès, de détourner les yeux de ses biceps gonflés.

— A moins que tu ne me laisses plonger dans la tienne, ajouta-t-elle perfidement.

— Je t'en prie...

— Pardon ?

Il haussa les épaules.

— Tu m'as fait des confidences, et je m'en suis servi contre toi. Aussi, pour te prouver ma bonne volonté, je suis prêt à t'en faire aussi.

— Tu as l'intention de me livrer tous tes secrets ?

— Non. Pour être honnête, je cherche un moyen de gagner ta confiance. Si je te montre mes points faibles, tu te sentiras à égalité avec moi.

— Nous serons à égalité le jour où le commandant Stevens me demandera ce que je pense de toi, et où je me servirai de l'une de tes confidences pour lui démontrer que tu n'es pas capable d'assumer une enquête à laquelle tu tiens.

— Bah, peut-être... Mais il faut bien commencer par quelque chose, non ?

— On devrait surtout commencer par travailler, parce qu'on a du pain sur la planche, je te le rappelle.

— On a tellement travaillé qu'on n'arrive plus à garder les yeux ouverts. Tu devras trouver une meilleure excuse pour te défiler, si tu as la trouille, Ward.

Les mains sur les hanches, elle le dévisagea. Puis, voyant qu'il ne céderait pas, elle s'installa sur son fauteuil, en levant les mains, comme si elle se rendait.

— Très bien. Tu veux que je te pose une question personnelle ? Hmm... Voyons un peu...

Elle tapota son menton du bout de l'index, d'une manière théâtrale, puis le pointa vers le ciel.

— Je sais ! s'exclama-t-elle.

Elle s'était efforcée de prendre un ton léger, mais elle sentit que son visage la trahissait. Le sujet lui tenait à cœur.

— Pourquoi choisis-tu des femmes plutôt que des hommes ? J'ai compris que tu voulais éviter les complications dans ta vie privée, mais de là à sortir avec des gours...

Il la contempla fixement en silence, jusqu'à ce qu'elle se trémousse sur son siège, gênée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. J'étais seulement en train de penser que tu m'avais bien cerné.

Il se pencha en avant.

— Faut-il considérer que le comportement d'un adulte est inné ou dépendant de l'éducation qu'il a reçue ? reprit-il.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Mes parents se disputaient souvent.

— C'est tout ? commenta-t-elle comme il ne développait pas. Tes parents se disputaient souvent ? Et donc, ça te pousse à sortir avec des tas de femmes ? Je ne vois pas le rapport. Tu parles d'une confiance et d'un aveu de faiblesse... La prochaine fois, évite de me faire perdre mon temps.

Elle voulut se lever, mais il lui prit le bras.

— Non, attends... Attends une seconde, laisse-moi t'expliquer. Je suis très sérieux.

Elle se rassit lentement.

Il se pencha de nouveau en avant et joignit les mains. Pendant un long moment, il les fixa en silence, comme si cette discussion le replongeait dans un épisode de son passé.

— Mes parents se disputaient souvent parce qu'ils avaient tous deux de très fortes personnalités. Ils étaient passionnés, avec des opinions bien arrêtées. Quand ils n'étaient pas d'accord, aucun des deux ne voulait lâcher du terrain. Tout était prétexte à la dispute, entre eux. Ça allait de ce qu'on allait manger pour le dîner à l'itinéraire à emprunter pour aller d'un point à un autre. Ça m'angoissait terriblement. Je n'ai compris qu'adulte que c'était leur façon de communiquer et que ça entretenait entre eux des rapports passionnels. Ils aimaient ça.

— Ils étaient flics tous les deux, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais ce sont les femmes de caractère que j'ai décidé d'éviter, pas les femmes flics. Sauf que les femmes flics sont en général des femmes de caractère.

Elle sourit.

— Alors, plutôt que de risquer de te disputer toute ta vie avec une femme de caractère, tu as décidé de sortir avec des femmes que tu peux dominer. Je comprends, c'est logique.

— Logique, mais un peu tordu, oui.

— Absurde, plutôt, corrigea-t-elle. Je ne dirais pas tordu.

— Moi, je le dirais. Et ce n'est pas tout.

— Je t'écoute...

— J'ai des doutes sur ma nature profonde.

— Je ne comprends pas.

— Je sais que tu ne comprends pas. Mon père... Mon père battait ma mère.

Elle ne s'était pas du tout attendue à une telle révélation.

— Pardon ?

— Ça n'arrivait pas très souvent, mais de temps en temps, quand j'étais petit, il perdait son sang-froid et il la frappait. Et elle lui pardonnait. Elle disait qu'elle l'avait provoqué.

— Oh ! Seigneur... ça, oui, c'est tordu. En tant que flic, elle aurait dû savoir que c'est ce que disent toutes les femmes battues.

— Elle le savait. Mais elle aimait mon père...

— Tu as peur de devenir un jour comme ton père, c'est ça ?

Elle secoua la tête avec véhémence.

— C'est ridicule, Jase. Tu n'es pas un violent. Je t'ai pratiquement arraché l'oreille avec mes dents, et tu n'as pas levé la main sur moi. Jamais tu ne frapperais une femme.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— J'en profite pour te demander pardon pour la gifle. Je n'y suis pas allée de main morte.

— Je l'avais un peu cherché. Ça va pour cette fois. Mais ne t'avise pas de recommencer.

— Je n'en avais pas l'intention.

— N'en parlons plus, dans ce cas.

— Oui, n'en parlons plus. Mais, si tu ne rends même pas les coups qu'une femme te donne, c'est que tu n'as pas à craindre de devenir comme ton père.

— Il n'était pas aussi violent que tu le penses, Carrie. Ça a juste été une période. Je lui ressemble beaucoup. Je lui ressemble physiquement. J'ai le même caractère entier que lui.

— Tes parents sont toujours ensemble ?

— Oui. Ils vivent au Texas. Il ne la bat plus depuis longtemps. Je crois qu'il s'est fait aider pour ça. Parce qu'il avait honte. J'ai essayé d'en parler une fois avec eux, mais ils ont nié. Ils prétendent que ce sont de faux souvenirs. Mais je sais ce que j'ai vu...

— Je comprends que le sujet ne soit pas facile à aborder pour eux et qu'ils préfèrent oublier, dit-elle. Mais je suis sincère, Jase. Tu n'es pas condamné à fréquenter des femmes passives et sans personnalité sous prétexte que tu as peur qu'une femme plus affirmée te pousse à la violence.

— Notre travail nous demande beaucoup. Je suis souvent sur les nerfs. Je sais que je serais du genre à craquer plus vite que la moyenne. Je préfère ne pas prendre de risques. Je suppose que tu comprends ça. Nous faisons le même métier. Tu dois rechercher le calme et la paix, quand tu rentres chez toi, non ?

— Il était question que tu me fasses des confidences, pas le contraire, je te le rappelle. De plus, je n'ai rien de spécial à dire à ce sujet.

Il ouvrait la bouche pour insister quand le téléphone sonna.

— Agent spécial Ward, répondit Carrie en décrochant.

— Inspecteur Ward ? Ici l'agent Ian Bellows, de la police de San Francisco. Il y a eu un problème à votre domicile.

— Un problème chez moi ?

Elle jeta un regard à Jase, qui fronçait les sourcils.

— Un incendie. Criminel, probablement.

En écoutant les explications de Bellows, elle dut s'accrocher à son bureau. Elle se sentait sur le point de défaillir.

— Carrie..., murmura Jase. Ça va aller ?

— Je... j'arrive tout de suite, dit-elle à Bellows.

Elle raccrocha d'une main tremblante. Elle avait du mal à respirer. Elle prit une grande inspiration.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jase en venant s'accroupir près de son fauteuil.

— Mon appartement, murmura-t-elle, encore sous le choc. Il a brûlé. Les pompiers sont sur place. D'après l'agent qui vient d'appeler, les dégâts sont importants.

Tandis que Jase demeurait légèrement à l'écart, Carrie s'entretenait avec l'agent Ian Bellows et le capitaine des pompiers. Ils étaient sortis dans la rue pour parler. De l'extérieur, on ne voyait pas de dégâts, mais à l'intérieur c'était autre chose. Les pompiers étaient intervenus à temps pour empêcher l'incendie de se propager, mais le salon de Carrie était carbonisé et fumait encore. Ironie du sort, les dossiers étalés sur sa table de salle à manger avaient été épargnés, tandis que ses albums photos et autres objets personnels disposés sur ses étagères avaient brûlé.

— C'était vraiment un incendie criminel, déclara le pompier. Des témoins ont vu un groupe de jeunes gens entrer dans la maison, juste avant le début de l'incendie. Votre porte d'entrée a été défoncée à coups de pied. D'après la description qu'on nous a faite de ces garçons, il pourrait s'agir des membres d'un gang.

— Quel gang ? demanda Carrie.

Jase comprit aussitôt le sens de sa question.

— Porter était dans un gang, non ?

Les membres du gang de Porter avaient peut-être cherché à le venger. L'hypothèse était plus que plausible. Ainsi, ce salaud de Porter avait failli tuer Carrie, et à présent, même après sa mort, il continuait à la menacer ! Il préféra ne pas réfléchir à ce qui se serait passé si elle avait été présente quand les gamins étaient entrés.

— Oui, dit-elle.

Sa voix était calme et posée, mais elle était pâle. Elle avait paru totalement dévastée en découvrant son appartement. Dévastée et perdue. Sans réaction. Un peu comme le soir où Martha Porter l'avait prise à partie. Il la savait assez solide pour encaisser le coup, mais il aurait préféré qu'elle n'ait pas à lutter. Il avait envie de l'aider, de la soutenir. Mais elle risquait de l'envoyer paître s'il lui manifestait de la sollicitude.

— Le gang n'a pas été identifié, répondit le pompier.

Il soupira.

— Ça me désole de vous dire ça, mais vous n'allez pas pouvoir rester chez vous pendant quelque temps. Il y a trop de dégâts. Je vais vous donner les coordonnées d'une bonne équipe de nettoyage, mais ça va prendre

plusieurs jours... Vous avez un endroit où aller ?

— Elle peut s'installer chez moi, déclara Jase.

— Quoi ? protesta Carrie. C'est hors de question.

— Pourquoi pas ? Au moins pour ce soir, Carrie. Tu n'as pas d'autre endroit où aller. Nous devons nous retrouver demain matin à la première heure. Ça me paraît très raisonnable.

Le pompier s'éclipsa, et elle attendit qu'il soit suffisamment loin pour répondre.

— Raisonnable n'est vraiment pas l'adjectif qui convient, Jase, commenta-t-elle, une lueur amusée dans le regard. Et tu le sais aussi bien que moi.

— Pourquoi ? A cause de ce qui s'est passé ce matin quand on s'est croisés dans les sous-sols du SIG ?

— Entre autres.

— Peur de ne pas pouvoir te retenir de me sauter dessus ?

— Franchement ? Oui. Un massage des pieds, c'est une chose. Mais m'installer chez toi... Puisque tu as parlé d'être raisonnable... Je ne trouve pas raisonnable de m'installer chez toi. Il se passerait forcément quelque chose entre nous.

Il fut à la fois surpris et ravi de cet aveu. Mais il se garda bien de le manifester.

— Allons au moins dîner ensemble, insista-t-il. Nous prendrons chacun notre voiture. Une fois que nous aurons mangé, tu te décideras. Tu iras où tu voudras. Qu'en penses-tu ?

Il s'attendait à ce qu'elle proteste de nouveau, mais elle était visiblement plus sonnée par les événements de la soirée qu'elle ne voulait le montrer, parce qu'elle se contenta de soupirer.

— D'accord. Je crois que manger me ferait du bien. Mais je dois d'abord régler quelques détails avec les pompiers.

Il dut attendre qu'elle remplisse les formulaires d'usage et qu'elle se procure le numéro de l'équipe de nettoyage. Cela prit environ une heure, puis elle fut prête à partir.

— Je m'occuperai de faire nettoyer l'appartement dès demain, annonça-t-elle. Il paraît que ça ne prendra pas plus de quelques jours. Où veux-tu aller dîner ?

Il suggéra l'Ernesto, un restaurant mexicain où l'on servait le meilleur guacamole de la ville, avec un service de bar complet. On y passait aussi de la très bonne salsa.

L'Ernesto était bondé, d'ordinaire, mais il était encore tôt et ils trouvèrent aisément de la place dans un coin tranquille. Il y avait juste ce qu'il fallait de bruit de fond pour apaiser les nerfs de Jase.

Ils prirent leur repas en silence. Jase en déduisit que Carrie tenait à garder ses distances. Elle venait de découvrir son appartement carbonisé, elle était sous le choc, mais c'était dans l'isolement qu'elle recherchait du réconfort,

pas auprès de lui. Il pouvait comprendre sa réaction, mais il aurait bien voulu briser sa carapace.

Pourtant, il n'osa pas.

Il aurait voulu la questionner aussi à propos de la crise de panique dont il avait été témoin le soir où la grand-mère de Porter l'avait agressée. Apparemment, Carrie n'en était pas à sa première crise : elle avait aussitôt appliqué des techniques de respiration, signe qu'elle avait l'habitude.

Elle allait vraiment mal depuis l'affaire Porter, même si elle le niait.

Elle était une femme et, qu'elle l'admette ou non, la laideur du monde l'affectait plus profondément qu'un homme. Il se demanda si elle avait près d'elle quelqu'un à qui se confier. Une amie. Auprès de qui pleurer et rire. Il n'aurait pas su dire pourquoi, mais il avait l'impression que non. Il la sentait très seule.

Elle menait une vie solitaire, mille petits détails le montraient.

Une douleur lancinante lui transperça le cœur. Carrie ne méritait pas de souffrir seule. Elle venait d'avoir encore une sale journée — en partie à cause de lui, avec la réunion dans le bureau de Stevens — et elle ne pouvait même pas se réfugier chez elle pour se reprendre. Bien sûr, elle tenait le coup, mais il voyait à son air préoccupé qu'elle ruminait.

Il n'avait pas réussi à la distraire de ses ennuis.

Du moins pour l'instant.

Car il n'avait pas l'intention d'abandonner. Il n'allait plus lui parler de sa crise d'angoisse, ni de quoi que ce soit qui la pousserait à se retrancher encore plus en elle-même, mais il n'était pas question qu'il la laisse ruminer en silence.

Il s'adossa à son fauteuil et lui adressa un sourire taquin.

— Quelle est ta couleur préférée, ta fleur préférée, ton émission de télévision préférée ?

Le regard surpris de Carrie chercha le sien.

— On va jouer aux devinettes, maintenant ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais rien de toi, ou presque, et je suis curieux de nature.

Elle sourit, à peine, mais c'était déjà ça.

— Le rouge, les pivouines, et je ne regarde pas la télé.

— Pas même les émissions sur les flics ?

Elle secoua la tête et prit une autre gorgée de vin.

— Tu plaisantes ? Elles sont parfois drôles, mais totalement tronquées. Elles ne m'intéressent pas.

— Elles ne sont pas tronquées, elles sont caricaturales. Mais je comprends que ça ne t'intéresse pas. Tiens, justement, je connais très mal le SWAT. Tu pourrais me parler un peu du boulot que tu y faisais ? Est-ce que tu as appris des secrets ?

— Des secrets ? Quel genre de secrets ?

Pour la première fois depuis qu'elle avait reçu le coup de fil lui annonçant

que son appartement avait brûlé, elle parut s'animer. Ça marchait !

— Je ne sais pas. Des trucs que nous autres, petits agents spéciaux, ne sommes pas censés savoir.

Elle ne put s'empêcher de pouffer, cette fois.

— Petit agent ? Tu n'as rien d'un petit agent, Jase.

— J'en suis ravi et flatté. Mais soyons honnêtes. Le SWAT, c'est autre chose que notre unité. Ils jouent dans une autre cour, c'est certain. Allez, vas-y, raconte...

Elle se pencha en avant et croisa ses bras sur la table.

— Eh bien... Au SWAT, on reçoit un entraînement poussé. Notamment parce qu'on intervient pour les prises d'otages. Le travail d'équipe est primordial. C'est ce que j'aimais bien, là-bas. Ce sentiment d'appartenance à une équipe, que je n'ai pas retrouvé au SIG.

— Très bien. Et comment procède une équipe en cas de prise d'otage ?

— Supposons qu'un individu me prenne en otage et t'ordonne de jeter ton arme. Nous savons tous les deux que tu ne vas pas le faire, n'est-ce pas ?

— Oui. Si l'otage est un civil, ce serait peut-être différent. Mais si c'est un flic je n'ai pas vraiment le choix, tu le sais. J'applique la procédure.

— Il y a pourtant un moyen de s'en tirer. Au SWAT, nous avons un code.

— Un code ? Lequel ?

— Prononcer le deuxième prénom de l'agent pris en otage, juste avant de tirer. C'est le signal pour lui qu'il doit se jeter à terre.

— Très bien. Quel est ton deuxième prénom ?

— Quel est le tien ? rétorqua-t-elle.

— C'est donnant donnant ?

— Quelque chose comme ça.

— David, dit-il.

— Jase David Tyler. C'est tellement... Je ne sais pas... Normal... Ce n'est pas juste, commenta-t-elle en faisant la moue. Je crois que je ne vais pas te révéler le mien.

— Pourquoi ? Tu as un deuxième prénom bizarre ?

— Peut-être.

Bien sûr, elle n'allait pas lui lâcher facilement cette information. Il s'était attendu à ce qu'elle se fasse prier.

— Tu devrais me le dire. On ne sait jamais, je pourrais en avoir besoin un jour, pour te donner ce fameux signal.

— Je peux te donner un autre nom pour ça. Il suffit qu'on se mette d'accord.

Elle aurait pu lui donner un prénom de remplacement, en effet, mais elle s'en gardait bien. Il comprit que cela l'amusait de jouer aux devinettes avec lui. Et aussi de le voir quémander, sans doute.

Mais il n'avait pas besoin de quémander. Parce qu'il connaissait déjà son deuxième prénom.

— Tu crois me tenir, mais tu te trompes, Katherine Katrina Ward, déclara-

t-il d'un ton amusé.

Elle écarquilla les yeux.

— Comment as-tu...

— J'ai lu ça dans ton album, coupa-t-il. Kitty Cat. J'adore.

Elle plissa le nez, une mimique tellement adorable qu'il faillit tomber de son siège.

— Oui, eh bien c'est pour ça que je n'ai jamais confié à personne ce nom-là. Carrie est beaucoup plus respectable.

Il se racla la gorge et essaya de se rappeler pourquoi ils étaient là. *Tu l'as emmenée ici pour la distraire de ses ennuis, Tyler, pas pour coucher avec elle.* Et pourtant, c'était exactement ce dont il avait envie. Il voulait coucher avec Katherine Katrina Ward, mais elle, elle parlait d'avoir un prénom respectable !

— Tu te fais appeler Carrie depuis que tu es entrée dans l'armée ? Parce que c'est un prénom plus dur. Moins féminin, c'est ça ?

Elle secoua la tête et vida son verre de vin d'une seule et longue traite.

— Carrie était le surnom que me donnaient mes frères. Et contrairement aux apparences il n'a rien à voir avec le fait de nier ma féminité.

Elle contempla son verre d'un air nostalgique. Elle était de nouveau sombre et songeuse.

Manœuvre en douceur, Jase.

Il allait répondre, mais la serveuse vint remplir leurs verres et il attendit qu'elle s'éloigne. Carrie but une autre gorgée de vin, puis posa son menton sur la paume de sa main.

— J'ai l'impression que tu cherches de nouveau le conflit, observa-t-elle. Pour quelle raison ?

Il but lentement et répondit par une nouvelle question.

— Pourquoi as-tu décidé d'entrer dans la police de l'armée ?

Elle haussa les épaules.

— Ça me paraît évident. Je voulais servir mon pays. Me rendre utile.

Il fit tourner le vin qui restait dans son verre.

— Mais tu aurais pu le faire de beaucoup d'autres manières. En devenant enseignante. Ou médecin. Pourquoi flic dans l'armée ? Ton père était dans la police, et tes frères aussi. Tu étais bien placée pour savoir à quel point ce métier est difficile et ingrat, mais pourtant tu as fait pire encore en choisissant la police de l'armée. Pourquoi cette surenchère ?

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle se décide à répondre. Quand elle le fit, ce fut lentement, en pesant ses mots.

— J'étais très douée pour le tir. Tout le monde s'extasiait sur mes performances. Ça me plaisait d'être adulée, sans doute. Je voulais que ça continue. De plus, j'ai toujours été plus à l'aise en compagnie des hommes. Il m'a donc semblé naturel de choisir une carrière où ils étaient majoritaires.

— Les gars te respectaient, dans l'armée ?

Elle acquiesça.

— Pour la plupart, oui. Mais c'est au SWAT que je me suis sentie

vraiment bien.

— Et pourquoi ça ?

— Nous formions une véritable équipe, très soudée. Nous prenions beaucoup de risques, ça crée des liens. En tant que tireuse d'élite, mon rôle était très important.

Ses yeux s'illuminaient quand elle parlait du SWAT, et il se sentit vaguement jaloux de ce qu'elle avait partagé avec ses coéquipiers. Au SIG aussi, ils formaient une équipe, mais ils étaient rarement confrontés à des situations de crise où leurs vies étaient en danger.

Il se pencha en avant.

— Mais tout de même, le SWAT, ça demande beaucoup, c'est très éprouvant. Qu'est-ce qui t'a paru le plus dur ?

— Physiquement ?

— Oui.

Elle souffla sur une mèche qui lui retombait devant les yeux.

— Je dirais... le mur qu'il a fallu escalader au moment des tests d'aptitude physique. Au début, je n'y arrivais pas. J'ai cru que je n'y arriverais jamais.

— Mais tu y es arrivée.

Bien sûr. Elle avait dû s'entraîner avec une détermination sans faille. Avec acharnement, même. Il la connaissait. Il savait de quoi elle était capable.

Elle hocha la tête.

— Et tu t'es sentie comment, après avoir réussi ?

Elle répondit aussitôt, sans la moindre hésitation.

— J'ai éprouvé un sentiment de puissance.

Sa réponse ne le surprit pas. Il avait connu lui aussi ce même sentiment. C'était normal pour un flic. Mais ce que vivait un membre du SWAT dans certaines situations extrêmes, il ne pouvait que l'imaginer.

— Pourquoi as-tu quitté le SWAT ? demanda-t-il. Tu avais peur de ne plus être à la hauteur ?

Elle hésita quelques secondes avant de dire :

— Non, pas du tout.

— Alors pourquoi ?

Il avait déjà sa petite idée sur la question, mais il préférait entendre la réponse de sa bouche.

Elle haussa les épaules.

— Disons simplement que j'ai fini par m'apercevoir que le fait d'être une femme, du moins dans l'équipe de San Francisco, posait un problème. Beaucoup plus qu'à l'armée.

Cette réponse confirma ce qu'il pensait. On avait dû la tester constamment parce qu'elle était une femme. Et elle, bien sûr, elle avait dû chercher à relever les défis. C'avait dû être éprouvant.

— Je n'aurais jamais cru que tu étais du genre à abandonner parce qu'on cherche à te déstabiliser, fit-il remarquer.

— Je pense que tu as surtout du mal à comprendre quel effet ça fait. Parce que tu es un homme.

— Serait-ce une remarque sournoise destinée à me rappeler que je suis un macho, ou bien essayes-tu de me dire que tu as été harcelée sexuellement ?

— Ni l'un ni l'autre, Jase, dit-elle d'un ton las. Allez... Je croyais qu'on essayait de mieux se connaître, pas de se rabaisser mutuellement. Parce que, si c'est ça, ce serait peut-être mieux de nous remettre au travail, tu ne crois pas ?

Elle marquait un point.

— Je ne t'ai pas encore dit pourquoi je m'étais engagé dans la police, poursuivit-il. Pour ce même sentiment de puissance que tu as ressenti en escaladant un mur. Pour aller toujours plus loin, pour me dépasser sans cesse. Pour la montée d'adrénaline quand on est sur le point de conclure une enquête. Je savais que ce ne serait pas facile, mais je me sentais suffisamment fort et déterminé pour y arriver.

Elle s'enferma dans le silence tout en taquinant le rebord de son verre. Son index traçait un lent cercle ondulant qu'il suivit du regard, comme hypnotisé. Elle s'éclaircit la voix et le contempla à travers ses cils.

— Tu es fort, je n'en doute pas.

Il haussa un sourcil. Était-elle ivre, pour lâcher un truc pareil ? Avec cette ceillade... ?

Ça ressemblait décidément à une invite, et il ne put s'empêcher d'allonger le bras pour caresser sa main posée sur la table. Elle avait la peau douce et chaude, mais sa main était puissante et musclée. Un mélange sexy en diable.

— Oui, mais comme tu le sais la force ne fait pas tout, ajouta-t-il. Dans un combat, le plus important est de connaître son corps. Il faut savoir le déplacer. Le repositionner dans l'espace. Gérer son énergie. C'est une question de technique et de créativité, aussi.

Il entrelaça leurs doigts et porta sa main à ses lèvres pour l'embrasser. Elle lui répondit par un regard brillant.

— C'est un long apprentissage d'être capable de réagir uniquement quand c'est nécessaire.

Il embrassa de nouveau sa main, cette fois en se servant de sa langue pour balayer le creux si tendre entre son pouce et son index. Il sentit un pouls battre sous ses doigts, et son cœur se mit au rythme de ce pouls.

* * *

Quand elle avait accepté de dîner avec Jase, Carrie s'était doutée qu'il chercherait à lui faire oublier ses soucis.

Et ils étaient nombreux... L'enquête. La menace d'un procès. Son salon carbonisé.

Jase était resté un long moment silencieux, comme s'il craignait de la bousculer, puis il s'était lancé, en parlant boulot et entraînement, avec le désir

manifeste de se rapprocher d'elle.

En dépit de tous ses ennuis, elle s'était rendu compte qu'elle appréciait sa conversation et sa compagnie.

Et, depuis qu'il tenait sa main dans la sienne, elle se sentait merveilleusement détendue.

— Tu sembles tellement à l'aise, la plupart du temps, murmura-t-elle. On dirait que tu n'as peur de rien.

Il haussa les sourcils, surpris.

— Tout le monde a peur de quelque chose, Carrie. Surtout moi.

Ses doigts, qu'il promenait le long de son bras, augmentaient peu à peu l'amplitude de leur caresse. Puis elle sentit ses genoux contre les siens, sous la table, et son pied entre ses jambes.

Elle poussa un cri étouffé.

— De... De quoi as-tu peur ? demanda-t-elle.

Il posa sur elle un regard chargé de tendresse et de passion.

— Disons que je ne supporte pas de laisser les choses en suspens. Professionnellement et dans ma vie privée.

Elle se demanda à quoi il faisait allusion. Peut-être à ce qu'il y avait entre eux. Peut-être aussi à Kelly Sorenson, qui lui avait laissé son numéro et qu'il n'aurait jamais l'occasion d'appeler. Le vin aidant, elle trouva le courage de lui poser la question.

— A propos de Kelly Sorenson, dit-elle doucement, tout en lui caressant la main du bout des doigts, ça a dû te perturber, de la voir tout à l'heure. C'est à ça que tu fais allusion en parlant de ne pas laisser les choses en suspens ?

Il contempla d'un air rêveur les doigts blancs qui caressaient sa peau mate, puis leva vers elle un regard tourmenté.

— Oui, ça fait un drôle d'effet. Je ne la connaissais pas, mais elle avait un joli sourire. Je n'approuve pas forcément ses choix de vie, mais elle ne faisait de mal à personne. Elle avait en tout cas le droit de vivre.

— Tu te sens coupable parce que tu penses qu'elle serait toujours en vie si tu avais quitté le McGill's avec elle ?

— Je ne peux pas m'en vouloir de ne pas l'avoir suivie. Ce n'est pas parce qu'une femme s'offre à moi que je suis obligé d'accepter ce qu'elle me donne.

— Evidemment. Et puis, ce qui te plaît, c'est de relever des défis. Quand une femme s'offre, il n'y a plus de défi à relever.

Elle se rendit compte après coup que cette remarque sonnait comme une critique, mais il n'eut pas l'air offensé.

— C'est toi qui me plais, dit-il doucement.

Ces simples mots lui firent un coup au cœur. Elle se sentit soudain plus forte, plus intéressante, plus pleine.

Tandis qu'elle cherchait quelque chose à répondre, il lui prit la nuque d'une main ferme. Au lieu de résister, comme sa raison lui conseillait de le faire, elle ferma les yeux.

— Je peux vous servir autre chose ?

La voix de la serveuse la fit sursauter, et Jase la lâcha, brisant le charme. Comme Jase répondait qu'ils avaient terminé, la serveuse posa la note sur la table et s'éloigna.

— Tu veux encore du vin ? demanda Jase.

Elle contempla le verre vide devant elle et secoua la tête. Il paya l'addition, et ils sortirent du restaurant. Dehors, la rue était animée. Il posa sa main contre son dos, tandis qu'ils marchaient lentement vers l'endroit où étaient garées leurs voitures. Elle se sentait brûlante et l'air frais de la nuit aurait dû lui faire du bien, mais au contraire il lui rappela la désagréable réalité. L'intermède romantique était terminé. Elle s'arrêta et se tourna vers Jase avec un sourire attristé.

— Je ne peux pas rentrer dormir chez moi, murmura-t-elle.

Elle sortit son téléphone portable.

— Je vais chercher un hôtel.

Il posa une main sur son bras. Elle se figea.

— Ecoute, Carrie... Pourquoi tu ne viendrais pas chez moi ? Ce serait tout de même plus simple.

Pourquoi ? Les bonnes raisons ne manquaient pas, et elle fit un effort pour se les rappeler. Jusqu'à la dernière.

— Je t'ai déjà dit pourquoi.

— Je ne chercherai pas à te séduire. Et je ne te toucherai pas. Sauf si tu me le demandes.

Elle n'avait pas peur de lui, mais d'elle-même. Cette heure passée en sa compagnie avait été réellement agréable ! Et elle se sentait si lasse...

— Je ne te demanderai rien du tout, répondit-elle.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui te fait hésiter ? dit-il d'un ton provocateur. Aurais-tu peur ?

Tout en maudissant intérieurement l'orgueil qui lui interdisait d'avouer une faiblesse, elle fit non de la tête.

— C'est d'accord, dit-elle. Je dors chez toi. Je n'ai pas le courage de passer chez moi. Il faudrait que je m'arrête quelque part pour m'acheter ce dont j'ai besoin pour la nuit. Une brosse à dents, des affaires de toilette, ce genre de choses. Sauf, bien sûr, si tu as prévu tout ce qu'il faut, pour recevoir tes conquêtes.

Elle eut conscience de se comporter comme une pimbêche. Il l'invitait gentiment à dormir chez elle, pour lui rendre service, et elle l'agressait. Mais c'était plus fort qu'elle. Elle avait besoin de lui rappeler qu'il était un homme à femmes. Elle devait se protéger. Le mettre à distance.

La tactique manquait de finesse, mais, une fois de plus, il ne s'en formalisa pas.

— Bien, répondit-il posément. Nous nous arrêterons quelque part.

La maison de Jase était telle qu'elle se l'était imaginée.

Elégante. Nette. Avec des lignes sobres et modernes. De très bon goût, bien que très masculine. Confortable.

Comme il ouvrait la porte de la chambre à coucher, elle protesta.

— Donne-moi simplement des draps, je m'installerai sur le canapé.

— Je suis un galant homme, protesta-t-il. Tu prendras mon lit.

Elle fit presque un bond en arrière. Tant de femmes étaient entrées dans la chambre de Jase... Elle ne voulait pas y mettre les pieds.

— Il n'en est pas question.

Il croisa les bras et s'adossa au chambranle de la porte.

— Il y a un problème ?

— Pas de problème, mentit-elle.

Puis, poussée par le regard complice qu'il lui lançait, elle planta les yeux dans les siens.

— Il n'est pas question que je dorme dans le lit où tu as fait l'amour avec tout un tas de femmes, Jase.

— Je comprends parfaitement, dit-il d'un ton conciliant. Sauf que je n'ai jamais couché dans ce lit avec aucune femme.

— C'est ça ! ricana-t-elle.

— Je te jure que c'est vrai, Carrie. J'ai emménagé ici quatre mois après avoir intégré le SIG. Mon travail est devenu une priorité, et j'ai décidé de n'y emmener aucune femme. Parce que c'est plus facile si je dois partir pour une urgence. Par ailleurs, puisque nous parlons de ça, je suis peut-être un dragueur en série, comme tu dis, mais je ne couche pas avec toutes les femmes avec lesquelles je sors. Je suis un peu plus difficile que tu ne le penses.

Elle ne pensait pas qu'il couchait avec la première venue, simplement qu'il plaisait beaucoup aux femmes. Et que celles-ci ne se gênaient pas pour lui faire des avances. Un homme avait du mal à résister aux avances d'une femme. Surtout quand il avait un travail prenant qu'il cherchait à oublier. Jase avait le droit de s'amuser sans être jugé.

Mais, qu'il ait invité ou non des femmes dans ce lit, elle ne voulait pas y passer la nuit. Parce que c'était le sien. Parce qu'elle ne pourrait s'empêcher de penser à lui si elle dormait dans ses draps.

— Peu importe, dit-elle. Je prends le canapé ou je m'en vais.

Il se redressa et secoua la tête.

— Très bien.

Il disparut, puis revint moins d'une minute plus tard avec des draps pliés et une couverture, qu'il lui tendit.

— Tu sais, ça ne ferait pas de toi un mauvais flic de te souvenir de temps en temps que tu es une femme.

— C'est pour cela que tu m'as proposé ton lit, c'est ça ? rétorqua-t-elle en dépliant les draps sur le canapé.

— Non, je te l'ai proposé parce que c'est toi, Carrie. T'avoir dans mon lit, c'est un vieux fantasme, alors je me suis dit que si tu l'occupais, même seule,

c'était mieux que rien.

Elle leva les mains pour l'arrêter, dans un geste exaspéré, et se laissa tomber sur le canapé.

— Jase, il faut que tu arrêtes ça. S'il te plaît. J'ai assez de problèmes comme ça en ce moment. L'enquête. Ma maison qui a brûlé. Le procès. Je ne peux pas te gérer en plus.

Tranquillement, il vint s'asseoir près d'elle.

— Le procès de la grand-mère de Porter, ça te tracasse ?

— Un peu..., avoua-t-elle en soupirant.

— Tu étais au bord de la crise de panique quand elle t'a agressée. Ne nie pas. Je l'ai vu. Ça t'arrive souvent ?

— Pourquoi cette question ? Tu veux faire un rapport à Stevens ?

— Je ne répéterai à personne ce que tu me diras.

— J'essaye de faire face à ce qui m'arrive, Jase. Et je fais comme je peux. J'avais déjà pas mal de stress à gérer... Et maintenant cet incendie... J'ai perdu des choses auxquelles je tenais... Je sais que c'est idiot, mais...

— Tu as perdu tes albums photos, renchérit-il.

Décidément, ces albums l'avaient marqué. Elle était émue qu'il ait eu la curiosité de les regarder et elle le fut encore plus qu'il y pense en ce moment. Mais elle n'avait pas perdu que ça. Des lettres écrites par son père et sa mère. De petites choses. Personnelles. Des choses qui prouvaient qu'elle avait une vie en dehors de son travail.

— Ce ne sont que des objets, reprit Jase. Toi, tu es là et tu vas bien. C'est tout ce qui importe. Seigneur... Quand je pense à ce qui aurait pu arriver si tu avais été chez toi !

Il s'inquiétait pour elle. Mais sans doute seulement en tant que collègue et ami. Elle s'efforça de sourire.

— S'il m'était arrivé quelque chose, tu aurais dirigé l'enquête, dit-elle.

— Non. Ne plaisante pas sur un sujet aussi sérieux, Carrie. J'ai eu très peur quand j'ai appris que tu avais été blessée, même si je savais que ce n'était qu'à la jambe. S'il t'arrivait pire...

— Il pourrait m'arriver pire. Et à toi aussi.

— Je sais. Et c'est pour ça que j'aurais préféré me soucier un peu moins de toi, Carrie.

Il ne cessait de répéter qu'il se souciait d'elle. Pourquoi ? A quoi ça rimait ? Il ne se passerait rien entre eux. Il aimait les très belles femmes, ultraféminines. Il ne voulait sûrement pas d'une femme qui cherchait à tout prix à se fondre dans un univers masculin.

— Tu ne peux pas tenir à moi, Jase. Tu me connais à peine.

— Je te connais suffisamment. Tu me fascines plus que toutes les femmes que j'ai jamais connues.

— C'est parce que je suis différente. Je ne m'habille pas comme tes conquêtes. Je ne parle pas comme elles. Et je ne fais sûrement pas l'amour comme elles. Je suis flic, Jase. Flic avant tout.

Il lui prit le bras.

— C'est vraiment ce que tu penses ? Que tu n'es qu'un flic ? Parce que tu es bien plus que ça pour moi, Carrie. Je te préfère aux autres femmes. Et quelque chose me dit que, si nous faisions l'amour, tu...

Il se tut brusquement et jura tout bas. Puis il lâcha son bras et se leva.

— Ecoute, tu as eu une dure journée. Je ne veux pas te la compliquer encore plus. Je dois te laisser dormir. A moins que tu aies besoin de quelque chose...

Oui, j'ai besoin de toi... Mais il ne faut pas.

— Non, murmura-t-elle. J'ai tout ce qu'il me faut. Merci de m'avoir permis de me poser ici.

— C'est quand tu veux. Ne l'oublie pas. Et dis-toi que nous reprendrons cette conversation. Bonne nuit, Carrie, dit-il avant d'entrer dans sa chambre et de refermer doucement la porte.

Avec un soupir, Carrie se prépara à se coucher. Enfin, elle s'allongea sur le canapé. Il avait dit qu'il souhaitait reparler d'eux, et elle en avait le cœur qui enflait de bonheur — même si ça lui faisait un peu peur. Puis, au bout de quelques minutes, elle s'endormit.

* * *

Vêtue de son uniforme de camouflage, Carrie avançait en silence vers une maison, suivie par les membres de son équipe. A son signal, DeMarco tira quatre obus lacrymogènes à travers l'une des fenêtres. Aussitôt, Simon défonça la porte à coups de pied. Les lampes de leurs fusils perçaient les ténèbres, créant d'étranges ombres sur les murs, révélant des volutes de fumée.

Les yeux de Carrie sondèrent la pénombre, à l'affût du danger. Soudain, elle repéra les trois premières victimes de l'Embaumeur, le visage barbouillé d'un maquillage criard. Encore en vie. Puis une autre sortit de l'ombre, avançant lentement, couverte de sang. Elle reconnut Kelly Sorenson.

Elle regardait, tétanisée, Sorenson qui venait dans sa direction, quand elle entendit remuer derrière elle. Elle se retourna. Etait-ce l'assassin de Sorenson ? L'Embaumeur ? Elle ne voyait que le blanc de ses yeux. Elle aurait voulu le viser avec son fusil, mais impossible de bouger les bras. Pourquoi ne pouvait-elle pas tirer ? Elle regarda le tueur lever son arme. Vit briller ses dents blanches quand il sourit. Tenta d'appeler, mais n'y parvint pas.

Elle n'entendit pas le déclic de l'arme, mais elle vit les éclairs sortir du canon quand le tueur abattit ses victimes, l'une après l'autre, d'une balle dans la tête. Une par une, elles tombèrent. Il y eut encore un éclair dans la pénombre, et elle entendit Jase crier, quelque part dans la pièce.

Quelque chose de chaud explosa dans sa poitrine, elle fut projetée en arrière, puis tomba sur le ventre, le visage de côté, tourné vers le corps

ensanglanté des victimes.

Elle aussi saignait abondamment. Elle aurait voulu détourner le regard du carnage, mais elle était paralysée. Le corps de Jase était un peu plus loin, elle rampa pour le rejoindre. Kelly Sorenson était tout près, le visage tourné vers elle, avec ses yeux fixes et vides qui la regardaient.

Elle voulut crier, mais sa bouche se figea en un trou béant de désespoir silencieux. Les battements de son cœur ralentissaient. Encore. Jusqu'à s'arrêter. Il n'y avait dans la pièce plus un bruit, pas un souffle, rien. Plus rien.

Plus rien que les ténèbres.

Elle avait échoué.

Une fois de plus.

* * *

Carrie se dressa d'un bond, tremblante et en sueur. Proche de l'hyperventilation, elle respirait par saccades. Le rêve avait été si présent, si vif, les émotions si réelles, qu'il lui fallut un moment pour se souvenir où elle était, pour comprendre qu'elle avait rêvé. Dans les lieux étrangers, elle paniquait plus vite.

Elle chercha fébrilement son arme, qu'elle avait placée près du canapé, et désengagea la sécurité. Puis elle balaya la pièce d'un regard circulaire, à l'affût d'un mouvement. Rien.

Jase fit irruption dans la pièce, torse nu, un bas de pyjama bas sur les hanches, l'arme au poing lui aussi.

Ils se dévisagèrent.

Elle se força à relâcher sa main qui se crispait sur son revolver et prit plusieurs longues inspirations, lentement. Puis elle enclencha de nouveau la sécurité de son arme, qu'elle reposa.

— Désolée, murmura-t-elle. J'ai fait un cauchemar.

Elle couvrit son visage de ses mains, en essayant de ne pas pleurer.

Elle n'en pouvait plus de ces cauchemars où elle se trouvait dans l'impossibilité de tirer sur un agresseur. Ce soir, ç'avait été encore plus affreux... Sa défaillance avait coûté la vie aux victimes de l'Embaumeur... et à Jase. Était-ce un rêve prémonitoire ? Non. Elle ne croyait pas aux rêves prémonitoires et jamais elle n'hésiterait à tirer pour sauver une vie. Et encore moins pour sauver celle de Jase.

— Carrie...

— J'ai vraiment besoin d'être seule, Jase.

— Je pense au contraire que c'est la dernière chose dont tu aies besoin en ce moment.

Il vint s'asseoir sur le canapé et lui prit le menton.

— Parle-moi. Dis-moi de quoi tu as rêvé.

— De mort, dit-elle d'un ton las. Je rêve en général de gens qui meurent.

— Quels gens ? Toi ?

Elle secoua la tête.

— Non. Et c'est bien ça le pire. Ce n'est jamais moi qui meurs. Ce sont tous ceux que je ne réussis pas à sauver. Parfois, il y a même...

Elle se tut.

— Kevin Porter ? acheva-t-il à sa place. Merde, Carrie ! C'était lui ou toi. Il ne t'a pas laissé le choix.

— Je le sais. Mais c'est un rêve... Ou plutôt un cauchemar. Et c'est ce que je ressens, qui s'exprime. J'ai l'impression que j'aurais pu éviter ça.

Elle chercha son regard.

— Toi aussi, tu as déjà eu cette impression ?

— Oui, avoua-t-il. Et, quand ça me prend, j'ai beau me raisonner, j'ai parfois du mal à m'en défaire. Mais personne n'est plus fort que la mort, Carrie. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour sauver des gens, ou pour éviter de tuer. Mais tout ne dépend pas de nous. Il faut l'accepter. Quand je sens que je n'y arrive pas, que je vais me laisser déborder par une sensation de désespoir ou d'impuissance, je me concentre sur autre chose.

— Sur quoi ? Sur les femmes ? Le plaisir ?

Elle ne comprenait pas comment il pouvait oublier la mort en se vautrant dans un lit avec une femme.

— Profiter d'un instant de plaisir chaque fois que nous le pouvons est le seul moyen de supporter ce que nous vivons. Notre travail est si sombre. Tu me taquines à propos de mes conquêtes, mais, oui, elles me permettent d'équilibrer la balance. De me souvenir que la vie est faite aussi de beauté et de plaisir.

— Je ne suis pas aussi sensible que toi à la beauté et au plaisir, Jase.

— Je ne te crois pas. Plus depuis que je suis entré dans ta maison. Tu aimes t'entourer de jolies choses. Tu as simplement besoin d'accepter que tu pourrais être l'une des belles choses de ma vie.

— Ne recommence pas, murmura-t-elle d'une voix altérée.

— Ne recommence pas quoi ? A dire que tu es belle ?

— J'ai vu les femmes que tu choisis. Je ne peux pas rivaliser avec elles.

— Tu te trompes. Ce sont elles, qui ne peuvent pas rivaliser avec toi. Mais ce n'est pas une compétition, de toute façon. Il faut essayer de faire autant de bien que l'on peut, mais ne pas oublier de prendre du plaisir pour soi-même.

— La quête du plaisir est un luxe que je ne peux pas me permettre en ce moment.

— J'ai l'impression que ça fait longtemps que tu te dis ça, non ?

Il soupira et se leva.

— Je suis désolé. Nous tournons en rond, et tu dois être fatiguée. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi.

Il sourit gentiment et se détourna pour regagner sa chambre. Elle sentit de nouveau la panique la submerger. Soudain, elle abandonna sa raison, ses bonnes résolutions, ses défenses. Elle ne sut plus qu'une chose : elle ne

voulait pas qu'il la laisse seule ce soir.

— J'ai besoin de toi, lâcha-t-elle d'une traite. Je veux du plaisir, Jase. Mais je... Je ne sais pas où le trouver, ni quoi faire pour le chercher.

Il se figea. Puis se tourna vers elle. Devant son air abasourdi, elle regretta aussitôt ses paroles insensées.

— Peu importe, poursuivit-elle. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Tu as raison. Je suis vraiment fatiguée. Je...

Il vint s'agenouiller près d'elle et prit son visage dans ses mains.

— Tu n'es pas qu'un flic, Carrie. Tu dois t'autoriser à vivre, à être toi-même. Si tu as besoin de moi, je suis là, je suis à toi. Si tu veux du plaisir, je ne demande pas mieux que de t'en donner, tu le sais.

— Ce n'est pas aussi facile que tu le penses, murmura-t-elle.

Elle battit des paupières, pour refouler ses larmes.

— Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas laissée aller, Carrie ?

Elle détourna les yeux.

— Je m'accorde des petits plaisirs, tu exagères, dit-elle.

— Ne réponds pas à côté. C'est de sexe que je parle, et tu le sais très bien.

Elle avait déjà le souffle court. Le mot « sexe » acheva de chasser l'air de ses poumons.

— Je préfère qu'on ne parle pas de... de ça.

— Depuis combien de temps ?

— Six ans.

Il ne parut pas surpris par la réponse, et elle trouva cela vexant. Elle fut tentée de lui poser la même question — depuis quand n'avait-il pas fait l'amour —, mais ça faisait probablement moins de six jours, aussi elle se tut.

— Pourquoi si longtemps ? demanda-t-il.

Elle comprit au ton qu'il ne la jugeait pas et en fut rassérénée.

— Le sexe aide à évacuer le stress, reprit-il. Il faut en profiter. On donne et on reçoit librement. Ça aussi, ça fait du bien.

Elle s'écarta de lui, et il laissa retomber ses mains.

— Librement ? Sûrement pas. Avec le sexe, il y a des contraintes. On s'attache. Rien que ça, ça crée des contraintes.

— La plupart du temps, oui. Mais pas entre nous. Entre nous, il n'y aurait ni contrainte ni engagement.

Elle se leva.

— Très bien. Et tu me respecteras toujours en tant que flic ? Quand tu m'auras vue nue ? Quand tu m'auras pénétrée ? Tu ne penseras pas que ça te donne des droits sur moi ? Celui de me protéger, par exemple ? Celui de me dire ce que je dois faire, au travail et au lit ?

Il se redressa lentement.

— C'est comme ça qu'ont réagi tes précédents amants ? Ils ont voulu te donner des ordres après avoir couché avec toi ?

— Eh oui, que veux-tu... Entre les hommes et moi, ça a toujours été un jeu de pouvoir. Ils veulent me prouver qu'ils savent tout mieux que moi, et

prétendent m'enseigner ce que je ne veux pas apprendre.

— On parle de quoi, là ? D'un homme qui cherche à te dominer au lit, ou en dehors ?

— Mon expérience m'a montré qu'il n'y avait pas de différence.

— Dans ce cas, tu manques d'expérience.

— *Dixit* la voix de l'expérience, ajouta-t-elle d'un ton sec.

Il haussa les épaules.

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je suis beaucoup plus difficile que tu ne le penses, mais, évidemment, ça ne fait pas six ans que je vis dans l'abstinence. Une chose est sûre, en tout cas : nos relations au lit n'auraient aucune influence sur nos relations de travail.

— C'est d'autant plus vrai que nous n'aurons pas de relation au lit. Je suis très bien installée sur ce canapé.

— Dormir sur mon canapé est moins risqué, mais ce n'est pas ce dont nous avons envie, non ? J'ai envie de toi depuis la première fois que je t'ai vue, et cette conversation a aiguisé ma curiosité. Qu'est-ce que tu attends d'un amant, Carrie ? Je te laisserai prendre toutes les initiatives, si tu veux. Ça ne me dérange pas.

Il la dévisageait avec attention. Elle prit le temps de choisir ses mots avec soin.

— En effet, nous tournons en rond, dit-elle. Les hommes qui se servent de leur force, dans la vie comme au lit, ont tendance à l'utiliser pour satisfaire leurs désirs.

— Je crois que je commence à comprendre, répondit-il d'une voix douce. Les hommes t'ont malmenée au lit, Carrie ? Ils se sont servis de leur force pour prendre ce qu'ils voulaient, sans tenir compte de ce que toi, tu voulais ? Tu as été violée ?

Elle eut brusquement le vertige. Comment en était-il arrivé à lui poser cette question ? Ils parlaient du plaisir et des contraintes qui allaient avec, et puis...

Elle croisa les bras et jeta autour d'elle un regard de biche effrayée qui cherche à prendre la fuite. Mais elle ne pouvait pas quitter la maison, n'ayant nulle part où aller, et se réfugier dans la chambre de Jase n'aurait pas été une bonne idée.

— Je ne veux pas parler de ça, Jase.

Il serra les dents.

— J'ai ma réponse. Qui était-ce ?

— Je t'en prie, laissons tomber.

Je t'en prie. Pas ça. Je ne veux pas que tu aies pitié de moi. Je ne veux pas que tu me voies comme ça. Comme une femme qui cherche à tout prix à se montrer forte, parce qu'elle a toujours été faible.

— Laissons tomber quoi ? Les sujets personnels ? Ce qui dérange ? Pas d'accord. Je veux que tu répondes à ma question. As-tu été violée ?

C'était la deuxième fois qu'il prononçait le mot, et elle fut de nouveau

choquée. Elle lui fit face.

— Oui, j'ai été violée. Tu es satisfait, à présent ?

Il ne daigna pas répondre. Il se détourna d'elle et marcha vers la fenêtre qu'il agrippa.

Elle l'observa d'un air inquiet. Elle voyait son dos se soulever, signe qu'il cherchait à contrôler sa respiration pour ne pas exploser. L'idée que l'on puisse agresser une femme le mettait hors de lui, et cela la toucha. Peut-être était-il aussi furieux à l'idée qu'on lui ait fait du mal, à elle. Il tenait donc à elle... Elle commençait à le croire et à l'accepter. Oui, il avait mal pour elle. Et, du coup, elle eut mal pour lui.

— Jase... Ce n'est pas la peine de le prendre au tragique. C'est loin, maintenant.

Il fit volte-face.

— Pas la peine de le prendre au tragique ? Tu voudrais me faire croire que ça ne t'a pas marquée ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. C'est juste que... C'était il y a longtemps.

Elle soupira.

— Mais j'ai retenu la leçon. Les hommes n'aiment pas qu'une femme soit plus forte qu'eux. Ils n'aiment pas se sentir menacés. Quand un homme se sent menacé, il se croit obligé de prouver qu'il est capable d'avoir le dessus.

— Qui était-ce ? répéta-t-il.

Il restait à distance, près de la fenêtre, et elle se demanda pourquoi. Craignait-il de l'effrayer en l'approchant ?

— En quoi est-ce important ?

— Ça l'est.

Elle hésita. Elle avait été violée deux fois, à plusieurs années d'intervalle. Elle pouvait lui parler de la première fois. Mais pas de la deuxième. Il avait besoin de se concentrer sur leur enquête, et elle ne voulait pas qu'il soit distrait par des idées de vengeance.

— Mon petit ami, quand j'étais étudiante. Et ensuite d'autres hommes se sont montrés brutaux avec moi. Et grossiers. Alors j'ai décidé que ça suffisait. Je me charge toute seule de me donner du plaisir. Tu me reçois ?

— Oui, je te reçois cinq sur cinq. Et je comprends comment tu as pu en arriver là. Mais tu crois vraiment que j'utiliserais de ma force pour te faire du mal ? Pour te contraindre à faire quelque chose dont tu n'as pas envie, au lit ou en dehors ?

— Non, je ne le crois pas, Jase. Plus maintenant.

Il ferma les yeux, soulagé.

— Merci...

Elle se leva et s'approcha de lui, puisqu'il ne venait pas à elle. Elle voulait être tout près de lui. Quand elle posa sa main sur son épaule, elle remarqua qu'il tremblait.

— Jase ?

Il l'attira à lui et enfouit son visage dans son cou. Puis il passa un bras autour d'elle. C'était bon. Elle se sentait merveilleusement bien. En sécurité. Aimée.

Il était bouleversé parce qu'elle venait de lui avouer qu'elle avait été violée des années auparavant. Elle lui caressa les cheveux.

— Chut, Jase. Ça va, maintenant.

Ils restèrent enlacés un long moment. En silence. Dans les bras l'un de l'autre. Puis elle s'écarta de lui pour prendre son visage entre ses mains.

— Je vais bien, Jase, murmura-t-elle. Tu me fais du bien. Grâce à toi, je me sens forte. Apaisée.

C'était vrai. Elle se sentait forte. Parce qu'il tenait à elle. Et précieuse, aussi.

Timidement, elle effleura ses lèvres. Il lui répondit par un regard brûlant de désir.

— Nous nous sommes égarés en route, Jase. Je... j'étais en train de te dire que j'avais besoin de toi, tu te souviens ? Et tu m'as dit que tu étais là pour moi. Est-ce que ça a changé, depuis que tu sais ce qui m'est arrivé ?

Il fronça les sourcils.

— Bien sûr que non. Mais si tu as besoin de temps...

— J'ai assez attendu, Jase. Ce soir, je veux du plaisir. Sans engagement. Si tu es d'accord. Si tu le veux aussi.

Il la fixa d'un air grave. Il ne souriait pas. Il n'essaya pas de plaisanter. Ni de la rassurer. Il sonda son expression, cherchant sur son visage un signe d'hésitation, ou de peur. N'en détectant aucun, il se pencha, la prit par la main et l'entraîna dans sa chambre.

Jamais Jase n'avait eu autant de scrupules et de doutes à l'idée d'emmener une femme dans son lit.

Il avait envie qu'une femme s'offre à lui et il avait peur de mal faire. C'était bien la première fois.

Maintenant qu'il savait que Carrie avait été violée, au moins une fois — et sans doute aussi brutalisée —, il avait peur de ne pas savoir s'y prendre avec elle. Il craignait d'avoir un geste maladroit, de l'effrayer, de réveiller de mauvais souvenirs.

Mais il la désirait comme un fou et il était prêt à prendre tous les risques.

Il n'avait pas été surpris quand elle avait parlé de viol. Sa personnalité devait fasciner bon nombre d'hommes, en agacer certain, en effrayer d'autres. Ça ne l'étonnait donc pas qu'un homme ait franchi les limites de la décence pour lui prouver qu'il était le plus fort.

Seigneur... On l'avait violée. Sa Carrie... Ça lui donnait des envies de tuer. Et aussi de la prendre dans ses bras et de l'emporter dans un endroit sûr, où le danger et la douleur ne pourraient plus jamais l'atteindre.

Mais un tel endroit n'existait pas. Les ténèbres et la souffrance faisaient partie de la vie de Carrie, comme de la sienne. Et puis, elle l'aurait détesté, s'il avait manifesté l'intention de la protéger. S'il l'avait perçue comme un être faible et incapable de s'assumer.

Il allait donc prendre ce qu'elle lui offrait. Et en profiter s'il le pouvait pour lui montrer qu'elle était une femme forte — mais aussi beaucoup plus et beaucoup moins. Il admirait en elle le flic. La femme, il voulait la cajoler et lui donner du plaisir. Sans engagement. Comme promis.

Maintenant qu'ils se tenaient devant son lit, il sentait monter la pression. Il aurait voulu profiter pleinement du moment, mais c'était difficile, parce que l'enjeu était de taille. Il ne s'agissait pas simplement de donner du plaisir à une femme. Il s'agissait de prouver à cette femme qu'elle était belle et désirable telle qu'elle était.

Forte, mais vulnérable.

Féminine, mais dure.

Et puisqu'il ne savait que faire... Puisqu'il ne savait pas s'y prendre... Il décida qu'il ne lui restait plus qu'à la laisser guider, réclamer, décider.

Il allait se contenter de ce qu'elle voudrait bien lui donner.

* * *

Carrie ne savait pas si elle était sur le point de commettre une erreur monumentale ou si elle avait raison de réclamer ce qu'elle désirait depuis si longtemps — et qui lui faisait si peur. Pour se donner une contenance, elle balaya du regard la chambre de Jase, dont elle apprécia les lignes épurées et la simplicité. Cette pièce lui ressemblait — agréable, raffinée, soignée. Les meubles et objets étaient assortis avec soin et goût, sans rien d'exagéré ni de criard. La décoration confirmait qu'il prenait soin de lui et appréciait les belles choses.

Elle eut soudain la sensation de détonner dans cette chambre. Elle n'allait pas avec le décor. Et pas uniquement le décor. Elle n'avait rien à voir avec les choses délicates dont Jase s'entourait. Ses costumes bien coupés. Sa coupe de cheveux à cent dollars. La bouteille de bon vin qu'il avait commandée au dîner. Elle était plus commune. Plus simple. Plus naturelle. Elle était plutôt crème à la vanille et lui plutôt glace au *dulce de leche*. Elle était steak frites et lui filet mignon et bisque de homard.

Comparée aux femmes qu'il promenait à son bras, elle était sans grâce et peu féminine.

Pourquoi la désirait-il ?

Il recherchait la beauté. Les plaisirs faciles. Il le lui avait dit.

Elle songea brusquement à Kelly Sorenson. A l'assassin qu'ils poursuivaient.

Pourquoi rechercher le plaisir quand tant de choses atroces survenaient dans le monde ? Quand des garçons comme Kevin Porter étaient tués par des flics comme elle, laissant une grand-mère inconsolable et...

— Chut, murmura Jase en encadrant son visage de ses mains. Je vois bien que ton esprit marche à cent à l'heure. Reviens avec moi, Carrie. Reste avec moi.

Elle secoua la tête.

— Nous devons travailler, demain, Jase. Kelly Sorenson...

— Kelly Sorenson est morte. Nous ferons tout ce qu'il faut pour arrêter son meurtrier. Mais demain, Carrie. Ce soir, il n'y a que nous deux. Maintenant. Ici. Et nous sommes vivants. Nous ne pouvons pas tout donner aux victimes. Nous avons le droit de vivre. Laisse-moi t'aider à vivre. A te sentir vivante. Laisse-moi te donner du plaisir. Sans engagement.

Elle leva les yeux vers lui. Tout ça était-il bien réel ? Est-ce qu'un homme allait enfin lui donner du plaisir sans rien attendre d'elle en retour ? Sans attendre qu'elle se prosterne devant ses attributs masculins ? Sans exprimer son ego de mâle ?

Elle eut soudain la certitude que oui. Que Jase pourrait être cet homme-là. Jase était quelqu'un de bien. Un bon flic. Il avait autant de femmes qu'il

voulait. Il n'avait rien à prouver. Il était sûr de lui. Peut-être était-ce cela qui l'avait attirée chez lui, depuis le début.

— Tu as des préservatifs ? demanda-t-elle.

— Dans la table de nuit.

Avec un soupir, elle enroula les bras autour de son cou. Il ne portait rien d'autre qu'un bas de pyjama trop grand. A travers le fin tissu de son chemisier, ses tétons pointaient contre sa dure poitrine d'homme. Elle se lova contre lui. Elle sentait son sexe en érection battre contre son ventre, mais ça ne suffisait pas à soulager le désir presque douloureux qui l'habitait tout entière. Elle ne voulait plus aucune barrière entre eux. Aucune.

Elle s'écarta de lui et ôta précipitamment son chemisier, puis fit descendre d'un seul geste son pantalon et sa culotte. Quand elle fut nue, il la balaya d'un regard torride qui la transperça comme un laser, en s'arrêtant sur ses seins, puis sur son pubis. Elle se sentait chaude et humide à l'intérieur. Elle coulait déjà comme du miel chauffé au-dessus d'une flamme.

Tout en rivant son regard au sien, elle allongea le bras, fit descendre son pyjama et son boxer, et referma sa main sur son pénis. Il gémit, mais demeura les bras ballants, comme s'il attendait ses ordres.

Il avait les paupières lourdes, les yeux brûlants, et il restait là, immobile, offert, sans défense.

— Tu es toujours d'accord pour que je prenne l'initiative ? demanda-t-elle.

Il sourit et leva enfin une main, pour caresser sa joue.

— Prends tout ce que tu veux, dit-il d'une voix rauque.

Elle rit et le repoussa pour le faire tomber sur le lit. D'un geste vif, elle sortit la boîte de préservatifs de la table de nuit. Puis elle s'installa sur lui et prit tout ce qu'elle voulait. Ça tombait bien, il avait l'air de le vouloir aussi.

* * *

Carrie n'avait pas eu de rapports sexuels depuis près de six ans, mais Jase n'aurait pas deviné qu'elle manquait de pratique si elle ne le lui avait pas dit. Allongé à plat sur le dos, il se laissait faire, tout à la sensation de ces lèvres qui glissaient sur son cou et son torse, puis poursuivaient leur chemin vers le bas avec un appétit extrêmement flatteur. Il remarqua que Carrie évitait de l'embrasser sur la bouche. Elle n'y couperait pas. Mais tout à l'heure. Pour le moment...

Elle avait pris son sexe dans sa bouche, et il sentait son souffle chaud et humide sur sa peau. Il avait d'abord fermé les yeux pour mieux savourer cette sensation, mais il les rouvrit pour profiter du spectacle. Il aurait voulu imprimer pour toujours dans son cerveau l'image de ses doigts emmêlés dans les magnifiques cheveux roux de Carrie. Ainsi que celle de son corps blanc, au contour ferme, musclé, puissant, qui dégageait une singulière présence — présence qui manquait aux femmes trop minces qui succombaient au diktat de

la mode, il en prenait conscience à présent.

Carrie avait raison, elle était différente des femmes avec lesquelles il sortait d'habitude. Elle était plus réelle, plus charnelle.

Et cela promettait des réjouissances inédites.

De plus, il appréciait énormément le rôle passif qu'il avait décidé d'endosser. Carrie semblait être née pour s'occuper de lui. Ou au moins pour s'occuper d'un homme. Elle ne cessait de gémir, comme si le fait de le goûter et de le dévorer lui procurait un immense plaisir.

Il refréna donc le violent désir de la retourner sur le dos et de lui montrer de quoi il était capable avec sa bouche — lui aussi. Il voulait qu'elle ait envie de recommencer. Souvent. Il voulait faire l'amour comme un fou tous les jours avec elle. Oublier auprès d'elle à quel point leur travail était sombre et ingrat.

Elle le suçait de plus en plus fort et, quand sa langue se mit à tourner sur son gland, il ne put s'empêcher de lever les hanches en soupirant. Elle leva vers lui un regard chaud et intense, empli de fierté. Elle était heureuse de lui faire du bien.

— C'est moi qui étais censé te donner du plaisir, dit-il.

Il était prêt à se plier à ses exigences, mais pas à oublier leur objectif premier.

Elle fit de nouveau glisser sa langue sur son gland, puis se redressa et s'installa à califourchon sur ses cuisses, son sexe humide contre sa peau.

— Tu m'en donnes. Tout cela me donne beaucoup de plaisir. C'est ce que je voulais. Et c'est sans engagement, bien sûr, tu t'en souviens ?

Il croisa les mains derrière la tête pour s'empêcher de la caresser.

Mais, quand elle lui enfila enfin le préservatif, il changea d'avis. Après tout, elle menait la danse, mais il n'était pas tenu de rester totalement passif. Aussi, il prit ses seins dans ses mains. Elle gémit et ferma les yeux, se cambrant en avant pour mieux s'offrir à sa caresse. Incapable de résister, il tendit le cou et prit un téton dans sa bouche. Il avait un goût délicieux, il en profita donc pendant un certain temps, suçait, léchant, mordillant... Puis il passa à l'autre sein. Il était tellement absorbé par cette merveilleuse poitrine qu'il remarqua à peine qu'elle s'empalait lentement sur lui.

Quand elle s'enfonça jusqu'à la garde, il cria et lui saisit les hanches. Il dut lutter pour ne pas entamer un mouvement de va-et-vient. C'était à elle d'imposer son rythme, il ne devait pas l'oublier. Elle avait tous les droits. Et lui prenait du plaisir à la voir faire selon son bon plaisir, parce qu'ils ne faisaient plus qu'un, désormais.

Elle demeura immobile quelques minutes, les yeux fermés, le front plissé, absorbée par la sensation de son sexe qui battait en elle. Enfin, sans ouvrir les yeux, elle se décida à remuer et se souleva, jusqu'à manquer le faire glisser hors d'elle. Puis, avec un gémissement désespéré, en se mordant les lèvres, elle se laissa retomber sur lui — avec une lenteur terrible et presque insoutenable. Elle répéta plusieurs fois l'opération, toujours aussi lentement,

tandis qu'il agrippait les draps et serrait les dents pour ne pas la supplier de le prendre plus fort. Plus vite.

Il préférerait continuer à se soumettre. Il aurait le dessus plus tard, une autre fois. Si elle avait suffisamment confiance en lui pour le laisser faire.

Il avait presque oublié qu'il lui laissait l'initiative parce qu'elle en avait besoin. Pour ne pas avoir peur. Parce qu'on l'avait violée. Cela lui revint brusquement, en une bouffée de colère. Il aurait voulu se saisir de tout ce qu'elle avait souffert et l'effacer, comme si ça n'avait jamais existé.

Mais on n'effaçait pas le passé.

De plus, ce passé avait forgé la femme sensuelle qu'elle était devenue.

Leurs yeux se rencontrèrent, et il soupira d'aise en voyant que ses prunelles bleues brillaient de plaisir et de joie. Du coup, il s'enhardit et se mit à remuer les hanches, en accélérant le rythme, avec une violence accrue. Quand il se retirait, le plaisir envahissait tout son corps. Quand il replongeait en elle, les sensations se concentraient dans son pénis.

Puis, brusquement, il se prit à douter.

Qu'est-ce qu'il foutait dans un lit avec Carrie ? Ils travaillaient ensemble, ça allait leur compliquer la vie. Il sentait qu'il n'allait pas pouvoir oublier tout ça le lendemain. Est-ce que quelque chose de sérieux était possible entre eux ? Il n'avait cessé de se répéter qu'il n'était pas capable d'assumer une femme volontaire et passionnée comme Carrie, une femme qui ne cesserait de le défier.

Pourtant, avec elle, il se sentait bien. Ils s'entendaient à merveille. Elle lui procurait un plaisir infini. Et il aurait voulu que ce soit pour toujours.

Il n'arrivait plus à se souvenir pourquoi il avait craint que ça ne marche pas entre eux.

Le va-et-vient de leurs hanches s'accélérait en même temps que leurs respirations. Carrie avait posé ses paumes à plat sur son torse et ses doigts caressaient ses mamelons, tandis qu'elle ondulait au-dessus de lui, de plus en plus fougueusement. De plus en plus humide. Jusqu'à ce que toutes les sensations ne fassent plus qu'une, se mêlant en un tourbillon que leurs corps ne purent bientôt plus contenir.

Il n'avait jamais éprouvé autant de plaisir. Elle non plus, apparemment, à en juger par ses gémissements et ses frémissements.

Elle allait bientôt jouir...

* * *

Concentrée sur le sexe de Jase qui allait et venait en elle, et sur l'extase qui se peignait sur son visage, Carrie sentit la lente montée du plaisir. Mais, quand son corps explosa sous l'effet de l'orgasme le plus fou qu'elle ait jamais connu, il lui fallut quelques secondes pour prendre conscience de ce qui lui arrivait.

Jase l'avait à peine caressée... Il était resté sous elle, passivement, la

laissant prendre toutes les initiatives. A l'exception du moment où il lui avait sucé les seins, il ne l'avait pas touchée.

Pourtant, il venait de lui donner l'orgasme le plus intense de sa vie.

Et aussi le plus long.

Les hanches de Jase battaient encore contre les siennes, pour prolonger la sensation, lui montrant du même coup qu'il n'était pas aussi passif qu'il y paraissait.

— Jase, je n'en peux plus, gémit-elle enfin.

Il se figea aussitôt et lui caressa le dos, tandis qu'elle redescendait lentement des hauteurs où il l'avait transportée. Comme elle reprenait ses esprits, elle se rendit compte qu'il n'avait pas joui. Son sexe était encore raide et épais en elle, mais il ne bougeait plus.

Il se retenait. Et il ne réclamait rien.

Il croyait vraiment qu'elle allait le laisser sur sa faim ?

Pas question...

Elle crispa ses muscles intimes autour de son pénis, et il réagit aussitôt avec un regard surpris et un gémissement. De nouveau, elle cala ses paumes contre son torse pour prendre appui et remuer plus aisément. De nouveau, les mains de Jase trouvèrent ses hanches pour la guider et, cette fois, lui imposer un rythme de plus en plus rapide, jusqu'à ce que leurs corps s'entrechoquent en cadence. Il cherchait sans cesse son regard, comme s'il tenait à ce qu'elle soit témoin du plaisir qu'elle lui donnait. Quand il ferma enfin les paupières, elle sut qu'il était près de la délivrance. Elle lui prit les mains et les posa en coupe sur ses seins.

— Viens, Jase, murmura-t-elle. Maintenant. Pour moi.

Il lui caressa doucement les seins, très doucement, et cette douceur formait un étrange contraste avec les mouvements frénétiques de ses hanches et la grimace de plaisir qui déformait son visage. Enfin, après une dernière poussée plus violente que les autres, il explosa, criant sans aucune retenue.

Il mit quelques secondes à rouvrir les yeux.

— Embrasse-moi, murmura-t-il en repoussant tendrement les longues mèches de cheveux roux trempées de sueur qui lui retombaient sur le visage.

Instinctivement, sans trop savoir pourquoi, elle secoua la tête. L'embrasser c'était... trop intime. L'émotion qui enflait dans son cœur en cet instant le lui confirmait. L'embrasser, c'était se mettre à nu, se donner sans réserve. Cela, elle ne le pouvait pas.

Mais il n'était pas d'accord.

Il plissa les yeux et la renversa brusquement sur le lit. Elle se retrouva coincée sous lui, ses poignets enfermés dans l'une de ses mains, au-dessus de la tête. Il était toujours en elle, ses hanches pesaient lourdement dans le berceau de ses cuisses ouvertes.

— Embrasse-moi, ordonna-t-il. Maintenant.

Le ton dominateur la fit trembler. Elle se força à hausser un sourcil.

— Ou bien ?

Il se pencha vers elle, jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Ou je te ferai encore jouir.

Elle ne put retenir un sourire provocateur.

— Vraiment ? Tu m'as fait jouir une fois. C'est déjà un exploit, tu sais. Tu vises une deuxième fois ? Je te trouve bien présomptueux.

Il lui adressa un sourire féroce qui la fit frissonner d'impatience.

— J'espérais un peu que tu me répondrais ça.

Brad balaya d'un regard désolé son petit appartement jonché de cartons. Cet endroit était minable. Sans aucun meuble, juste deux matelas posés à même le sol. Il aurait mérité mieux. Mais pour l'instant il n'avait pas le choix. Parce qu'il n'avait plus un sou.

Il avait gratté ses fonds de tiroir pour venir jusqu'à San Francisco.

Quand Bowers s'y était installé.

Et, s'il avait suivi Bowers, c'était dans l'intention de lui réclamer le dédommagement auquel il avait droit.

Bowers l'avait roulé dans la farine. Il lui avait menti. Il lui avait pris tout son fric. Sans parler des souffrances physiques qu'il lui avait fait endurer. Pour rien. Sans aucun résultat.

Et ça, plus que tout le reste, méritait un dédommagement.

La question était de savoir quel genre de dédommagement...

Il avait d'abord pensé à l'argent. Le brave médecin en avait un paquet, tandis que lui, Brad, n'en avait pas du tout. Il aurait été juste d'équilibrer la balance.

Il avait ensuite été tenté de le torturer, pour qu'il sache ce que c'était que de se sentir comme un ver en train de se tordre au bout d'un hameçon.

Mais, à présent qu'il savait ce qu'il savait, il avait d'autres idées, nettement plus ambitieuses.

Le Dr Bowers se prenait pour un être d'une intelligence supérieure, mais il se trompait. Lui, Brad, le soi-disant minable, le monstre, l'être imparfait, n'avait mis que quelques minutes à rassembler les pièces du puzzle.

Bowers n'était pas aussi intelligent qu'il le pensait.

Il n'était pas non plus aussi bon chirurgien qu'il le prétendait.

Bowers l'avait traité pendant plusieurs années pour la tache de naissance qui lui gâchait la vie. Il prétendait avoir réussi, mais Brad, lui, voyait toujours la tache. Au début, il s'était demandé s'il n'était pas fou, à imaginer une difformité qui n'était plus là. Mais non, il n'était pas fou. Bowers se foutait de sa gueule, plutôt. Maintenant qu'il lui avait pris tout son fric, il voulait se débarrasser de lui.

Et voilà que — coup de chance ou signe du destin ? —, il s'était trouvé au McGill's, où il avait surpris une conversation entre deux flics qui parlaient

d'un tueur en série.

Un tueur qui découpait les paupières de ses victimes.

Il avait aussitôt pensé au Dr Odell Bowers. Bowers adorait les films d'horreur, et son préféré mettait justement en scène un tueur qui découpait les paupières de ses victimes.

Bien sûr, il s'était d'abord dit qu'il pouvait s'agir d'une simple coïncidence. Le détail de paupières ne suffisait pas à conclure que Bowers était un assassin. Il avait tendu discrètement l'oreille, pour entendre la suite, qui avait confirmé ses soupçons : le tueur avait commencé à Fresno, avant de sévir à San Francisco.

Bowers avait justement déménagé son cabinet de Fresno à San Francisco.

Brad était affligé d'une tare physique, mais il n'était pas stupide. Il savait combien faisaient deux et deux, et dans cette affaire, deux et deux, ça faisait Bowers.

C'était Bowers le malade, pas lui.

Bowers qui voyait qu'une tache avait disparu, quand elle était toujours là.

Mais, au bout du compte, Bowers allait tout de même l'aider — sans le savoir —, à se débarrasser de cette tache qui était sa croix depuis toujours. Grace à Bowers, il avait eu l'idée de tuer.

Il savait maintenant qu'il devait tuer pour obtenir tout ce qu'il n'avait jamais eu. Tout ce qu'il avait toujours désiré. Ce dont il avait toujours rêvé.

Ce dont il n'avait même pas osé rêver.

Il suffisait de trouver des « donneuses ».

Et pas des victimes, comme disaient ces crétins de flics.

Victime sous-entendait qu'il prenait quelque chose auquel il n'avait pas droit. Et ce n'était pas le cas. Est-ce que la gazelle était la victime du lion ?

Non. La gazelle était là pour nourrir le lion. Un point c'est tout.

Et ses donneuses étaient là pour lui offrir leur beauté. Elles étaient nées proies et lui était né prédateur. C'était la loi de la nature, on n'y pouvait rien.

Et, grâce à elles, il posséderait enfin Nora.

En se réveillant le lendemain matin, Jase ne fut pas surpris de ne pas trouver Carrie près de lui. Il n'essaya pas de l'appeler, il avait déjà compris qu'elle était partie. Elle s'était sûrement éclipsée pendant qu'il dormait et elle avait l'intention de faire comme s'il ne s'était rien passé entre eux — de fonctionner en mode « déni ».

La question était de savoir s'il devait ou non entrer dans son jeu.

A dire vrai, après cette folle nuit, il se sentait lui-même en état de choc, au point qu'il était tenté de se réfugier lui aussi dans le déni. Il s'était douté que faire l'amour avec Carrie serait une expérience mémorable, mais jamais il n'aurait cru qu'elle serait à ce point fracassante. Une fois de plus, il ne put s'empêcher de penser à un long avenir avec elle — pensée qui l'effraya au plus haut point.

Bien qu'il ne soit pas le tombeur que croyait Carrie, il tenait à sa liberté et préférerait changer souvent de partenaire plutôt que de s'attacher à une seule. De plus, il s'était fait une règle de « chasser » en dehors du boulot, parce que c'était plus simple à gérer. Bien sûr, pour l'instant, il appréciait Carrie sans réserve et leurs différends ne lui posaient pas de problème. Mais c'était le tout début. La nature combative de Carrie finirait peut-être par le fatiguer.

Il devait avancer avec prudence. Ne pas trop s'engager. Pour eux deux.

Carrie n'avait pas complètement laissé tomber ses réserves avec lui, elle ne lui avait pas déclaré un amour inconditionnel et ne lui avait réclamé aucun engagement. Alors qu'elle se méfiait des hommes, elle s'était donnée à lui, et ce n'était pas à prendre à la légère. Elle avait été violée. Au SWAT, elle avait eu une mauvaise expérience dont elle n'avait pas voulu lui parler. Elle ne se sentait pas désirable...

Mais, avec lui, elle avait accepté de prendre un risque qu'elle refusait de prendre depuis six ans. Et ça, ça voulait dire quelque chose. Il n'y avait pas entre eux qu'une simple attirance physique. Il y avait plus, et cette idée le rendait heureux, qu'il le veuille ou non. Il se demanda ce qu'il aurait répondu si elle lui avait dit qu'elle voulait du sérieux.

Il se leva pour aller se faire du café. Inutile de se poser tant de questions, puisqu'elle n'avait rien demandé.

Dans la cuisine, il trouva un mot sur le comptoir.

« J'ai plusieurs démarches importantes à faire ce matin pour mon appartement. Et aussi des achats. On se retrouve plus tard au SIG. Carrie. »

Eh bien, voilà qui était clair. Pas de *smiley*, pas de cœur, pas même un « love » près de la signature. Elle lui laissait donc entendre que ce qui s'était passé cette nuit ne comptait pas et que, pour parler vulgairement, il n'avait fait que gratter un endroit qui la démangeait. Il allait donc jouer le jeu pour le moment. Le temps de mettre de l'ordre dans ses idées et de savoir où il en était lui-même.

Il appela le portable de Carrie.

— Salut, Jase. Quoi de neuf ? demanda-t-elle doucement.

Sa voix langoureuse fit aussitôt resurgir à son esprit des images de leurs ébats de la veille, quand ils faisaient l'amour et qu'elle l'avait supplié d'arrêter, mais aussi de continuer et...

Il se reprit et fit un effort pour s'exprimer d'un ton calme et mesuré.

— Tu as du nouveau, à propos des types qui ont mis le feu chez toi ?

— La police de San Francisco a arrêté quelques suspects qui appartiennent comme par hasard au même gang que Porter. Je suppose que ça ne t'étonne pas... Ils jurent qu'ils ne le connaissaient pas. Tu parles !

— Tu m'as laissé un mot pour me dire que tu avais des courses à faire. Veux-tu que je me charge de quelque chose ?

— Non, je te remercie. Je dois surtout m'acheter des vêtements de rechange pour les jours qui viennent. Je me suis occupée des formalités avec ma compagnie d'assurances. Pour le reste, je verrai plus tard. Je veux me concentrer sur l'enquête.

Elle voulait se concentrer sur l'enquête... Bien... Le message était parfaitement clair.

— En parlant de l'enquête, ça donne quoi, le travail sur le terrain ? demanda-t-il.

— Du côté des achats de matériel d'embaumement, rien du tout. Pareil pour le four privé, ou pour un accès illicite à un crématorium. En tout cas, ce n'est pas simple d'incinérer un corps. Il faut une température avoisinant les 850 degrés et ça prend quelques heures. Je me suis renseignée auprès des compagnies de gaz, aucune n'a détecté une anomalie dans la consommation d'un client. Pour faire incinérer un corps par une société agréée, il faut produire un certain nombre de formulaires, signés notamment par des médecins confirmant la cause de la mort et autorisant la crémation.

— Donc, si c'est si compliqué d'incinérer un corps, peut-être que les cendres que nous avons ne sont pas celles de ses victimes. Tu crois qu'il nous mène en bateau ?

— J'y ai pensé. Il est possible aussi qu'il ne les embaume pas vraiment. Après tout, nous n'avons que des photos.

Elle hésita, et il comprit aussitôt à quoi elle pensait.

— Tu penses que les photos seraient truquées ? demanda-t-il.

Ce n'était pas à exclure.

— Possible. On ne peut pas rechercher d'ADN dans des cendres, et c'est bien dommage. Le mieux est donc de laisser ces questions pour le moment, et de nous concentrer sur l'université d'où venaient Cheryl Anderson et Kelly Sorenson.

Carrie avait raison. Le lien entre les victimes était pour l'instant leur meilleure piste.

— Je vais m'occuper des témoins du McGill's, dit-il. Je n'ai pas encore pu joindre DeMarco et...

— Il a un problème familial, d'après Stevens, mais c'est tout de même bizarre qu'on ne puisse pas le joindre sur son portable.

Elle semblait inquiète pour DeMarco, sans doute parce qu'elle avait entendu parler des rumeurs qui couraient sur son compte. Mais DeMarco n'était pas en train de craquer, Jase en était certain.

— Je suis sûr que ce n'est rien de grave, assura-t-il. Nous devons également commencer à interroger les témoins à l'université. Il y a peut-être d'autres liens entre Anderson et Sorenson. Il faut creuser la question. Je t'attends au SIG ?

— Tu devrais plutôt aller sur le campus pour interroger des témoins qui connaissaient Kelly Sorenson. Je te rejoins là-bas dès que je peux et je m'occuperai de l'entourage de Cheryl Anderson.

— Très bien.

Il faillit raccrocher, mais il ne put se résoudre à passer totalement sous silence leur nuit d'amour.

— Carrie... La nuit dernière...

— C'était une erreur, Jase, dit-elle précipitamment. Une énorme erreur. Elle soupira.

— C'était bon de profiter de tes mains magiques, mais ça ne doit pas se reproduire, reprit-elle d'un ton plus posé.

Cette réponse ne le surprit pas. Carrie était dans le déni et le recul, comme il l'avait prévu. Elle voulait que tout redevienne comme avant, comme s'il ne s'était rien passé. Chacun dans son coin, en sécurité, à distance respectable. Il était bien obligé de l'accepter, mais il avait le droit d'exprimer un point de vue différent.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, mais on fera comme tu voudras.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? demanda-t-elle d'un ton méfiant. Tu n'essayes pas de me faire changer d'avis ? Tu as été déçu, cette nuit, on dirait...

Les complications commençaient. Carrie était bien une femme. Pas de doute.

— Je n'ai pas été déçu, protesta-t-il, et tu le sais. Je n'ose même pas te dire à quel point c'était bien. Mais si tu es persuadée que c'était une erreur, je te connais, ça ne sert à rien d'essayer de te faire changer d'avis. Je n'ai aucune envie de me disputer avec toi.

— Hier, tu ne t'es pas gêné pour essayer de me faire changer d'avis. Et tu

as réussi.

— C'est vrai.

Le café était prêt, il s'en servit une tasse.

— Mais je t'ai dit qu'ensuite ce serait à toi de décider, reprit-il. Je ne peux tout de même pas passer mon temps à essayer de te convaincre...

Elle ne trouva rien à répondre.

* * *

Après avoir rangé son téléphone dans sa poche, Carrie ne put s'empêcher de sourire.

« Mais je t'ai dit qu'ensuite ce serait à toi de décider. Je ne peux tout de même pas passer mon temps à essayer de te convaincre. »

Cette réponse correspondait au Jase qu'elle connaissait et qu'elle aimait.

Aimait ? Le mot était impropre. Elle aimait ce qu'ils avaient fait la veille. Mais, lui, elle ne l'aimait pas.

Alors, pourquoi était-elle aussi troublée ?

Trente minutes plus tard, elle entra dans le bureau du Dr Lana Hudson. Elle avait cru en avoir terminé avec Lana après sa réintégration au SIG, mais celle-ci lui avait laissé la veille un message sur son répondeur. Elle demandait à la voir, sans doute pour vérifier que la reprise se passait bien. Elle savait probablement qu'on lui avait confié l'enquête de l'Embaumeur et elle voulait entendre parler du stress généré par cette affaire compliquée et délicate — le stress intéressait Lana, comme la viande fraîche un vautour.

Sauf que Lana était quand même plus délicate qu'un vautour. Et, aussi, beaucoup plus jolie. La comparaison était injuste.

Elles parlèrent tout d'abord du procès de Martha Porter, qui refusait d'admettre que Carrie s'était trouvée en état de légitime défense quand elle avait tiré sur son petit-fils. Puis, brusquement, Lana entra dans le vif du sujet.

— Vous avez beaucoup de choses à gérer, Carrie. Beaucoup plus que ce procès et l'incendie de votre maison. J'ai peur que ça ne soit trop pour vous. Je suis contente que Stevens vous ait demandé de faire équipe avec Jase, mais vous avez toujours eu une relation légèrement conflictuelle avec lui.

Conflictuelle... Oui, sans doute, mais Lana n'y était pas du tout. Elle formait une fabuleuse équipe avec Jase — et pas seulement au lit. Elle apprenait beaucoup en travaillant avec lui et elle trouvait maintenant que Stevens avait eu une bonne idée de les faire travailler en tandem.

— Ne vous inquiétez pas, Lana. Ça se passe très bien avec Jase. Je suis confiante. Je me sens forte. Nous progressons, même si l'enquête est difficile. Nous coïncerons ce type.

— Bien sûr. Coïncer les méchants... Rien n'est plus important, n'est-ce pas ?

Le ton était presque amer, et Carrie se demanda pourquoi. Sans doute Lana pensait-elle à Simon. Simon Granger, l'agent du SIG qui remplaçait Mac

en tant que chef de section pendant sa lune de miel. Simon et Lana étaient sortis ensemble à la période où celui-ci occupait un poste de responsable à la police de San Francisco. Mais le jour où il avait demandé à réintégrer le SIG parce que le travail sur le terrain lui manquait, Lana l'avait quitté. Le bruit courait que c'était parce qu'elle ne supportait pas l'idée qu'il risque sa vie.

Carrie ne savait pas grand-chose de Lana, à part qu'elle était veuve et que son mari avait servi dans l'armée. Il était mort depuis deux ans, mais elle portait encore son alliance. Elle avait déjà perdu un mari. On pouvait comprendre qu'elle ne veuille pas fréquenter un homme qui risquait sa vie tous les jours.

Est-ce que Lana avait raison ? Est-ce que leur travail passait avant tout ? Pour Carrie, ç'avait toujours été le cas, et elle n'avait jamais pensé qu'il passerait un jour au second plan. Mais à présent elle n'en était plus très sûre.

Elle savait qu'elle n'avait aucun droit de questionner Lana, mais elle le fit quand même.

— Vous pensez à Simon, n'est-ce pas ? Si vous pouviez convaincre Simon de quitter son poste d'agent spécial, vous le feriez ?

Lana inspira profondément. Elle aurait pu se contenter de répondre que c'était elle la psy, elle qui posait les questions. Mais elle répondit d'un ton calme :

— Honnêtement ? Je ne sais pas. Je sais pourquoi Simon a choisi d'être flic. Ce travail l'épanouit. Je ne peux pas exiger de lui qu'il y renonce.

Elle soupira.

— J'aurais voulu qu'il m'aime assez pour le faire, mais il ne l'a pas fait, c'est tout.

Elle était résignée, et Carrie eut mal pour elle. En amour, ça se passait rarement comme on l'aurait voulu. Surtout quand on était amoureux d'un flic. Homme ou femme, peu importait. Pour une fois, il y avait égalité entre les sexes...

— Et vous, Carrie ? Abandonneriez-vous votre travail pour garder la personne à laquelle vous tenez le plus au monde ?

Carrie songea aussitôt à Jase et une fois de plus elle se demanda si elle l'aimait. Serait-elle capable de renoncer à sa vocation pour lui ? C'était non, bien sûr, plutôt non, mais à regret. Un petit non. Comme l'avait dit Lana, le problème n'était pas simple.

— Vous avez raison, ce n'est pas facile de répondre à cette question, murmura-t-elle enfin. Je n'aurais pas dû vous la poser.

Elle se leva.

— Je suis touchée de l'intérêt que vous me portez, Lana, mais je dois y aller.

— Carrie..., commença Lana.

Mais Carrie n'attendit pas la suite. Elle prit la fuite. Elle sortit lentement, et tranquillement, mais c'était quand même une fuite. Elle ne pouvait pas supporter d'en entendre plus. Sa conversation avec Lana n'avait fait que

confirmer ce qu'elle savait déjà. Ce qu'elle s'était répété tant de fois. Quand on était flic, quand la justice était une priorité absolue, quand on voulait lutter contre le mal, il n'y avait de place pour rien d'autre. Et sûrement pas pour un sentiment comme l'amour.

Brad suivit des yeux Tony Higgs qui quittait le bar avec Nora Lopez et la raccompagnait jusqu'à sa voiture. Il les surveillait depuis des semaines. Nora était en adoration devant Tony, mais, lui, il s'amusait, il la faisait marcher, il se moquait d'elle dès qu'elle avait le dos tourné. Brad aussi avait eu droit au mépris de Tony. Lui et ses copains le regardaient comme s'il était un monstre, comme s'il n'était pas digne de respirer le même air qu'eux.

Il rêvait de régler son compte à Tony et à toute sa bande. Il rêvait de les aligner tous, style peloton d'exécution, et de se délecter de leurs expressions horribles quand il sortirait son couteau pour découper en morceaux leurs visages si parfaits. Il commencerait par la petite amie de Tony, la salope qui se pavanait en minijupe et roulait des hanches. Puis il passerait à son meilleur ami, le gros musclé qui devait se gaver d'hormones dès le petit déjeuner. Ensuite ce serait le tour de Tony, ce sale prétentieux qui prenait son pied à tourner en ridicule de pauvres gamines naïves et sans méfiance — des anges comme Nora.

Mais, bien sûr, il n'allait pas faire ça. Parce que ça aurait compromis son plan. Il devait se montrer plus malin que ça.

Malin et impitoyable.

Depuis qu'il avait compris, depuis qu'il faisait ce qu'il fallait, tout avait changé.

Il sentait déjà la métamorphose qui s'opérait en lui. Aussi bien sur son visage que tout au fond de lui. Dehors et dedans.

Il n'allait pas compromettre cette métamorphose en se laissant déborder par des sentiments stupides comme l'orgueil ou la jalousie.

Patience... Il aurait un jour sa revanche sur tout ce petit monde.

Il essuya la table que Tony et Nora venaient de quitter. Le verre de *chai tea* de Nora était encore à moitié plein. Il le ramassa et pressa ses lèvres sur le rebord, là où s'étaient posées celles de Nora — peut-être...

Il s'était toujours senti à l'aise avec Nora. Il aimait bien parler avec elle, et elle se montrait aimable et respectueuse avec lui. Mais depuis quelques jours, depuis que la métamorphose s'opérait en lui, il s'était mis à parler aux autres clients. Et ceux-ci lui répondaient volontiers. Comme s'il était l'un d'eux. Comme s'il était normal. C'était nouveau et agréable. Il avait envie que ça

continue.

Bientôt, il trouverait le courage de proposer à Nora de sortir avec lui. Elle poserait sur lui le regard plein d'adoration qu'elle réservait pour l'instant à Tony, mais, lui, il ne ferait pas comme Tony, il lui rendrait cette adoration. Il ne la ferait pas souffrir, il ne se moquerait pas d'elle.

Et elle comprendrait enfin qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

* * *

Quand Carrie rejoignit Jase à l'université Sequoia, il avait déjà interrogé près de vingt personnes. Elle passa plusieurs heures à parcourir le campus, pour rencontrer les amis de Cheryl Anderson. Mais, quand ils se retrouvèrent pour faire le point, ils n'avaient toujours aucune piste. Personne n'avait vu les deux femmes ensemble. Personne ne se souvenait d'avoir remarqué quoi que ce soit d'étrange ou de suspect à propos de l'une ou de l'autre.

— Elles ne se connaissaient peut-être pas, après tout, murmura Carrie. L'université est une piste, mais nous n'avons rien pour la préciser.

Elle avait réduit jusque-là la communication avec Jase au strict minimum, juste ce qu'il fallait pour coordonner leurs interventions. Mais elle était heureuse de le retrouver. Sa présence la remplissait, de plus en plus. Le phénomène ne cessait de s'aggraver. Chaque fois qu'elle pensait à la nuit qu'ils avaient passée ensemble, le désir montait en elle et son cœur se gonflait. Mais cette nuit-là devait rester un événement isolé — ce qui l'attristait ou la mettait en rage, selon le moment. Si Jase était en proie aux mêmes émotions contradictoires, il le cachait bien.

— Nous devons chercher si elles avaient des liens en dehors de l'université, répondit Jase. Si nous ne trouvons vraiment rien, il faudra envisager sérieusement la possibilité d'avoir affaire à un plagiaire. Il y a plus de différences que de similitudes entre ces deux meurtres.

— Mais tout de même, les paupières, ce n'est pas rien. C'est un détail significatif. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. Et toi ?

— Ce n'est pas parce que nous n'avons pas divulgué tous les détails du mode opératoire de l'Embaumeur qu'il n'y a pas eu des fuites. Quelqu'un a pu se lâcher et en parler à une personne de son entourage à qui il n'aurait pas dû se confier. L'Embaumeur lui-même a pu se vanter de ses crimes et tomber sur une oreille particulièrement attentive.

— C'est vrai, concéda Carrie. J'ai dû mal à imaginer qu'il ait pu commettre l'imprudence de se vanter de ses crimes, mais la possibilité n'est pas à exclure.

— C'est la plus logique pour l'instant. Les trois premières victimes avaient des cheveux châains et étaient enseignantes. Kelly Sorenson était brune et étudiante.

— Mais elle habitait avec Susan Ingram, qui a eu Cheryl Anderson comme professeur. Ça fait un lien, rappela Carrie.

— Un lien pas très probant, reconnais-le. Continuons à creuser et voyons ce qu'il en sort. Cherchons des endroits qu'elles ont pu fréquenter. Des achats communs qu'elles auraient pu faire. Des films qu'elles auraient pu voir. Il nous faut la liste de ce qu'elles ont payé par chèque ou carte.

— Très bien, dit Carrie. Je m'en occupe dès que je retourne au bureau. On se retrouve là-bas ?

Il demeura silencieux, et, pour la première fois de la journée, elle le regarda droit dans les yeux. Il la fixait avec une expression intense, comme s'il voulait lui dire quelque chose, déclencher en elle une réaction qui n'avait rien à voir avec l'enquête, mais plutôt avec eux. Eux deux. Elle retint son souffle, en se demandant comment elle réagirait s'il évoquait la nuit précédente, mais heureusement il se contenta de hocher la tête.

— Oui, on se retrouve là-bas.

— Je te répète que Carrie n'est pas prête à assumer une enquête de cette envergure, Granger, soupira Lana.

Enfoncé dans son fauteuil de bureau — qui était en fait celui de Mac —, l'agent spécial Simon Granger se concentrait pour conserver un visage impassible, tout en écoutant le Dr Lana Hudson. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui conseillait de ménager Carrie. Elle avait apparemment fait la même recommandation à Mac et au commandant Stevens, mais ceux-ci avaient tout de même jugé bon de confier à Carrie l'affaire de l'Embaumeur.

— J'ai bien entendu tes arguments, répondit-il. Mais Carrie assure qu'elle va bien, et rien ne semble indiquer le contraire. Elle a de l'expérience. Je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas capable d'assumer une enquête de tueur en série.

Lana se pencha sur le bureau de Simon, les deux paumes bien à plat sur la surface de bois lisse, dans une posture belliqueuse. Il se figea et ses narines frémirent quand il huma son odeur familière. Ses yeux tombèrent sur sa main gauche, celle qui portait toujours l'alliance. Lana n'avait pas oublié son mari...

— Elle n'a jamais eu une enquête aussi difficile, protesta Lana. Jusqu'à maintenant, elle s'est occupée de vieilles affaires qui traînaient depuis longtemps. De quelques cas de violence domestique. Rien d'aussi dangereux et torturé qu'un tueur en série. Je pense que c'est une erreur de lui confier une telle enquête, alors qu'elle se remet à peine de l'incident Porter.

— Justement, cette enquête va l'accaparer et l'aidera à passer à autre chose. De plus, elle a largement gagné le droit de faire ses preuves avec une enquête sérieuse. C'est en tout cas ce que pensent Mac et le commandant. Je ne vais pas m'opposer à leur décision.

Lana se redressa et secoua la tête avec incrédulité.

— Très bien, capitaine Granger.

Capitaine Granger, tu parles ! pensa-t-il, les sourcils froncés. Ils avaient fait l'amour, et elle l'appelait capitaine. Elle exagérait.

— Je ne suis plus capitaine, Lana. Je suis un agent spécial, tu as oublié ?

Lana marqua un temps de pause, puis ouvrit la bouche pour parler, mais il l'arrêta d'un geste.

— Je me suis renseigné à propos de Carrie, reprit-il. Avant de reprendre, elle est allée deux fois par semaine au stand de tir. Elle tire aussi bien qu'avant.

Elle ne parut pas convaincue par l'argument.

— C'est vrai, mais tu sais aussi bien que moi que, tirer dans un stand, ce n'est pas la même chose que sortir son arme dans la rue. Nous ne savons pas exactement ce qu'il s'est passé avec Porter. Elle tire très bien... Comment se fait-il qu'elle l'ait d'abord manqué ? Que s'est-il passé, au juste ? Son rapport est très vague. De plus, elle est très affectée de l'avoir tué. Nous ignorons quelles conséquences cela aura sur son comportement en situation de crise.

— Serais-tu en train de me dire qu'elle n'est plus apte au service ? demanda-t-il d'un ton inquiet.

Lana hésita quelques secondes, puis elle secoua la tête.

— Non, non, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais elle ne s'est pas encore pardonnée de ne pas avoir réussi à maîtriser Kevin Porter sans le tuer. Oui, elle est en train de s'en remettre. Elle est de plus en plus solide. Mais cette affaire, c'est trop pour elle. Trop de pression. Tu pourrais peut-être lui laisser un peu plus de temps, Granger...

Granger... Elle avait abandonné « capitaine », mais elle s'en tenait à « Granger ».

— Malheureusement, du temps, nous n'en avons pas, rétorqua-t-il.

Il se leva. Elle recula.

Ainsi, elle avait peur de lui. Ou, plutôt, elle avait peur de l'effet qu'il produisait sur elle. Cela lui fit de bien de savoir qu'il la troublait encore. Il fut tenté de lui parler d'eux. De l'obliger à admettre que rien n'était réglé. Mais il se tut, préférant qu'elle vienne d'elle-même à lui. Il ne contourna pas le bureau, pour laisser une barrière entre eux.

— Le seul moyen pour Carrie de dépasser complètement ce qui est arrivé avec Porter, c'est de se replonger dans le bain, assura-t-il. Lui confier cette enquête, c'est lui montrer qu'on a confiance en elle. C'est la soutenir. Et elle mérite que nous la soutenions.

Lana parut sensible à l'argument. Son visage s'adoucit.

— Sans doute. Mais elle a besoin de temps pour affronter tout ça, Granger. C'est une femme... Et en tant que femme il lui est difficile d'accepter d'avoir tué. Que tu le veuilles ou non.

Simon ne croyait pas à ces fadaises. Carrie avait besoin d'affronter ses peurs et d'aller de l'avant. Il faillit dire à Lana qu'elle aurait bien fait de prendre exemple sur elle. Mais, cette fois encore, il se retint.

— Elle est forte, fit-il remarquer. Plus forte que bien des hommes.

— Oui, elle est forte. Mais les gens comme elle, ou comme toi, ceux qui font ce métier et sont capables d'une grande discipline, ont des tendances obsessionnelles. Or, ces tendances les prédisposent au stress post-traumatique. Je t'assure que Carrie souffre de stress post-traumatique.

Voilà qu'elle lui servait maintenant son jargon de psy ! Simon poussa un

soupir de frustration et se laissa retomber dans son fauteuil.

— Ecoute, je crois qu'on ne sera jamais d'accord sur cette question. Je sais qu'elle s'en veut. On doit tous faire face à la culpabilité à un moment ou à un autre. Pour elle, c'est la première fois, donc c'est dur...

En voyant briller les yeux de Lana, Simon comprit aussitôt qu'il avait commis une erreur en admettant que Carrie était peut-être en difficulté. Il avait été surpris que Mac et Stevens lui confient l'Embaumeur, mais il soutiendrait leur décision parce qu'ils ne l'avaient sûrement pas prise à la légère.

Mais, comme il s'y était attendu, Lana retourna son argument contre lui.

— C'est exactement ça. Quand elle a sorti son arme pour tirer sur Porter, c'était nouveau pour elle, parce que sa cible était tout près d'elle et qu'elle avait l'habitude de viser de loin, ce qui n'est pas la même chose. Elle a hésité. Et maintenant vous lui confiez une affaire de tueur en série... Que se passera-t-il si elle doit tirer de nouveau ? Il lui faudrait du temps pour prendre de la distance. Elle n'est pas prête.

Simon se retint de hurler de frustration. Lana projetait ses propres peurs sur Carrie et elle ne s'en rendait même pas compte. C'était elle, qui avait du mal à gérer l'idée des risques inhérents à ce métier. Quand il avait choisi de retourner sur le terrain, elle l'avait supplié d'y renoncer. Et, comme il avait refusé, elle avait préféré le quitter.

Bon sang, ce qu'elle pouvait lui manquer... Il voyait d'autres femmes, pour tenter de l'oublier, mais il pensait tout le temps à elle. Toute la journée. Le soir avant de s'endormir. Le matin en se réveillant.

— Lana...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Je te demande en tout cas de transmettre à Stevens mon opinion à propos de Carrie. Dis-lui aussi que je suis prête à en discuter avec lui, s'il le souhaite.

Il la dévisagea. Elle semblait très calme, très détachée, très professionnelle. Mais c'était une façade. Dans ses beaux yeux bleus, il lut du regret.

Elle aussi regrettait, pour eux deux. Mais, de cela aussi, il était inutile de parler.

— Très bien, dit-il. Merci.

Elle acquiesça, tout en fixant un point au-delà de son épaule droite, évitant son regard.

— A plus tard, dit-elle.

Il la regarda s'éloigner, sans oser la retenir.

Carrie raccrocha le téléphone et se tourna vers Jase. Ils se trouvaient dans les locaux du SIG, assis à leurs bureaux.

— Eh bien, on dirait que tu vas bientôt être débarrassé de moi ! déclara-t-elle d'un ton faussement enthousiaste. Ma maison est de nouveau habitable. Je vais devoir racheter une partie des meubles de mon salon, en priorité un canapé, mais enfin, ça y est, je regagne mes pénates.

Elle espéra que sa voix ne la trahissait pas et qu'il ne se doutait pas à quel point elle était déçue de rentrer chez elle.

Il opina.

— C'est merveilleux, Carrie. Ils ont même coincé les gars qui ont fait ça. On dirait que la chance est de ton côté, cette fois.

— Tu as raison. J'ai de la chance.

Les policiers en charge de l'enquête avaient arrêté deux coupables, tous deux membres du gang auquel avait appartenu Kevin Porter. Carrie n'était pas surprise que le gang de Porter ait voulu le venger, mais ils s'en étaient pris tout de même directement à elle, à sa maison. Ils l'avaient donc suivie, pour savoir où elle habitait, et elle ne s'était aperçue de rien. Elle se montrerait plus vigilante à l'avenir. Quand on travaillait dans les forces de l'ordre, on n'était jamais en sécurité.

On devait rester sur ses gardes.

Avec Jase aussi, elle avait intérêt à rester sur ses gardes. Ils n'avaient fait l'amour qu'une fois, mais ils passaient leurs journées ensemble et elle laissait peu à peu tomber ses défenses. Lui aussi représentait un danger, d'une autre nature, mais bien réel.

Elle secoua la tête, se leva, étira son dos courbatu.

— Si j'avais vraiment de la chance, nous aurions une piste pour cette fichue enquête.

— Ça va venir, murmura-t-il.

Et là-dessus, après un dernier regard énigmatique, il reporta son attention sur son dossier.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient fait l'amour et, étrangement, le désir mutuel qui persistait entre eux avait cessé d'être une source de tension. Il était là, comme une évidence, et ils faisaient avec. En

vérité, ils étaient trop pris par l'enquête. Toute leur énergie passait dans la recherche d'une piste, et quand ils avaient un moment de relâche c'était pour manger ou dormir. Bien que l'idée de quitter la maison de Jase et de s'installer dans un hôtel lui ait plusieurs fois traversé l'esprit, Carrie avait fini par se dire que ça ne valait pas la peine de faire cet effort, puisqu'ils devaient de toute façon passer le plus clair de leur temps ensemble. D'une certaine manière, ils ne faisaient plus qu'un — ils n'étaient plus qu'un seul flic.

Le tueur ne tarderait pas à frapper de nouveau, ce n'était qu'une question de temps. Il fallait faire vite.

Ils espéraient que Kelly Sorenson n'avait été qu'un accident et que l'Embaumeur reviendrait à son rythme habituel, mais ils n'y croyaient pas vraiment. Quelque chose l'avait poussé à abandonner sa routine. Dans ce genre d'affaire, quand cela se produisait, c'était presque toujours le commencement de la fin.

— N'hésite pas à demander un coup de main, si tu as besoin d'aide pour transporter ton nouveau canapé, Ward, dit DeMarco.

Elle lui jeta un coup d'œil distrait. Il se dirigeait vers la porte, sa veste à la main.

— D'accord, merci, dit-elle.

DeMarco était revenu au SIG deux jours après la découverte du corps de Kelly Sorenson, plus sombre que jamais. Quand ils lui avaient parlé de la jeune femme, il avait paru troublé.

— La petite brune qui avait donné son numéro à Jase ? C'était une pute ?

— C'était plutôt une *escort-girl* de luxe, avait corrigé Carrie. D'habitude, elle sélectionnait ses clients, mais ce soir-là elle avait accepté un type pas clair. Ou du moins, d'après ce qu'elle a dit à sa colocataire, un type qui lui faisait pitié.

— Merde ! murmura DeMarco en jetant un regard en biais du côté de Jase. Tu te souviens qu'elle te faisait du gringue et qu'elle t'avait donné sa carte de visite ? Je n'avais pas eu l'impression qu'elle voulait te racoler comme client, pourtant.

— Elle m'avait donné une carte mauve, celle qu'elle réservait à ses amis et à ses proches. Pour les clients, elle avait des cartes vertes.

DeMarco avait secoué la tête.

— Ça alors... Qu'est-ce que je peux être naïf...

Carrie et Jase avaient échangé un regard confus.

— Que veux-tu dire par là ? avait demandé Jase.

De Marco avait soupiré, tout en tirant de son portefeuille une petite carte verte que Carrie avait aussitôt reconnue.

— La carte de visite de Kelly Sorenson, avait murmuré Jase. Elle te l'a donnée après mon départ ?

— Non. Pire que ça. Elle avait disparu, alors j'en ai piqué une au bar.

— Elle laissait des cartes au bar ?

DeMarco avait haussé les épaules.

— J'ai demandé au barman s'il la connaissait, et il m'a répondu qu'elle venait régulièrement. Je lui ai dit qu'elle me plaisait, et il m'a conseillé de l'appeler. C'est à ce moment-là qu'il m'a donné une carte. Vous l'avez interrogé, le barman ?

Carrie secoua la tête.

— Pas encore. On a commencé avec les témoins du McGill's, mais la liste est longue.

— Vous avez son nom ? demanda DeMarco.

— Lance Reynolds.

DeMarco n'avait plus fait de commentaires à propos de l'affaire, et ils évitaient d'en parler avec lui.

Carrie regarda sortir DeMarco, les sourcils froncés.

— Quelque chose te tracasse ? demanda Jase.

Carrie secoua la tête.

— Rien. Mais DeMarco n'a pas l'air dans son assiette. La mort de Kelly Sorenson semble l'avoir vraiment affecté. Comme s'il tenait à elle ou... Je ne sais pas.

— Elle lui plaisait. Je pense qu'il est touché parce qu'elle était très jeune et sympathique.

Jase haussa les épaules.

— Il avait sûrement prévu de l'appeler. L'annonce de sa mort lui a fait un choc, voilà tout.

— C'est vrai, convint Carrie. Voilà tout. J'ai réussi à joindre Lance Reynolds. Je l'interroge tout à l'heure. Tu veux venir avec moi ?

— Bien sûr que je viens !

Une fois de plus, ils se retrouvèrent tous les deux au McGill's. Lance Reynold prétendit ignorer que Sorenson racolait des clients au bar. Il avait bien compris qu'elle cherchait des partenaires, mais il ne s'était pas douté qu'elle se faisait payer.

— Avez-vous eu des relations intimes avec elle ?

— Oui, répondit Lance.

— Mais ça ne vous dérangeait pas qu'elle ait d'autres amants ?

— Je n'étais pas amoureux de Kelly, si c'est ça votre question. Nous n'avions passé qu'une nuit ensemble. Nous étions plutôt amis. Elle aimait s'amuser, c'était son droit. Et elle triait ses partenaires, elle choisissait des types sérieux et corrects.

— Avez-vous vu avec qui elle a quitté le bar ce soir-là ?

— Je l'ai vu parler à monsieur, répondit Lance, en montrant Jase. Et à son ami. Elle est partie peu de temps après.

Carrie fronça les sourcils.

— A quelle heure ?

— Je ne sais pas. Il était tôt. Peut-être 20 heures ?

— Susan Ingram a déclaré que Kelly l'avait appelée du McGill's à 21 heures.

— Je l’ai vue sortir à 20 heures. Je m’en souviens parce que j’ai donné sa carte à votre ami quelques minutes plus tard, et ensuite j’ai pris ma pause. Peut-être qu’elle est revenue, mais je ne l’ai pas vue. J’ai travaillé jusqu’à la fermeture du bar, ce soir-là.

Cela, il le savait déjà. Le légiste situait la mort de Kelly vers 23 heures. Lance Reynolds était donc hors de cause.

Personne ne pouvait dire si Sorenson avait quitté le bar avec un homme. Sans doute l’avait-on appelée sur son portable, après son départ du McGill’s ? Ils devaient à tout prix vérifier les appels qu’elle avait reçus ce soir-là — ce qui impliquait une série de démarches auprès de son fournisseur d’accès. Encore une tâche à ajouter à une liste déjà bien longue.

Pour le moment, ils examinaient scrupuleusement toutes les pistes. C’était un travail de fourmi, ingrat, mais qui finirait par porter ses fruits.

* * *

Quelques jours plus tard, ils épluchaient une fois de plus les dossiers, chacun de son côté, quand Jase laissa brusquement tomber son stylo sur son bureau et se leva d’un bond. Carrie lui jeta un coup d’œil inquiet. Ils n’en pouvaient plus d’être assis toute la journée. Ils avaient l’habitude de se dépenser, ils avaient besoin d’action. Ce travail d’investigation lent et laborieux, qui les forçait à l’immobilité, commençait à faire des ravages.

Le voyant s’étirer, elle était sur le point de lui suggérer de descendre dans la salle de gym quand il se tourna vers elle.

— Sortons, dit-il.

Une migraine persistante battait dans son crâne, sans doute parce qu’elle était restée trop longtemps devant l’écran de son ordinateur. Elle s’adossa à son fauteuil et fronça les sourcils.

— Où veux-tu aller ?

— J’ai juste besoin d’un peu d’air. Allons faire un tour. On se retrouve dehors.

Il sortit, sans lui laisser une chance de protester. Elle prit son temps, histoire de lui montrer qu’elle n’était pas à ses ordres. Pas question d’accourir dès qu’il claquait des doigts. Mais elle dut reconnaître qu’elle était curieuse. Et que l’idée de se promener avec lui, juste pour le plaisir, la tentait terriblement. Elle le fit donc patienter dix minutes, pour le principe, puis sortit le rejoindre sur le parking. Il l’entraîna sans un mot vers sa voiture, une superbe petite Mustang dans laquelle elle rêvait depuis longtemps de monter. Ils roulèrent en silence, vitres ouvertes, profitant du paysage qui défilait et de l’air frais. Elle se sentait bien. Au bout d’une heure, il s’arrêta près du zoo de San Francisco.

— Qu’est-ce qu’on fait là ? demanda-t-elle.

— On va marcher un peu, répondit-il.

Ils empruntèrent les sentiers de promenade autour du zoo. La marche leur

fit du bien et les débarrassa d'une partie de la tension accumulée au cours des dernières semaines. Ils revenaient vers le zoo quand Jase prit Carrie par le bras et l'entraîna vers l'entrée principale, où il acheta deux tickets.

Elle n'avait pas particulièrement envie de se balader dans un zoo, mais elle décida de lui faire plaisir. Ils passèrent devant les flamants roses et devant la cage du panda rouge. Il lui offrit un cornet de crème glacée et lui prit la main, tandis qu'ils marchaient. Le geste, pourtant banal, lui fit un drôle d'effet, et elle se demanda depuis combien de temps elle n'avait pas tenu la main d'un homme.

A sa grande surprise, elle découvrit qu'elle n'avait jamais marché main dans la main avec un homme.

Ce constat l'attrista.

Au début, son bras était tout raide et gauche, mais, quand ils arrivèrent devant la section des chimpanzés, elle avait fini sa glace et s'était habituée à la sensation de cette main dans la sienne. Cela ne leur prit pas longtemps de faire le tour zoo, et, quand ils rejoignirent la sortie, elle ne put s'empêcher de se sentir déçue que cela soit déjà terminé.

Elle lui sourit.

— Merci, Jase. C'était très agréable.

Il secoua la tête.

— Ah, mais ça n'est pas fini ! Je propose des pop-corn et un autre petit tour du zoo. Je ne me sens pas prêt à me replonger dans les dossiers de l'enquête. Et toi ?

Elle haussa un sourcil et ne répondit pas. Il était d'une humeur étrange, détachée et joueuse, avec pourtant un je-ne-sais-quoi de sérieux. Elle ne savait pas trop comment réagir. Mais elle acquiesça. Parce qu'elle n'était pas pressée de se remettre au travail. Elle appréciait trop cette escapade avec Jase pour avoir envie de retourner s'enfermer dans un bureau.

Ils virent donc les animaux une deuxième fois. Et mangèrent des pop-corn. Se tinrent de nouveau la main, comme des adolescents.

— Tu as des idées pour ton nouveau canapé ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Surprise, elle le dévisagea.

— Euh... J'ai pensé à un motif floral, un peu comme l'autre. Ça serait pas mal.

Il eut un petit sourire indulgent.

— Oui, j'ai remarqué que tu avais un penchant pour les imprimés à fleurs.

— Et ça t'étonne, hein ?

— Oui et non, dit-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire, oui et non ?

— Quand on te voit, on ne t' imagine pas sur un canapé à fleurs, dans ton salon.

Elle s'arrêta net.

— Ecoute, Jase...

Il fit claquer sa langue pour lui intimiser le silence et éleva leurs mains liées vers sa bouche, pour lui embrasser le bout des doigts — ce qui eut pour effet de faire battre follement son cœur.

— Tu vas me manquer, quand tu rentreras chez toi, dit-il avec calme.

Elle le regarda d'un air gêné, en luttant pour trouver quelque chose à répondre, mais les mots ne venaient pas facilement. Enfin, elle parvint à dire :

— Ne sois pas stupide. Tu me verras tous les jours. Nous avons cette enquête à boucler.

Il haussa les épaules.

— Ce ne sera pas la même chose, je parlais de t'avoir chez moi tous les soirs, et tu le sais très bien. En tout cas, si tu as besoin d'aide pour installer ton canapé et que DeMarco n'est pas disponible, n'hésite pas à faire appel à moi. Je suis là pour toi. Y compris si tu as besoin de parler. D'accord ?

Sur ce, il se remit à marcher.

— Oui, bien sûr, répondit-elle doucement.

Ils avancèrent en silence quelques minutes puis, prise d'une impulsion, elle fit quelque chose qui ne lui ressemblait pas du tout : elle éleva leurs deux mains toujours enlacées et embrassa ses doigts, comme il avait embrassé les siens quelques minutes plus tôt.

— Merci, Jase. Tu me soutiens vraiment. Comme un ami.

— Nous discuterons plus tard de ta conception de l'amitié, Carrie, répondit-il en riant. Il y aurait beaucoup à dire. Mais pour le moment j'ai envie d'aller voir les perroquets. Ils sont trop drôles quand ils parlent.

Les perroquets étaient en effet très drôles, et ils en oublièrent presque leurs soucis et leurs idées noires.

Mais sur le chemin du retour Carrie recommença à se torturer. Ils débouchaient sans cesse dans des impasses. Elle avait reçu les réponses des hôpitaux locaux et des maisons funéraires : aucun de ces établissements n'avait constaté de disparition de fournitures, ni d'usage inhabituel de leurs installations. Il paraissait de plus en plus probable que l'Embaumeur possédait un espace privé dans lequel il pouvait s'occuper de ses victimes, un endroit où il avait installé et stocké tout ce dont il avait besoin, entre le moment où il avait déménagé de Fresno à San Francisco...

— Le déménagement ! s'exclama Carrie. C'est à ça qu'il faut s'intéresser !

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Jase, sans quitter la route des yeux.

— L'Embaumeur. Ses deux premières victimes étaient à Fresno et les deux suivantes à San Francisco, près d'un an plus tard. Il a donc déménagé. C'est ce déménagement qui explique son année de latence. Il lui a fallu du temps pour installer son matériel.

— Tu dois avoir raison, convint Jase. C'est tout à fait logique. Mais ça ne nous avance pas à grand-chose.

— Il faut partir sur une autre piste. Se concentrer sur qui il est.

Jase fronça les sourcils, puis ralentit la voiture. Il s'arrêta le long du

trottoir et pivota sur son siège pour lui faire face.

— Je t'écoute, dit-il.

— Nous savons que l'Embaumeur est organisé et méthodique. Les produits, les paupières, les photographies... Tout montre qu'il sait ce qu'il fait.

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— Il a une formation médicale, Jase, insista Carrie. Ou une formation de thanatopracteur. C'est ça, la nouvelle piste. Pour exercer dans un Etat ou un comté, il doit réclamer une autorisation officielle. Quand un médecin déplace son cabinet, même s'il ne change pas d'Etat, il est censé le signaler aux autorités compétentes, non ?

— Bon sang, mais tu as raison ! Les directeurs de maison funéraire, les thanatopracteurs, et les médecins, ont besoin d'une licence pour exercer. Tout comme les avocats.

— Puisque nous savons qu'il était à Fresno avant de s'installer à San Francisco, nous pourrions concentrer nos recherches sur les professionnels qui se sont déplacés l'année dernière. Vérifier cela auprès de l'autorité qui délivre les autorisations d'exercer, ainsi qu'auprès de la chambre de commerce.

Jase remit sa voiture sur la route.

— Il faut en parler à Stevens et lui demander de mettre du monde là-dessus. C'est une bonne piste, Carrie. Une sacrée bonne piste !

Elle s'adossa à son siège, excitée par la perspective d'explorer une nouvelle piste — d'autant plus qu'ils n'en avaient pratiquement pas d'autre. Du coin de l'œil, elle vit que Jase souriait. Quand il se rendit compte qu'elle l'observait, il eut un petit rire.

— Je te l'avais dit, Ward.

Elle ouvrit des yeux incrédules, puis éclata de rire.

— Ah oui ? Tu me l'avais dit ? Tu m'avais dit quoi, exactement ?

Il prit un air innocent.

— Qu'un petit tour et un peu d'air frais te feraient du bien, dit-il en lui tapotant le genou. Peut-être que la prochaine fois que je ferai une suggestion, tu oublieras de te méfier et tu accepteras de te laisser porter par le courant.

Elle ne put s'empêcher de rire et prit sa main dans la sienne.

— Peut-être, Jase. On verra.

* * *

Leur recherche étant très ciblée, ils ne mirent pas longtemps à établir une liste de noms. La main-d'œuvre fournie par Stevens pour les aider dans leur quête n'y fut pas pour rien. Dès le lendemain, après s'être renseignés auprès de divers organismes d'Etat, ils avaient six médecins ayant ouvert un cabinet à San Francisco l'année précédente, et deux maisons funéraires qui avaient changé de propriétaire. Il ne leur restait donc plus qu'à rencontrer les personnes concernées.

Le premier médecin à qui ils rendirent visite était un jeune pédiatre portant des baskets Adidas de couleur vive. Il avait un alibi pour la mort de Kelly Sorenson : il était en déplacement pour donner une conférence. Le second était une femme eurasienne, avec un air sérieux et une élocution un peu sèche. Elle avait quitté Fresno pour suivre son mari, muté à San Francisco, et rentrait tout juste d'un long mois de vacances à l'étranger.

— Qui est le suivant ? demanda Jase quand ils regagnèrent leur voiture.

— Le Dr Odell Bowers. Spécialité : chirurgie de reconstruction. Son cabinet se trouve à proximité de la tour Coit.

Elle lui donna l'adresse, et il démarra.

— C'est marrant, remarqua-t-elle, son cabinet se trouve dans l'immeuble où exerce mon kinésithérapeute.

— Il me semble que ça fait plusieurs semaines que tu n'es pas allée à tes séances.

— Je n'ai pas eu le temps...

Il lui lança un regard de reproche.

— Je sais, ajouta-t-elle précipitamment. Je vais prendre rendez-vous. Je n'ai aucune envie de compromettre mes progrès.

— Parfait, dit-il.

Le cabinet du Dr Bowers se trouvait au premier étage, et ils ne prirent pas l'ascenseur. Dans l'escalier, Carrie traîna un peu la patte. Sur le palier, Jase la surprit en train de se frotter la jambe.

— Tu as besoin d'un massage ? demanda-t-il d'un ton dégagé, tandis qu'ils avançaient dans le couloir, vers le cabinet du Dr Bowers.

— Absolument pas. Je vais très bien.

— Je m'y suis mal pris. La prochaine fois, je ne te poserai pas la question. Je te dirai que je vais te masser. Tu dois te montrer plus ouverte à mes propositions, tu te souviens.

Il lui tint la porte du cabinet de Bowers, et elle passa devant lui, tout en corrigeant :

— Je me souviens t'avoir dit « peut-être ». Peut-être que je serai plus ouverte à tes propositions. C'est un peu trop facile de faire mine d'oublier ce petit détail.

Il rit, tout en haussant les épaules.

— J'aime la facilité, tu le sais bien.

Ils s'avancèrent vers le bureau de la réception, où une jeune femme aux traits tirés parlait au téléphone.

— Je suis désolée, madame, mais je vous ai déjà dit que je vous préviendrai quand le Dr Bowers sera de retour au cabinet. Je vous rappelle dès que...

Elle leva les yeux au ciel. Son interlocutrice avait visiblement raccroché.

Elle reposa le récepteur du téléphone et griffonna quelques notes sur un calepin, sans prêter le moins du monde attention à leur présence.

Jase s'éclaircit la gorge.

— Je vous prie de m'excuser...

La jeune femme ne leva même pas la tête.

— Vous désirez ? demanda-t-elle.

— Nous appartenons au Département de la justice et nous voulons parler au Dr Odell Bowers.

A la seconde où elle avait entendu les mots « Département de la justice », la jeune femme avait enfin daigné les regarder.

— Vous êtes de la police ? Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! Vous en avez mis, du temps, à arriver. Je n'ai pas arrêté de vous appeler.

Carrie fit un pas en avant.

— Nous sommes des agents spéciaux, pas des agents de patrouille. Pour quelle raison avez-vous réclamé l'intervention de la police ?

— Mon patron ne s'est pas montré depuis plusieurs jours, et je n'arrive pas à le joindre. Je suis harcelée de coups de fil et les patients ne cessent de défiler pour se plaindre. J'en ai plus que marre ! J'aimerais bien tout envoyer paître, mais je n'ose pas, de peur de me faire virer quand le Dr Bowers réapparaîtra.

Carrie se tourna vers Jase.

— Vous allez m'expliquer tout ça en détail, dit-il. Pendant ce temps, l'agent Ward jettera un coup d'œil dans le cabinet du Dr Bowers. Il nous faut aussi l'adresse de son domicile.

* * *

Trente minutes plus tard, Carrie et Jase fonçaient vers la maison de Bowers, située dans le quartier de Presidio. Selon la secrétaire qui travaillait pour lui depuis six mois, il ne s'était jamais absenté et il était très strict concernant les horaires de ses consultations. Mais depuis plusieurs jours il ne s'était pas montré au cabinet et il ne répondait sur aucun téléphone. En désespoir de cause, elle était passée chez lui la veille. Elle avait longuement sonné, mais personne ne lui avait ouvert.

La secrétaire — elle s'appelait Marlene — pouvait s'estimer heureuse de ne pas avoir trouvé Bowers chez lui, car celui-ci était probablement l'Embaumeur.

En survolant les dossiers de son cabinet, Carrie avait découvert le lien entre les victimes — ce lien qu'ils cherchaient depuis des semaines. Il avait reçu les trois premières dans son cabinet, pour une consultation préliminaire, quelques semaines avant leur mort.

Ils n'avaient pas pu établir ce lien plus tôt car, la première consultation étant gratuite, il n'y avait eu ni facture de carte bancaire, ni trace de paiement par chèque. Une unique consultation avait suffi à Bowers pour jeter son dévolu sur ces pauvres femmes et obtenir d'elles toutes les informations dont il avait besoin — à savoir leur adresse et leur numéro de téléphone. Peut-être même avait-il réussi à les attirer dans un bar, sous le prétexte de discuter des

interventions qu'elles prévoyaient. Le numéro de Bowers n'apparaissait pas sur les factures détaillées des victimes, mais elles avaient pu l'appeler d'un autre téléphone que leur portable, ou pendre rendez-vous en se déplaçant au cabinet.

Kelly Sorenson, elle, n'avait pas été la patiente de Bowers, et ils ignoraient encore comment il avait pu la rencontrer.

— Quand je pense à ces atroces films..., murmura Carrie.

Ils avaient trouvé une collection de DVD dans l'une des armoires de bureau de Bowers et ils savaient maintenant ce qui avait inspiré son mode opératoire.

Odell Bowers était un grand amateur de films d'horreur. Marlene leur avait appris qu'il profitait régulièrement de sa pause déjeuner pour regarder un film et qu'il l'avait même parfois invitée, ainsi que son assistante, à s'asseoir avec lui.

— On a trouvé ça vraiment bizarre et il a dû s'en apercevoir, parce qu'il a cessé de nous le proposer, avait expliqué Marlene.

— Vous a-t-il parlé d'un film où l'assassin découpait les paupières de ses victimes ? avait demandé Jase.

— Comment vous savez ça ? s'était étonnée Marlene. Oui. Il y avait un film avec un collectionneur de paupières. C'était même son préféré.

Marlene connaissait bien le scénario du film. Une famille emménageait dans une maison qui avait été autrefois une maison funéraire. Le plus jeune fils commençait à se comporter bizarrement. La famille finissait par découvrir la collection d'un tueur en série sous le plancher de la chambre de l'enfant — collection constituée de paupières desséchées.

— J'ai toujours détesté les films d'horreur, déclara Carrie au moment où Jase arrêta la voiture devant la maison de Bowers.

— Moi aussi, répondit Jase.

Ils attendirent sur place les renforts de la police de Los Angeles, puis, tandis que des agents bloquaient les différentes issues, ils se dirigèrent vers la grande porte d'entrée, flanquée de chaque côté de buissons impeccablement taillés.

— Le type aime le luxe et le confort, fit remarquer Jase.

— Oui, approuva Carrie. Je parie qu'il s'est installé un home cinéma, avec un écran plat géant pour regarder ses films, ajouta-t-elle d'un ton écœuré.

— Tu as quelque chose contre le home cinéma ? demanda Jase.

Elle comprit qu'il faisait de l'humour pour détendre l'atmosphère, ce qui prouvait qu'ils formaient maintenant une véritable équipe. Ils étaient sur des charbons ardents. L'enquête sur laquelle ils travaillaient depuis des semaines en se heurtant sans cesse à des obstacles allait être résolue d'une minute à l'autre...

— On va le coincer, dit Jase. Et ce sera grâce à toi, Carrie. Je suis fier de toi !

Elle fut ravie de cet hommage, mais ne répondit rien. Ils se plaquèrent

contre le mur, chacun d'un côté de la porte, armes au poing.

— Je n'y serai pas arrivée sans toi, Jase. Et maintenant arrêtons ce salaud.

* * *

Bowers possédait une pièce pour projeter des films avec un équipement dernier cri et grand luxe, comme ils l'avaient soupçonné : un écran géant, des stores occultants pour créer le noir complet, des fauteuils inclinables et très confortables — plusieurs rangées, même si Bowers visionnait probablement ses films seul, le plus souvent. L'atmosphère de la maison était glaciale, aussi froide qu'un hôpital. La décoration était soignée et dénotait un certain goût, mais tout était désespérément à sa place. Un visiteur ne pouvait que s'y sentir mal à l'aise, craindre de déplacer un objet, de salir le sol avec ses chaussures, de laisser sur les surfaces immaculées des traces de doigts...

Ils avaient annoncé leur présence, mais personne ne leur avait répondu. Bowers n'était visiblement pas là. Ils s'assurèrent tout de même qu'il ne se cachait pas quelque part en fouillant avec soin chaque pièce.

— Le garage ? demanda Carrie.

Jase se tourna vers la porte qui devait donner sur le garage et la désigna du menton. Un agent de la police de San Francisco vint leur prêter main-forte pour l'ouvrir. Derrière le battant, ils trouvèrent un escalier aux marches raides, qui menait au garage. Depuis le seuil, Jase aperçut l'arrière d'un véhicule noir brillant comme un sou neuf, et aussi une autre porte, qui devait donner dans une cave.

Il désigna la porte du menton.

— On descend ensemble, déclara Carrie.

Elle se tourna vers l'agent qui les suivait.

— Vous nous couvrez, dit-elle.

— Oui, madame.

Ils descendirent les étroites marches, en se couvrant mutuellement.

— Vérifie d'abord la voiture, ordonna Jase.

— D'accord, dit Carrie.

Elle regarda à l'intérieur de la voiture, tandis qu'il surveillait la porte.

— Rien, dit-elle. Il n'y a rien dans la voiture.

— Très bien.

Il tenta d'ouvrir la porte. Elle était fermée à clé.

— Dr Bowers, appela-t-il. Je suis l'agent spécial Jase Tyler du Département de la justice de Californie. Je suis venu avec du renfort. Ouvrez la porte.

Rien. Pas le moindre bruit. La poignée ne bougea pas.

— Je vais entrer ! cria-t-il.

Il ouvrit le battant d'un coup de pied. Puis ils entrèrent, armes au poing.

Ils se retrouvèrent dans un grand sous-sol aménagé en salle d'opération — équipé de tables en acier, de tiroirs, d'étagères couvertes de flacons. Au milieu

des tables, gisait un corps habillé d'un kimono à fleurs.

Carrie poussa un cri étouffé.

— Il a encore tué une femme.

— Non, répondit Jase. C'est un homme. Regarde son visage. Ses cheveux.

Il s'agissait bien d'un homme. Et même de Bowers lui-même, habillé en femme et maquillé. Du sang coagulé maculait sa tempe.

Ils avaient trouvé leur Embaumeur, l'homme qui avait assassiné trois femmes et qui défiait la police depuis plus d'un an. L'aménagement de ce sous-sol ne laissait pas place au doute.

Jase vérifia le pouls de Bowers.

Il était mort.

Durant toute la journée du lendemain, Carrie se sentit coupable. Elle ne pouvait pas s'empêcher de se réjouir de la mort de Bowers.

Mais avait-on le droit de se réjouir de la mort d'un être humain ?

Elle songea à son amie Renée, procureure générale adjointe auprès du Département de la justice. Renée était chargée des procédures en appel des condamnés à mort — procédures longues et pénibles, qui duraient des années. Le jour où Renée l'avait appelée pour lui confier qu'elle était soulagée parce qu'un condamné dont elle traitait le dossier était mort en prison, elle avait été choquée.

Mais aujourd'hui elle aussi était soulagée.

Et elle se sentait coupable de l'être.

Bowers avait été un assassin, certes, mais surtout un homme poussé par la folie, hanté par des fantômes. Personne n'avait su l'aider, alors il avait sombré.

Ils n'avaient pas trouvé de four dans son sous-sol. Mais une demi-douzaine de tiroirs profonds, de ceux que l'on trouve dans les morgues, pour entreposer les corps.

Heureusement, ces tiroirs étaient vides.

Ils avaient aussi découvert des doubles des photos envoyées par Bowers à la police.

Celles de Mary Johnson.

De Theresa Steward.

Et de Cheryl Anderson.

Bowers était leur assassin, ça ne faisait aucun doute. Mais il était mort, et leur enquête était bouclée.

Restait cependant à déterminer les circonstances de la mort. Ils attendaient le rapport du légiste. Ils savaient déjà que Bowers avait reçu un violent coup à la tête, puis que son crâne avait heurté le sol en ciment du sous-sol quand il était tombé. Ils ne s'expliquaient pas son accoutrement. Bowers n'avait sûrement pas ouvert à un quelconque visiteur dans la tenue où ils l'avaient trouvé — en kimono de femme.

En étudiant le passé de Bowers, ils avaient découvert des éléments permettant d'expliquer en partie son mode opératoire. Bowers avait eu une

sœur, Laura, enseignante, aux cheveux châtain. Laura était morte quelques années plus tôt dans un accident de voiture, et son corps avait été tellement abîmé qu'on n'avait pas pu l'exposer lors du service funèbre. En embaumant ses victimes, Bowers avait sans doute cherché à réparer cet affront.

Bien sûr, cela n'expliquait pas pourquoi il avait éprouvé le besoin de torturer ses victimes en laissant le processus d'embaumement les tuer à petit feu.

Mais, le plus important, c'était qu'Odell Bowers ne tuerait plus personne.

Avait-on le droit de se féliciter de la mort d'un être humain ?

Bowers avait peut-être des excuses... Quel processus avait déclenché cette folie meurtrière ? Sans doute s'était-il senti rejeté... Mais tout le monde se sentait rejeté à un moment ou à un autre de son existence. Pourquoi certains adolescents révoltés finissaient-ils par rentrer dans le rang, tandis que d'autres se retrouvaient dans les gangs et la drogue, comme Kevin Porter ? Et pourquoi certains devenaient-ils des monstres, comme Bowers ?

Carrie ne connaissait pas les réponses à ces questions, et au fond cela importait peu. Elle aurait simplement voulu se débarrasser de la culpabilité et des regrets qui la tenaillaient — comme souvent à la fin d'une enquête.

Avait-on le droit de se réjouir de la mort d'un tueur en série ?

Peut-être pas.

Mais Carrie s'en réjouissait tout de même et, ce soir-là, elle accepta d'aller au McGill's pour fêter son succès en compagnie des membres du SIG. Ils étaient tous heureux de ne plus avoir un tueur en série sur les bras, d'en avoir terminé avec cette épouvantable enquête.

Voilà ce qui comptait.

Carrie était installée à une table avec Stevens, Simon et DeMarco. Jase les avait quittés quelques instants plus tôt. Elle le chercha du regard. Il était seul, à l'écart, assis sur un tabouret du comptoir. Il paraissait songeur. Elle se demanda s'il était lui aussi déçu à l'idée de ne plus faire équipe avec elle. Elle s'excusa et se leva pour le rejoindre.

— Salut, dit-elle avec douceur.

— Salut, toi, répondit-il. Pourquoi viens-tu t'isoler avec moi ? Tu mérites de fêter ta victoire et de profiter des compliments dont on t'abreuve. Tu as très bien joué, Carrie. C'est toi qui as trouvé l'Embaumeur.

Elle secoua la tête. Elle n'avait pas envie qu'il se sente exclu.

— Juste avant qu'on entre chez Bowers, je t'ai dit que c'était grâce à toi que j'avais trouvé la solution, tu te souviens ? J'étais sincère, Jase. Cette enquête, nous l'avons résolue ensemble. Sans toi, je n'y serais sûrement pas arrivée aussi vite.

Il but une longue rasade de bière et lui adressa un clin d'œil.

— Je suis d'accord. C'est après la promenade que je t'avais quasiment imposée que tu as eu une illumination.

En dépit du ton taquin, elle sentait qu'il était d'humeur sombre, tout comme elle.

— Tu es comme moi, tu n'arrives pas à te réjouir parce que tu n'arrives pas à oublier les victimes, dit-elle. Et parce que tu penses qu'un assassin est aussi une victime. Bowers était fou.

— Bien vu, Ward. Mais c'est comme ça. C'est la vie. Personne ne la traverse sans récolter quelques égratignures.

Ils se comprenaient à demi-mot.

Il la fixait à présent avec un regard intense, plein de tendresse, qui lui rappela à quel point elle s'était sentie comblée quand ils avaient fait l'amour.

Même si ça n'avait été qu'un accident de parcours.

Accident qu'ils avaient aisément mis de côté tant qu'ils étaient accaparés par l'enquête, mais, à présent, qu'allait-il se passer ? Pouvaient-ils continuer à ignorer ce qu'il y avait entre eux ?

Elle sentait que Jase se posait les mêmes questions qu'elle, mais qu'il ne voulait pas aborder le sujet. Il attendait qu'elle prenne l'initiative.

Elle hésita.

Une fois de plus, elle tenta de se raisonner et de lutter contre le désir qu'il lui inspirait.

Elle n'était pas la femme qu'il lui fallait. Il avait besoin de quelqu'un qui lui ferait oublier ce qu'il vivait dans la journée, la noirceur de son travail et, cela, elle ne pouvait pas le lui donner. Il ne s'en rendait pas compte pour l'instant, parce qu'il avait envie d'elle, mais quand il serait rassasié, lassé, il s'en souviendrait. Elle avait du mal à supporter l'idée de le perdre, de le laisser à d'autres, elle avait l'impression qu'elle n'y survivrait pas.

Mais elle y survivrait.

Elle devait garder les pieds sur terre. Ne pas oublier qui elle était.

Elle serait un jour obligée de renoncer à Jase, mais ça ne signifiait pas qu'elle devait renoncer à lui dès ce soir.

Pourquoi ne pas profiter de sa compagnie une dernière fois ? Après les semaines éprouvantes qu'elle venait de vivre, elle y avait bien droit.

— Tu as raison, c'est la vie, convint-elle. Mais quand même... Nous devons penser à nous, à prendre du plaisir. C'est bien ce que tu as dit ?

Une expression surprise passa sur le visage de Jase, puis il posa sur elle un regard brûlant qui la cloua sur place.

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit.

Elle s'éclaircit la gorge et jeta un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'entendait.

— Tu disais ça en l'air, ou tu es prêt à m'emmener chez toi ? reprit-elle. Dans ton lit. Pour me prouver la validité de ton point de vue. Pas pour que ça devienne une habitude, mais juste une dernière fois...

Il se tut, et elle comprit que la manière dont elle avait formulé sa proposition lui déplaisait. *Une dernière fois...* Ensuite, la vie reprendrait son cours. Il sortirait avec des tas de femmes, et elle... elle retournerait à sa vie de nonne.

— Ça dépend, dit-il enfin.

Elle haussa un sourcil.

— De quoi ?

— J'ai besoin de savoir si tu as toujours envie de quitter le SIG.

— En quoi est-ce important ? dit-elle d'un ton léger. L'essentiel, c'est le moment présent, non ?

Il la fixa d'un air sombre.

— La dernière fois que j'ai passé la nuit avec toi, je me suis réveillé seul dans un lit glacé. Tu ne le sais peut-être pas, mais j'adore les petits câlins au réveil. Si tu dors de nouveau avec moi, j'espère que j'aurai droit à un câlin.

Elle refoula les larmes qui lui nouaient soudain la gorge. Elle était émue. Mais son émotion n'était rien à côté de l'impatience et du désir qu'elle sentait monter en elle. Elle voulait Jase. Elle voulait faire l'amour avec lui. Follement.

Et, oui, elle était d'accord pour les câlins au réveil.

Elle acquiesça en silence.

Ce fut suffisant pour lui.

Il se leva, lui prit la main, et, ensemble, ils quittèrent le McGill's.

* * *

Ils n'allèrent pas chez lui, mais chez elle. Le salon était encore en pleine rénovation, ça sentait la peinture, mais peu importait. Ils avaient fait l'amour dans le lit de Jase, Carrie voulait qu'il marque maintenant le sien de sa présence. Ainsi, elle pourrait encore mieux penser à lui plus tard, quand il ne serait plus auprès d'elle.

Il ôta lentement sa veste et la lança dans un fauteuil. Puis il se débarrassa de son étui et de son arme, qu'il posa sur la table de chevet. Carrie contempla le revolver et sentit le poids du sien sur son flanc.

— Viens ici, souffla-t-il.

Comme elle se plantait devant lui, il fit glisser sa veste de ses épaules. Docile, elle tendit les bras, pour lui faciliter la tâche. Quand il voulut lui enlever l'étui de son arme, elle tressaillit, instinctivement — car elle n'avait pas l'habitude que quelqu'un d'autre manipule son revolver. Mais elle se reprit et se laissa faire.

Elle n'était pas encore habituée à cette idée, mais avec lui elle commençait à apprendre.

Pendant qu'il déboutonnait son chemisier, elle demeura parfaitement immobile et silencieuse. Il avait un air grave, les paupières lourdes de désir et de détermination. Leurs respirations résonnaient dans la chambre silencieuse. Elle aurait dû dire quelque chose, non ? Faire quelque chose ? Mais au lieu de cela elle se laissait déshabiller. Pourquoi ? Pourquoi était-ce si bon de tout lui donner ? De baisser sa garde ? De se mettre à sa merci ?

De sombres souvenirs tentaient de se frayer un chemin dans son esprit : elle les repoussa sans pitié. Depuis qu'elle avait été violée, elle se méfiait des

hommes. Mais ça devait cesser.

Jase s'occupait maintenant de déboutonner son pantalon, qu'il fit glisser le long de ses jambes, en même temps que sa culotte couleur lilas. Elle dégagea ses pieds sans un mot, et se présenta nue devant lui.

Il la balaya du regard, ses yeux de braise réchauffant chaque centimètre de sa peau. Il la regardait, mais il ne la touchait pas. Il attendait qu'elle vienne à lui. Qu'elle se décide.

Elle déglutit avec peine et tendit le bras pour déboutonner sa chemise. Puis, sans la lui enlever, elle défit son pantalon, tout en couvrant de baisers les muscles durs de son torse. Elle inspira profondément son odeur envoûtante. Il sentait si bon !

Il poussa un soupir rauque quand elle commença à taquiner sa peau du bout de sa langue. Cette preuve de l'effet qu'elle produisait sur lui l'encouragea à aller plus loin : elle glissa sa main dans son pantalon et empoigna son pénis.

Elle frissonna quand il gémit et posa ses mains sur ses seins.

— Tu as froid ? murmura-t-il d'une voix traînante.

Elle secoua la tête.

— Avec tes mains où elles sont ? Pas du tout. Et toi ?

Il éclata de rire.

— Avec ta main où elle est ? Ce serait difficile.

Elle sourit contre sa peau tiède, puis gémit quand il pinça légèrement ses mamelons.

— Redresse-toi, pressa-t-il. J'ai envie de t'embrasser.

Elle obéit, et il approcha sa bouche de la sienne.

Au début, elle eut du mal à s'abandonner et en profita pour analyser sa technique — angle, pression, rythme. Est-ce que c'était bon ? Oui, c'était bon. Jase embrassait merveilleusement bien.

Il s'écarta d'elle, haletant, et plissa les yeux.

— A quoi tu penses ?

— Je pense que tu embrasses bien. Mais je suppose que c'est parce que tu as beaucoup pratiqué, plaisanta-t-elle.

En le voyant incliner la tête et froncer les sourcils, elle se demanda si la réponse lui avait déplu.

— Si tu as le temps de réfléchir pendant que je t'embrasse, c'est que je n'ai pas assez pratiqué, au contraire.

Il la prit par le cou.

— Laisse-moi t'approcher, Carrie.

— Je te laisse m'approcher. Tu es là. Bientôt tu seras en moi.

— Non, je ne parle pas de ça. Je parle de t'approcher vraiment. Même si ce n'est que pour ce soir. Juste pendant le moment où nous ferons l'amour. Donne-toi à moi. Essaye...

Elle battit des paupières, pour retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Quelque chose en elle voulait encore résister à cette voix suppliante.

— Et toi, tu te donneras complètement à moi ? murmura-t-elle.

— C'est fait depuis longtemps, Carrie. Tu ne l'as donc pas remarqué ?

Il avait dit cela avec un accent de sincérité qui ne trompait pas. Il lui avait en effet dévoilé peu à peu des bribes de lui-même. Lentement. Mais sûrement. Quand elle avait vu ses cicatrices, il lui avait raconté d'où elles venaient. Ensuite, il lui avait fait des confidences chaque fois qu'il en avait eu l'occasion.

— Ce n'est pas facile pour moi, murmura-t-elle. J'ai beaucoup de mal à me laisser aller.

— Je sais, dit-il.

Elle attira sa bouche vers la sienne, et ils s'embrassèrent longuement. Cette fois, elle parvint à ne penser à rien. Elle se contenta de se concentrer sur ce qu'elle ressentait. Sur ce corps dur et chaud contre le sien.

Et c'était si enivrant, si bon et doux, qu'elle fit ce qu'il lui demandait, sans même l'avoir décidé : elle laissa tomber ses barrières et se donna à lui sans réserve.

Il le sentit aussitôt et, la remerciant d'un gémissement rauque, il la souleva de terre. Elle enroula ses jambes autour de sa taille et entreprit de repousser sa chemise entrouverte, pour pouvoir toucher sa peau. Mais comme il faisait courir sur sa gorge une pluie de baisers, la mordillant au passage, descendant peu à peu, elle abandonna la chemise et enfouit ses doigts dans ses cheveux pour le guider vers ses seins qui réclamaient son attention. Il en prit un dans sa bouche, le suçâ doucement, puis plus fort, jusqu'à ce qu'elle gémissse et se cabre dans ses bras.

— C'est ça, murmura-t-il contre sa peau. Donne-moi tout ce que tu as, Carrie. Je veux tout.

Il la porta sur le lit et l'y allongea, puis se défit de l'emprise de ses jambes pour se déshabiller, à la hâte.

Elle resta là, hypnotisée, à regarder cet homme musclé se dénuder sur la délicate toile de fond de sa chambre — spectacle qui exacerba son désir.

— Prends-moi maintenant, dit-elle. Tout de suite. Je ne peux pas attendre.

— Mais si, tu peux, assura-t-il en se penchant sur elle pour l'embrasser de nouveau. Je vais prendre mon temps, si tu le permits.

Lentement, il s'agenouilla entre ses cuisses pour embrasser son ventre et glisser la langue dans son nombril. Elle voulut protester, mais changea vite d'avis. Oui, elle voulait sentir son pénis en elle, mais il avait visiblement l'intention de lui donner du plaisir avec sa bouche, et c'était plus que tentant. Elle lui saisit la tête et ferma les yeux.

C'était délicieux.

Tellement délicieux qu'elle en tremblait de la tête aux pieds. Quand il la mordillait ou donnait un coup de langue plus appuyé, elle se cambrait en se mordant les lèvres pour tenter d'étouffer ses gémissements. Elle était en train de découvrir qu'un homme pouvait lui donner du plaisir.

— Je veux entendre ton plaisir, Carrie.

Elle cessa de retenir ses soupirs quand il glissa un doigt dans son sexe, puis deux, et enroula sa langue autour de son clitoris avant de l'aspirer doucement entre ses lèvres. Au bord de l'orgasme, elle poussa un cri et agrippa les draps.

Puis le tourbillon du plaisir l'emporta.

Elle revint peu à peu sur terre, haletante, aux prises avec les derniers spasmes de la jouissance. Jase ne bougeait plus. Il avait posé sa joue sur son ventre, sa main sur son pubis. Elle lui caressa paresseusement les cheveux.

— Et maintenant, dit-elle d'une voix rauque, est-ce que je peux t'avoir en moi ? S'il te plaît...

Lentement, il releva la tête. Ses yeux brûlaient de désir et de détermination. *Oui*, disaient-ils.

Il se positionna au-dessus d'elle, en prenant appui sur ses mains.

— Prends mon sexe, murmura-t-il. Guide-moi en toi.

Elle ne se fit pas prier et guida son pénis, non sans en profiter pour le serrer avec vigueur, caresse qu'il accepta les yeux fermés, en soupirant de plaisir.

— Maintenant, Carrie ! gémit-il. Je ne peux plus me retenir.

Il l'avait déjà à moitié pénétrée quand elle s'écria :

— Attends, tu n'as pas mis de préservatif !

Il se figea.

— Tu en as un ? Dis-moi que tu en as...

— Tu n'en as pas ? rétorqua-t-elle d'un ton taquin.

Comme il lui lançait un regard désespéré, elle eut pitié de lui.

— C'est bon, s'empressa-t-elle d'ajouter. J'en ai un. Il est un peu vieux, mais...

Il se retira d'elle, et elle fila dans la salle de bains. Quand elle revint, il était allongé sur le lit, un bras sur les yeux. Il tremblait de désir.

— Ne bouge pas, j'adore cette position, dit-elle.

Elle vint se placer à genoux près de lui, déroula le préservatif sur son sexe, puis s'installa à califourchon sur lui.

Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il la renversa, lui saisit les poignets d'une main, et lui bloqua les bras au-dessus de la tête.

Surprise, elle le dévisagea.

— Aujourd'hui c'est mon tour de commander, dit-il. Et c'est dans cette position que je te veux.

Il attendit.

— C'est d'accord, dit-elle en écartant les cuisses.

Il entra en elle, la remplissant si violemment qu'elle poussa un cri de surprise.

De nouveau, il se figea, et cette fois lâcha ses poignets.

— Est-ce que je t'ai fait mal ?

Elle lui empoigna les fesses.

— Bouge ! gémit-elle en guise de réponse. Prends-moi...

Il se mit à aller et venir en elle, se retirant, la pénétrant, sans la moindre douceur, avec la sauvagerie que lui imposait son désir. Leurs hanches se heurtaient, leurs poitrines se frôlaient, leurs lèvres s'effleuraient, leurs mains se caressaient. Ils étaient l'un à l'autre, corps mêlés, offerts.

— Oh ! mon Dieu, Carrie, je vais jouir ! cria-t-il.

Il cambra le dos, serra les dents et gémit, tout en lui pinçant fortement les mamelons. Et elle se laissa emporter. Une deuxième fois.

* * *

Jase regardait Carrie qui dormait dans ses bras. Elle semblait en paix. Comblée.

Jamais il ne l'avait vue ainsi.

En sa présence, elle était le plus souvent tendue. Electrique. Ils étaient deux lignes à haute tension, et entre eux ça faisait des étincelles — comme autrefois entre son père et sa mère. Cela rendait leur relation intense et intéressante, pour l'instant.

Mais un jour, sans doute, elle deviendrait dangereuse.

Dans combien de temps ?

Combien de temps faudrait-il avant que leurs natures passionnées ne transforment leur relation en une lutte permanente, comparable à celle qu'avaient vécue ses parents ?

Au travail, pourtant, ils formaient une bonne équipe. Il avait une approche calme des choses, très méthodique, et Carrie était plus agressive. Tous deux se complétaient à merveille. C'était sans doute la raison pour laquelle ils avaient réussi à coincer l'Embaumeur.

Alors peut-être, après tout, pourraient-ils trouver le moyen d'être complémentaires dans la vie ?

Oui, ils trouveraient un moyen. Jase craignait de moins en moins de se comporter avec Carrie comme son père s'était comporté avec sa mère. Non. Jamais il ne pourrait lever la main sur elle. Il voulait lui faire du bien. La protéger. La protéger contre tout ce qui lui ferait du mal, contre tous ceux qui s'en prendraient à elle.

Mais, elle, avait-elle envie de poursuivre avec lui ? Elle lui avait clairement dit que non. Pourtant, il refusait de renoncer à elle.

Il allait devoir la convaincre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, destinés l'un à l'autre. Il ne savait pas encore comment il s'y prendrait, ni s'il y parviendrait. Tout ce qu'il savait, c'était que plus il la tenait dans ses bras, moins il avait envie de la laisser partir.

Son téléphone sonna, interrompant le cours de ses pensées.

— Allô ?

Il y eut une longue pause, suivie d'un soupir.

— Agent Tyler ?

C'était le commandant Stevens.

Jase fit la grimace et jeta un coup d'œil vers Carrie. Il regrettait déjà d'avoir décroché.

— Oui, monsieur.

— Je suppose que l'agent Ward est avec vous ?

— Oui.

— Tant mieux. Je comptais l'appeler aussi, mais vous lui transmettez le message. Je vous veux dans mon bureau au plus vite.

Jase perçut l'urgence dans la voix de Stevens. Sa main se crispa sur le téléphone.

— Il y a un problème, monsieur ?

— Plutôt, oui. Une nouvelle victime. Nous avons raison d'avoir des doutes à propos de l'identité de l'assassin de Kelly Sorenson... Ce n'est pas l'Embaumeur qui l'a tuée. Il y a bel et bien un plagiaire, il a déjà deux meurtres à son actif et n'a sûrement pas l'intention de s'arrêter là...

L'espace de quelques heures, Carrie avait réussi à tout oublier dans les bras de Jase.

Elle se souvenait avec une étrange précision de l'instant où elle avait lâché prise. Où sa peur s'était envolée. Et, avec elle, son sentiment d'insécurité et ses doutes.

Puis Jase l'avait réveillée pour lui annoncer que le commandant Stevens les réclamait sur-le-champ. Il y avait une nouvelle victime.

La trêve était finie.

« C'est la vie. Personne ne la traverse sans récolter quelques égratignures. »

Quand elle avait cru qu'ils en avaient terminé avec l'affaire de l'Embaumeur, elle avait voulu se donner le droit de vivre, enfin, pour balayer l'horreur de ces dernières semaines.

Et ça avait fonctionné. Au-delà de ses espérances.

Elle savait maintenant que la paix qu'elle avait ressentie dans les bras de Jase n'avait été qu'une illusion.

Bowers était mort, mais il y avait un autre tueur. Un plagiaire.

Une fois de plus, la victime était une femme. Une fois de plus, on lui avait découpé les paupières. Mais le plagiaire avait une imagination délirante. Il avait encore changé son mode opératoire et avait cette fois découpé la peau de sa victime en lanières, après l'avoir écorchée. Cela rappelait à Carrie un film d'horreur dont ses collègues lui avaient parlé pendant des semaines : une sombre histoire de psychopathe qui affamait des otages dans une fosse et écorchait leurs cadavres.

En plus de l'intérêt pour les paupières, elle soupçonnait le plagiaire de partager la passion de Bowers pour les films gore.

Tammy Ryan, la dernière victime, n'avait aucun lien avec l'université Sequoia. Ils s'étaient immédiatement rendus au McGill's avec sa photo, mais personne ne se souvenait de l'y avoir vue, ni en compagnie de Kelly Sorenson, ni seule.

Selon leurs familles et leurs amis, Ryan et Sorenson ne se connaissaient pas.

N'ayant aucun semblant de piste pour Tammy Ryan, ils s'étaient de

nouveau concentrés sur Kelly Sorenson.

Susan Ingram assurait que Kelly l'avait appelée vers 21 heures pour lui annoncer qu'elle quittait le bar avec un client, et ils avaient pu vérifier cette information sur le téléphone d'Ingram. Mais au McGill's personne ne l'avait vue après 20 heures.

Ils attendaient toujours le relevé des appels entrants et sortants de son téléphone. Ils avaient aussi réclamé celui de Tammy Ryan. Carrie avait l'intention de les comparer. Elle espérait trouver des numéros communs aux deux femmes. Au moins un. Celui du tueur.

L'assassin de Ryan et celui de Sorenson étaient une seule et même personne. L'absence de paupières des victimes suffisait pour parvenir à cette conclusion.

Carrie referma le dossier qu'elle était en train d'éplucher. Elle était sur les nerfs, mais elle faisait de son mieux pour ne pas le montrer à Jase. Il n'avait pas besoin de ça. Il avait son propre stress à gérer.

— Nous devons absolument découvrir comment il les contacte, soupira-t-elle. Et sur quels critères il les choisit.

— Il est moins méthodique que Bowers, répondit Jase. Moins organisé. Il doit laisser des indices qui nous échappent. Il faut continuer à éplucher les dossiers. Tout relire.

— J'ai beau relire, je ne trouve rien. Les paupières sont le seul point commun entre les deux meurtres. A part ça, le mode opératoire est totalement différent. C'est très inhabituel chez un tueur en série.

— Et si cette variété était en elle-même un indice ? Il a démembré le corps de Sorenson et a posé sa tête sur une souche d'arbre. Il a étranglé Tammy Ryan, puis il l'a écorchée. Dans les deux cas, il a abîmé les corps. Est-ce que ça ne pourrait pas signifier quelque chose, associé aux paupières ?

Carrie soupira.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression en tout cas qu'il ne cherche pas à torturer ses victimes, contrairement à l'Embaumeur.

— A ta place, je n'irais pas aussi vite. Il leur ôte les paupières quand elles sont encore en vie. Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

— Il veut qu'elles le regardent ? proposa Carrie.

Elle se concentrait tellement pour essayer de comprendre le fonctionnement du tueur qu'elle sentait des décharges d'adrénaline se propager dans son corps.

— Peut-être qu'il les connaît et qu'il veut les punir parce qu'elles n'ont pas prêté attention à lui, ou qu'elles ne l'ont pas regardé comme il l'aurait voulu..., poursuivit-elle.

— Possible...

— Il y a autre chose qui me tracasse, reprit-elle. Le meurtre de Tammy Ryan me rappelle un film d'horreur où un psychopathe affame ses victimes dans une fosse. Bowers s'inspirait de ce genre de films pour ses crimes, je me demande si son plagiaire n'en fait pas autant...

Ils cherchèrent sur internet. Quelques minutes plus tard, Jase acquiesça.

— Bon. Voilà qui est plutôt concluant. Cette histoire de paupières vient d'un film d'horreur, cela nous le savions. Apparemment, il a pu aussi s'inspirer d'un film d'horreur pour l'ensemble de ses modes opératoires. On a trouvé un film où l'assassin écorche ses victimes. Un autre où il les démembre et pose leur tête en évidence sur un tronc d'arbre, en disséminant le reste du corps dans la végétation environnante.

— Ça fait un peu beaucoup pour qu'il s'agisse de coïncidences, murmura Carrie. Celui-là aussi est un amateur de scènes violentes. Il copie l'Embaumeur, mais il copie surtout les films qu'il voit. Les paupières viennent d'ailleurs peut-être uniquement de là.

— Tu veux dire qu'il ne serait pas un plagiaire et qu'il s'agirait d'une coïncidence ? Deux tueurs en série qui n'auraient aucun lien entre eux se seraient inspirés du même film au même moment ?

— Je dirais que c'est possible. Sauf que le film où l'assassin collectionne les paupières de ses victimes n'est pas très connu. Il est tout de même plus probable que les deux tueurs se fréquentaient. Ou que le second tueur est au courant des crimes de Bowers et a décidé de les copier pour des raisons obscures.

— L'Embaumeur se retrouve on ne sait comment en contact avec le second tueur et il lui raconte qu'il ôte les paupières de ses victimes. Celui-ci décide d'en faire autant, pour une raison que nous ignorons, mais comme il ne connaît pas le mode opératoire complet de l'Embaumeur, ou parce que l'embaumement n'a pour lui aucune signification particulière, il décide d'improviser pour le reste et s'inspire de ce qu'il a pu voir dans des films. D'accord. C'est un peu tiré par les cheveux, mais nous n'avons rien d'autre. Autant commencer par là.

— C'est-à-dire ?

— Nous allons faire des recherches sur internet. Je propose d'éplucher les blogs et les forums des mordus de films d'horreur. On pourrait aussi s'intéresser aux castings de figurants. Notre deuxième assassin rencontre peut-être ses victimes en postulant pour faire de la figuration.

Elle acquiesça. Elle apprenait beaucoup en faisant équipe avec Jase. Il était intelligent, il avait de l'imagination, il savait chercher en dehors des sentiers battus. Elle serait peut-être venue d'elle-même à ce genre de conclusions, mais au bout de combien de temps ? Il y avait entre eux une excellente synergie. Dès qu'elle lançait une idée, il la prenait au vol et la développait. Ils formaient un tandem extrêmement efficace.

— Aucun des témoins que nous avons interrogés n'a parlé de figuration. Si les victimes avaient fait de la figuration, leurs proches l'auraient su.

— Ils n'ont pas forcément pensé à nous le dire, et nous ne leur avons pas posé la question. Peut-être étaient-elles juste passionnées de cinéma. Tammy Ryan était une athlète et elle sortait très peu... Nous allons commencer par interroger Susan Ingram. Elle nous dira si Kelly Sorenson s'intéressait aux

films d'horreur. Par ailleurs, je pense qu'il serait temps de contacter le FBI. Je vais demander à Stevens de transmettre nos éléments à un profiler, pour qu'il nous donne son avis.

Carrie trouva l'idée excellente.

— Bowers invitait ses employés à regarder des films d'horreur dans son cabinet, enchaîna-t-elle. Il invitait peut-être aussi des patients, qui sait ? Il faut interroger de nouveau ses employés, réclamer un mandat pour éplucher ses dossiers médicaux, interroger les patients qui nous paraîtront dignes d'intérêt.

Quelques heures plus tard, le commandant Stevens leur transmettait les commentaires d'un profiler du FBI.

— Les gars du FBI sont d'accord avec vous : les films d'horreur pourraient être une clé dans cette enquête. Ils sont prêts à vous aider. Ils ont été très impressionnés par votre perspicacité. Je peux vous dire que vous avez fait bonne impression.

— Malheureusement, notre piste ne donne rien pour l'instant, répondit Jase. Aucune des victimes n'était cinéphile. Sorenson regardait de temps en temps des films d'horreur, comme tout le monde, mais rien de plus.

— Je suis sûr que vous trouverez. Mais vous semblez épuisés et vous auriez besoin d'une pause. Je sais que vous ne dormez presque plus depuis plusieurs jours.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre une pause, monsieur ! protesta Carrie. Pas avec cette seconde victime que l'on vient de trouver.

— Ce n'est pas une suggestion, Carrie, c'est un ordre. Je ne fais qu'appliquer la procédure habituelle. Vous n'êtes pas des super-héros. Vous veniez tout juste de trouver l'Embaumeur, et on vous colle un deuxième tueur en série sur les bras. Je vais demander à des inspecteurs de la police de San Francisco d'explorer les pistes que vous avez dégagées. Cela vous laissera du temps pour dormir et pour manger. Bien entendu, ils travailleront sous vos ordres. Il n'est pas question pour vous de refuser. Est-ce clair ?

Carrie acquiesça, Jase lâcha un « oui, monsieur » du bout des lèvres, puis ils échangèrent un regard entendu. Ils n'avaient pas envie de déléguer une partie de leur travail à des inspecteurs d'une autre équipe. Ils voulaient tout suivre, pas à pas.

Une fois le commandant Stevens parti, Jase se tourna vers Carrie.

— Il lui faudra prendre quelques heures pour obtenir l'équipe qu'il a réclamée et la rendre opérationnelle. En attendant, je voudrais te soumettre quelques idées sur lesquelles nous pourrions avancer.

— Vas-y, dit-elle. Je t'écoute avec attention.

— C'est à propos des paupières. Tu penses que, si notre nouveau tueur découpe les paupières de ses victimes quand elles sont encore en vie, c'est pour les forcer à le regarder. Est-ce que ça aurait un rapport avec son apparence ? Et, ses victimes, est-ce qu'il les choisit pour leur apparence ? L'Embaumeur préférait les femmes aux cheveux châains. Qu'est-ce que Sorenson et Ryan avaient en commun, physiquement ?

— Regardons les photos.

Après vérification, ils conclurent que les photos ne mettaient en évidence aucune ressemblance entre les deux femmes.

Carrie se leva pour faire les cent pas — marcher l'aidait à réfléchir et à gérer sa frustration.

— Kelly Sorenson et Tammy Ryan étaient deux filles superbes, c'est bien leur seul point commun. Tammy, surtout, qui était une athlète et avait un corps parfait. Mais tout cela ne nous mène à rien...

— Je ne suis pas de ton avis, répondit doucement Jase. Tes observations m'inspirent plusieurs remarques.

— Vraiment ?

— Il choisit de très belles femmes.

— Elles sont belles, donc elles lui plaisent... Il aime les belles femmes ? Ce n'est pas une piste.

— Laisse-moi aller au bout de mon raisonnement. Il prend de très belles femmes. Il leur ôte les paupières pour les contraindre à le regarder. Pourquoi, d'après toi ? Parce qu'il n'arrive pas à se faire remarquer par les belles femmes ? Peut-être est-il laid et sans charme...

— Désolée, mais ça non plus, ça ne nous mène pas à grand-chose. Selon toi, nous chercherions un homme sans beauté et sans charme ? Ça pourrait faire beaucoup de monde...

— Réfléchis encore. Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Les tueurs en série ont pour la plupart vécu un grave traumatisme qu'ils tentent de surmonter en tuant. Le regard que les femmes posent, ou ont posé sur notre tueur, a un rapport avec son mode opératoire. Il leur en veut, il se venge. Peut-être même se sont-elles moquées de lui. Pour le pousser à tuer et à découper des paupières, il a fallu un peu plus que de l'indifférence, je suppose.

— Donc, elles ne se seraient pas contentées de l'ignorer, mais elles l'auraient rejeté et ridiculisé ? précisa Carrie.

Ça commençait à devenir intéressant.

— D'après Susan Ingram, Kelly Sorenson avait accepté de suivre le client du McGill's parce qu'il lui faisait pitié.

— Peut-être qu'elle n'a pas été la seule à le trouver pitoyable. Peut-être qu'il a connu ça toute sa vie. A cause d'une tare physique, par exemple.

— Bowers exerçait la chirurgie plastique. Le tueur l'avait peut-être consulté pour tenter une chirurgie réparatrice ?

— Exact. Et on peut imaginer, pour pousser le raisonnement jusqu'au bout, que Bowers avait échoué à le « réparer ».

— Dans combien de temps aurons-nous le mandat pour les dossiers de Bowers ?

— Je ne sais pas, mais ça ne devrait pas tarder. Tu penses qu'on pourrait trouver notre tueur parmi ses ex-patients ? Qu'il s'agirait de quelqu'un présentant une anomalie ?

— Quelque chose de visible, insista Jase. Une anomalie susceptible de

déclencher des réactions de rejet, ou de répulsion.

* * *

Brad palpa son visage avec précaution. Sa peau n'avait jamais été aussi lisse. Il ne s'était pas trompé en choisissant Tammy Ryan. Dès qu'il avait commencé à l'écorcher, il avait senti déferler en lui une vague de pouvoir.

Mais ce qu'il constatait aujourd'hui relevait du miracle.

Sa tache s'était estompée. Elle avait presque disparu.

Le Dr Bowers avait voulu lui faire croire qu'il était fou, qu'il voyait une tache qui n'existait pas. Mais non, il n'était pas fou. Il était au contraire très intelligent. Tellement intelligent que la plupart des gens ne le comprenaient pas.

Le fou, c'était Bowers, avec son arrogance démesurée. Bowers s'était toujours pris pour un être supérieur et quand il avait commencé à assassiner impunément des femmes, son sentiment de supériorité n'avait plus connu de limites. Ouais... Il s'était cru tout-puissant. A l'égal d'un dieu, sans doute.

Intouchable.

Mais à présent c'était à lui, Brad, de se sentir supérieur, intouchable, au-dessus de la mêlée. Il avait été plus malin que Bowers, lequel avait été plus malin que la police, donc il était plus malin que la police, non ? Aussi, pourquoi ne pas s'amuser un peu avec ces crétins de flics ? Mettre la barre encore plus haut ? S'il arrivait à se montrer plus fort et plus puissant qu'une bande de flics, ça ne ferait qu'accélérer sa métamorphose.

Il avait créé un blog le soir de la mort de Sorenson. Depuis, il l'alimentait régulièrement de commentaires. Il allait en ajouter. Si les flics se montraient suffisamment malins pour les repérer, cela rendrait le jeu encore plus passionnant.

Les gens croyaient le connaître. Ils prêtaient à peine attention à lui. Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire. Mais c'était bientôt fini.

Tout allait s'arranger. Parce qu'*elle* le verrait enfin. Nora...

Son cœur se mit à battre quand il songea qu'il allait bientôt la revoir.

Il se demanda s'il devait se montrer miséricordieux avec Tony. S'il lui pardonnerait de s'être moqué de Nora. S'il oublierait que Nora l'avait adulé.

Il se tourna vers le réceptacle dans lequel il avait déposé les paupières de ses deux premières victimes — pour employer un vocabulaire de flic, parce que, lui, il préférerait les appeler ses donneuses.

Non, il n'avait pas eu pitié d'elles. La pitié était un sentiment cultivé par les faibles.

Pas de pitié non plus pour Tony Higgs. Il devait mourir.

Contrairement aux prévisions de Jase, Stevens avait rapidement rassemblé une équipe pour les seconder. Les enquêteurs de la police de San Francisco prirent connaissance des éléments de l'enquête, et il leur exposa, aidé de Carrie, les pistes à explorer en priorité.

Les inspecteurs venaient de partir quand Jase reçut un coup de fil. Il s'entretint quelques secondes avec son interlocuteur, puis raccrocha. Il semblait soudain fébrile.

— Notre tueur se croit autorisé à tuer parce qu'il est un être exceptionnel. Comme tous les tueurs en série, il est persuadé d'être doté d'une intelligence supérieure. Il va chercher à nous provoquer, c'est certain. En semant des indices. Et où pourrait-il semer des indices, d'après toi ?

Carrie leva les yeux vers lui.

— Tu penses à internet ?

— Exactement. J'ai pensé qu'il pourrait avoir l'idée de disséminer des indices sur internet. Ou au moins de partager son intérêt pour les films d'horreur avec des passionnés comme lui. J'avais demandé à Larry de faire quelques recherches sur le Web, et il a cherché des forums et des blogs autour des films d'horreur, en entrant des titres de films et des mots-clés comme « laideur », « beauté », « pouvoir ».

Larry Tanaka était expert en informatique pour le Département de la justice. L'un des meilleurs.

— Et il a trouvé quelque chose ?

— Il pense que oui et il vient de m'appeler pour me dire qu'il voulait nous montrer ce qu'il avait trouvé. Il arrive.

Quelques minutes plus tard, Larry Tanaka entra en trombe dans leur bureau, une pile de documents à la main. Il paraissait surexcité.

— Carrie ! Jase ! Vous n'allez pas en croire vos oreilles !

Tanaka était un petit homme trapu, avec des origines japonaises, qui se comportait toujours comme s'il avait bu trop de café, ce qui était incompréhensible, vu qu'il n'en buvait pas une goutte. Il ne consommait pas non plus de sucre. Ni de viande. Larry considérait son corps comme un temple et le traitait comme tel.

— Nous avons trouvé votre type sur internet.

— Quoi ? s'exclama Carrie.

— Tu plaisantes ? demanda Jase. Vous l'avez identifié ?

Ils s'étaient doutés que Tanaka voulait les voir de toute urgence pour leur annoncer une bonne nouvelle, mais celle-ci dépassait toutes leurs espérances.

Tanaka secoua la tête.

— Désolé. Je ne voulais pas vous faire une fausse joie et je me suis mal exprimé. Nous ne l'avons pas identifié, mais nous avons trouvé un blog sur lequel il se vante de ses crimes. Ce type est un vrai barjot. Vous connaissez Michael Miller, qui travaille en bas, aux Mœurs ?

Comme toujours Tanaka commençait par une digression. C'était habituel chez lui et parfois prodigieusement agaçant. Mais tout le monde lui pardonnait ce travers car il était par ailleurs très compétent.

— Oui, répondit Carrie.

— Il est sur une affaire de pornographie impliquant des mineurs et il traque des prédateurs sur le Net. Il est tombé sur un blog de malades qui prônent un suicide altruiste, appelé pudiquement « geste pour une réduction volontaire de population ». Seigneur... Il y a vraiment des tarés, sur terre.

— Si tu nous parlais plutôt du taré qui nous intéresse ? coupa Carrie.

Elle échangea un regard entendu avec Jase. Elle fut tentée de lui sourire, mais se retint. Elle avait décidé de conserver avec lui une certaine distance. Désormais, leur intimité ne devait pas dépasser le cadre de leur collaboration.

— Oui, c'est vrai, c'est vrai, grommela Tanaka. J'en viens au fait. Miller est tombé sur un blog crypté et, ne sachant pas si ça concernait ou pas sa recherche, il s'est attelé à le déchiffrer. Et il a réussi. En lisant les messages de ce blog, il a tout de suite pensé à votre type. Il a d'abord vérifié les dates : les messages ont été postés peu après chacun des meurtres de votre tueur en série !

Une bouffée d'espoir envahit Carrie. Quand elle avait appris le meurtre de Tammy Ryan, ça lui avait fait un choc. Ils venaient d'identifier leur Embaumeur, qu'ils avaient trouvé mort, et voilà qu'un deuxième tueur en série sortait de nulle part, comme pour prendre le relais du premier. Elle s'était sentie découragée. Depuis, elle luttait pour ne pas perdre espoir, mais c'était dur, car ils ne progressaient pas beaucoup. Rien ne se débloquait. Ils n'avaient aucune piste.

Et voilà que Tanaka débarquait dans leur bureau avec une piste de premier ordre ?

Une piste provenant d'un blog ?

Mais pourquoi le tueur aurait-il été assez stupide pour se vanter de ses meurtres sur la Toile ?

Les tueurs en série étaient assez intelligents pour échapper un certain temps à la police. On finissait parfois par les coincer, à force de recoupements, après plusieurs victimes.

Mais pas toujours...

Carrie soupira. Il y avait trop de crimes et de criminels impunis sur terre.

Comme son violeur...

Mais le moment était mal choisi pour remuer les vieux souvenirs, elle fit un effort pour se concentrer sur la conversation en cours.

— ... pour le pister ? demandait Jase.

— Nous ne savons pas encore. En termes de contenu, il ne livre pas grand-chose. Il est prudent et ne donne aucune information qui permettrait de le pister ou de l'identifier, tu penses bien... On pourrait croire qu'il raconte le scénario d'un film — ceux que tu m'as signalés —, mais j'ai trouvé dans son blog les mots-clés que tu m'as demandé de chercher. Des mots en rapport avec la beauté, la force physique, l'intelligence.

— La force physique ? s'étonna Carrie.

— Oui. Il fait souvent référence à la loi du plus fort, par exemple. Il fait également référence à la théorie de Darwin, sur la survie des individus et des espèces.

Tanaka s'arrêta net et les dévisagea.

— Ça colle avec ce que vous attendiez ?

— Ça colle, confirma Jase. La beauté, d'abord : il a choisi deux très belles femmes. La force physique, ensuite : Tammy Ryan faisait partie d'une équipe de softball.

— Dans ce cas, le type sera aussi un athlète, c'est sûr, dit Tanaka.

— Le type ? demandèrent Jase et Carrie d'une seule voix.

— Sa prochaine cible. Si nous avons correctement décodé son blog, il a déjà jeté son dévolu sur une nouvelle victime. Un homme, cette fois.

— Montre-nous ça, ordonna Jase.

Depuis cinq minutes, Carrie rongait son frein. Tanaka s'adressait surtout à Jase, comme si c'était lui qui dirigeait l'enquête. Sans doute la fatigue et le surmenage la rendaient-ils un peu trop susceptible. Il n'empêche. Elle tenait à montrer qui commandait.

— Attends, dit-elle à Tanaka. Je veux d'abord savoir ce qu'il est possible de faire pour le retrouver, et ce que vous avez déjà mis en œuvre.

Jase parut agacé, mais ne protesta pas.

— Le technicien vient juste de m'appeler pour me communiquer le résultat de nos recherches auprès du fournisseur d'accès internet. Ils travaillent encore dessus, mais notre Darwin a utilisé des serveurs proxy, ce qui le rend difficile à localiser.

Darwin ? Ce second tueur avait donc déjà gagné son surnom.

— D'accord. Et tu dis que le contenu de son blog ne permet pas de l'identifier ?

— Exact. A part un éventuel mobile, il ne révèle pas grand-chose.

Carrie revit les corps ravagés de Sorenson et de Ryan. Elle ne voyait pas à quel mobile Tanaka faisait allusion.

— Je t'écoute, dit-elle.

— Je ne suis pas encore très sûr de moi. C'est en rapport avec la beauté, comme je vous l'ai dit. Et la force, la puissance, le pouvoir. Le commandant

Stevens voudrait que Lana Hudson lise le blog. Si elle en tire quelque chose, il le communiquera au FBI.

Carrie acquiesça. Bien sûr, Stevens voulait garder la chose en interne, avant de réclamer l'intervention du FBI. Il y avait toujours eu une certaine rivalité entre la police d'Etat et les fédéraux, poussant les deux parties à marquer leur indépendance.

Stevens avait raison en tout cas de s'adresser à Lana, même si elle n'était pas profiler. Elle regretta de ne pas avoir eu plus tôt l'idée de lui demander son avis — elle aurait dû le faire dès qu'ils avaient compris que le tueur s'inspirait de films d'horreur. Lana leur donnerait sûrement un éclairage intéressant sur sa psychologie.

— Vous parliez de Lana ? demanda Simon Granger, qui venait d'entrer dans le bureau et n'avait entendu que la dernière phrase de leur conversation.

Simon ne cherchait pas à cacher que tout ce qui concernait Lana le touchait de près. Il était encore très amoureux d'elle.

— Stevens a demandé à Lana de regarder un blog qui est peut-être celui de notre tueur en série, dit-elle en lui montrant les documents de Tanaka.

Il y avait trois pages.

Trois.

Une pour chacune des trois victimes.

Tanaka n'avait plus rien à leur dire et s'apprêtait à se remettre au travail.

— Tenez-moi au courant, lança-t-il en sortant. Je veux être prévenu quand vous coïncerez ce malade !

— Moi aussi, renchérit Simon, lui emboîtant le pas.

— Tu crois qu'il va voir Lana ? demanda Jase à Carrie.

— Je serais prête à le parier, oui. Mais à présent asseyons-nous et lisons ce blog.

La première page était courte, datée du jour où Kelly Sorenson était morte. Si Tanaka et Miller avaient correctement déchiffré le code, on pouvait lire :

J'ai tué hier. Une prostituée qui croyait me faire une faveur. Elle se moquait de moi. Alors je l'ai frappée. Comme elle hurlait, j'ai passé les mains autour de son cou pour la faire taire. Elle est morte. Et c'est comme ça que j'ai su.

En la tuant, j'ai pris un peu de sa beauté.

C'est le destin qui m'a mené jusqu'à elle.

Elle était la première. Elle ne sera pas la dernière.

— Il l'a tuée parce qu'il a senti qu'elle le méprisait, murmura Carrie.

— On dirait, oui, répondit Jase. Passons à la seconde, maintenant.

Tuer la prostituée, c'était un coup d'essai. N'importe qui aurait pu le

*faire. Hier soir, j'ai prouvé que j'étais capable de beaucoup mieux.
Plus la proie est belle et forte, plus le meurtre est intéressant.
Et ma métamorphose plus spectaculaire.
C'est le mieux adapté qui survit.
Je suis le mieux adapté.
En éliminant des forts, je prends une partie de leur force. En éliminant
des beaux, je prends une partie de leur beauté.
Les forts hériteront de la Terre.*

— Tu avais raison, déclara Carrie. Il ne tue pas seulement pour se venger de la manière dont on l'a traité, mais parce qu'il pense guérir ainsi une tare dont il souffre.

— Oui. Il parle de métamorphose... Il veut aller de plus en plus loin. Il veut s'approprier la force et la beauté de ses victimes.

— C'est ça. Alors il va tuer un homme, si Tanaka ne s'est pas trompé.

— Passe au suivant, murmura Jase.

Il se rapprocha pour lire par-dessus son épaule. Son torse l'effleurait et son souffle lui chatouillait le cou, mais, étrangement, cela la réconforta au lieu de la troubler.

En découvrant la date qui s'affichait sur la page suivante, elle poussa un cri étouffé.

— Il l'a écrit aujourd'hui. Ce matin.

*Il se prend pour un dieu, mais il se trompe. Elle est en adoration
devant lui, mais elle a tort. Il n'est rien. Il est moins que rien. Et
quand je le tuerai son pouvoir passera en moi. Sa force me rendra
plus fort. Ma disgrâce disparaîtra enfin, et je ne serai plus seul.
Et mon ange, mon amour, viendra à moi. Elle comprendra qu'elle
perdait son temps avec lui. Ensemble, nous serons encore plus forts et
nous nous vengerons de ceux qui se sont moqués de nous.*

— Seigneur ! murmura Carrie. Tanaka avait raison.

Elle chercha le regard de Jase.

— Il a déjà choisi sa prochaine victime. C'est un homme. Et il ne l'a pas pris au hasard. Il le connaît.

Jase la contempla d'un air triste avant de répondre.

— Il parle d'un « ange » qui sera « à lui », une fois qu'il aura tué cet homme. Il est donc amoureux d'une femme qui ne s'intéresse pas à lui et il s'apprête à tuer son rival.

* * *

Après la lecture des pages du blog de Darwin, un long silence s'était installé entre Jase et Carrie.

Il aurait voulu la rassurer. La soulager de son angoisse. Il se sentait de plus en plus proche d'elle. Le lien qui existait entre eux n'avait cessé de se renforcer depuis le début de l'enquête sur l'Embaumeur. La simple présence de Carrie suffisait à l'apaiser, du moins en partie, et il espérait que c'était réciproque.

Il aurait voulu lui dire qu'ils coinceraient ce salaud avant qu'il ne tue de nouveau.

Mais il n'osa pas.

Il fit rouler ses épaules, pour détendre sa nuque prise dans un étau. Il se sentait acculé. L'affaire n'allait pas tarder à sortir dans la presse. Ils avaient réussi à garder jusque-là le secret, mais ça ne durerait plus très longtemps.

Pas si la liste des victimes s'allongeait.

Et elle allait s'allonger.

D'après le commandant et d'après Tanaka, Darwin n'était pas disposé à s'arrêter.

Et Jase était de leur avis.

Ils reçurent dès le lendemain un appel leur signalant un meurtre.

Le troisième meurtre de Darwin.

Tony Higgs n'avait que vingt-deux ans. C'était un beau jeune homme, apprécié de ses amis et de sa famille. D'après sa petite amie, Ashley, que Jase tentait d'interroger, il était toujours prêt à rendre service et elle ne voyait pas qui aurait pu lui en vouloir. Mais quelqu'un lui en voulait, de toute évidence, et ce quelqu'un lui avait fait subir une mort atroce, en le torturant avec une scie à chaîne. Comme les deux précédentes victimes, il avait été privé de ses paupières.

Ashley ne cessait de sangloter, et Jase dut faire appel à toute sa compassion pour tempérer son impatience. Elle venait d'apprendre que son petit ami avait été sauvagement assassiné, elle avait le droit de se lamenter. Mais, lui, il avait un travail à faire. Il devait en apprendre le plus possible sur Tony Higgs. Sur ses amis. Sur ses habitudes.

Tony Higgs avait été étudiant à l'université Sequoia, ce qui relançait la piste de l'université — qui venait décidément en deuxième position après celle des films d'horreur.

— Vous êtes sûre que vous ne voyez personne qui aurait pu en vouloir à Tony ?

Ashley leva vers lui des yeux éplorés et un visage barbouillé de maquillage.

— Non ! Je ne vois personne. Tout le monde aimait Tony, je vous assure.

— Est-ce que quelqu'un était jaloux de lui ? Quelqu'un qui se serait intéressé à vous et que vous auriez rejeté ?

Elle se remit à sangloter, tout en secouant la tête. Jase ravala sa frustration. Du coin de l'œil, il vit Carrie entrer dans la salle d'interrogatoire.

Elle s'avança en silence, lui adressa un signe de tête, et prit un siège près de lui. Ashley s'était arrêtée de pleurer quand Carrie était entrée, mais elle éclata de nouveau en sanglots quand celle-ci s'assit en face d'elle. Jase attendit quelques minutes, puis poursuivit l'interrogatoire.

— Et du côté des filles ? insista-t-il. Est-ce que des filles lui couraient après ? Des filles que vous auriez rendues jalouses ?

Elle hocha la tête, cette fois.

— Beaucoup de filles en pinçaient pour Tony. Il est...

Sa voix se brisa.

— Il était quart arrière dans l'équipe de water-polo de l'université. C'était un athlète. Un très beau mec. Alors bien sûr...

— Mais vous n'avez personne en tête en particulier ?

Elle secoua la tête.

— Il ne draguait pas les autres filles. Il me respectait.

Jase referma son calepin et déclara à Ashley qu'elle pouvait rejoindre sa mère qui l'attendait dans le couloir.

— Attendez..., fit Ashley en posant une main sur son avant-bras.

Il fut surpris de sa poigne, inattendue chez une si frêle personne.

— Il voyait souvent une fille complètement nunuche qui était amoureuse de lui et qui l'aidait à réviser un examen.

Jase rouvrit son calepin.

— Son nom ?

— Nora. Nora Lopez.

— C'est une étudiante de l'université ?

Ashley acquiesça.

— Il la retrouvait tous les après-midi au café du campus pour bâcher son examen final de chimie qui devait avoir lieu vendredi. Le café, c'est le Steam. Elle est probablement la dernière à l'avoir vu.

Ashley eut une nouvelle crise de larmes, mais Jase l'entendit à peine.

Le café du campus ! Comment n'y avaient-ils pas pensé plus tôt ? C'était sûrement un endroit que Sorenson et Ryan avaient elles aussi fréquenté. C'était peut-être là que Darwin choisissait ses victimes.

* * *

Nora avait chaleureusement salué Brad en arrivant au Steam. Comme toujours, elle avait pris le temps de lui demander comment il allait et d'échanger avec lui quelques banalités. Puis elle s'était installée à une table tout au fond, pour attendre Tony, en surveillant la porte avec impatience. Cinq minutes s'étaient écoulées. Puis dix. Au bout de dix minutes, elle avait commencé à s'impatisner. Après quarante, son impatience s'était muée en inquiétude.

Derrière le comptoir du bar, Brad l'observait discrètement. Elle n'allait pas tarder à se rendre à l'évidence : Tony ne viendrait pas. Et à ce moment-là il avait prévu d'intervenir. Pour la consoler. Il avait du mal à ne pas se frotter les mains de joie, tant il était impatient.

Un quart d'heure s'écoula encore, au bout duquel Nora se leva et se dirigea vers les toilettes. Probablement pour pleurer, songea Brad avec agacement. Il dut faire un effort pour maîtriser sa colère. Higgs avait été un pauvre type. Il n'avait eu pour lui que son physique et sa force. Rien dans le crâne. Il fallait aussi un cerveau, pour faire un être parfait. Nora ne le voyait

donc pas ?

Brad prit plusieurs profondes inspirations. Nora serait bientôt à lui, ce n'était pas le moment de craquer.

Il avait hâte de lui parler et se dépêcha d'approvisionner la vitrine placée devant la caisse. Il avait presque terminé quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer deux clients qui n'avaient ni l'âge des étudiants fréquentant habituellement le café, ni l'allure des professeurs qui s'y rendaient parfois.

Brad reconnut aussitôt deux flics qu'il avait déjà vus au McGill's. Le type, c'était l'inspecteur aux beaux costumes, celui qui était toujours bien sapé. La femme, c'était la rousse un peu sèche et pas glamour pour deux sous.

Son cœur fit une embardée, et il serra si fort les poings qu'il en écrasa le paquet de viennoiseries qu'il tenait dans la main. Il se sentit au bord de la crise de panique.

Merde ! Etaient-ils remontés jusqu'à lui à partir de son blog ? Non. C'était impossible. Il avait été malin. Et très prudent.

Il se força à rester calme, mit ses mains dans ses poches, se retourna et se dirigea posément vers l'arrière-boutique, pour filer en douce. Il se raidit en entendant une voix qui le hélait.

— S'il vous plaît !

C'était la femme.

Il s'arrêta, la main crispée sur le couteau qu'il conservait dans sa poche gauche. Il envisagea un instant de se mettre à courir et se demanda s'il serait capable de la semer.

— Vous êtes bien le barman ? demanda-t-elle.

Il se détourna à demi vers elle, en s'assurant qu'il ne lui montrait que son bon profil.

— Oui. Je suis à vous tout de suite, dit-il. Je reviens dans une minute.

— Tournez-vous face à moi, je vous prie.

La chose était dite poliment, mais sur un ton très autoritaire. Il s'agissait d'un ordre, il ne s'y trompa pas : la rousse entendait être obéie. N'ayant pas le choix, il continua à pivoter vers elle et leva la tête.

Allait-elle voir sa tache ou pas ? Devinerait-elle qu'il avait du sang sur les mains ?

Elle fronça les sourcils.

— On se connaît ?

— Je ne pense pas.

Elle n'était plus très sûre de l'avoir déjà vu. Il aurait dû s'en réjouir, car il n'aurait pas été bon pour lui qu'elle fasse le lien avec le McGill's, mais cela le mit plutôt en colère. Etais-il à ce point insignifiant pour tout le monde ? Comment avait-elle pu ne pas le remarquer, avec la laideur inscrite sur son visage ?

Le bel inspecteur qui accompagnait la rousse le dévisageait, mais lui non plus n'avait pas l'air de le reconnaître. Quelle bande de guignols ! Les yeux de la femme se posèrent sur ses poches, là où ses mains disparaissaient. Son

regard exprimait une légère curiosité, mais rien d'autre. Pas de dégoût, pas de mépris, pas de pitié.

Ce qui signifiait... qu'ils ne voyaient pas sa tache.

Elle avait enfin disparu.

Après toutes ces années de souffrance, il avait enfin réussi. En tuant Sorenson, Bowers, Ryan et Tony.

Sa terreur se mua soudain en un formidable sentiment de supériorité.

Ce sont les plus adaptés à leur milieu qui survivent.

Il était meilleur que la police. Plus intelligent. Plus fort.

Il laissa échapper un discret soupir de soulagement et sortit ses mains de ses poches. Ce n'était pas après lui que ces deux flics en avaient. L'homme balayait le café du regard, cherchant visiblement quelqu'un. Quelqu'un d'autre que lui.

Il eut de nouveau un choc en comprenant que c'était Nora que ces deux-là étaient venus chercher. Ils avaient dû faire le lien entre elle et Tony. Merde ! Il ne voulait pas que la police l'approche.

Reste aux toilettes, lui ordonna-t-il en silence.

Quand ses yeux se posèrent de nouveau sur la femme rousse, il remarqua qu'elle le dévisageait avec attention, mais pas forcément avec méfiance. Elle n'avait pas la moindre idée de qui il était. Son angoisse se mua de nouveau en un sentiment de triomphe.

Quand Nora quitta les toilettes pour entrer dans la salle, il vit briller les yeux des deux flics.

Son assurance vacilla.

* * *

— C'est elle, dit Jase. Je vais lui parler.

Carrie laissa Jase s'occuper de Nora Lopez et s'approcha du barman. Elle aurait pu jurer l'avoir déjà vu, mais où ? Elle lui montra son badge et se présenta.

— Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

— Brad. Brad Turner.

— Brad. Avez-vous travaillé hier après-midi ?

— C'est à quel sujet, inspecteur ?

Carrie sourit, prise d'une légère impatience. C'était la question que tout le monde posait, et elle comprenait que l'on puisse se sentir nerveux quand on était interrogé par la police.

— Nous enquêtons sur un crime, aussi, contentez-vous de répondre à ma question, s'il vous plaît. Avez-vous travaillé hier après-midi ?

— Oui. J'avais le service de nuit. De 14 heures à 22 heures. Comme aujourd'hui.

Higgs avait été tué entre 23 heures et 2 heures du matin. Carrie étudia attentivement le garçon. Il était à peine plus âgé que les étudiants qu'il servait.

Et loin d'être disgracieux, il était le portrait type du bel américain plein de charme. Il ressemblait un peu à Lance Reynolds, le barman du McGill's.

— Connaissez-vous Tony Higgs ?

— Bien sûr que je connais Tony. Tout le monde le connaît. C'est un chouette type.

— L'avez-vous vu ici hier soir ?

Le visage du jeune homme exprima le doute, et il fronça les sourcils.

— Eh bien... Je n'en suis pas certain. Mais je crois que oui. Il y avait du monde, hier soir. Ce sont les examens de fin d'année, vous savez. Il y en a beaucoup qui viennent réviser ici, en groupe.

Carrie regarda autour d'eux. Le café n'était pas plein, mais il était encore tôt. Elle vit Jase parler avec douceur à la fille, qui pleurait à présent, visiblement secouée.

— Vous souvenez-vous d'avoir vu cette jeune fille avec lui ? Il paraît qu'elle lui donnait des cours ici tous les après-midi.

Le regard du barman suivit la direction montrée par le doigt de Carrie, et son visage s'assombrit quand il vit que Nora Lopez pleurait.

— Oui. Je connais Nora. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi pleure-t-elle ?

Carrie ne daigna pas répondre à sa question et sortit les photos des victimes qu'elle avait pris soin d'apporter avec elle.

— Je voudrais que vous regardiez attentivement ces photos et que vous me disiez si vous vous souvenez avoir vu ici les personnes que je vais vous montrer.

Il se pencha sur les clichés et montra celui de Sorenson.

— Je crois me souvenir d'elle, dit-il. Mais l'autre, non, je ne la reconnais pas.

Une sorte de gémissement venu du fond de la salle les interrompit. Nora Lopez avait une crise d'angoisse, elle était en hyperventilation, au bord du malaise. Comme Jase faisait signe à Carrie de le rejoindre, celle-ci rangea les photos de Sorenson et de Ryan, et tendit à Brad Turner deux cartes de visite.

— Voici ma carte et celle de mon partenaire. N'hésitez pas à nous appeler si quelque chose vous revient à propos de ces personnes ou de Tony.

— Vous pouvez compter sur moi.

Elle le remercia d'un signe de tête et se précipita pour prêter main-forte à Jase.

* * *

Brad suivit des yeux la femme flic qui rejoignait son coéquipier et l'aidait à escorter Nora à l'extérieur. Ils s'installèrent avec elle à une table en terrasse. L'homme semblait prodigieusement agacé par la crise d'hystérie de Nora.

Brad n'aimait pas voir souffrir Nora, mais il fallait bien qu'elle apprenne la mort de Tony et il s'était attendu à ce que cela lui fasse un choc.

Finalement, ce n'était pas plus mal que l'affaire soit réglée aujourd'hui. Plus vite elle se sortirait Tony Higgs de l'esprit, plus vite elle lui appartiendrait. Il termina de remplir la vitrine des viennoiseries, puis essuya quelques tables, tout en continuant à surveiller Nora. Au bout de quelques minutes les policiers se levèrent et tendirent leurs cartes à Nora. Enfin ! Ils partaient ! Il ne put réprimer un soupir de soulagement. Il alignait de nouveau des tables quand Nora revint vers sa table pour récupérer les affaires qu'elle avait laissées à l'intérieur. Elle rangea un livre dans son sac à dos, puis s'arrêta net et se laissa tomber sur sa chaise, avec une expression hébétée.

Brad secoua la tête. Pauvre fille ! Elle n'avait pas encore compris que Tony était un minable et qu'elle avait tort de se désoler de sa disparition. Mais ça lui passerait. Elle oublierait Tony. Il en était certain.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Dans quelques heures, il donnerait un coup de fil à la police qui arrêterait un meurtrier... Il jubilait quand il imaginait les flics en train de prendre d'assaut la maison de son père adoptif — un camé complètement dégénéré, une pauvre merde qui l'avait recueilli pour toucher le chèque de l'Etat, parce que lui et sa camée de femme avaient besoin de fric. Brad avait vécu l'enfer, avec eux. Ils l'avaient toujours traité comme un monstre, une bête immonde qu'il fallait cacher. Mépris, maltraitance, négligence, il avait eu droit à tout.

L'heure de la vengeance avait sonné.

De plus, il lui paraissait logique que l'être à qui il devait tant de souffrance donne un peu de lui-même pour aider à parachever sa métamorphose. Il en frissonnait de joie. Avec les indices qu'il avait semés, la police allait lui coller les meurtres sur le dos sans lui laisser le temps de dire ouf.

Il était fou d'impatience et lutta pour se contrôler. Tout était en place. Il n'avait plus qu'à appeler le commissariat, anonymement, bien sûr. Après quoi, il serait libre. Libre d'approcher Nora et de faire sa vie avec elle.

Il travailla pendant environ une heure, sans oser s'adresser à Nora qui était toujours assise à sa table, les yeux dans le vague. De temps en temps, une larme roulait sur ses joues. Elle semblait réellement malheureuse, beaucoup plus qu'il ne l'aurait imaginé. A la fin, il n'y tint plus. Pourquoi ne pas lui parler aujourd'hui ?

Sa tache avait disparu. Tony était mort. Plus rien ne les séparait, désormais.

De plus, elle avait besoin d'être consolée.

Quand il s'approcha d'elle, elle lui jeta un regard confus, comme si elle ne le reconnaissait pas.

Mais il ne perdit pas confiance pour autant. Il s'assit près d'elle et prit ses mains dans les siennes. Les mains de Nora... Il les touchait pour la première fois... Il en eut presque les larmes aux yeux, tant il était ému.

— Nora ? appela-t-il d'une voix douce. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tony... Tony est mort.

Sa bouche trembla en prononçant ce dernier mot.

Il feignit la surprise.

— Le garçon que tu faisais réviser ? Oh ! Seigneur... C'est horrible. Que lui est-il arrivé ?

Elle secoua la tête.

— Assassiné. Ils disent qu'il a été assassiné. Par un psychopathe.

Brad retint un rictus de colère. Evidemment, la police le traitait de psychopathe. Il fallait bien qu'ils trouvent un moyen de masquer leur incompetence.

— Ils m'ont donné leurs cartes... Et aussi celle d'un psy avec lequel ils travaillaient.

Elle désigna les deux cartes de visite que les flics lui avaient laissées en partant et qu'elle avait posées sur la table.

— Je dois les rappeler... Si quelque chose me revient...

Son visage se décomposa de nouveau, et elle se remit à pleurer en silence.

— Je ne peux pas le croire. Je ne peux pas croire qu'il n'est plus là. Je ne sais pas si je pourrai m'y faire... Il était tellement merveilleux...

Merveilleux, tu parles ! Brad revit Tony, pleurant et suppliant, quand il avait sorti la scie. Sa terreur avait eu quelque chose de merveilleux, en effet.

Il pressa la main de Nora.

— Tu vaudrais cent fois plus que lui, Nora. Il ne t'arrivait pas à la cheville. Je te le ferai oublier.

Nora le fixa d'abord d'un air incrédule, puis son visage se ferma, elle lui retira sa main et fourra ses livres dans son sac avec des gestes furieux.

— N'aie pas peur, dit-il. Je t'aime. Je ne te ferai jamais de mal. Pas comme lui. Avec moi, tu seras heureuse.

Elle s'arrêta net et lui jeta un regard à la fois outré et méfiant.

— Me faire du mal ? Mais Tony ne m'a jamais fait de mal ! Il était adorable. Il n'avait que des qualités.

Il sentit l'aiguillon de la jalousie.

— Il n'avait que des qualités ? répéta-t-il d'un ton railleur. Il était adorable ? Tu en es sûre ?

Il ricana.

— Nora, il se moquait de toi quand tu avais le dos tourné ! Moi je ne te ferai pas ça, Nora. Jamais je ne me moquerai de toi. Je te le promets. Ça fait longtemps que je t'attends et que je t'observe.

Nora pâlit, et il eut soudain honte de se déchaîner ainsi contre elle. Il tendit la main, mais elle recula précipitamment, comme si elle avait peur.

— Que tu m' observes ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Et Tony ne s'est jamais moqué de moi. Tu mens.

— Je ne mens pas, c'est la vérité. Il te trouvait ridicule. Il ne t'aimait pas comme je t'aime.

Nora écarquilla les yeux.

— Mais tu es fou !

Il la dévisagea, les poings serrés.

— Ne me traite pas de fou.

Il secoua la tête et lui tendit sa main, en essayant de l'empêcher de trembler.

— Je ne suis pas fou. Je t'aime...

— Ne me touche pas.

Elle recula, ramassa ses affaires, puis son regard tomba sur les cartes de visite. Elle les ramassa et lui en lança une.

— Tiens. Tu en as besoin plus que moi. Va demander de l'aide !

Elle prit la fuite, et ce fut à ce moment-là qu'il remarqua le silence stupéfait qui régnait dans le café. Les clients le fixaient. Certains semblaient choqués, d'autres arboraient un air goguenard. Il rougit sous les regards insistants, submergé par la honte. D'instinct, il se toucha le visage, et sentit sous ses doigts sa peau soudain rugueuse. Boursouflée.

Il ramassa la carte que Nora lui avait jetée à la figure, recula lentement, trébucha contre une chaise. Puis il fit volte-face et alla s'enfermer dans les toilettes. Son cœur cognait si fort qu'il avait l'impression qu'il allait défoncer sa cage thoracique. Il jeta un regard apeuré à son visage dans le miroir.

La tache était très estompée, à peine visible, mais bien là. Sa peau recommençait à se plisser. Elle avait perdu de sa pureté.

Parce que Nora l'avait rejeté.

Comment pouvait-elle le traiter ainsi, après tout ce qu'il avait fait pour elle ? L'espace d'un instant, il envisagea de la punir. De lui arracher ses vêtements et de la torturer. De lui raconter par le menu la torture qu'il avait fait subir à Tony.

Il gémit. Non. Non. Il ne pouvait pas faire de mal à Nora. Il l'aimait. Elle était son ange. Le responsable, c'était Tony, qui l'avait séduite et montée contre lui.

Quelqu'un frappa à la porte des toilettes, et il sursauta, comme s'il avait reçu une décharge électrique. Est-ce que la police était revenue ?

On frappa de nouveau.

— Eh ! J'ai besoin d'y aller, mon pote.

Il fit couler de l'eau et s'aspergea le visage. Puis il ouvrit la porte et sortit tête baissée.

Dans la salle, il tenta d'ignorer les yeux des clients braqués sur lui. Il entendit même quelques ricanements. On se moquait de nouveau de lui. Comme avant.

Il fourra machinalement ses mains dans ses poches et sentit la carte de visite que Nora lui avait jetée à la figure. Il la sortit et la lut.

Dr Lana HUDSON.

Psychiatre.

Une psychiatre qui collaborait avec la police.

Le calme tomba sur lui tel un manteau brumeux.

Il sourit.

Il comprenait, à présent. Il avait cru que Tony serait l'ultime victime. Celui qui achèverait sa métamorphose. De toute évidence, il s'était trompé. Sa métamorphose n'était pas encore complète.

Il se souvint avec quelle facilité les policiers avaient ébranlé son assurance. Il avait eu un moment de faiblesse, passager, mais réel. Voilà pourquoi Nora l'avait repoussé : elle avait senti cette faiblesse. Or les femmes avaient besoin d'être protégées et recherchaient des hommes forts.

Il devait renforcer son pouvoir. Rapidement.

Pour Nora.

Et pour faire disparaître définitivement cette tache qui revenait...

Il ne voulait plus de cette horreur qui le défigurait. De la peur qui allait avec. De cet affreux sentiment d'impuissance qui lui gâchait la vie depuis toujours.

Il caressa la carte qu'il tenait à la main. Il allait envoyer comme prévu la police aux trousses de son père adoptif. Et pendant que les flics seraient occupés avec lui, pendant qu'ils seraient bien tranquilles, pensant avoir gagné, lui, il allait s'occuper de la psychiatre.

Puis il reviendrait vers Nora. D'une manière ou d'une autre, elle devrait bien admettre qu'elle lui appartenait.

Après avoir rencontré Nora Lopez, Carrie et Jase s'étaient rendus sur le campus de Sequoia pour interroger les camarades et les professeurs de Tony, puis ils avaient rejoint Stevens pour faire le point. Quand ils regagnèrent leur bureau, Carrie passa par celui de Lana pour discuter avec elle de leur théorie à propos de la difformité de Darwin. Mais Lana n'était pas là. Elle traversait un long couloir pour retourner dans les locaux du SIG, quand elle aperçut un visage familier. Celui de Bo Havens, un ancien collègue du SWAT de la SFPD.

— Eh bien, qui voilà ! s'exclama Bo en lui donnant l'accolade. Comment vas-tu ? Tu devrais t'arrêter ce soir au McGill's, pour saluer les copains. Ça fait un bail qu'on ne t'a pas vue.

Carrie sourit. En d'autres circonstances, la proposition de Bo l'aurait tentée, mais les événements de ces derniers jours l'avaient épuisée. Le visage désespéré de Nora Lopez la hantait. Elle n'était pas d'humeur à faire la fête.

Elle secoua la tête.

— Non. Je ne crois pas que je pourrai. Mais amuse-toi bien. Et salue tout le monde de ma part.

— Même Pete ? demanda Bo avec un petit sourire en coin.

— Même Pete, répondit Carrie en tentant de dissimuler son agacement.

Pete, c'était une autre histoire, mais elle n'avait pas envie d'en parler.

Bo lui adressa un clin d'œil et s'éloigna avec un signe de la main.

Carrie retourna dans le bureau qu'elle partageait avec Jase. En le voyant, elle fut saisie par le contraste entre le sentiment que lui inspirait Bo — une tendresse amicale —, et celui que lui inspirait Jase, plus violent et plus primitif. Plus fort.

Elle sentit son cœur enfler et sa gorge se nouer.

Jase était affalé sur son fauteuil, les mains dans les poches, les yeux au plafond. Il se tourna vers elle en l'entendant approcher.

— Salut, Ward. Je t'ai entendue parler à quelqu'un.

— Un type de mon ancienne équipe du SWAT. En fait, nous avons fait ensemble le SWAT d'Austin et celui de San Francisco. Bo Havens. Un chouette type. Il m'a invitée à passer ce soir au McGill's pour voir toute l'équipe, et je...

Elle s'arrêta net. Le McGill's... Elle venait de se souvenir que c'était là qu'elle avait peut-être vu le barman du Steam. Mais elle n'en était pas très sûre...

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jase.

Carrie secoua la tête. Elle ne voulait pas s'emballer.

— Le type qui servait hier au café de l'université... J'ai parlé quelques minutes avec lui, pendant que tu t'occupais de Nora Lopez. Il s'appelle Brad Turner. J'ai eu l'impression de le connaître. Et je viens de penser que je l'ai peut-être vu au McGill's. Mais je n'en suis pas sûre... Il ressemble à Lance Reynolds, le barman, et je les confonds peut-être. Il me semble qu'on devrait s'intéresser à lui, en tout cas.

— Pourquoi pas ? dit Jase d'un air songeur. Au Steam, il a pu voir passer toutes les victimes. Et si tu l'as vu aussi au McGill's...

— Je vais aller au McGill's, dit-elle. Demander au barman si la tête de Turner lui dit quelque chose.

— Vas-y, je te rejoindrai. Moi je passe au Steam pour parler à ce Turner.

— Excellente idée, approuva-t-elle.

Moins de trente minutes plus tard, elle entra au McGill's. Elle aperçut son ancienne équipe du SWAT installée à une table, mais se dirigea vers la femme qui servait au bar.

— Bonjour, dit-elle. Je suis l'agent spécial Carrie Ward. Je cherche quelqu'un que j'ai vu ici. Un grand blond avec des fossettes, ça vous dit quelque chose ?

— J'en connais des douzaines qui pourraient correspondre à cette description. A commencer par le barman.

— Oui. Lance Reynolds.

— Vous connaissez Lance ? demanda la femme.

— Oui. Et ce n'est pas lui que je cherche. Je reviendrai demain avec une photo du jeune homme dont je vous parle.

— Bien sûr. Comme vous voudrez.

— Merci.

Carrie s'apprêtait à aller saluer ses anciens collègues quand elle aperçut un grand récipient de verre rempli de cartes de visite et de prospectus — un outil de publicité banal, que l'on trouvait dans les petites épiceries, les restaurants, les cafés.

Elle se tourna vers la femme.

— Je peux regarder les prospectus et les cartes ?

— Je vous en prie, servez-vous, ils sont là pour ça, répondit la femme, avant de s'éloigner pour servir un client.

Dans le récipient, Carrie trouva trois cartes de visite de Kelly Sorenson — les vertes, celles qu'elle réservait à ses clients.

Comme Jase entra dans le bar, elle alla aussitôt à sa rencontre et lui tendit l'une des cartes.

Il fronça les sourcils.

— La carte de Kelly Sorenson, murmura-t-il.

— Oui. Je l'ai trouvée sur le comptoir du bar. Il y en avait plusieurs.

— Et tu en conclus... ?

— J'en conclus que n'importe qui a pu la voir déposer ses cartes dans ce bar et en prendre une. Ou noter son téléphone. C'est peut-être pour ça qu'il est impossible de savoir si elle a quitté le bar en compagnie d'un homme le soir de sa mort. Elle a pu partir seule, et recevoir un coup de fil après son départ. Elle a dit à Susan Ingram qu'elle était avec un client du McGill's, pas qu'elle avait quitté le McGill's avec un client.

— O.K. Je reconnais que ce n'est pas la même chose. Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que personne ne l'a vue franchir cette porte avec un homme, mais qu'elle a bien eu rendez-vous avec quelqu'un qui a passé la soirée ici. Quelqu'un que j'ai vu.

— Tu penses au barman du Steam ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Nous devons insister pour obtenir au plus vite les relevés des appels reçus par Kelly Sorenson ce soir-là.

— Je suis passé au Steam, mais c'était fermé.

— Zut ! De mon côté, je n'ai pas pu vérifier si Brad Turner était connu ici ou pas. Je reviendrai demain avec une photo de lui, qu'il faudra se procurer. Il faudrait aussi penser à vérifier si Sorenson avait laissé des cartes au Steam.

— C'est vrai. Sorenson laissait des cartes ici, elle a pu en laisser là-bas. Mais pour ce soir, c'est fichu, on ne peut pas avancer... Il est tard ? Que fait-on ?

Que fait-on ? Là, tout de suite, elle avait envie d'un cachet d'aspirine. Sa tête commençait à la lancer, et elle se souvint brusquement que Stevens lui avait ordonné de se reposer — avant de craquer. A présent, cela lui semblait un excellent conseil.

— Tu ne crois pas qu'on devrait rentrer à la maison ? demanda-t-elle à Jase, qui semblait lui aussi plutôt abattu.

Puis elle prit conscience de ce qu'elle venait de dire.

A la maison. Ils partageaient en effet le même appartement. Elle dormait toujours chez lui. Elle aurait pu rentrer chez elle, mais depuis la découverte du corps de Ryan elle travaillait tard le soir chez Jase, puis s'écroulait sur son canapé. Mais, tout de même, ça n'était pas chez elle. Et puisque Stevens leur avait ordonné de mettre la pédale douce, elle n'avait plus d'excuse pour s'incruster chez Jase, même si elle en avait envie.

— Je voulais dire dans nos maisons respectives, corrigea-t-elle, en essayant de dissimuler sa gêne.

— J'avais compris, répondit-il posément. Ecoute. Je sais que tu peux rentrer chez toi, mais...

— Salut, Carrie ! Tu as décidé de te joindre à nous. Incroyable !

— Salut, Bo. Je te présente l'agent spécial Jase Tyler. Jase, voici Bo Havens.

— Salut, Bo, dit Jase en tendant sa main. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Carrie vous apprécie énormément.

— J'aimerais pouvoir vous répondre la même chose, Tyler, mais je n'ai malheureusement jamais entendu parler de vous.

Jase se contenta de sourire.

— Ça ne m'étonne pas. Carrie est très secrète. Quand quelqu'un compte vraiment pour elle, elle n'en parle pas.

Bo éclata d'un rire bon enfant, et Carrie rougit.

— Nous allions justement partir, dit-elle à Bo.

Elle espérait que Jase insisterait pour qu'elle reste chez lui, comme il s'apprêtait à le faire avant que Bo ne leur tombe dessus.

— Tu ne peux pas partir comme ça ! protesta Bo. Maintenant que tu es là, passe au moins cinq minutes avec nous. On est au grand complet.

— Je ne sais pas, Bo. Jase et moi, nous étions venus pour interroger un témoin. Je suis épuisée et j'ai hâte de rentrer.

— Trop épuisée pour un rapide bonjour ? Allez. Tu ne fais plus partie de notre équipe, mais on est toujours amis, non ?

Elle jeta un regard interrogateur à Jase.

— Tu peux y aller et...

— Non, protesta-t-il. Je serai ravi de faire la connaissance des membres de ton *ancienne* équipe.

Le ton démentait ses paroles, et elle comprit que lui aussi aurait préféré rentrer. Mais Bo les entraînait déjà vers la table des membres du SWAT.

* * *

Jase demeura un peu en retrait, à observer d'un œil méfiant le groupe d'hommes qui accueillaient chaleureusement Carrie.

De son côté, elle semblait prendre un réel plaisir à leurs retrouvailles. Jase n'avait pas oublié ce qu'elle lui avait confié à propos du SWAT : elle y avait apprécié le travail d'équipe, mais s'y était sentie décalée en tant que femme. A la voir aujourd'hui avec ses anciens coéquipiers, on ne l'aurait pas deviné.

— Je vais nous chercher un verre ? demanda-t-il.

Après tout, puisqu'ils étaient là, il était maintenant curieux d'en savoir un peu plus sur ses relations avec ses anciens collègues. Carrie fronça les sourcils, visiblement surprise de cette proposition, mais n'osa pas refuser.

— D'accord, répondit-elle. Pour moi ce sera une Bud Light, s'il te plaît.

* * *

Jase avait fait la grimace et les gars du SWAT avaient protesté quand elle avait réclamé une Bud Light, mais Carrie s'était contentée de hausser les épaules. Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient. Son estomac supportait mal la bière. Si elle en buvait, c'était uniquement parce qu'elle passait le plus clair

de son temps en compagnie d'hommes qui en prenaient dès qu'ils se réunissaient. Elle avait donc dû s'y mettre, pour s'adapter. Mais elle n'allait pas plus loin que la Bud Light.

Comme Jase s'éloignait vers le comptoir, elle le suivit du regard. Une jolie femme, frêle et féminine, avec de longs cheveux blonds et un décolleté avantageux, engagea aussitôt la conversation avec lui. Carrie en fut à la fois flattée et attristée. Flattée, parce que Jase plaisait. Attristée parce qu'elle savait qu'il finirait par se détourner d'elle, avec toutes ces tentations.

— C'est un beau mec, ton pote...

La remarque venait de Rich Andrews, et Carrie ne put s'empêcher de rire de son accent traînant. Andrews était gay et ne l'avait jamais caché aux membres de son équipe.

Luke French et Bo poussèrent de nouveau des cris horrifiés. Bo donna une claque sur le bras d'Andrews.

— Merde, mec ! Arrête tes conneries. Tu devrais faire réparer ton *gaydar*. Ce type-là n'est pas de ton bord, ça se voit tout de suite.

— Et alors ? ricana Andrews en haussant les épaules. Ça ne m'empêche pas de me rincer l'œil. Et je te trouve bien catégorique. Personne ne pourrait deviner en me voyant que je suis gay. Cette histoire de *gaydar*, c'est un mythe.

Il n'avait pas tort. Andrews avait tout du mâle dominant. C'était tout juste s'il n'effrayait pas les petits enfants.

Bo se tourna vers elle.

— J'ai entendu dire que vous venez de boucler une grosse enquête, dit-il. C'est bon pour toi, ça. C'était un tueur en série, c'est ça ? Dis donc, tu as le cœur bien accroché !

Le cœur bien accroché... Elle songea à ce que Mansfield avait dit d'elle sur la scène de crime de Sorenson... Qu'elle était en acier... Si seulement ils savaient ! Elle se contenta de hausser les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un se charge de ces enquêtes. Pourquoi pas moi ? Qu'est-ce que tu as entendu à ce sujet ? Tu sais quelque chose, à propos du mode opératoire du tueur ?

Un objet lui toucha l'épaule, et elle se retourna. Jase était derrière elle, avec sa Bud Light et une Pilsner brune. Elle s'installa sur l'une des chaises libres. Jase l'imita.

— Non, répondit Bo. Je pensais que vous gardiez la chose secrète pour une bonne raison.

— C'était le cas, commenta Jase. Mais quelqu'un a parlé, et à présent nous avons un plagiaire sur les bras.

— Merde ! C'est ce qu'on appelle une double calamité. Vous pensez bientôt le coincer. Ou *la* coincer ? ajouta-t-il avec un sourire taquin à l'adresse de Carrie.

Jase secoua la tête.

— On en est encore au stade des interrogatoires, à chercher le lien entre

les victimes. Pour l'instant, nous n'avons rien de tangible.

— Un plagiaire, hein ? poursuivit Bo. Le premier tueur n'a pas dû apprécier, s'il s'en est aperçu. Ces types-là n'aiment pas qu'on les copie.

Carrie sentit Jase se raidir à côté d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, Bo ? demanda-t-elle.

Bo haussa les épaules.

— Les tueurs en série ont un ego démesuré. Ils croient être les seuls à être capable de faire ce qu'ils font.

Jase acquiesça.

— Oui, c'est vrai.

Carrie approuva.

— En poussant le raisonnement plus loin, on peut aussi dire que le plagiaire n'apprécierait pas de se sentir à la remorque de son modèle... Je me demande si...

— Tiens, tiens... Mais c'est Wonder Woman ! fit une voix d'homme.

* * *

Un grand blond musclé aux cheveux coupés très court venait d'apparaître derrière Carrie et lui malaxait les épaules. Jase résista à l'impulsion de lui couper les mains. Carrie n'avait pas l'air d'apprécier, mais elle se laissait faire. Il se demanda pourquoi.

— Salut, Ward. Ça fait plaisir de te revoir, lança le grand blond.

Puis il se tourna vers Jase et lui tendit la main.

— Je suis Pete Taylor. Le tireur d'élite du SWAT, déclara-t-il, comme s'il s'agissait d'un titre officiel.

Jase contempla Carrie, puis de nouveau Pete. Puis il leva sa main droite, qui tenait toujours sa bière.

— Jase Tyler. Je ne suis pas tireur d'élite.

Pete le fixa un instant, visiblement destabilisé. Puis il rit. Il n'avait pas saisi le sarcasme. Tout en saluant de la main l'ensemble de la tablée, il prit une chaise près de Jase, en se frottant les mains.

— Dites donc, les gars, vous avez remarqué la super-nana au bar ? La petite poupée avec la minijupe rouge ? Je sens qu'il va y avoir de l'action !

Jase faillit s'étouffer avec sa bière devant tant de grossièreté. Il surveilla discrètement la réaction de Carrie, mais évita son regard. Un silence pesant se fit autour de la table. Tout le monde fixait Pete qui fit mine de ne pas comprendre pourquoi.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

— T'es vraiment un con, toi, déclara Bo.

— Ouais, t'es un con, approuva Andrews.

Pete sourit et se renversa sur sa chaise, tout en levant les mains dans un geste d'apaisement.

— Je dis simplement que si vous voulez de la chair fraîche, il y a ce soir

un morceau de choix.

Jase ne put en entendre plus.

— Vous allez bientôt la boucler ? lança-t-il.

Pete se leva d'un bond. Il semblait prêt à frapper.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Repoussant sa chaise, Jase se leva à son tour. Il avait tout à fait conscience que Pete le dépassait d'une bonne tête, mais il s'en moquait.

— Au cas où vous ne vous en seriez pas aperçu, il y a une dame à cette table.

Pete fronça les sourcils. Il semblait sincèrement surpris et se demandait à quelle « dame » Jase pouvait bien faire allusion. Puis il ouvrit une bouche toute ronde en comprenant qu'il s'agissait de Carrie.

— Ward ? Oh ! laisse tomber, Roméo. Carrie fréquente des flics depuis longtemps. Elle est des nôtres. Pas vrai, Carrie ?

Elle acquiesça en silence et ébaucha un sourire crispé.

— C'est vrai, ça, Pete.

— Mais qui êtes-vous, au fait ? reprit Pete en s'adressant de nouveau à Jase. Son chien de garde ?

— Si vous ne vous décidez pas à fermer votre grande gueule, vous n'allez pas tarder à découvrir qui je suis, répondit Jase d'un ton menaçant.

Carrie lui saisit le bras.

— Laisse tomber, Jase. Ce n'est rien. Pete disait ça comme ça. N'est-ce pas, Pete ?

Pete conserva un silence hostile.

— N'est-ce pas, Pete ? insista Carrie en lui jetant un regard insistant.

Pete haussa enfin les épaules, sans quitter Jase des yeux.

— Oui, je disais ça comme ça.

Il s'assit et leva la tête vers Jase qui, lui, était resté debout.

— Allez, mec, assieds-toi, on est entre potes, ici.

Jase se rassit lentement.

— Formidable, déclara Carrie. A présent, si les deux coqs que vous êtes ont terminé de marquer leur territoire...

Elle s'interrompit en voyant la blonde dont parlait Pete s'approcher de leur table.

— Excusez-moi, minaуда celle-ci en s'adressant à Jase, je pourrais vous parler une minute ?

Carrie lui lança un regard courroucé et se leva brusquement.

— J'ai un truc important à faire, dit-elle. Je reviens tout de suite.

— Vous avez quelque chose à me dire ? demanda Jase à la femme. Parce que je suis ici avec ma petite amie, et nous allons bientôt partir...

Le visage de la femme se décomposa, mais elle se reprit aussitôt. Elle eut un sourire forcé et secoua la tête.

— Non, peu importe. Mais j'ai été ravie de faire votre connaissance, Jase.

— Moi de même.

Jase se rassit. Les hommes du SWAT le regardaient avec de grands sourires goguenards. Pete émit un sifflement.

— Bon sang, mon gars ! Cette belle petite ne demandait qu'à vous faire plaisir, et vous...

Jase ne lui laissa pas finir sa phrase.

— Ecoute-moi, crétin : tu t'exprimes comme tu veux, je m'en fiche, mais pas devant Carrie. Si tu oses encore une fois te montrer grossier avec elle, je te jure que je vais te le faire regretter !

Le visage surpris de Pete était presque comique. Une fois de plus, il repoussa sa chaise pour se lever et dominer Jase de toute sa hauteur.

— Mais je rêve ! Vous me menacez ? Vous n'avez pas entendu quand j'ai dit que j'étais tireur d'élite ou quoi ?

— Si, si, j'ai très bien entendu, déclara Jase sans bouger de sa chaise.

Il prit une gorgée de sa bière.

— Et je ne vous menace pas. Votre mère ne vous a peut-être pas appris les bonnes manières, mais moi je vous le dis : on surveille son langage en présence d'une femme.

Pete regarda les hommes assis autour de la table qui observaient leur duel en silence.

— Vous avez entendu ce connard ? Il me menace.

Bo s'adossa à sa chaise en secouant la tête.

— Non. Je n'ai rien entendu. Et toi, Andrews ?

Comme Andrews secouait la tête à son tour, Pete parut complètement désarçonné.

— Peu importe, dit-il enfin en s'éloignant en direction du bar.

Jase se levait pour rejoindre Carrie, mais Bo l'arrêta d'un geste.

— Restez avec nous, Jase. Restez assis. Je voudrais vous poser une question.

Il se tourna vers Andrews.

— Tu veux bien surveiller Pete, et l'empêcher de dire des conneries ?

— Pas de problème, répondit Andrews.

Comme Andrews et Luke quittaient la table, Jase se rassit.

Bo prit une gorgée de sa bière et se renversa en arrière, en dévisageant Jase entre ses paupières plissées.

— J'ai l'impression que Carrie compte beaucoup pour vous, dit-il.

Jase soutint son regard.

— Vous êtes très perspicace.

— C'est bien, approuva Bo en hochant la tête. Ça me fait plaisir. Peu d'hommes sont capables de voir tout ce qu'elle a à donner.

— Et vous faites partie des hommes qui s'en croient capables ?

Bo ne put s'empêcher de rire.

— Ne vous en faites pas. Elle n'est pas mon genre.

Ça avait le mérite d'être clair. Bo n'avait pas l'intention de se rapprocher de Carrie.

— Elle n'est pas votre genre, mais... Car il y a un mais, n'est-ce pas ?

— *Mais* c'est le genre de Pete, si vous voyez ce que je veux dire.

— Pete ? Elle est sortie avec ce gros con ?

— Au début, quand elle est arrivée au SWAT. Ça n'a pas duré longtemps.

Jase avait encore du mal à imaginer Carrie au SWAT. Elle était décidément une contradiction vivante. Un flic féroce, mais aussi une femme aux longs cheveux soyeux qui décorait sa maison avec des tissus fleuris et des aquarelles aux tons pastel. Elle compartimentait sa vie, de manière subtile mais néanmoins évidente. Comme si elle avait du mal à concilier les différentes facettes de sa personnalité.

— Elle n'est pas restée très longtemps au SWAT de San Francisco, dit-il. Elle m'a raconté que vous étiez déjà ensemble à Austin ?

— C'est exact.

— Est-ce qu'elle vous a expliqué pourquoi elle s'était engagée dans la police de l'armée ? Et pourquoi elle avait enchaîné avec le SWAT ?

Bo sourit.

— Je pense qu'au début c'était pour elle une sorte de défi. Vous savez, il n'y avait jamais eu de femme au SWAT, alors elle a voulu y aller. Elle avait un gros atout. Elle tire incroyablement bien. Vous êtes au courant ?

Jase acquiesça.

— Elle a fait partie de l'équipe olympique de tir.

— Ouais. Mais ça ne suffisait pas, de savoir tirer. Elle a dû s'entraîner dur pour les tests d'aptitude physique. Ils sont calqués sur ceux du FBI. Elle a bossé un an avec un coach personnel. Mais elle a réussi. Elle est arrivée troisième sur huit admis.

— Vous êtes tireur d'élite, vous aussi ?

— Pas exactement. Je suis entraîné pour les entrées et la surveillance du périmètre d'intervention. J'ai appris à manier un fusil AR 15, mais le tireur, c'est Pete.

Jase se raidit en entendant prononcer le nom de Pete. Bo éclata de rire.

— Pete en veut à Carrie parce qu'elle tirait mieux que lui. C'est pour ça qu'il ne cesse de lui faire sentir qu'elle est une femme.

— Il ne la respecte pas. Elle mérite d'être respectée.

— Je suis d'accord avec vous, approuva Bo. Et vous allez faire en sorte qu'on la respecte, c'est ça ?

— Où voulez-vous en venir ?

Bo haussa les épaules.

— J'ai l'impression que c'est sérieux entre vous deux et je vous mets simplement en garde : ne fichez pas tout par terre en essayant de la dominer.

— Je m'efforcerai de ne pas vous décevoir, répondit Jase avec ironie.

Il vida sa bière et se leva en reposant son verre avec fracas.

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas en train d'essayer de me décourager ?

La remarque fit rire Bo.

— Croyez-moi, mon pote, je cherche à vous aider, pas à vous décourager. Et aussi à vous prévenir que si vous lui faites du mal vous aurez affaire à moi.

Depuis la porte d'entrée, Carrie faisait signe à Jase de la rejoindre. Il se leva.

— Je crois qu'on s'en va, dit Jase en s'adressant à Bo. Merci de vos conseils.

Ils échangèrent une poignée de main.

En traversant la salle, il croisa Pete qui revenait vers la table. Il allait filer sans même le saluer, mais celui-ci se planta devant lui.

— Carrie aime bien les hommes un peu rudes, déclara Pete. Mais pas trop. Faut savoir doser subtilement. Tâchez de ne pas l'oublier si vous tenez à la garder.

Jase fronça les sourcils. Il n'avait pas besoin des conseils de ce grossier personnage.

— Ne vous occupez pas de Carrie et de moi, rétorqua-t-il. Et sachez que la prochaine fois que vous lui manquerez de respect vous aurez affaire à moi !

Une fois dans la voiture, Jase prit la direction de son appartement. Voyant qu'il n'avait manifestement pas l'intention de la déposer chez elle, Carrie crut bon de protester.

— Jase, il n'y a aucune raison pour que je dorme chez toi. Ma maison est habitable, à présent, tu t'en souviens ?

— J'y ai passé une nuit avec toi, Carrie. Tu parles, si je m'en souviens !

— J'ai laissé des affaires chez toi, et il faut que je passe les récupérer, soupira-t-elle. Ensuite je te débarrasserai le plancher.

Il ne fit pas de commentaires, mais si elle croyait se défilier aussi aisément elle se trompait. Il n'allait pas lui faciliter la tâche.

Ils roulèrent en silence jusqu'à chez lui. Il avait l'intention de réclamer une grande explication, mais elle dut le sentir, car elle déclara, aussitôt arrivée :

— Je crois que je vais aller courir avant de prendre mes affaires. Tu n'as pas besoin de m'attendre pour aller te coucher.

Une fois de plus, il se tut, avec la ferme intention d'ignorer ce conseil. Il avait besoin de réfléchir et enfila un short et un débardeur. Rien de tel que l'exercice physique pour s'éclaircir les idées.

Tout en soulevant des poids dans la salle de gym qui occupait son garage, il songea à Carrie. Elle aussi soulevait régulièrement des poids, ça se voyait à sa musculature bien définie. Bo avait raison, Carrie était une femme forte et cela effrayait les hommes. Pete aussi avait raison. Carrie était une femme complexe. Notamment au lit. A la fois timide et emportée. Délicate et excessive. De toute évidence, Pete avait été confronté au même dilemme que lui et sans doute n'avait-il pas réussi à le résoudre. Il se demanda s'il s'était montré brusque avec elle. Possible. Il avait parlé de « rude », de « doser subtilement ». Qu'avait-il voulu dire par là ?

Carrie lui avait confié avoir été violée par un camarade d'université, et malmenée par quelqu'un du SWAT. S'agissait-il de Pete ? Avait-il fait plus que la malmené ? L'avait-il violée, lui aussi ? Était-ce pour cette raison qu'elle avait quitté le SWAT ? Et si c'était le cas, s'il apprenait que Pete s'était mal conduit avec elle, que devait-il faire ? A part étrangler Pete à mains nues, comme le lui dictait son instinct...

Une demi-heure plus tard, Carrie, son footing terminé, le rejoignit dans le

garage. Son débardeur et son bas de survêtement étaient trempés de sueur. Elle ne s'était pas ménagée.

Il lâcha ses poids.

— C'est bon, Carrie, dit-il en s'approchant d'elle. Tu as suffisamment couru, à présent ? Je pense qu'il est temps d'avoir une conversation sérieuse.

* * *

Avec un rire tremblotant, elle leva les mains et recula de plusieurs pas.

— Eh, reste où tu es ! Qu'est-ce que tu fais ?

Jase continua à avancer vers elle.

— Demain, nous allons avoir une dure journée de travail. Je propose que nous profitons au mieux de notre court moment de répit.

— Je crois comprendre à quoi tu fais allusion, mais tout ce que je veux, là, c'est prendre une douche et rentrer chez moi. Et pas nécessairement dans cet ordre.

— Franchement, tu n'es pas drôle. Tu devrais t'accorder un peu plus que ça.

Elle buta contre le mur et s'empressa de s'en éloigner, pour ne pas se sentir coincée.

— Ecoute, Jase. Je croyais que nous avions clairement établi que les nuits que nous passions ensemble devaient rester des exceptions. Tu semblais d'accord. De plus, je ne suis pas du tout d'humeur, ce soir.

— Pourquoi, Carrie ? On s'entend bien tous les deux. C'est d'avoir revu ton vieux copain Pete qui t'a perturbée ?

Elle fronça les sourcils, en le suivant des yeux, tandis qu'il tournait en rond autour d'elle.

— Ce serait plutôt de t'avoir vu flirter avec la bimbo du bar, rétorqua-t-elle.

Il marqua un temps d'arrêt, comme s'il ne comprenait pas à quoi elle faisait allusion, puis il éclata de rire, ravi de cet aveu. Ce qui la fit enrager encore plus.

— Tu crois que cette fille me plaisait, c'est ça ? dit-il enfin. Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas un flic ? Tu n'as donc jamais rencontré un homme suffisamment sûr de lui pour t'accepter telle que tu es ? Un homme fort, mais capable de douceur et de délicatesse ? Tu crois vraiment devoir cacher ta force à un homme, pour qu'il puisse t'aimer ? C'est ce que tu as fait avec Pete ?

Cette fois, elle vit rouge.

— C'est ce qu'il t'a dit ? Toi et ce salaud, vous avez comparé vos expériences ?

Elle le repoussa, le faisant reculer.

— Non. Je n'ai pas besoin de comparer mon expérience avec la sienne. Il est venu spontanément me parler de toi, très peu, mais assez pour que je comprenne qu'il y avait eu entre vous un problème de ce genre. Quant à moi,

je ne lui ai rien dit.

Elle se détourna pour partir, mais il la saisit par le bras et lui fit faire volte-face, puis la plaqua contre le mur, en l'écrasant de tout son poids, une lueur déterminée dans le regard.

— C'est ça ? insista-t-il. Tu as dû te défendre ? Il fait partie de ces types qui ont poussé un cri de guerre en tambourinant sur leur torse après t'avoir mise dans leur lit ?

Elle ne chercha pas à le repousser, cette fois, et fit mine de ne pas avoir remarqué qu'il l'écrasait. Elle se contenta de redresser le menton.

— Il ne s'en rendait pas compte, mais, oui, c'est bien ce qu'il faisait. Et, oui, j'ai préféré rompre avec lui. Je ne voulais pas que l'histoire se répète. Mais j'ai bien l'impression que je n'apprendrai jamais. Toi aussi, tu aimes montrer tes muscles. Tu avais peut-être raison à propos de l'inné et de l'acquis, après tout. Tu dois ressembler à ton père.

Il tressaillit, et elle fut touchée par son expression à la fois blessée et surprise. Il la lâcha aussitôt.

Elle tendit le bras vers lui.

— Jase... je suis désolée...

Il écarta sa main d'un geste brusque.

— Bien joué, Carrie. Mais ne t'inquiète pas. L'histoire ne se répétera pas. Tu ne le permettras pas. Et, que tu le croies ou non, moi non plus.

Cette fois ce fut elle qui lui prit le bras, pour l'empêcher de se détourner d'elle.

— Je suis désolée, Jase. Je t'en prie, il faut que tu me croies. J'étais en colère et j'ai dit n'importe quoi. Et tu as raison. J'étais jalouse. Je suis jalouse. Trop de femmes tournent autour de toi, et je ne leur ressemble en rien. Je ne comprends même pas pourquoi tu regardes une femme comme moi, alors que tu pourrais avoir la fille du bar. Mais je sais que tu ne me ferais jamais de mal. J'ai confiance en toi. Je pense simplement que nous ne devrions pas nous engager dans une relation trop intime. Pour toi, comme pour moi.

Il conserva une expression figée. Distant.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Un certain nombre de fois. Je commence à croire que je ferais bien de t'écouter.

Il s'écarta d'elle, puis quitta le garage pour regagner la maison. Elle le suivit, tout en luttant contre les larmes qui lui montaient aux yeux.

Il était blessé. Il lui en voulait.

Mais à sa grande surprise il l'accueillit tranquillement quand elle le rejoignit. Il ne s'enferma pas dans sa chambre, comme elle l'aurait cru, mais vint à sa rencontre, en secouant la tête d'un air las. Il s'arrêta devant elle et lui caressa la joue de ses doigts repliés, avant de se pencher pour lui donner un long baiser plein de tendresse. Puis il s'écarta d'elle.

— C'est la dernière fois que je te le propose, Carrie. Ne joue pas. Oublie les esquives. Si tu refuses, tant pis. Je m'inclinerai sans faire d'histoire et je ne reviendrai plus à la charge. Voici comment je vois les choses : tu peux dormir

sur le canapé si tu veux, mais tu n'y es pas obligée. En ce qui me concerne, je serais ravi de partager mon lit avec toi, à condition que tu le veuilles aussi.

Là-dessus, il rentra dans sa chambre, tandis qu'elle le suivait des yeux, médusée. Il n'avait même pas évoqué la possibilité qu'elle puisse rentrer chez elle...

Elle prit le temps de passer en revue toutes les bonnes raisons de ne pas le suivre — et elles étaient nombreuses. Puis elle céda et fit ce qu'elle avait envie de faire : elle le suivit.

Il attendait, debout près du lit. En la voyant, il la gratifia d'un sourire qui lui fit fondre le cœur.

La dernière fois qu'ils avaient fait l'amour, ils s'étaient donnés l'un à l'autre avec une sorte de désespoir, comme si c'était la dernière fois. Aujourd'hui, ils voulaient aller l'un vers l'autre avec confiance. Se prouver qu'ils s'acceptaient tels qu'ils étaient.

Depuis qu'elle lui avait avoué être jalouse des femmes qui tournaient autour de lui, elle se sentait libérée. Il savait à présent ce qu'elle ressentait pour lui. Elle n'avait plus à feindre l'indifférence. Elle se débarrassa lentement de ses vêtements, avec la sensation qu'elle s'apprêtait à se donner à lui comme jamais elle ne s'était donnée à personne. Il attendit qu'elle soit nue pour se déshabiller à son tour, avec autant de lenteur et de précaution qu'elle. Puis ils se contemplèrent quelques minutes en silence.

Comme la première fois, il la laissa prendre l'initiative, et elle dut lui demander de s'allonger sur le matelas. Elle prit son temps pour apprivoiser chaque centimètre de son corps. Ses épaules aux muscles ronds et saillants. Son ventre plat, aux abdominaux biens dessinés. Ses longues jambes. Elle l'embrassa et le caressa de la tête aux pieds. Puis elle le fit se basculer sur le ventre et recommença.

Ensuite, ce fut à lui de s'occuper d'elle. Il caressa et embrassa ses seins. Plongea ses doigts, puis son visage, entre ses jambes.

Ils prirent tout leur temps.

Ils atteignirent l'orgasme ensemble, puis demeurèrent étroitement enlacés jusqu'à ce que le sommeil les emporte.

* * *

Le lendemain matin, Carrie appela le commandant Stevens très tôt, pendant que Jase était dans la salle de bains. Les commentaires de Bo à propos de l'ego démesuré des tueurs en série lui avaient donné une idée. Quand elle avait quitté la table du McGill's la veille, pour laisser Jase avec la jolie blonde, elle en avait profité pour appeler Stevens. Elle lui avait fait une suggestion qu'il avait approuvée et qu'il s'était occupé de mettre en œuvre. Elle voulait maintenant régler avec lui quelques détails pratiques.

— A quelle heure on enregistre ? demanda-t-elle.

— A 10 heures pile.

— Et le message sera diffusé dès ce soir à l'antenne ?

— D'après ce qu'on m'a dit, oui, répondit Stevens. Il passera sur plusieurs chaînes. Ne soyez pas en retard, je vous prie, je déteste les journalistes et je voudrais me débarrasser au plus vite de cette corvée.

— Nous serons à l'heure, promit-elle.

Lana allait l'accompagner. Elle tenait elle aussi à s'adresser au tueur.

Carrie referma son téléphone en soupirant.

Il ne restait plus maintenant qu'à annoncer la nouvelle à Jase. Il n'allait pas apprécier d'avoir été mis à l'écart, mais, craignant qu'il n'intervienne auprès de Stevens pour le dissuader d'accepter, elle avait jugé préférable de ne rien lui dire. Les conflits commençaient.

Ils venaient de passer une nuit magique, mais avec la lumière du jour la réalité reprenait le dessus. Elle était avant tout un flic et, en tant que flic, elle devait tout tenter pour coincer l'Embaumeur. Ce qu'elle avait concocté avec l'aide de Lana ne marcherait peut-être pas, mais pour l'instant elle n'avait pas de meilleure idée.

Elle se retourna et sursauta, comme prise en faute, en apercevant Jase debout derrière elle. Il était torse nu et portait un bas de pyjama en flanelle. Elle ne put s'empêcher de sourire et s'approcha pour l'embrasser.

Mais il fronça les sourcils et esquiva son baiser.

— Tu parlais d'enregistrement et d'antenne, Carrie ? Qu'est-ce qui se trame ?

Elle soupira. Il ne servait à rien de nier. Il était son partenaire. Il fallait bien qu'elle lui dise.

— Quand Bo a parlé hier soir de l'ego des tueurs en série, ça m'a donné une idée, dit-elle. Les tueurs se croient plus intelligents que les flics. Plus intelligents que tout et que tout le monde. L'Embaumeur était méthodique. Patient. Ce n'est pas le cas de Darwin, qui semble enchaîner les meurtres à un rythme de plus en plus rapide, sans suivre réellement un plan ou une logique. Nous avons pour l'instant gardé le secret sur les détails des meurtres, mais ce n'est peut-être pas la bonne méthode. L'Embaumeur est mort. C'est peut-être Darwin qui l'a tué, mais peut-être pas. Si nous faisons comme si nous n'étions pas au courant ? Comme si nous pensions que l'Embaumeur était toujours en vie et que nous le croyions l'auteur des meurtres commis par Darwin ?

— Tu veux provoquer Darwin ? Tu sais pourtant comment il va réagir : il va tuer une nouvelle fois, pour nous montrer de quoi il est capable.

— C'est en effet un risque à prendre. Mais de toute façon, avec ou sans provocation, il va continuer à tuer. En le provoquant, nous mettons les chances de notre côté, nous le poussons à la faute. J'espère qu'il aura envie de nous faire savoir que c'est lui, l'auteur des trois derniers crimes, et pas Bowers. Je voudrais l'obliger à nous montrer le bout de son nez pour nous donner une chance de le coincer.

— Et le seul moyen que tu as trouvé, c'est de t'exhiber sur une chaîne

nationale ?

— Nous formons une équipe, toi et moi. C'est moi qui m'adresserai à lui, mais j'aimerais ton avis sur ce qu'il convient de lui dire, évidemment.

— Je joue donc un rôle dans ce formidable plan ? C'est bon à savoir ! Alors comment se fait-il que tu ne me mettes au courant que maintenant, quand tout est déjà décidé ? Pourquoi en as-tu parlé à Stevens avant de m'en parler à moi ?

— Tu le sais, pourquoi. Il y a un risque... C'est moi qui dirige cette enquête, c'est donc à moi de prendre les risques. Mais j'ai eu peur que tu cherches à m'en dissuader, si je t'en parlais. Parce que tu...

— Parce que je tiens à toi, Carrie, acheva-t-il posément.

— Oui, Jase, dit-elle. Parce que tu tiens à moi.

— Mais tu ne veux pas que ça te freine, ajouta-t-il d'un ton amer.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas me laisser freiner par quoi que ce soit. Ce message télévisé ne donnera pas forcément quelque chose, mais s'il y a la moindre chance de faire bouger Darwin je veux la tenter.

— La dernière fois que tu as tenté un truc qui ne donnerait pas forcément quelque chose, ça nous a menés tout droit à l'Embaumeur. Alors j'ai bien peur que ça ne donne quelque chose. Parce que tu as de l'instinct, Carrie. L'ennui, c'est que là tu joues ta vie.

— Nous jouons tous avec nos vies, Jase. Tu étais à mes côtés quand nous sommes entrés dans la maison de Bowers.

— Ce n'était pas pareil. Nous n'avions pas le choix. Ce message télévisé va faire de toi une cible, et tu le sais. C'est sans doute ce que tu cherches. Laisse-moi te poser une question : quand as-tu appelé Stevens pour lui parler de cette idée lumineuse ? Est-ce que c'est au moment où tu m'as laissé avec Bo et le reste de ton équipe du SWAT ? Quand cette femme est venue m'aborder ? Est-ce que ce plan est aussi une manière de prouver que tu es aussi forte et courageuse qu'un homme ?

— Je n'ai rien à prouver.

— Arrête de te foutre de moi ! Tu es sans cesse en train d'essayer de prouver que tu es une dure à cuire. Suffisamment pour être flic. Suffisamment pour ne pas avoir besoin de moi, ni d'aucun autre homme.

— Je n'ai pas besoin de toi, Jase. Je n'ai besoin de personne. Et j'ai bien l'impression que ça te pose un problème, comme ça en posait un à Pete, et à tous les hommes que j'ai fréquentés. C'est bien, de te montrer enfin sous ton vrai jour.

— Pourquoi as-tu essayé de me cacher que tu étais tireuse d'élite au SWAT ?

Elle battit des paupières et haussa les sourcils.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai rien caché du tout. Ce n'était pas un secret. Pourquoi reviens-tu là-dessus ?

— Parce que pour être tireur d'élite il faut avoir le cœur bien accroché. Ce

n'est pas donné à tout le monde. Mais ça n'était pas encore assez pour toi. Tu as quitté le SWAT et tu prétends que ce n'était pas pour fuir Pete, ou qui que ce soit. Alors pourquoi es-tu partie ? Je commence à me demander si ta position au SWAT ne te suffisait plus... Pourquoi ? Parce que tu avais un fusil pour te protéger. Parce que tu tirais à distance ?

Le visage de Carrie se ferma.

— J'essaye de coincer un tueur, dit-elle entre ses dents. Et je connais mes limites.

— On ne dirait pas. Ce message n'est pas une bonne idée. Rien ne nous oblige à en arriver à cette extrémité. Nous n'avons même pas eu le temps de retourner au Steam et de vérifier si Brad Turner fréquentait le McGill's ou pas. Mais, toi, tu as décidé de foncer, alors tu fonces. Tu essayes de prouver quelque chose, comme tu l'as toujours fait.

— On s'occupera de la piste Brad Turner, mais elle ne me paraît pas très probante. J'ai simplement la vague impression de l'avoir aperçu au McGill's, et même si je ne me trompe pas, ça ne prouve rien. Et qu'est-ce qui te prend, de répéter sans arrêt que je cherche à prouver quelque chose ?

— Je le répète sans arrêt parce que tu le fais sans arrêt. Tu as choisi ce métier pour prouver quelque chose. Et depuis tu n'as jamais cessé de surenchérir.

— C'est faux. J'ai choisi ce métier parce qu'il me convient. Je le fais bien. Je suis un bon flic.

— Mais tu ne te donnes pas le droit d'être une femme. Et tu es très seule.

— Tu dis n'importe quoi !

Elle tenta de s'éloigner, mais il lui fit barrage.

— Allez, Carrie, sois sincère. Etre flic, d'accord. Mais pourquoi l'armée ? Pourquoi le SWAT ? Deux corps réservés aux mâles dominants, comme par hasard... En choisissant de te fondre dans une équipe masculine, tu n'avais plus à assumer d'être une femme.

L'accusation lui fit un tel choc qu'elle chancela. Il avait fait mouche. Elle était troublée qu'il lise ainsi en elle, ce qu'elle avait de plus secret et qu'elle osait à peine s'avouer : ce qu'elle redoutait le plus, ce n'était pas d'échouer en tant que flic, mais d'échouer en tant que femme.

Et c'était lui qui le lui reprochait. Lui, avec qui elle s'était montrée plus femme qu'avec aucun autre homme...

Elle le repoussa si violemment qu'il recula de plusieurs pas.

— Ecoute, Jase. Je n'ai pas besoin de ta psychologie à deux balles. Tu fais fausse route, crois-moi.

— Je peux te donner ce que tu veux, Carrie. Je peux te considérer comme une femme et comme un flic, et ne jamais oublier l'un des deux. Mais il est hors de question que je te laisse te mettre en danger sous prétexte que tu as quelque chose à prouver.

— Sois raisonnable, Jase. Mon idée est excellente. D'ailleurs, Lana la soutient.

Il parut surpris.

— Lana ?

— Elle va intervenir avec moi.

Il eut un rire sans joie, plein d'amertume.

— Bien entendu ! Vous lui proposez deux appâts, pour être certaines qu'il morde. Toi, tu es rousse, forte, impressionnante. Lana est blonde, douce, avec un petit côté fragile. En fait, vous lui proposez le tandem du bon et du mauvais flic. Etant donné que je suis en théorie ton partenaire, permets-moi de me sentir... mis à l'écart.

— Je ne t'oblige pas à approuver ce plan, ni à venir avec moi. Je n'ai pas besoin de ta permission. Ce n'est pas parce qu'on a couché ensemble que tu as des droits sur moi. Et surtout pas celui de me protéger.

— Je pensais plutôt que c'était le fait d'être ton partenaire qui me donnait ce droit, Carrie. Je savais déjà que tu ne me considérais pas vraiment comme ton amant. Je découvre que tu ne me considères pas non plus comme ton partenaire.

Carrie, le commandant Stevens et Lana, s'étaient donné rendez-vous dans le bâtiment du SIG pour enregistrer le message destiné à être diffusé à la télévision. On les équipa tous les trois d'un micro. Le commandant Stevens avait préparé une brève déclaration concernant les crimes de l'Embaumeur et fut le premier à être interviewé. La présentatrice, Liza Montoya, fit ensuite intervenir Carrie, qu'elle décrivit comme la meilleure enquêtrice du SIG.

Carrie lut lentement le discours qu'elle avait mis au point avec l'aide de Lana. Elle prit soin de nommer Kelly Sorenson, Tammy Ryan et Tony Higgs, les dernières victimes du tueur surnommé l'Embaumeur. Elle expliqua que celui-ci avait récemment modifié son mode opératoire — devenu plus grossier, sans doute pour déstabiliser la police. Elle termina en demandant à toute personne croyant posséder des informations utiles d'appeler le numéro de téléphone qui s'affichait.

Puis ce fut le tour de Lana, qui s'exprima d'une voix calme et douce. Son message était bref et visait à souligner la difformité de Darwin.

— Je voudrais m'adresser à l'Embaumeur pour lui proposer mon aide, commença-t-elle en s'adressant à la présentatrice.

Puis elle se tourna vers la caméra.

— Je sais que vous tuez parce que vous souffrez. Vous souffrez depuis longtemps et maintenant vous ne le supportez plus. Vous ne supportez plus qu'on se détourne de vous avec dégoût et mépris.

Elle éleva une main et se toucha la joue.

— Votre visage est marqué. Mais ça ne fait pas de vous un monstre. Je suis sûre que vous pourriez vous contrôler. Je voudrais vous aider. Laissez-moi vous aider.

Après avoir terminé, Lana se tourna vers Carrie pour quêter son approbation. Mais ce discours plein de compassion avait mis Carrie mal à l'aise. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux reproches de Jase, à propos du tandem bon flic-mauvais flic qu'elle formait avec Lana.

Lana était le bon flic. Elle faisait appel à la part d'humanité du tueur — à condition qu'il en possède une.

Et, elle, elle était la méchante. Celle qui manipulait le côté sombre et les mauvais instincts du criminel Darwin. Et ça ne lui plaisait pas d'être celle que

l'on désigne pour jouer le rôle du mauvais flic, comme s'il était fait pour elle.

Quand on était plus à l'aise avec le côté obscur des choses, ne finissait-on pas par rejeter la lumière ?

* * *

Lorsque Simon apprit que Lana s'était exposée lors d'un message destiné à Darwin, il s'enferma d'abord dans son bureau pour se calmer, tant il était furieux. Mais au bout d'une heure il se décida. Il trouva Lana dans la salle de réunion, en train d'exposer à de jeunes recrues de la SFPD les stratégies de négociation en cas de prise d'otages.

Il prit un siège à l'écart. Quand elle le vit, elle marqua un temps d'arrêt, puis continua, comme si de rien n'était.

— N'oubliez pas que vous devez rester calme, vous adresser correctement au suspect, ne pas l'exciter, éviter le conflit. Toute autre attitude serait considérée comme une faute professionnelle.

L'une des recrues l'interrompt.

— Alors, comme ça, quand on demande à un suspect de poser son arme, il faut se montrer d'une extrême politesse ? Il me semble que c'est un aveu de faiblesse. Ne devons-nous pas plutôt en imposer ? Après tout, nous incarnons la loi.

Simon eut envie de gifler ce petit prétentieux qui s'opposait à Lana, mais elle ne parut pas se formaliser de sa remarque et défendit calmement son point de vue avec des arguments choisis. Il attendit qu'elle termine son exposé et qu'elle réponde à quelques questions. Quand tout le monde fut parti, elle rassembla ses notes en silence, toujours en évitant de regarder de son côté. Mais, comme il l'attendait près de la porte, elle ne put faire autrement que de venir vers lui.

Il alla droit au but.

— Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça, Lana ?

Elle prit son air le plus innocent.

— J'ai étudié le blog du tueur, Simon. Je sais ce qui le motive. Il souffre énormément. Je peux l'aider. Il est sans doute défiguré et...

Simon s'approcha d'elle.

— Je me fous de savoir à quoi il ressemble, dit-il entre ses dents. Je me fous de son origine ethnique, de ses croyances religieuses, s'il vient d'un foyer brisé, ou si son chien s'est fait écraser quand il était petit. Tout ce qui m'intéresse, c'est qu'il arrête de tuer.

Lana le contempla d'un air impassible.

— C'est aussi ce que je veux, dit-elle.

— Et comment comptes-tu obtenir ce résultat ? En faisant appel à ce qu'il y a de meilleur en lui ? Ce type est un assassin psychopathe.

Elle secoua la tête.

— Nous poursuivons le même but, Simon. Mais nous n'avons pas la

même approche. Tu te fiches de savoir comment il en est arrivé là. Pas moi. Parce qu'en comprenant son fonctionnement, je pourrai peut-être par la suite empêcher d'autres personnes d'en arriver au même point. Et peut-être même que je pourrai l'aider à changer.

— Il ne peut pas changer. C'est un monstre.

Elle remonta la bandoulière de son sac sur son épaule.

— Il a bien quelque chose de monstrueux, oui. Je l'ai écrit dans son profil.

Elle cita de mémoire les termes employés dans son rapport.

— Bien élevé, manipulateur, égocentrique, sociopathe. Aime être remarqué, se croit unique, veut que les gens s'intéressent à lui. Il a besoin d'attention, parce que personne n'a jamais fait suffisamment attention à lui.

Il ricana.

— S'il te plaît, arrête. Tu me donnes la nausée.

— Environ quatre pour cent de la population a un fonctionnement de sociopathe. Tu le savais ? La plupart des gens n'en ont pas conscience.

Simon s'écarta pour faire les cent pas devant la porte, lui bloquant la sortie.

— Oh ! je t'en prie ! Pas cette vieille rengaine. La plupart des gens connaissent la différence entre le bien et le mal.

Cette fois, le ton sarcastique la fit sortir de ses gonds.

— Oh ! vraiment ? Que fais-tu de tous ceux qui regardent avec un plaisir sadique l'exécution de Saddam Hussein ? Tu crois que c'est avoir une conscience, ça ? Pour eux, il n'est pas un être humain, mais le mal personnifié. Et ce n'est pas le premier à être vilipendé par le public. Il y a eu les homosexuels, responsables de l'épidémie de sida ; les Noirs considérés comme des êtres inférieurs ; les prisonniers, qui méritaient les viols qu'ils subissaient en prison. Et je ne parle pas de la guerre... Les gouvernements entraînent les soldats à ignorer leur conscience morale, à suivre aveuglément les ordres, à tuer sans réfléchir, sans se soucier du pourquoi, du qui, ou du comment...

Simon s'arrêta de marcher. Il venait de comprendre.

Mais elle était lancée, et rien ne pouvait l'arrêter.

— C'est un peu trop facile de diaboliser quelqu'un en tenant compte uniquement de ce qu'il y a de mauvais en lui. Ce que fait cet homme est atroce, et il faut à tout prix l'arrêter. Mais quelque chose l'a fait dévier du droit chemin, et on peut peut-être l'aider à le retrouver.

— Donc tu veux le sauver ? Parce que tu n'as pas pu sauver ton mari ?

Lana prit une profonde inspiration. Elle avait l'air blessée, comme s'il venait de lui cracher à la figure. Elle recula d'un pas.

— Ça n'a rien à voir avec Johnny. Rien.

— Bien sûr que si ! Comme tout ce que tu fais. Et c'est totalement déplacé. Il est mort, Lana. Tu dois l'oublier.

Il avait conscience de se montrer trop dur avec elle, mais cette détermination à sauver Darwin, ce tueur froid et calculateur, le rendait fou. Il

était de plus persuadé qu'elle avait pitié de Darwin parce qu'elle pensait à Johnny, qui avait tant souffert. C'était idiot d'être jaloux de feu Johnny Hudson, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

Lana lui fit face.

— Je refuse de parler de lui avec toi, Simon. Tu n'as pas le droit de me parler de lui.

Elle s'écarta, mais il la suivit.

— J'ai raison, n'est-ce pas ? dit-il. Eh bien, laisse-moi te dire une chose : je trouve honteux qu'une femme belle et intelligente comme toi passe sa vie à essayer d'aider des salauds comme Darwin, sous prétexte que son mari a choisi de se faire sauter la cervelle plutôt que d'assumer les coups que la vie lui portait.

Il sut aussitôt qu'il avait dépassé les bornes et ne tenta même pas d'esquiver la gifle de Lana. Il l'avait bien méritée.

Lana tremblait de tout son corps. Les larmes coulaient sur son visage.

— Tu n'es qu'un sale macho ! Comment oses-tu le juger ? Toi qui n'as jamais rien eu à affronter de pénible dans ta vie ? Il s'est battu pour son pays, et qu'est-ce que ça lui a rapporté ? Quand il est revenu, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Et la moitié de ce qu'il avait été. Au sens propre. Il passait son temps à faire des cauchemars. A rêver qu'il tuait des innocents. Des femmes et des enfants. Il rêvait des meurtres qu'il avait commis.

La voix de Lana se brisa, et elle dut prendre plusieurs inspirations avant de pouvoir continuer.

— C'est peut-être la même chose pour Darwin. Peut-être qu'il n'a pas envie de tuer. Peut-être qu'il a besoin de rencontrer une personne qui lui laisse sa chance, qui voie ce qu'il peut y avoir de bon en lui.

— Lana...

Il voulait s'excuser. Lui expliquer qu'il n'avait pas voulu manquer de respect à Johnny. Qu'il était simplement jaloux de lui. Qu'il voulait retrouver la femme qu'il avait laissée échapper.

Elle secoua la tête.

— Fais ton travail, Simon. Je ferai le mien. Je vais tenter d'aider Darwin, quand on l'arrêtera. Je te montrerai que la compassion est une arme aussi efficace qu'un revolver.

Elle quitta la pièce en courant, le laissant avec un désir presque insoutenable de la rattraper. Mais il savait que c'était la dernière chose à faire. Pour eux deux.

Quand Brad pensait à cette salope rousse, il avait des envies de meurtre. Comment osait-elle se montrer à la télévision nationale pour attribuer son travail à l'Embaumeur ?

La police avait trouvé Bowers, puisque sa maison était entourée du cordon jaune protégeant les scènes de crime.

Et les flics n'avaient pas compris que Bowers était l'Embaumeur ? Mais quelle bande de crétins !

De plus, son œuvre à lui, Brad, était plus subtile que celle de Bowers. Contrairement à ce que disait Ward.

Elle n'avait donc pas lu les blogs ? Elle n'avait pas compris le lien entre les meurtres et les films ?

De toute évidence, non. Cette idiote le faisait passer pour un idiot.

La première fois qu'il l'avait vue au McGill's, il avait cru que son partenaire, Jase Tyler, s'intéressait à elle.

Mais il avait dû se tromper.

L'agent spécial Carrie Ward n'était rien d'autre qu'une pauvre fille, une faible femme qui tenait de s'imposer dans un univers d'hommes — au lieu de pouponner et de briquer les toilettes.

L'agent spécial Jase Tyler, son partenaire, ne pouvait pas s'intéresser à une fille comme elle. Il était beaucoup trop séduisant. Trop bien habillé. Si Brad avait eu autant d'atouts que lui, il aurait regardé du côté d'une femme comme Lana Hudson, la psychiatre blonde qui ressemblait à sa gentille voisine du dessous et s'était adressée directement à lui, avec beaucoup de calme et de douceur.

Jase Tyler avait du succès auprès des femmes. Brad l'avait vu fourrer dans sa poche la carte de Kelly Sorenson, en la regardant à peine. Ce type était sûr de lui, habitué aux conquêtes, ça se voyait.

Il avait du pouvoir.

Un sentiment de triomphe le submergea.

C'est lui, la clé. Il est beau. Puissant. Fort.

Jase Tyler était une proie idéale. Tous les hommes avaient envie de lui ressembler. Parce qu'il plaisait à toutes les femmes.

Et, maintenant qu'il y réfléchissait, même Nora, sa douce Nora, avait posé

sur ce Jase Tyler un regard plein d'admiration quand il s'était adressé à elle, au Steam.

Elle l'avait regardé comme s'il était un dieu.

Cette interview était un nouveau signe. Il devait s'intéresser aux flics. Il allait approcher cette psychiatre blonde pour attirer Jase Tyler. Les idées se bousculaient dans sa tête. Tyler. Il voulait Tyler.

Tyler était malin, mais pas autant que lui.

Ces crétins de flics croyaient probablement le pousser à la faute avec leurs messages télévisés. Mais c'était tout le contraire. Ils venaient de signer leur arrêt de mort.

Il allait commencer par une visite au département d'audiovisuel de l'université. S'il ne trouvait pas ce qu'il lui fallait, il irait se servir chez Bowers. Le doc avait là-bas du matériel ultrasophistiqué qui lui serait très utile.

Quand il se serait approprié le pouvoir de Tyler, Nora n'aurait plus que lui à adorer.

Après l'enregistrement du message télévisé, Carrie avait travaillé sans relâche. Le soir, elle n'alla pas chez Jase. En ne se montrant pas au tournage, puis pas de la journée, il lui avait clairement signifié qu'il entendait prendre ses distances avec elle. Elle rentra donc chez elle, là où était sa place, sans amant pour la distraire. Mais Jase lui manquait. Son corps et son cœur le réclamaient. Et, pour elle, c'était une preuve supplémentaire qu'elle avait commis une erreur en se rapprochant de lui.

A présent, elle allait commencer à souffrir.

Le jour suivant, elle travailla chez elle une partie de la journée, puis se rendit dans les locaux du SIG vers 15 heures. DeMarco était au téléphone, mais il lui fit signe de prendre un siège.

— D'accord, merci beaucoup, dit-il. Nous allons vérifier.

Il raccrocha et lui tendit une poignée de petits feuillets de calepin.

— Nous sommes submergés d'appels. Entre ceux qui sont persuadés d'avoir vu l'Embaumeur et ceux qui s'accusent de ses crimes, ça n'arrête pas. C'est difficile de savoir qui de Lana ou de toi va recevoir le plus de demandes en mariage. On fait des paris. Lana serait en tête. Mais tu la suis de près.

Elle ricana.

— Au lieu de dire des bêtises, tu ferais mieux de me parler des pistes. Des tuyaux intéressants ?

Il secoua la tête en soupirant, et elle sentit à quel point il était frustré.

— Non. Nous ne laissons rien passer, nous vérifions tout, mais pour l'instant ça n'a rien donné.

* * *

Une heure plus tard, Carrie raccrochait le téléphone d'un geste brusque, en laissant échapper un juron d'exaspération : pas moyen de trouver une seule piste digne de ce nom. Deux hommes s'accusaient d'avoir assassiné des femmes et de leur avoir découpé les paupières. Plusieurs autres avaient déclaré détenir des informations à propos d'une personne qui déterrait des cadavres pour les violer. Quelques-uns avaient réclamé une récompense pour divulguer des informations de la plus haute importance, d'après eux. Mais

personne n'avait fourni quoi que ce soit d'utile.

Comment avait-elle pu s'imaginer que Darwin l'appellerait pour lui proposer un rendez-vous ?

— Alors ? lança Simon en entrant dans son bureau. Tu as quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Non. Et toi ?

— Rien.

Simon se tut pour la dévisager avec un drôle d'air. Elle avait sans doute mauvaise mine. Lui aussi.

— Mais il est encore trop tôt pour se décourager, reprit-il. Quelque chose finira bien par sortir de tout ça.

Elle ne répondit pas. L'optimisme de Simon lui faisait chaud au cœur, mais elle ne le partageait pas.

— Tu penses qu'il va recommencer bientôt ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Nous n'avons rien de concret pour le moment, mais nous ne pouvons tout de même pas rester coincés ici jusqu'à ce qu'une piste se dessine. Pourquoi tu ne vas pas faire un tour ?

— Non, je ne bouge pas.

Comme son téléphone sonnait, elle décrocha. Simon s'éloigna.

— Carrie Ward...

— Euh... je... c'est au sujet de Tony Higgs, fit une voix inconnue. Je sais où est sa voiture.

Elle fronça les sourcils. Ils n'avaient pas retrouvé la voiture de Tony. Sa petite amie, Ashley, leur avait dit qu'il conduisait une Corvette noire. Ils avaient justement lancé un avis de recherche.

— Qui est à l'appareil ?

— J'ai vu sa voiture, reprit la voix. Elle est garée devant une maison à Daly City, au 532 North Avenue. Soyez prudent. Le gars est dangereux.

Sur ce, on raccrocha, sans qu'elle ait eu le temps de poser davantage de questions. Elle sortit un plan et vérifia l'adresse que venait de lui communiquer son informateur anonyme. D'après lui, la voiture de Tony se trouvait à quelques pâtés de maisons de l'endroit où l'on avait retrouvé le corps de la première victime de Darwin. Elle s'empara du téléphone et composa le numéro du répartiteur du SFPD. Il s'agissait probablement encore d'un appel bidon, mais on ne savait jamais, il fallait tout vérifier, c'était bien ça le problème.

— SFPD. Que puis-je pour vous ?

— Ici l'agent spécial Carrie Ward, du SIG. Pouvez-vous envoyer une voiture de patrouille pour une Corvette noire qui serait garée 532 North Avenue, Daly City, s'il vous plaît ?

Cinq minutes plus tard, on la rappela. Il y avait bien une Corvette noire devant le 532 North Avenue. Après s'être procuré l'identité de l'occupant du 532, elle tenta de joindre Jase, mais il ne répondait ni chez lui ni sur son

portable. Elle contacta ensuite le SWAT, puis Stevens, pour lui exposer la situation.

— Je viens de recevoir un appel d'un anonyme qui déclare avoir vu la voiture de Tony Higgs devant une maison à Daly City. Le propriétaire de cette maison est un certain James Fishburn, un ancien Marine formé aux munitions à impact et chimiques. Il avait un casier judiciaire vierge jusqu'à il y a environ cinq ans, mais depuis il a été inculpé plusieurs fois, pour des délits allant de la consommation de drogues au viol.

— Et que comptez-vous faire ?

— J'ai demandé au SWAT de m'épauler. Ils sont habilités à intervenir sur un lieu où l'on peut trouver des armes et des explosifs. J'aimerais emmener une équipe de la SFPD, une équipe formée pour ce genre d'interventions. Nous pourrions être sur place dans une heure.

— Où est Jase ?

— Je n'arrive pas à le joindre.

— Qui serait disponible au SIG ?

— Simon, répondit-elle, avant d'ajouter sur un ton de défi : et moi.

— Très bien, agent Ward. Soyez prudente.

— Merci, monsieur.

* * *

Simon et Carrie arrivèrent devant la maison de Fishburn avec plusieurs officiers. Carrie repéra aussitôt la Corvette noire et prit le temps de s'assurer qu'elle était bien enregistrée au nom de Tony Higgs. D'autres agents mirent en place une protection balistique et évacuèrent les maisons voisines. Puis Carrie tenta d'établir le contact avec Fishburn à l'aide d'un mégaphone.

— James Fishburn ! Votre maison est cernée par la police. Veuillez sortir les mains en l'air.

Après plusieurs minutes sans réponse, Carrie ordonna à l'agent placé à sa droite de débiter la procédure d'entrée. Celui-ci tira plusieurs balles de calibre 12 dans les coins supérieurs des fenêtres, pour briser les vitres. Il envoya ensuite des munitions chimiques dans la maison, afin de rendre l'atmosphère irrespirable et d'obliger le ou les occupants à en sortir.

La porte d'entrée ne tarda pas à s'ouvrir pour laisser passer un homme d'une taille impressionnante qui sortit en trébuchant, vêtu d'une chemise tachée et d'un simple caleçon. Carrie remarqua que le visage de l'homme était marqué de cicatrices.

— A terre, ordonna-t-elle. Couchez-vous !

— Allez vous faire foutre ! hurla l'homme, tout en descendant les marches du porche en titubant.

— A terre ! cria-t-elle de nouveau.

L'homme continua à avancer.

— Tirez les balles en caoutchouc, ordonna-t-elle à l'agent près d'elle.

Il s'exécuta aussitôt et tira cinq balles en caoutchouc KO1 qui atteignirent l'homme aux jambes et au torse. Il aurait dû normalement tomber, mais il devait avoir une force surhumaine, car il chancela, mais demeura debout. Puis il hurla de douleur et se mit à courir droit vers Carrie. Elle l'accueillit avec un coup de Taser. Cette fois, il s'effondra.

Elle fit signe à l'équipe d'arrestation de maîtriser l'homme, et deux agents l'encerclèrent, couverts par deux autres qui le tenaient en joue. Quand les deux premiers se penchèrent sur lui, il refit surface et arracha les deux branches du Taser de sa poitrine. D'une main, il s'agrippa à l'arme de l'un des deux agents et tenta de la lui arracher.

Les policiers dégainèrent leurs matraques pour le contraindre à s'allonger. Carrie se précipitait pour leur prêter main-forte, mais elle n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à eux. Il y eut un coup de feu. Avec un sursaut, le corps de Fishburn retomba en arrière, tandis qu'une tache rouge s'élargissait sur sa poitrine.

* * *

Lana sortit de son bureau d'un pas lourd et se dirigea vers le hall d'entrée. Elle avait l'impression d'avoir pris dix ans depuis la veille. Sa dispute avec Simon lui avait laissé un goût amer, et elle ne cessait de penser à lui.

Elle salua dans le hall la réceptionniste qui tentait de raisonner une femme en colère tenant dans ses bras un enfant qui hurlait. Elle venait à peine de sortir et de faire quelques pas dans l'air frais de la nuit, qu'elle entendit pleurer. Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Un homme était assis sur un petit muret, ses épaules tremblaient. Elle l'approcha, non sans hésitation.

— Excusez-moi... Vous avez besoin d'aide ?

Il leva les yeux vers elle, et quelque chose passa dans son regard, comme s'il l'avait reconnue. Mais elle se faisait sûrement des idées. Puis il lui sembla elle aussi l'avoir déjà vu. Est-ce qu'elle le connaissait ? Pendant un instant, elle se concentra pour se souvenir. Puis elle comprit. Il lui rappelait Johnny. Il avait le même visage angélique qui n'allait pas avec son grand corps musculeux. Pas comme Simon, dont le visage semblait taillé dans du granit. Cette comparaison entre Simon et Johnny la plongea dans un abîme de confusion et de culpabilité, au point qu'elle en eut le vertige. Pourquoi les associait-elle dans son esprit ? Elle n'aimait pas Simon comme elle avait aimé Johnny. Johnny lui manquait terriblement. Il avait été son camarade de classe à l'école primaire, son amoureux au lycée. Quand ils s'étaient mariés, elle avait cru qu'ils vieilliraient ensemble. Elle s'arrêta, songeuse, et tritura nerveusement son alliance.

Elle était maintenant prise de doute. Et si elle avait fait le mauvais choix, en s'éloignant de Simon ?

Non. Elle n'avait pas fait le mauvais choix.

Elle n'avait pas eu le choix.

Elle ne pouvait pas vivre avec la peur de le voir disparaître un jour — elle avait connu ça avec Johnny et elle ne voulait pas le revivre. Johnny était revenu, mais il n'avait plus jamais été le même. Ensuite il s'était suicidé. Elle refusait de lier de nouveau son existence à celle d'un homme dont la vie était sans cesse menacée. C'était tout simplement au-dessus de ses forces.

Elle reporta son attention sur le jeune homme qui pleurait et s'approcha de lui. Il l'entendit et leva vers elle un regard éploré.

— Je... Je suis venu voir l'agent spécial Tyler, dit-il. Vous savez où je pourrais le trouver ? Je suis un ami de Tony et... L'agent Tyler m'a dit que je pouvais venir lui parler, si j'en ressentais le besoin et...

Le jeune homme éclata de nouveau en sanglots.

Elle fut touchée par son chagrin. Pleurer la mort d'un être cher, elle savait ce que c'était.

— Je suis désolée, dit-elle. Il n'est pas là.

Le garçon lui tendit deux cartes de visite.

— Il m'a donné sa carte. Et celle d'un médecin, le Dr Hudson. Au cas où j'aurais besoin de parler.

Lana s'approcha pour prendre les cartes. En effet, c'était bien sa carte et celle de Jase. Avec un soupir, elle alla s'asseoir à côté du pauvre garçon. Elle ne pouvait pas refuser de l'aider.

— Je suis Lana Hudson, déclara-t-elle. Je suis sincèrement désolée pour votre ami Tony. Je suis psychiatre. Je serais ravie de parler un peu avec vous. Vous voulez bien ?

Le garçon leva vers elle un visage éperdu de reconnaissance.

— Oui. S'il vous plaît.

Lana acquiesça d'un air las. Elle n'avait qu'une envie : rentrer chez elle. Mais le chagrin de ce jeune garçon la touchait réellement. Après tout, elle pouvait bien prendre le temps de boire un café avec lui.

— Il y a un café juste en face, dit-elle. Nous pourrions y aller.

Quand il se leva, elle remarqua qu'il était grand et imposant, et recula instinctivement.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, repoussant la sensation de malaise qui l'avait envahie. Ce pauvre garçon était en deuil. Ils étaient dans un lieu public. Elle allait passer un moment avec lui, c'était la moindre des choses.

Ils traversèrent la rue pour s'installer dans le café tout proche, où ils parlèrent pendant près d'une heure. Insensiblement, leur conversation dévia de Tony aux problèmes relationnels du garçon. Il lui parla de son père adoptif, toxicomane et ancien criminel qui, en ce moment même, devait recevoir la punition qu'il méritait. Il lui parla de la manière dont sa mère l'avait abandonné quand il était jeune, et aussi du fait qu'il ne s'était jamais senti aimé ni accepté par qui que ce soit.

Excepté par Tony.

Quand ils eurent terminé leurs boissons, elle lui fit promettre de la

rappeler s'il en ressentait le besoin. Ils se séparèrent, et elle se dirigea vers sa voiture. Une fois seule, elle oublia aussitôt le jeune homme et se remit à songer à Johnny et à Simon.

Elle posait son sac à main avant de s'installer derrière le volant quand on la poussa à l'intérieur de l'habitacle, la tête la première. Elle sentit le levier de vitesse s'enfoncer dans son cou, et contre sa gorge la froide pression d'un couteau.

— Toujours à l'écoute, doc ? fit une voix familière qui la glaça jusqu'aux os.

* * *

En sortant de la maison de Fishburn, Carrie aperçut Jase qui accourait vers elle, visiblement inquiet. Il s'arrêta devant elle et la dévisagea comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien. Mais il ne la prit pas dans ses bras.

— J'étais au sous-sol, dans la salle de gym, et mon téléphone ne captait pas de réseau, haleta-t-il. Je n'ai eu ton message que lorsque je suis sorti pour aller au Steam, voir Brad Turner.

Elle évita de le regarder et se concentra sur les infirmiers qui chargeaient le cadavre de Fishburn à l'arrière d'une ambulance.

— Nous avons fouillé la maison, dit-elle. Fishburn était un drogué. Nous avons trouvé des cigarettes plongées dans du fluide d'embaumement, plus d'un millier de dollars en liquide, du crack et de la marijuana. Il possédait même un fusil d'assaut AK-47, qu'il avait dû apprendre à manier dans les Marines.

Elle montra la Corvette de Tony.

— Et là, c'est la voiture de Tony Higgs. Nous avons trouvé des preuves à l'intérieur. Des photos de Kelly Sorenson. Avant et après le meurtre. Toute une collection de couteaux ensanglantés. On dirait que Fishburn est notre homme. Du moins, les apparences sont contre lui.

— Mais ?

Elle lui jeta un rapide coup d'œil, surprise une fois de plus qu'il lise en elle aussi aisément. Elle n'arrivait pas à croire à la culpabilité de Fishburn, et il l'avait deviné.

— Ce n'est pas lui. C'est trop facile. Trop évident. Ça sent le piège.

— Tu as lancé un appel à témoin à la télévision et ça a marché. Je ne comprends pas pourquoi tu t'en étonnes.

— Je ne sais pas... Mon instinct me dit que ce n'est pas lui. Je n'ai pas envie de croire que c'est réglé, pour découvrir dans quelques jours ou quelques semaines que nous nous sommes trompés.

Le téléphone de Carrie sonna ; elle vérifia l'identité de l'appelant avant de décrocher.

— C'est le commandant Stevens, dit-elle à Jase. Je dois lui répondre.

— Est-ce que Jase est avec vous ? demanda Stevens.

Quand Stevens commençait par demander s'ils étaient ensemble, c'était mauvais signe. La dernière fois, il avait enchaîné en leur annonçant la découverte du corps de Tammy Ryan.

— Oui, monsieur.

— Venez tout de suite. Tous les deux. Il a Lana !

Elle en resta quelques secondes totalement hébétée. Elle avait mal entendu. Ou mal compris.

— Excusez-moi, dit-elle. Qui a Lana ?

Mais elle avait parfaitement entendu et compris. La dénonciation anonyme. Fishburn. Elle ne s'était pas trompée. Tout cela n'avait été qu'une diversion du tueur pour les occuper. Et pendant ce temps il s'était occupé de Lana.

— Darwin l'a enlevée, déclara Stevens. Je suis désolé, Carrie. Il faut que vous veniez tout de suite avec Jase.

Elle eut soudain le vertige et entendit Jase jurer tout en lui arrachant le téléphone des mains.

— C'est Tyler, dit-il. Oui. On arrive tout de suite.

Il raccrocha et lui saisit doucement le bras.

— Carrie, ça va ?

— Il a Lana, dit-elle.

Jase acquiesça d'un air sombre.

— Pas pour longtemps. Tu vas tenir le coup ?

Le contact de sa main, son regard, sa présence, lui insufflaient de la force. Elle fit un effort pour se ressaisir. Ce n'était pas le moment de craquer. Darwin s'en prenait maintenant à l'un des leurs. Il tenait Lana.

Ils montèrent ensemble dans la voiture de Jase. Au bout de quelques minutes, Carrie se tourna vers lui.

— Tu avais raison, Jase. Tu as essayé de nous mettre en garde et de nous dissuader d'enregistrer ce message... Mais on n'a rien voulu savoir. Et, à présent, parce que nous avons refusé de t'écouter, Lana est entre ses mains.

— Lana savait exactement ce qu'elle faisait, Carrie. Tu n'as pas à te sentir responsable de ce qui arrive, tu m'entends ?

Mais elle ne pouvait pas se dédouaner aussi aisément.

— Comment pourrais-je ne pas me sentir responsable ? Je connaissais les risques. C'est moi qui ai soumis cette idée à Lana.

— Et c'est elle qui a insisté pour parler elle aussi à la télévision et diffuser son propre message, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Parce que tu n'aurais jamais demandé à quiconque de prendre un tel risque, pas même pour capturer un tueur.

Elle n'était pas certaine qu'il ait raison, mais elle ne fit pas de commentaire.

Quand ils arrivèrent au commissariat, le commandant Stevens les attendait.

— C'est bien Darwin qui l'a enlevée, déclara Stevens en les voyant. Fishburn n'était là que pour détourner notre attention.

— Mais comment pouvez-vous en être sûrs ? demanda Jase.

— Il a posté sa photo sur son blog. Il nous lance un défi. Ou plutôt il lance un défi à Jase. Il propose une sorte de marché.

Le commandant Stevens leur tendit une page imprimée. Ils la lurent ensemble.

« Vous me cherchez, mais vous ne me trouverez pas. Parce que je suis invisible. Insignifiant à vos yeux. Mais cela va changer. Mon ange m'a montré le chemin. Grâce à elle, je deviens audacieux. Brave. J'oublie ma peur. Je trouve le courage d'affronter mes faiblesses. De vous affronter vous, qui me lisez.

» Agent spécial Carrie Ward, c'est à vous que je m'adresse, puisque vous vous êtes adressée à moi. C'est à vous que j'annonce que je tiens la jolie psychiatre blonde. Et que, si je veux, je peux faire couler son sang.

» Comme j'ai fait couler celui de Fishburn.

» Si vous voulez revoir votre amie Lana, donnez-moi l'agent spécial Jase Tyler.

» Je le veux.

» Et, quand je l'aurai eu, enfin vous comprendrez.

» Vous verrez qui je suis. »

En lisant ces mots, Carrie se sentit partagée entre la rage et le désespoir. Elle était sous le choc. Elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle jeta un rapide coup d'œil du côté de Jase : il avait pâli, et demeurait muet.

Elle tentait de rassembler ses esprits, quand Simon Granger entra dans le bureau du commandant, une expression intense et meurtrière sur le visage.

L'affaire les touchait maintenant personnellement. En choisissant de s'en prendre à Lana, Darwin les provoquait sur leur terrain, celui de la grande famille de la police. Et il voulait aussi Jase ?

Jamais.

— On va la ramener, dit-elle à Simon.

Simon ne lui répondit pas. Il savait comme elle qu'il s'agissait d'une déclaration d'intention, pas d'une promesse. Elle ne pouvait pas lui promettre de ramener Lana.

— Où l'a-t-il enlevée ? demanda Simon au commandant Stevens.

— Nous l'ignorons, répondit Stevens. Nous avons vérifié chez elle, tout est en ordre. Mais sa voiture a disparu.

Carrie se tourna vers Simon.

— Simon, il faut que tu saches...

Elle hésita. Ce n'était pas facile à dire.

— Quoi ? demanda Simon.

— Il a posté une photo d'elle sur son blog pour nous montrer qu'il commençait à la taillader.

Simon ferma les yeux et jura.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Moi, dit Jase. C'est moi, qu'il veut.

— C'est-à-dire ?

Ils se tournèrent tous les trois vers le commandant Stevens.

— Il semble vouloir rencontrer Jase. Il propose un échange, on dirait.

— Je suis d'accord, déclara Jase.

Carrie se tourna vers lui.

— Non, c'est de la folie. Il ne faut pas.

— Il le faut, au contraire. Il nous tient, Carrie. C'est le seul moyen de récupérer Lana.

Elle vit Jase et Simon échanger un regard. Simon avait l'air de plus en plus sombre, mais il ne disait plus rien. Le commandant se taisait aussi. Personne n'allait donc dissuader Jase de se jeter dans la gueule du loup ? Elle ne voulait pas qu'il se sacrifie.

— Non, il n'en est pas question !

Jase s'avança vers elle.

— Chérie, écoute-moi...

Elle repoussa ses mains quand il tenta de lui prendre le bras. Il l'avait appelée « chérie » pour la première fois. Et devant des collègues. Comme si peut lui importait que tout le monde soit au courant de ce qu'il y avait entre eux.

Et finalement c'était très bien ainsi. Parce que tout le monde comprendrait qu'elle était prête à tout pour protéger Jase.

— Dans cette enquête, tu n'es que mon adjoint, dit-elle d'un ton calme et mesuré. C'est moi qui commande. C'est à moi de prendre les risques.

— Mais ce n'est pas toi qu'il réclame, rétorqua Jase, tout aussi posément. C'est moi. Et je suppose qu'il a ses raisons.

Les yeux de Carrie se remplirent de larmes de frustration, mais elle battit des paupières pour les refouler.

— Il te veut parce que tu es beau et fort, Jase.

Il l'attira dans ses bras, et elle enfouit son visage dans son cou, en se pressant convulsivement contre lui.

Il la berça, avec un rire nerveux.

— Si tu savais comme j'ai attendu que tu me fasses ce genre de déclaration !

Il essayait de plaisanter, mais elle comprit qu'il était sérieux. Il tenait vraiment à elle, beaucoup plus qu'elle ne l'aurait cru. Mais il était prêt à tout pour sauver Lana. Prêt à se sacrifier, à sacrifier leur amour, à la sacrifier, elle — car s'il lui arrivait quelque chose, elle ne le supporterait pas.

Elle l'aimait. Elle était enfin prête à se l'avouer.

— Tu ne peux pas, murmura-t-elle en secouant la tête et en frottant son front contre son torse, comme pour donner du poids à ses paroles. Tu ne peux pas faire ça.

Tu ne peux pas me laisser maintenant que je sais. Je sais que je t'aime. Tu

as fait en sorte que je t'aime, bon sang !

Il la repoussa et prit son visage entre ses mains.

— C'est toi qui n'as cessé de me parler des dangers inhérents au métier de flic. Notre travail, c'est de prendre des risques pour protéger les autres. Pour les aider. Pour les sauver. Nous devons sauver Lana. Elle est psychiatre. Nous avons accepté les risques. Pas elle.

— Elle a su prendre des risques en parlant devant une caméra, remarqua Simon calmement.

— Et moi, je l'ai laissée faire, ajouta Carrie. C'est ma faute si elle est entre les mains du tueur.

— Ce n'est la faute de personne, dit Jase d'une voix douce. S'il t'avait réclamée en échange de Lana, tu y serais allée, n'est-ce pas ? Tu n'aurais même pas hésité.

Elle comprit qu'il lui tendait un piège et s'enferma dans un silence buté.

— Carrie. Tu y serais allée ?

Elle ne pouvait pas nier.

— Oui, murmura-t-elle.

— Et tu n'aurais pas accepté que l'on tente de t'en dissuader. Telle que je te connais, tu nous aurais accusés de vouloir te protéger parce que tu es une femme.

— Peut-être, mais... Ce n'est pas pareil. Je ne veux pas te perdre parce que... Parce que je t'aime.

Jase eut un sourire attendri, mais résigné. Comme s'il appréciait le cadeau qu'elle venait de lui faire, tout en sachant qu'il venait trop tard.

— Eh bien, cette fois, ce sont des aveux complets, on dirait ? ironisa-t-il.

Puis son expression redevint sérieuse.

— Moi je n'ai pas besoin de passer aux aveux, Carrie, n'est-ce pas ? Parce que tu sais déjà ce que je ressens pour toi. Tu sais pourquoi je ne voulais pas que tu t'exposes à la télévision en t'adressant directement au tueur. Mais tu l'as fait tout de même, parce que tu considérais que c'était la meilleure solution. Tu dois maintenant me laisser faire ce que j'ai à faire.

Il paraissait déterminé. Le commandant et Simon ne disaient rien. Jase allait se livrer à Darwin pour tenter de sauver Lana, et personne ne l'en empêcherait.

— Très bien, murmura-t-elle. Mais, avant de risquer ta vie, tu dois t'assurer qu'il n'a pas déjà tué Lana. Nous allons lui demander de poster sur son blog la preuve que Lana est toujours en vie.

Brad découvrait, incrédule, le commentaire que la police avait déposé sur son blog. Jase Tyler était prêt à faire un échange avec lui, mais il voulait d'abord une preuve que le Dr Lana Hudson était encore en vie.

— Non ! cria-t-il en écrasant son poing sur le miroir accroché au mur, qui se brisa.

Il contempla son visage et constata avec horreur que la tache s'était encore accentuée.

Il avait commis une erreur en tuant Lana Hudson.

Mais il ne l'avait pas fait exprès.

Il l'avait emmenée comme prévu dans la maison du Dr Bowers, là où il s'était installé après avoir vu le message télévisé. C'était incroyable à quel point les flics avaient négligé de sécuriser l'endroit, se contentant d'y laisser le cordon jaune. Une voiture de patrouille passait de temps en temps au ralenti, mais c'était tout.

Il n'avait eu aucun mal à entrer et à prendre ses aises. Il avait bien le droit de profiter du luxe et du confort de la belle maison de Bowers, non ? Après tout, c'était lui qui l'avait démasqué.

Après avoir tué Kelly Sorenson et compris que les meurtres étaient la clé pour traiter la tache qui le défigurait depuis toujours, il avait rendu visite à Bowers pour lui proposer de s'associer avec lui.

Mais Bowers n'avait pas voulu partager, et il avait donc été obligé de le tuer. Bowers l'avait supplié de l'épargner, bien sûr, mais il ne s'était pas laissé fléchir. Il n'avait pas non plus écouté le baratin de Lana Hudson quand elle avait essayé de lui faire croire qu'il était malade et qu'elle pouvait l'aider.

D'après elle, c'était la souffrance qui le poussait à agir.

Il exprimait sa colère parce que ses parents l'avaient rejeté.

Tant de personnes l'avaient rejeté. Raillé.

La psychiatre avait été jusqu'à dire qu'il avait un bon fond, qu'il avait besoin d'aide, qu'il était perdu. Ces petites phrases perfides s'étaient imprimées dans son crâne, et il avait commencé à douter.

C'était là que tout avait basculé.

Cette femme le faisait douter de lui, de son plan, de son œuvre, de l'amour de Nora.

Il s'était mis à la torturer, pour qu'elle se taise. Seulement voilà, elle avait manifesté une surprenante tolérance à la douleur, et il s'était laissé emporter, il y était allé plus fort, pour l'entendre crier et pleurer, merde, il fallait qu'elle pleure... Il voulait de nouveau ressentir le pouvoir qui lui avait donné le vertige lors des précédents meurtres. Mais la merveilleuse sensation de pouvoir n'était pas venue.

Lana Hudson était morte.

Et il en portait la marque sur son visage. Il était de nouveau défiguré.

Il se sentait faible, impuissant.

Il hurla, de nouveau, et attrapa un vase de prix qu'il lança par terre. Le geste et le cri lui firent du bien et l'apaisèrent. Il cria encore. Prit un autre objet et le fracassa.

S'il n'inversait pas très rapidement le processus, tout le monde verrait sa tache. Il redeviendrait un monstre. Et Nora ne voudrait pas de lui.

Il lui fallait Tyler d'urgence.

Il jeta un regard éperdu autour de lui. La jolie doctoresse blonde était morte, mais Jase Tyler voulait une preuve. La preuve qu'elle était en vie. C'était le seul moyen de le faire venir. Comment allait-il s'y prendre pour...

Il se concentra. Il devait réfléchir. Trouver une solution. Montrer quelque chose à Tyler pour le convaincre que Lana était en vie. Quand il avait vu Lana à la télévision pour la première fois, il avait eu l'impression qu'elle lui rappelait quelqu'un. Mais qui ? Qui ?

Sa voisine !

La blonde mariée au grand brun.

Elles se ressemblaient suffisamment pour que les flics s'y trompent sur une vidéo.

Plusieurs heures plus tard, Jase parlait au téléphone avec Darwin, l'assassin psychopathe. Ce n'était pas la première fois qu'il négociait avec un tueur, mais cette fois c'était différent. Il avait peur.

Peur pour Lana. Pour Carrie. Pour lui-même.

Il se souvint du moment où il avait appris que c'était Carrie, et pas lui, qui serait chargée de l'enquête sur l'Embaumeur. Il avait été déçu qu'une affaire de cette importance lui échappe, parce qu'il aurait bien voulu l'ajouter à son dossier. Sans doute avait-il besoin de prouver à l'époque sa valeur en tant que flic, parce qu'il se sentait nul dans sa vie privée. Mais à présent qu'il avait Carrie c'était différent. Il comprenait à quel point tout cela était vain et déplacé. Bien sûr, un bon flic avait besoin de relever des défis, mais Carrie et lui avaient tout investi dans le travail — et ça, c'était déplorable. Il avait fallu cette enquête pour qu'il le comprenne enfin.

Il mit fin à sa conversation avec Darwin et chercha du regard Simon, qui avait tout écouté depuis un autre téléphone.

Simon secoua la tête.

— On n'a pas pu localiser l'appel, dit-il.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Jase. Il est plus malin que nous ne le pensions. En tout cas, nous savons maintenant que Lana est vivante. Je lui ai parlé. C'était bref, mais...

— Dieu merci ! répondit Simon.

Simon paraissait soulagé, mais Carrie avait l'air sceptique. C'était écrit sur son visage.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-elle.

— Elle a simplement dit : « C'est Lana Hudson. Je vais bien. »

— Comment peux-tu être certain que c'était bien elle ?

— J'ai reconnu sa voix, répondit Jase.

Lana s'était exprimée avec une élocution étrangement lente, mais il avait reconnu sa voix, il en était certain.

— Ça ne suffit pas, rétorqua Carrie. Nous avons besoin d'une preuve supplémentaire. Nous devons la voir.

— Mais nous allons la voir, dit Jase. Tu as entendu... Dans trente minutes, il va poster une vidéo de Lana. J'ai demandé à Lana de m'envoyer un baiser

du bout des doigts et de fermer ensuite son poing. Si elle fait bien ces deux gestes sur la vidéo, nous saurons avec certitude qu'elle est en vie et qu'il ne s'agit pas d'images tournées avant sa mort.

— Qu'est-ce qui nous dit qu'il ne la tuera pas dès que nous aurons vu cette vidéo ? demanda Carrie.

— Rien, soupira Jase. Mais nous n'avons pas le choix. Nous serons obligés de nous contenter de ça.

Carrie pensait à tout. Elle ne voulait pas qu'il risque sa vie pour rien. Elle n'allait pas apprécier la suite, mais il n'avait pas le choix.

— Il veut que je monte tout de suite dans ma voiture et que je démarre.

Les yeux de Carrie s'agrandirent.

— Tout de suite ? Avant qu'il ait posté la vidéo ?

— Il dit que vous serez là pour la regarder, vérifier que Lana est en vie, et me prévenir. A ce moment-là, je serai déjà au point de rendez-vous. Le Ferry Building.

— Je viens avec toi, déclara Carrie.

— Il a précisé que je devais venir seul. Et avant que tu ne te fatigues pour rien...

Il leva la main.

— Bien sûr que je ne vais pas y aller vraiment seul. Comme prévu, tu me suivras avec l'équipe du SWAT à distance sécurisée, mais uniquement si tu m'assures — et j'ose croire que tu tiendras parole, Ward —, que vous resterez en retrait et que vous vous retirerez si je vous le demande. Tu peux me promettre ça ?

Il vit qu'elle luttait intérieurement avant de répondre. Elle se demandait sans doute si elle devait lui mentir ou pas. Mais elle se montra sincère.

— Ce sera difficile, mais je le ferai. Nous nous retirerons si tu en as besoin. Promets-moi en retour que tu ne le demanderas qu'en dernière extrémité et que tu ne prendras pas de risques inutiles.

— Je te le promets, dit-il. Emporte ton fusil à lunette.

— Bien sûr.

— Tu es vraiment aussi bonne au tir qu'on le prétend ?

Elle acquiesça.

— Oui. Et pour toi, Jase, je vais me surpasser.

Il fit un pas en avant vers elle et prit son visage entre ses mains.

— J'ai confiance en toi, Carrie. Ne l'oublie jamais, tu m'entends ?

* * *

Cinq minutes plus tard, ils étaient en route. Jase avait pris sa Mustang, Carrie suivait dans sa voiture, avec son fusil de tir dans le coffre. Trois membres de l'équipe du SWAT de la SFPD, Bo, Luke et Andrews, roulaient derrière elle dans une camionnette banalisée.

Tout au long du trajet, Jase et Carrie restèrent en contact au moyen d'un

émetteur sans fil. Simon appela Carrie sur son téléphone portable.

— On vient de regarder la vidéo, dit-il d'une voix rauque et altérée. Elle... On a reconnu les vêtements qu'elle portait aujourd'hui. Elle a envoyé un baiser et serré son poing, comme Jase l'avait demandé.

— Est-ce que... Est-ce qu'elle est grièvement blessée ?

Il y eut un temps de silence à l'autre bout.

— Son visage saigne encore là où il l'a tailladée, murmura enfin Simon. Elle a du scotch autour des yeux, et je ne sais pas si...

Sa voix s'étrangla, et Carrie eut aussitôt l'image de Darwin découpant les paupières de Lana, tandis qu'elle se débattait en hurlant de douleur.

— Simon..., murmura-t-elle.

— Les enquêteurs de la SFPD ont travaillé sur les dossiers médicaux du Dr Bowers, enchaîna Simon. Ils ont trouvé quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

— Qui ?

— Brad Turner. Il a consulté Bowers pour une tache de vin qui le défigurait.

— Brad ? Oh ! mon Dieu. Le barman du Steam ? Mais il n'avait pas de tache sur le visage, pourtant !

Elle secoua la tête.

— Je vais le dire à Jase, reprit-elle. Simon, ça va, tu tiens le coup ?

— Ramenez-la, Carrie. Et, oui, je tiendrai le coup.

— On la ramènera, Simon. On fera tout ce qu'on pourra.

Mais elle se prit à douter. Ils feraient tout ce qu'ils pourraient, mais ça ne suffirait peut-être pas. Darwin — Brad Turner — était peut-être plus malin qu'eux.

Ils ne pouvaient pas perdre Lana.

Elle ne pouvait pas perdre Jase.

Elle appela Jase et lui rapporta en détail tout ce que Simon venait de lui apprendre. Tout en parlant avec lui, elle se souvint brusquement de sa conversation avec Lana, quand celle-ci lui avait demandé si elle faisait passer son travail avant tout le reste. Sur le moment, elle avait hésité.

Mais à présent elle savait.

Son travail comptait beaucoup pour elle. Mais il n'était plus sa priorité. Plus maintenant.

Il y aurait toujours des méchants. Des gens disposés à faire souffrir les autres. Et il y aurait toujours des gentils, comme les membres du SIG. Comme Jase.

Mais les gentils ne pouvaient pas passer leur temps à poursuivre les méchants. Ils avaient droit à une vie. A une vraie vie où ils prenaient le temps d'aimer.

C'était l'amour, le plus important que tout.

— Carrie, Carrie ma chérie, tu m'entends ?

La voix insistante de Jase la fit sursauter, et elle revint au présent. Elle se

rendit compte qu'elle avait pensé tout haut.

— L'amour est bien la chose la plus importante au monde, Carrie. Et nous la possédons. Tous les deux. Et ça va nous donner la force de vaincre ce type. Tu m'entends ?

Elle s'obligea à répondre d'un ton ferme.

— Oui, nous le vaincrons.

Elle ne voulait pas que Jase s'inquiète pour elle. Il avait besoin de toute sa concentration pour ce qui l'attendait. Il touchait presque au but.

Elle allait bientôt quitter l'autoroute et changea de file pour se rapprocher de la bretelle de sortie. La camionnette du SWAT était juste derrière elle, ses phares brillaient dans le crépuscule. Ils avaient prévu de se poster sur un toit, à une quarantaine de mètres de l'endroit où Darwin était censé attendre Jase.

Dix minutes plus tard, ils étaient en place.

— C'est bon, Jase, dit-elle dans son micro. On y est ? Tu vois Turner ?

— Il y a quelqu'un qui attend, déclara Jase. Mais ce n'est pas Brad Turner.

— Ce n'est pas Turner ? Mais c'est impossible... Tout concorde. Le café... Il connaissait Tony, il a été le patient du Dr Bowers. Ça semble pourtant évident.

— On verra plus tard pour Turner, mais en tout cas, là, ce n'est pas lui. Il est un peu plus petit que moi. Il a des cheveux noirs. Mince. Il tient Lana devant lui.

— Parfait. Peut-être que c'est un complice de Turner. Est-ce que Lana porte une veste rouge et une jupe grise ?

— Oui. Et elle a un bandeau de scotch sur les yeux. Et elle est couverte de sang...

— Attends, on va essayer de voir ça de plus près. Quelqu'un arrive à le voir ? demanda-t-elle à l'équipe autour d'elle.

— Négatif, répondit Bo, qui regardait à travers des jumelles, tout comme Luke et Andrews.

— Mais où est-il ? murmura-t-elle. Attendez !

Elle scruta le paysage avec le viseur de son fusil à lunette.

— Merde ! s'exclama-t-elle au bout de quelques secondes. Il est derrière un arbre et il la tient devant lui, en bouclier. Je ne peux pas le viser. Il faut que j'attende qu'il la lâche. Eloigne-toi un peu, Jase.

— Je ne peux pas. Il m'a vu. Je vais m'approcher.

— Jase, attends...

— C'est bon, Carrie. Je te fais confiance. Tu me couvres.

— Jase ! Merde !

Mais il marchait déjà vers Darwin.

— Jase, il faut que tu bouges sur la droite, dit-elle. Deux pas à droite, pour que je puisse l'avoir dans mon viseur.

Il obéit. Elle s'apprêtait à ajuster son tir, quand il se produisit soudain quelque chose de totalement inattendu.

L'homme qui tenait Lana la lâcha et leva les mains en signe de reddition.

Lana tomba comme un poids mort, ne cherchant pas même à amortir sa chute avec ses mains. L'homme se mit à gesticuler. Il pleurait.

Elle entendit son discours affolé, capté par le micro de Jase.

— Ce n'est pas moi. Ne tirez pas. Je vous en prie. Je ne l'ai pas tuée. Il a ma femme. Il a ma femme.

Jase jura.

— Ne tire pas, Ward ! hurla-t-il. Ne tire pas !

A travers son viseur, elle vit Jase se pencher sur le corps de Lana.

— Lana est morte, Carrie, annonça Jase. Elle est morte. Et ce type n'est pas Darwin. Il a tellement peur qu'il en a pissé dans son pantalon. Il dit que son nom est Mark Nelson et que Darwin a enlevé sa femme, Maria. Nous devons...

Un coup partit. Jase s'effondra.

— Jase ! hurla Carrie.

Le cœur battant comme un tambour, elle regarda de nouveau à travers son viseur. Jase était à terre, et l'homme qui disait s'appeler Mark Nelson se penchait sur lui, une arme à la main.

— Non, non..., murmura-t-elle tout en ajustant son tir, d'instinct.

Elle allait appuyer sur la détente et tirer quand Nelson lâcha son arme et tomba à genoux. Il se couvrit le visage à deux mains et se mit à sangloter. Sa voix lui parvint à travers le micro de Jase.

— Je suis désolé. Je n'ai pas eu le choix. Il me surveille. Il m'a dit que je devais tirer, sinon il va la tuer. Il a dit qu'il allait tuer Maria.

* * *

Jase ne cessait de répéter dans son micro que tout allait bien et que Nelson l'avait seulement atteint à la jambe. Quand Carrie et les hommes qui l'accompagnaient le rejoignirent, il était toujours allongé et il avait l'air de beaucoup souffrir. Carrie se laissa tomber à genoux près de lui, pour examiner de près sa blessure. Elle fut soulagée de constater que la balle avait traversé sa cuisse et n'avait touché aucune artère.

— Dieu merci, tu n'as rien, murmura-t-elle.

— Je n'ai rien, c'est vrai, mais Lana est morte, Carrie, elle est morte, répondit-il tout en refermant ses bras autour d'elle.

Elle se repoussa de lui pour contempler le cadavre de Lana, sur lequel Bo se penchait. Bo rencontra son regard et secoua légèrement la tête. En dépit de son chagrin, elle pensa à rassurer Jase.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais. Tu étais prêt à mourir pour elle, Jase. Ce n'est pas ta faute.

Elle vit à son expression que ses paroles ne lui étaient d'aucun réconfort et n'insista pas.

Il ne fallut que quelques minutes aux renforts et à l'ambulance pour arriver. Au milieu de l'agitation générale, ils eurent confirmation de l'identité

de Mark Nelson. Lui aussi était une victime de Darwin. Darwin avait enlevé Nelson et sa femme, peu après que Jase eut exigé la preuve que Lana était en vie.

— Il m'avait bandé les yeux, et je n'ai pas vu où il nous emmenait, déclara Nelson. Il a un équipement vidéo impressionnant. En ce moment, il nous surveille. C'est pour ça que j'ai dû tirer sur vous, ajouta-t-il en regardant Jase. Il a gardé ma Maria. Seigneur ! Je suis désolé... Je suis vraiment désolé...

Lana était morte depuis plusieurs heures. Sur la vidéo, ce n'était pas Lana qu'ils avaient vue, mais Maria, vêtue des vêtements de Lana. Jase avait pourtant reconnu sa voix au téléphone... Darwin avait dû faire un montage à partir de l'interview télévisée. Il était décidément très malin et ne reculait devant rien pour parvenir à ses fins.

Carrie attendait à l'écart que les infirmiers finissent de bander la cuisse de Jase, quand son portable sonna. Persuadée qu'il s'agissait de Stevens ou de Simon, elle décrocha aussitôt.

— Agent spécial Carrie Ward, répondit-elle.

— Je vous observe : vous êtes debout près d'une femme qui porte un chemisier bleu. Levez la tête et battez trois fois des paupières si vous me comprenez.

Carrie avait saisi qu'il s'agissait de Darwin et fit ce qu'il demandait. A sa droite, une femme de l'équipe médicale, portant un chemisier bleu, griffonnait des notes. Elle battit des paupières, ostensiblement.

— Très bien, dit-il, confirmant ainsi qu'il la voyait. A présent, écoutez-moi avec attention. N'essayez plus de faire la maline. Si vous tentez de me désobéir, je le saurai. Je veux que vous veniez à moi. Seule. Jetez discrètement votre téléphone cellulaire et votre arme dans la poubelle à votre droite. Assurez-vous que personne ne vous voit. Ensuite prenez votre voiture et roulez jusqu'à la maison du Dr Odell Bowers. Vous vous souvenez où elle se trouve ?

Elle hocha la tête.

— Parfait. En roulant normalement, vous pourriez être ici en dix minutes. Je vous en donne sept, pour être certain que vous ne serez pas tentée de vous arrêter en chemin. Ne dites pas un mot. N'hésitez pas. Ne faites rien qui pourrait sembler suspect à ceux qui vous entourent. Si vous n'êtes pas là dans sept minutes, je vous jure que je découpe la charmante femme de Mark Nelson.

Il raccrocha.

Carrie prit une brève inspiration et frissonna. Jase était étendu sur sa civière et parlait à Bo. Andrews s'était éloigné pour chercher les caméras de Darwin. Luke était resté près de Nelson.

Doucement, elle se détourna, tout en enlevant son revolver de son étui. Sans être vue, elle déposa l'arme et son téléphone dans la poubelle indiquée par Darwin. Puis elle regagna sa voiture et mit le moteur en marche.

Les questions se bousculaient dans sa tête, au point qu'elle en avait presque le vertige. N'était-ce pas de la folie, d'aller seule à la rencontre de Darwin ? Il n'avait pas pu placer une caméra dans sa voiture, donc rien ne l'empêchait d'appeler du renfort. Elle tendit le bras vers sa radio, mais...

Elle hésita.

Darwin les devançait depuis le début. Il avait eu Lana. Rien ne lui disait qu'il n'avait pas branché un micro dans sa voiture. Et, s'il se rendait compte qu'elle réclamait des renforts, il tuerait une femme innocente.

Elle écarta sa main de la radio et appuya sur l'accélérateur.

Elle mit à peine plus de sept minutes pour arriver chez Bowers. Tout en priant pour que Darwin n'ait pas tué son otage, elle sortit de sa voiture en courant et grimpa les marches du porche. Elle avait posé la main sur la poignée et s'appêtait à ouvrir, quand une violente douleur explosa à l'arrière de son crâne.

* * *

Quand Carrie revint à elle, elle était dans le noir complet. Une douleur forte et lancinante battait à ses tempes. Elle avait les bras tirés en arrière et attachés à ses pieds. Son dos et ses épaules lui faisaient atrocement mal. Elle ne pouvait pas ouvrir les yeux et comprit qu'ils étaient recouverts d'un ruban adhésif. Elle avait l'esprit embrouillé, elle se sentait perdue. Où était-elle ? Où était Jase ? Que s'était-il passé...

Soudain, la mémoire lui revint.

Darwin avait enlevé Lana et proposé de l'échanger. Jase était allé au point de rendez-vous qu'il lui avait fixé, mais il y avait trouvé le cadavre de Lana, et un homme qu'il avait d'abord pris pour Darwin, mais qui n'était qu'une victime, lui aussi, et qui lui avait tiré dessus sous la contrainte. Ensuite, Darwin l'avait appelée pour lui ordonner de se rendre chez Bowers. Seule.

Et dans sa hâte d'entrer et de sauver Maria Nelson, qu'il détenait en otage, elle s'était laissé surprendre. Il l'avait assommée.

Mais elle était en vie. Elle avait encore une chance d'avoir le dessus.

Elle était allongée sur une surface froide et supposa qu'il s'agissait du carrelage que Bowers avait fait poser dans son sous-sol — au rez-de-chaussée et à l'étage de la maison, on trouvait de la moquette ou du parquet. Au début, elle eut beau tendre l'oreille, elle n'entendit rien. Mais au bout d'un moment une porte s'ouvrit, et elle distingua un bruit de lutte, des gémissements de femme.

Maria Nelson, probablement.

Le sentiment d'impuissance qui la submergea se mua bientôt en terreur.

Arrête.

Elle n'avait pas le droit de céder à la panique. Pas maintenant. Elle devait être forte. Et prête à réagir quand le moment viendrait.

Elle s'obligea à prendre une profonde inspiration. Se répéta qu'elle était

peut-être l'unique chance de Maria, qui continuait à pleurer et à gémir dans la pièce voisine.

— La ferme ! hurla une voix d'homme.

Carrie entendit un bruit de coup. Un cri d'horreur et de douleur. Puis tout redevint silencieux.

Pas pour longtemps.

— Vous allez vous sentir stupide, agent spécial Ward, ricana la voix derrière elle. Vous m'avez eu en face de vous, mais vous n'avez pas été suffisamment perspicace pour vous en rendre compte.

Non, en effet, ils n'avaient pas été assez perspicaces, ni assez rapides. Elle s'en voulait terriblement. Ils avaient mis tout ce temps pour découvrir que Turner avait été un patient de Bowers.

Car c'était bien Turner, son geôlier. Elle avait reconnu sa voix dès qu'il avait parlé. Elle avait envie de se recroqueviller et de hurler de colère et de honte.

Reste calme. Ne panique pas.

Jase et les autres avaient dû s'apercevoir de son absence. Bien sûr, ils ne savaient pas où elle était allée, mais ils finiraient par penser à la maison de Bowers. Il fallait qu'ils y pensent.

— Et ton beau partenaire ? poursuivit Brad. Dire que c'était lui, qu'il me fallait, pour achever ma métamorphose... Maintenant que tu es là, il ne va pas tarder à suivre, n'est-ce pas ? Il va venir là où j'ai besoin de lui. Et tout seul, cette fois. Je me doutais bien qu'il viendrait accompagné, pour récupérer Lana, je ne suis pas stupide. Je vais le tuer, m'emparer de sa perfection. Et Nora viendra vers moi.

Nora. La fille qui avait sangloté en apprenant la mort de Tony Higgs. C'était donc elle, l'ange dont parlait Darwin dans son blog ! Celle qu'il avait cru avoir pour lui une fois qu'il aurait écarté Tony Higgs de son chemin.

Darwin avait raison. Ils avaient eu tout le tableau devant leurs yeux. Mais ils n'avaient rien vu.

Et, maintenant, elle allait en payer le prix.

* * *

— Où est Carrie ? demanda Jase à Bo, tandis que l'on chargeait sa civière dans l'ambulance.

Bo posa une main sur son épaule.

— Je vais la chercher.

Il revint quelques minutes plus tard, une expression inquiète sur le visage.

— Je ne la trouve pas.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— Elle n'est pas là, Jase. Sa voiture non plus. Personne ne l'a vue, et on ne sait pas à quel moment elle est partie.

— Merde ! grommela Jase. Aide-moi à me lever.

Bo jeta un coup d'œil à l'infirmier et secoua la tête.

— Jase... Elle a dû aller chercher des hommes. Ou à manger...

— Sans me prévenir ? Sans attendre que l'on m'emmène à l'hôpital ?

Non, Bo. Ecoute-moi.

Il s'agita sur sa civière.

— Bo. Elle a disparu. Aide-moi à me lever. Il faut que je parte à sa recherche. Je t'en prie...

Bo l'aida à descendre de sa civière.

— Il nous surveillait, dit Jase. Il a dû l'attirer quelque part.

— Mais pourquoi serait-elle partie sans même nous prévenir ?

— Parce qu'il nous surveillait avec ses caméras. Parce qu'il détient une innocente en otage. Et parce que c'est Carrie. Elle a dû...

Jase s'arrêta, se tut en voyant clignoter son portable. Il avait un texto. Il consulta l'écran.

Vous cherchez quelqu'un ? Elle est sur une scène de crime. Je vous laisse deviner laquelle. Venez seul. Si je vois quelqu'un d'autre, elle est morte. Comme la psychiatre.

* * *

Darwin saisit Carrie par ses liens pour la mettre debout. Elle eut une lueur d'espoir quand il coupa la corde qui liait ses mains et ses pieds, ce qui soulagea instantanément son dos et ses épaules. Elle se prépara à agir dès qu'il aurait défait le reste de la corde, mais il ne lui donna pas cette chance. Il lui laissa les chevilles et les poignets attachés et l'installa sur une chaise à dossier droit, en écrasant ses mains sur son torse, qu'il entoura d'une corde. Puis il se pencha et lui effleura la joue du bout des lèvres, en soufflant sur elle son haleine chaude.

— Elle te verra en se réveillant et elle croira d'abord que tu es venue à son secours. Ensuite elle s'apercevra que tu es attachée et que je vais vous tuer toutes les deux. Et vous verrez. Vous verrez qui je suis vraiment.

Il arracha d'un coup sec le ruban adhésif qu'elle avait sur les yeux, emportant un peu de peau et de cils. Elle laissa échapper un soupir, et se mordit la lèvre, refusant de lui accorder le plaisir d'un cri de douleur.

Elle cligna les yeux, pour accommoder sa vision.

Brad agita les doigts, tout en lui adressant un sourire moqueur.

— Re-bonjour...

C'était lui, pas de doute. Brad Turner. Avec son beau visage poupon, à la peau sans défaut. Parfaite.

Du regard, elle passa rapidement la pièce en revue. L'otage de Darwin était recroquevillée dans un coin. Elle présentait en effet une ressemblance frappante avec Lana...

Elle respirait. Elle était encore en vie. Pour l'instant, en tout cas.

Carrie reporta son regard sur Turner.

Ils avaient cru qu'il tuait à cause d'une disgrâce physique qui le défigurait. Mais il n'avait rien, rien du tout.

Ils s'étaient donc trompés sur le mobile ?

Et ces discours, sur le blog, à propos de la beauté et du pouvoir ?

— Vous êtes très séduisant, dit-elle.

Elle voulait le pousser à parler, savoir pourquoi il avait tué, mais il crut à un compliment et éclata de rire.

— Merci. J'ai payé le prix fort, pour être beau. Il faut que je vous raconte.

— Vos discours sur la beauté et la laideur, ce n'était donc pas pour nous mettre sur une fausse piste ?

Il posa sa main sur son cœur, comme s'il était blessé par la remarque.

— Bien sûr que non ! Vous ne voyez donc pas ma tache ? Tant mieux, c'est bon signe. Je suis né avec une tache de vin qui me couvrait la moitié du visage. Vous imaginez ce que j'ai enduré quand j'étais enfant et adolescent. Vous avez une idée de ce que c'est d'être le monstre qui attire tous les regards ? Mes propres parents m'ont abandonné parce qu'ils ne supportaient pas de poser les yeux sur moi...

— Je sais ce que ça fait de se sentir différent, répondit Carrie. Mais ça ne vous donne pas le droit de tuer des gens. Vous êtes complètement cinglé.

Il avança vers elle et la gifla avec violence. Puis il se figea, cherchant visiblement à se contrôler. Enfin, il rit de nouveau, d'un rire aigu et nerveux.

— Ne soyez pas condescendante. Vous et moi ne pouvons pas avoir vécu la même chose. Ma différence ne résultait pas d'un choix. J'ai tout essayé. J'ai dépensé des milliers de dollars en chirurgie. Ce charlatan d'Odell Bowers m'a fait subir opération sur opération, sans résultat. Je l'ai suivi de Fresno à San Francisco, pour le supplier de m'aider. Mais la tache revenait sans cesse me gâcher la vie. Elle empêchait Nora de m'aimer. Je ne savais plus quoi faire... Et puis, brusquement, il y a eu Bowers, ses meurtres... Quel cinglé, celui-là ! Je voulais me venger de Bowers, copier ses méthodes. Mais quand j'ai tué la prostituée, tout a basculé. C'est là que ma métamorphose a commencé.

Carrie comprenait tout, à présent. Un immense désespoir l'envahit. Brad traitait Odell Bowers de cinglé, mais il était aussi cinglé que lui. Peut-être plus encore, si c'était possible. Il était réellement délirant : il voyait toujours sa tache de vin qui n'était plus là.

Et, tout à coup, elle se souvint où elle l'avait vu : dans l'immeuble où elle se rendait pour ses séances de rééducation, là où Bowers avait son cabinet. Elle l'avait même régulièrement croisé. Elle détournait la tête, pour qu'il ne puisse pas lire sur son visage à quel point elle se sentait accablée.

Elle balaya la pièce du regard. L'endroit n'était pas aussi impeccable que le jour où elle l'avait découvert avec Jase, parce que les experts l'avaient depuis passé au peigne fin, une bonne dizaine de fois, mais la table d'opération en acier était toujours là. Ainsi que les comptoirs, avec de nombreux espaces de rangement, destinés à Dieu seul sait quoi.

— C'est pas mal, ici, non ? ricana-t-il. Et à l'étage c'est encore mieux. Le

Dr Bowers aimait le confort et le luxe.

— Je sais, dit-elle. C'est moi qui ai trouvé son cadavre. C'est vous qui l'avez tué, n'est-ce pas ? C'est vous aussi qui l'avez habillé en femme et maquillé ?

Turner pouffa.

— Oui. Mais avec ses affaires. Je suis certain que ce n'était pas nouveau pour lui. Vous vous rendez compte ? Il s'amusait à se travestir. Il était vraiment tordu.

— Vous étiez son complice ? Avant de décider de... de travailler à votre compte ?

— Je ne suis pas impliqué dans les crimes du Dr Bowers, mais j'ai été suffisamment malin pour le démasquer. Quand j'ai entendu parler du tueur en série qui découpait les paupières et qui avait commis des meurtres à Fresno, puis à San Francisco, j'ai tout de suite pensé à lui. Le Dr Bowers était un fanatique des films d'horreur. J'ai passé des années à l'écouter me raconter des scénarios gore. Son préféré, c'était celui du tueur qui collectionne les paupières de ses victimes. Un détail pareil, ça ne s'oublie pas, n'est-ce pas ?

Elle demeura silencieuse, ce qu'il n'eut pas l'air d'apprécier.

— Oh ! je vous en prie, reconnaissez que c'était subtil de ma part d'avoir fait le rapprochement. Alors, quand j'ai su ce qu'il faisait, je me suis dit, pourquoi ne pas essayer, moi aussi ? Et je ne le regrette pas. Parce que je me suis approprié la beauté et le pouvoir de mes victimes. Vous avez une idée de l'incroyable sensation que ça procure ?

Il éleva sa main, et ce fut à cet instant que Carrie remarqua qu'il tenait un couteau. Il se mit à le faire tourner dans sa main, tout en la fixant intensément.

— Mes victimes étaient belles et fortes, mais pas assez. Elles ont donc été éliminées, selon les lois de la nature. Pour laisser place à plus fort qu'elles.

Elle testa discrètement ses liens, mais ils étaient bien serrés.

— C'est donc comme ça que vous justifiez le meurtre de Kelly Sorenson ? Celui de Tammy Ryan ? Celui de Tony Higgs ? Ils méritaient de mourir parce qu'ils n'étaient pas assez forts pour vivre ?

Il avança vers elle, et elle sentit la lame froide de son couteau contre sa joue. Mais elle refusa de se laisser intimider et continua de le fixer droit dans les yeux. Il appuya plus fort, tout en la caressant du plat de la lame, en décrivant des cercles.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il.

— Je pense que vous êtes un faible.

Une lueur de rage s'alluma dans les yeux de Brad Turner. Il éleva son couteau, et elle crut qu'il allait l'abattre sur son visage. Elle attendit, résignée... Mais le coup ne vint pas.

Il y eut du bruit à l'extérieur. Brad arrêta son geste. Ils tournèrent tous les deux la tête vers l'escalier. Jase descendait les marches en boitant.

— Enfin ! L'agent spécial Tyler ! s'exclama Turner. On n'attendait plus

que lui.

En arrivant dans le sous-sol de Bowers, Jase repéra d'abord la femme qui ressemblait à Lana Hudson, recroquevillée dans un coin. Était-elle encore en vie ? Son ventre se noua quand il songea à Lana. Ça lui avait fait un sacré choc de découvrir son cadavre, alors qu'il croyait la sauver.

Mais quand il aperçut Carrie, ligotée à une chaise, il dut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas être submergé par la terreur. L'homme qui se tenait près d'elle et la menaçait d'un couteau était Brad Turner, le barman du Steam. Il avait entre vingt-cinq et trente ans, il était grand, avec des cheveux clairs, un visage d'ange. Il avait l'air d'un garçon comme les autres, à l'exception de la lueur de folie qui brillait dans ses yeux. Une lueur qui s'anima singulièrement quand Brad l'entendit et tourna la tête vers lui.

Dieu merci, il ne s'était pas trompé en supposant que Darwin viendrait ici. Quand celui-ci avait parlé d'une scène de crime, il avait aussitôt éliminé les lieux où ils avaient trouvé Kelly Sorenson, Tony Higgs et Tammy Ryan : aucun n'était suffisamment isolé, ou clos. Il s'était donc demandé de quoi Darwin parlait. Puis il avait songé à la théorie de Carrie à propos de la rivalité entre Darwin et l'Embaumeur. Darwin avait éliminé Bowers et savait donc que sa maison était une scène de crime. Avec un peu de chance, c'était là que l'attendait Carrie.

— Vous ne pouvez pas y aller seul, Jase, avait dit Stevens. Vous êtes blessé. Il vous faut des hommes pour vous couvrir. Vous n'êtes même pas certain qu'il détienne vraiment Carrie. Et, si oui, vous ne savez pas si elle est en vie...

— Elle est en vie, avait coupé Jase. Et il la tient. Elle est allée vers lui seule et de son plein gré, pour protéger la vie de la femme qu'il détient en otage. Je vais y aller seul, moi aussi. Pour les protéger toutes les deux.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous laisser faire...

Jase était presque tombé à genoux.

— Je vous en supplie, mon commandant. C'est le seul moyen, et vous le savez. Il n'a cessé de nous devancer. Si je n'y vais pas seul et qu'il s'en aperçoit, il tuera Carrie. Nous ne pouvons pas prendre un tel risque.

— Si je vous laisse partir seul, il vous tuera aussi, avait répliqué le commandant.

Mais il avait fini par accepter, et accordé une heure à Jase. Dans une heure, la maison de Bowers serait encerclée par les forces de l'ordre qui donneraient l'assaut. Jase n'avait plus beaucoup de temps devant lui.

Darwin, alias Brad Turner, se déplaça derrière la chaise de Carrie et posa son couteau sur sa gorge. Dès que Jase posa le pied sur le carrelage du sous-sol, Turner tira un peu plus sur les cheveux de Carrie et entailla son cou avec la lame. La douleur déforma le visage de Carrie. Une strie rouge apparut sur son cou, et le sang se mit à couler.

Jase se figea.

— Non. Arrêtez !

Turner le contempla d'un air ravi et ricana.

— Je le savais. Je savais que vous feriez le bon choix. Je suppose que la police vous a donné un délai avant de débarquer ? Appelez tout de suite pour dire que vous avez trouvé votre coéquipière. Dites que vous êtes en route pour l'hôpital et demandez-leur de vous y rejoindre.

Le regard de Jase se posa sur la gorge de Carrie.

— Ecoutez-moi..., commença-t-il.

Instinctivement, il fit un pas vers Carrie et Turner. Carrie sursauta. Turner venait d'appuyer de nouveau son couteau, et une deuxième rigole coulait sur son cou. Jase était partagé entre la peur et la colère. Sa blessure à la jambe avait beaucoup saigné. Il était faible. Il se sentait au bord de l'évanouissement.

— Je ne veux pas lui faire de mal, mais vous possédez ce dont j'ai besoin, agent Tyler. Vous *êtes* ce dont j'ai besoin. Et, s'il faut faire du mal à cette jolie dame pour l'obtenir, je n'hésiterai pas.

Jase sortit son téléphone portable de sa poche et appela le commandant Stevens.

— Je l'ai trouvée, monsieur. Elle va bien. Je l'emmène à l'hôpital des vétérans, au croisement de Geary et de la 40^e Rue. Nous y allons tout de suite.

— Dieu merci. Et Darwin ? Est-ce que...

Il raccrocha, sans laisser au commandant le temps de finir sa phrase.

Son téléphone sonna aussitôt.

— Eteignez-le et jetez-le par là, ordonna Turner en désignant du menton le coin le plus éloigné de la pièce.

Jase fit ce qu'il lui demandait.

— A présent, votre arme.

Bien sûr qu'il avait une arme. Coincée sous la ceinture de son pantalon. Mais il ne pouvait pas se résoudre à s'en débarrasser. Pas encore.

— Je ne suis pas armé, dit-il.

— menteur ! hurla Turner en crachant de rage. Enlevez votre chemise. Tout de suite.

Jase déboutonna sa chemise et l'ôta. Elle tomba en flottant sur le sol. Il ne portait pas de harnais, et ne comprit donc pas pourquoi Darwin écarquillait les yeux.

— Salaud ! Ton corps... Qu'est-ce que tu as fait à ton corps ? Tu es couvert de cicatrices.

Les mains de Turner tremblaient, à présent, et s'agitaient près du cou de Carrie, striant d'entailles la surface lisse et douce que Jase avait couverte de baisers deux nuits plus tôt. Carrie ne bougeait pas, elle se contrôlait, mais Jase lisait la terreur sur son visage. Il se prépara à plonger, pour renverser la chaise sur laquelle elle était assise. Il ne pouvait plus attendre. Turner était en train de la tuer.

Turner écarta sa main de la gorge de Carrie et la frappa à la tempe avec le manche de son couteau. Jase vit que le coup l'avait étourdie, mais pas assommée. Elle battait des paupières.

A présent, Jase se sentait capable d'étrangler ce salaud à mains nues. Il voulut avancer, mais Turner reposa aussitôt son couteau sur la gorge de Carrie.

Submergé par un sentiment d'impuissance, il se concentra sur Carrie. Elle avait besoin qu'il soit fort. Qu'il l'aide. Mais comment faire pour obliger ce malade à s'éloigner d'elle ?

Turner continuait à pester.

— Vous n'avez aucune valeur. Il me faut quelqu'un de parfait. Quelqu'un de parfait, vous m'entendez ?

Il marqua un temps de pause et baissa les yeux vers Carrie.

Jase sentit la bile lui monter à la gorge. Il secoua la tête.

— Non.

Sans se préoccuper de lui, Turner saisit Carrie par le menton et la força à tourner la tête vers lui pour inspecter son visage. En étirant son cou, il fit saigner ses blessures. Puis il la repoussa brutalement.

Il secoua la tête.

— Elle est mignonne. Mais pas assez belle. Il me faut beaucoup plus.

— Attendez ! s'écria Carrie.

Il sursauta.

— Vous vous trompez. Je possède une qualité exceptionnelle. Je suis championne de tir.

— Tais-toi, Carrie, grommela Jase.

Mais elle continua à parler.

— Je suis tireur d'élite. La meilleure d'entre les meilleures. Je peux viser une pièce de dix cents à plus de cent mètres. J'ai obtenu la médaille d'or aux jeux Olympiques.

Jase savait qu'elle n'avait eu que la médaille d'argent, mais Turner, lui, l'ignorait.

— Qu'est-ce que vous en dites ? insista Carrie.

Turner baissa les yeux vers elle.

— Vous vous foutez de moi, dit-il.

Mais Jase devina au ton de sa voix que Carrie avait réussi à éveiller son intérêt.

— Pas du tout, protesta-t-elle.

Jase eut un vertige et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Turner souriait.

— Comment vous sentez-vous, Jase ? Vous n'avez pas l'air très bien.

Il vacilla. Il sentait qu'il n'allait pas tenir très longtemps. Il s'appuya d'un bras contre le mur pour se stabiliser.

— Vous n'avez pas intérêt à la toucher, Brad. Si vous la blessez, vous aurez toutes les forces de police à vos trousses.

— Comme si je ne les avais pas déjà ! ricana Turner. Allez, Tyler. Je ne suis pas un imbécile. Donnez-moi votre arme.

Comme Turner approchait dangereusement son couteau des yeux de Carrie, Jase sortit l'arme qu'il avait coincée sous la ceinture de son pantalon, dans le bas du dos, et que Turner n'avait pas encore vue.

Turner sourit.

— Vous voyez que vous étiez armé ! Posez cette arme et poussez-la vers moi du bout du pied. Tout de suite Tyler. Ou elle est morte.

Jase posa son revolver sur le sol et fit ce que Turner demandait.

Et, quand ce dernier se pencha pour le ramasser, il plongea sur lui.

* * *

Carrie poussa un hurlement en voyant Jase se jeter sur Turner. Elle avait vu que Turner gardait un œil sur Jase, avec un petit sourire en coin, et elle avait compris qu'il s'agissait encore d'un piège. Mais Jase n'était pas du genre à se rendre sans se battre, même blessé.

Comme elle s'y était attendue, Turner pivota prestement sur lui-même pour accueillir Jase. Elle le vit lever son couteau et le pointer, pour que Jase s'y empale, poussé par son élan. Elle vit aussi la lame s'enfoncer dans le torse de Jase avec une écœurante facilité.

Elle poussa un hurlement, tandis que Turner retirait son couteau ensanglanté.

Jase s'effondra au sol, mais il tenta tout de même d'attraper le mollet de Turner pour se remettre debout.

— Laissez tomber, mon gars, ricana Turner. De toute façon, vous allez perdre.

Il lui balança un coup de pied en plein visage, puis écrasa sa jambe blessée. Jase gémit, puis ne bougea plus.

Turner secoua la tête avec dégoût.

— C'est un faible, au fond. Quand je pense que je le croyais parfait.

Carrie éclata en sanglots et s'agita sur sa chaise pour la faire basculer avec son poids, espérant ainsi se libérer.

— Salaud ! hurla-t-elle. Je vais vous tuer ! Espèce de salaud.

Elle ne cessait d'insulter Turner, les yeux rivés sur Jase qui ne bougeait plus.

Turner ramassa le revolver de Jase, vérifia le chargeur avec un sourire

satisfait, et le remit d'un coup sec.

— A ce point ? Je ne pensais pas qu'il était aussi important pour vous. Vous prétendez que vous pouvez viser une pièce à cent mètres ? Vous allez me le prouver.

Tout en pointant l'arme de Jase sur elle, il desserra la corde qui lui liait les pieds, pas complètement, mais assez pour qu'elle puisse les libérer. Il regarda autour de lui, sourit, puis s'accroupit près du corps inconscient de Maria Nelson, et posa un petit objet sur son épaule. Si petit que Carrie ne put pas voir de quoi il s'agissait.

En se redressant, il se tourna vers elle et agita l'arme dans sa direction.

— Sortez vos pieds de la corde. Vous allez vous poster de ce côté de la pièce et tirer sur le bout de verre que je viens de poser sur son épaule. Allez-y. Montrez-moi à quel point vous êtes parfaite. Si vous atteignez ce bout de verre, je les laisse partir tous les deux. Je vous le promets.

Elle se calma, aussitôt. C'était le moment. Il lui donnait enfin sa chance.

Cela lui prit cinq bonnes minutes de dégager ses pieds. Elle se leva en titubant, les mains encore attachées, et jeta un rapide coup d'œil du côté de Jase. Il baignait dans une mare de sang, et elle pria pour qu'il soit encore en vie.

Elle se déplaça dans le coin de la pièce que Brad lui avait indiqué, et il la suivit. Puis elle attendit qu'il lui délie les mains et lui tende son arme. Comme il semblait hésiter, elle fronça les sourcils.

— Eh bien ? Il faut me détacher les mains si vous voulez que je tire. Et il me faut une arme.

— Le fusil qui était dans votre voiture, dit-il en faisant un geste du menton.

Elle se tourna et aperçut son arme de précision appuyée contre un placard. La vue de son fusil lui redonna force et courage. Elle se concentra pour maîtriser sa peur, ne plus penser à Jase. Pour l'instant, elle devait se concentrer sur Turner, et rien que sur Turner.

Elle allait le tuer. Sauver Maria Nelson. Et sauver Jase.

Si elle échouait, elle donnerait libre cours à sa douleur, elle se laisserait consumer de chagrin, anéantir tout entière.

Mais, pour l'heure, elle devait tenir le coup.

* * *

Jase ouvrit lentement les yeux. Il voyait flou et reconnut à peine Carrie, debout près de Turner, à l'autre bout de la pièce. La chaise sur laquelle elle avait été attachée était à présent vide, avec plusieurs longueurs de cordes abandonnées à côté.

Pourquoi Carrie ne cherchait-elle pas à maîtriser Turner, puisqu'elle était détachée ? Que se passait-il ? Il prit soin de ne pas bouger et tendit l'oreille. Il

souffrait atrocement. Des rasoirs lui entaillaient la jambe. Sa vision vacilla, et il eut peur de perdre de nouveau connaissance.

Non ! Il serra les dents et inspira plusieurs fois, en silence. Non ! Il devait s'accrocher, tenir.

Souviens-toi de ce que tu as dit à Carrie. Ce n'est pas qu'une question de force. Surmonte ta peur. Tu es entraîné. Pas lui.

Carrie n'allait pas tarder à attaquer Turner. Et, quand elle le ferait, il serait prêt.

Carrie attendait que Turner finisse de scier la corde qui liait ses poignets, opération qu'il effectuait d'une seule main. L'autre maintenait le canon de son arme contre sa tempe, sans doute pour la dissuader de tenter quoi que ce soit. Une douleur aiguë lui traversa les doigts quand le sang se remit à circuler dans ses mains. Elle les secoua. Il lui tendit le fusil.

— J'ai besoin d'une petite seconde, protesta-t-elle. Mes mains sont engourdis.

Il la frappa à l'arrière du crâne avec le revolver de Jase, et elle ravala un cri de douleur.

— Tu n'as droit qu'à un coup, dit-il sèchement. Et c'est maintenant.

Carrie porta le viseur de son fusil à son œil et ajusta sa fenêtre de tir sur le fragment de verre que Maria Nelson avait sur l'épaule. Il était de la taille exacte d'une pièce de dix cents, songea-t-elle avec une triste fascination. Ce salaud l'avait prise au mot.

Elle respira profondément et rassembla ses forces. Elle essaya de ne pas penser à Jase, qui se vidait de son sang. Peut-être était-il déjà mort ? Quand elle aurait tiré, Turner voudrait voir de près si elle avait atteint sa cible. Cela lui laisserait une seconde, peut-être deux, pour l'avoir par surprise.

Elle prit une dernière inspiration calme et profonde, puis visa le petit objet qui n'était pas à plus d'un mètre cinquante de distance. Elle fit le vide dans son esprit. Puis elle tira.

Mais rien ne se produisit. Elle tira de nouveau. Toujours rien.

Son fusil n'était pas chargé.

Un sentiment d'horreur la submergea.

Derrière elle, Turner ricana.

— Vous pensiez vraiment que j'étais assez stupide pour vous mettre entre les mains un fusil chargé ? Mais bravo, vous avez des tripes. Vous auriez fait mouche si vous aviez tiré, pas vrai ? C'est parfait.

Il se pencha et lui embrassa l'oreille. Elle ne le repoussa même pas. Il avait gagné. Il allait la tuer. Puis tuer Jase. Ensuite, ce serait le tour de Maria Nelson. Trois pour le prix d'un.

Elle ferma les yeux.

C'était fini.

Puis, brusquement, il y eut une bousculade. En ouvrant les yeux, elle constata que Turner n'était plus près d'elle.

Il luttait avec Jase, qui avait dû se lever et se jeter sur lui. Leurs deux corps se balançaient d'avant en arrière, chacun essayant de faire tomber l'autre. Elle courut vers eux, prête à matraquer Turner avec son fusil. Mais ils bougeaient trop et trop vite. Elle risquait d'atteindre Jase. Ses yeux tombèrent sur le revolver abandonné au sol, et elle se précipita pour le ramasser, en priant pour que Jase tienne quelques secondes de plus.

Elle avait maintenant l'arme en main. Elle se tourna vers les deux hommes, s'appêtant à tirer. Des images atroces tourbillonnaient dans son crâne. Les restes sanglants de Kelly Sorenson, Tammy Ryan et Tony Higgs. Les visages en pleurs de la colocataire de Kelly et de Nora Lopez. Elle avait observé tout cela avec une compassion détachée. A présent, elle regardait un fou qui menaçait d'un couteau la gorge de celui qu'elle aimait.

Et c'était très différent.

Elle était submergée par l'angoisse. Par la peur. Au bord de la panique. Sa respiration s'accéléra, elle ne la contrôlait plus. Elle craignit d'avoir un malaise.

Elle s'obligea à inspirer profondément. Une fois. Deux. Elle pouvait y arriver.

Tiens le coup. Concentre-toi.

Tiens bon, Jase. Encore un peu. Tiens bon.

Elle prit un ton autoritaire et pointa son revolver sur Turner.

— Jetez votre arme, dit-elle.

L'espace d'une seconde, Turner parut déstabilisé. Puis il éclata de rire.

— Jeter mon arme ? Je ne crois pas, non. J'ai un otage. Je pense que c'est plutôt vous, qui devriez jeter votre arme, vous ne pensez pas ?

De nouveau, elle sentit venir la panique. Elle avait hésité à tirer sur Kevin Porter. Et si elle hésitait, cette fois encore ? Si elle ratait son coup ? Si Jase mourait à cause d'elle ?

Elle regarda Jase. Il vacillait, il tenait à peine debout. Sa chemise était imbibée de sang. Il allait mourir si on ne l'emmenait pas rapidement à l'hôpital. Turner le tenait à présent devant lui, en bouclier, menaçant sa gorge d'un couteau.

Elle devait faire parler Turner.

Le faire parler pour le distraire. Quand il parlait, la main qui tenait son couteau s'agitait, pour appuyer ses dires. Le mouvement était faible, mais sans doute suffisant pour lui donner une occasion d'agir.

A condition que Jase ait encore assez de force pour la seconder.

Elle chercha le regard de Jase, pour lui dire qu'elle avait confiance en lui.

Il ne fallait pas qu'il meure.

S'il mourait, elle ne lui survivrait pas.

— Vous ne vous en sortirez pas, vous savez, dit-elle à Turner. La police vous trouvera. Elle ne vous lâchera pas tant que vous ne serez pas derrière les

barreaux. Et tout ça pourquoi ? Parce que des imbéciles se sont moqués de vous ? Parce que vous n'étiez pas assez courageux pour aborder une femme ?

Turner fronça les sourcils.

— Nora me préférerait Tony. Et les autres, les femmes, elles ne m'intéressaient pas. Elles étaient superficielles, trop préoccupées de leur apparence. J'ai bien fait de les tuer.

— Et Lana ? Pourquoi avez-vous tué Lana ?

— Lana, c'était pour faire mes preuves.

— Faire vos preuves en tuant quelqu'un qui ne demandait qu'à vous aider ?

Il la dévisagea, comme s'il s'apprêtait à discuter encore. Puis il eut un sourire méchant.

— Peut-être que je suis en train d'y prendre goût, après tout ? C'est bon de tuer. Peut-être que j'aime sentir que c'est moi qui détiens le pouvoir. Le contrôle. Vous en connaissez un rayon, sur le sujet, n'est-ce pas ? C'est bien pour ça qu'on choisit d'être flic, non ? Par goût du pouvoir, pour contrôler les autres ?

Carrie se sentit soudain très calme. Non. Elle n'avait jamais cherché le pouvoir. Elle avait voulu être flic pour faire le bien autour d'elle. Et parce qu'elle avait les capacités pour ça.

Comme Jase.

Turner avait déplacé son couteau en parlant. De quelques centimètres, mais il ne l'appuyait plus contre la gorge de Jase.

Elle se souvint de ce que Lana avait dit à Turner lors du message télévisé. Comment elle l'avait présenté comme une victime. Le produit d'un monde trop cruel.

Mais cela, à présent, importait peu.

Victime ou pas. Malade ou pas. Jeune ou vieux. Un criminel était un criminel.

Elle plongea son regard dans celui de Jase. Puis elle prononça lentement son deuxième prénom. *David*.

Et aussitôt elle fit feu.

Jase se jeta sur le côté.

La balle alla se loger dans le cerveau de Turner, avant même que Jase ne touche le sol. Turner bascula en arrière, une lueur d'incrédulité dans le regard. Puis ses yeux perdirent toute expression, et il s'effondra sur Jase.

Carrie se précipita pour le pousser et libérer Jase. Il avait les yeux fermés et respirait faiblement. Elle ouvrit sa chemise d'un coup sec et déchira des bandes de tissu de manière à bander ses plaies qui saignaient. Il grimaça de douleur et ouvrit les yeux. Il trouva même la force d'afficher un sourire.

— Carrie...

Il toussa, et ses poumons émirent une respiration sifflante quand il tenta de reprendre son souffle.

Elle secoua la tête.

— Chut ! Ne dis rien. Tout ira bien, tu verras.

— Tu l'as fait, tu as réussi.

Elle acquiesça.

— Nous avons réussi, corrigea-t-elle. Sans toi, je n'y serais pas arrivée. Je t'aime, Jase. Je t'en supplie, tiens le coup.

Il sourit de nouveau.

— Je t'aime, répondit-il tranquillement.

Puis il ferma les yeux.

Jase attendait Carrie qui n'allait pas tarder à arriver. Ce soir, elle dînait chez lui, comme tous les soirs. Ils passaient toutes leurs nuits ensemble, mais elle n'avait pas encore accepté d'emménager avec lui.

Il avait dressé la table pour eux deux et en était aux touches finales. Il déposa le bouquet de pivovines qu'il lui avait offert quelques jours plus tôt et qui débordait d'un vase en cristal dans lequel se reflétait le feu de cheminée. C'était parfait. Il alla chercher deux bouteilles de bière et les disposa près des assiettes : une Pilsner brune pour lui et une Bud Light pour elle.

Ce soir, ils avaient quelque chose à fêter, d'après ce que lui avait dit Carrie. Il avait hâte de savoir quoi.

Il espérait qu'elle penserait à mettre la lingerie vaporeuse qui l'avait rendu fou quelques nuits plus tôt. Elle commençait à assumer sa féminité.

Il se sentait récompensé des trésors de patience qu'il avait déployés au cours des deux derniers mois.

Elle finirait par venir vivre chez lui, il n'en doutait pas.

Mais, pour le moment, elle prétendait vouloir conserver son indépendance. Elle ne niait plus qu'ils s'aimaient, mais elle voulait prendre son temps, être sûre qu'ils savaient à quoi ils s'engageaient en décidant de vivre ensemble. Elle se sentait encore en terrain mouvant avec lui, mais il avait décidé de se montrer patient. Elle était têtue, et belliqueuse. Elle ne s'autorisait pas à tout donner, même si elle mourait d'envie de le faire. Mais cela viendrait. Tôt ou tard, elle accepterait l'évidence : il l'aimait, il la désirait, et ça ne changerait pas.

Il entendit un bruit derrière lui et se retourna. Carrie avançait vers lui, d'une démarche souple. Parfois, quand elle était fatiguée, elle boitait encore un peu. Comme lui. C'était touchant. Elle avait repris sa rééducation. Ils s'encourageaient mutuellement et se félicitaient de leurs progrès respectifs.

Quand leurs regards se croisèrent, son cœur bondit de joie.

Ensemble, ils avaient réussi à arrêter deux tueurs en série. Ils n'avaient pas sauvé autant de vies qu'ils l'auraient voulu, mais ils avaient au moins sauvé celle de Maria Nelson et mis Odell Bowers et Brad Turner hors d'état de nuire. Ces deux-là ne prendraient plus la vie de personne.

Les funérailles de Lana avaient été lugubres. L'équipe du SIG aurait du

mal à l'oublier. Simon paraissait plus sombre que jamais, et Jase espérait qu'au retour de Mac il prendrait des vacances, pour faire tranquillement son deuil.

Dans quelques nuits, Jase et Carrie seraient félicités par le maire au cours d'un banquet de remerciements. Cela aiderait Carrie et leur service à s'opposer à la poursuite au civil de Martha Porter.

Leur succès allait leur ouvrir de belles opportunités de carrière.

Mais le plus important était ce qu'ils avaient trouvé l'un avec l'autre.

Car en regardant Carrie avancer vers lui il était submergé de bonheur.

Elle était belle. Courageuse. Forte et douce à la fois.

Il comprenait à présent qu'il avait toujours voulu une femme comme elle.
Elle était la femme de ses rêves.

Elle allait le rendre heureux.

Pour toujours.

REMERCIEMENTS

Merci à mes amis écrivains (je pense à Susan Hatler, Cyndi Faria, Rochelle French, Vanessa Kier et Joyce Lamb) pour l'aide que vous m'avez apportée pour ce roman. Merci à Michael Faria, qui fait la fierté de sa mère, ce que je comprends. Comme toujours, je remercie pour leur soutien : mon agent, Holly Root, mon editrice Margo Lipschultz et, bien sûr, mes garçons que j'aime tant. Enfin, merci à toute l'équipe d'Harlequin Books pour son travail de diffusion !

TITRE ORIGINAL : SHADES OF TEMPTATION

Traduction française : BARBARA VERSINI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, Virna DePaul.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Suspense : © WENDY STEVENSON/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : PIAUDE

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3713-7

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Vivez la romance sur tous les tons avec

les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos
sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



VIRNA DePAUL

La marque écarlate

L'embaumeur. Carrie s'est fait la promesse d'arrêter ce psychopathe qui, depuis deux ans, embaume le corps de jeunes femmes encore vivantes et envoie des photos de son œuvre à la police, comme s'il s'agissait de trophées. Si elle veut avant tout empêcher le meurtrier de frapper de nouveau, pour Carrie, l'enjeu est aussi personnel. C'est son premier cas de tueur en série, et l'occasion qu'elle attendait de faire ses preuves dans l'univers si masculin de la brigade spéciale d'investigation de San Francisco. Même si cela signifie aussi, hélas, qu'elle va devoir travailler avec l'agent Jase Tyler. Un homme qu'elle a toutes les raisons de détester – n'a-t-il pas émis des doutes sur sa capacité à diriger l'enquête ? – mais dont la seule présence éveille en elle un désir profond, brut et incontrôlable...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Avant de se consacrer à l'écriture, Virna DePaul a été procureur. C'est sans doute là, dans les couloirs des palais de justice, qu'elle a puisé son inspiration pour nous offrir ces histoires où le plus sombre se mêle au plus sexy, l'angoisse à la passion. Un subtil équilibre, terriblement efficace, qui est aujourd'hui sa signature.

